



*Feeling
1° mantra
Good*

Fleur Hana

 *Collection Eros*



Feeling Good

De Fleur Hana



Tous droits réservés, y compris droit de reproduction totale ou partielle, sous toutes formes.

©2013Les Editions Sharon Kena

www.leseditionssharonkena.com

ISBN : 978-2-36540-321-4

Premier mantra ~ Je ne dois pas fantasmer sur mon assistant

— Non, je suis désolée, mais non ! C'est un mythe cette histoire !

Bastien nous regarda tour à tour. Isabelle fronçait les sourcils, Mélodie affichait un air satisfait et moi, je n'en menais pas large. Il chercha l'appui de son pote, mais ce dernier garda le silence en attendant de voir ce que donnerait la suite. Isabelle reprit la parole, notre Carrie Bradshaw personnelle.

— Une femme est tout aussi capable de draguer qu'un homme. De la même façon que nous pouvons également coucher sans sentiments.

Bastien balaya cette dernière affirmation d'un geste méprisant de la main avant de terminer sa bière. Je sirotais mon Monaco sans chercher à m'en mêler. N'ayant pas vraiment de vie sentimentale, ni sexuelle d'ailleurs, depuis plus de six mois, je n'avais pas grand-chose à dire sur le sujet.

Olivier reposa sa bière et haussa les épaules.

— Faut pas vous vexer, les filles, mais c'est un fait. Tout le monde le sait. Si c'était une légende, on n'en parlerait pas autant. Pour vous, le sexe et l'amour, c'est lié. Alors que pour nous...

— Oui ? Pour vous ?

Mélodie le fusillait du regard. J'en connaissais un qui allait passer la nuit sur le canapé ! Il posa sa main sur le bras de mon amie, qui le repoussa sans ménagement.

— Mais, ma chérie, avec toi c'est différent bien sûr ! Je t'aime, tu le sais bien !

— Mouais...

Isabelle interrompit la querelle d'amoureux pour se concentrer sur la sienne.

— Vous êtes deux machos réacs !

Bastien et elle étaient en couple depuis plusieurs années. Pourtant, chaque samedi soir, je les observais se disputer pour des bêtises.

J'avais eu une semaine épuisante et j'avais surtout envie de me détendre. C'était sans compter sur mes amies, qui cherchaient un soutien en ma personne. Consciente que je devais me manifester au nom de la solidarité féminine, je soupirai avant de me joindre à la conversation.

— Les femmes ont des besoins physiques, les gars. On le sait mieux que vous, je pense. D'ailleurs, je me pose en chef de file du mouvement de libération du vagin !

Ben oui, j'avais encore trop bu et tous mes efforts pour rester en dehors du conflit furent annihilés dès l'instant où j'ouvris la bouche pour faire autre chose que boire. Certains ont l'alcool triste,

d'autres l'ont euphorique. Pour moi, la boisson donne lieu à une logorrhée abrutissante pour tout le monde, y compris pour moi. Surtout que les connexions neurologiques censées imposer la censure à la parole étaient en train de cuver dans un coin obscur de mon cerveau. Isabelle et Mélodie levèrent leurs verres en signe d'encouragement pour que je ne m'arrête pas en si bon chemin. Il ne m'en fallut pas plus pour continuer.

— Est-ce que vous pensez vraiment que vous avez le monopole de la baise de complaisance ? Non, messieurs ! Je l'affirme haut et fort (et je haussai la voix pour appuyer mes propos) : les femmes aussi aiment la baise physique, la baise bestiale et sans votre numéro de téléphone à la fin, s'il vous plaît !

Applaudissements de mes amies mais aussi de toutes les femmes présentes dans le bar. Oups, peut-être que ça serait bien que quelqu'un me dise de la fermer maintenant, non ? Mes amis ? Personne ?

Une fois les applaudissements taris, Bastien reprit la parole.

— Vous parlez beaucoup, les femmes. Mais quand il faut agir, il n'y a plus personne. Toujours de la théorie, hein ? Mais l'action, c'est quand ?

— Mon chéri (aïe, lui aussi allait dormir sur le canapé), enchaîna Isabelle, acerbe, comment voudrais-tu que nous te prouvions ça ? Je ne vais quand même pas te faire le plaisir de t'envoyer dans les bras d'une nana juste pour te donner tort !

— Sarah.

Tout le monde me regarda. Quoi, Sarah ? Quoi ? Qu'est-ce qu'ils me voulaient tous ? Oh mince, à voir le regard de Bastien, je sentais les ennuis arriver à grands pas. Je pris une gorgée de bière et attendis qu'il se décide à s'exprimer. Après une grande inspiration, il joignit les mains, coudes posés sur la table, se penchant un peu en avant. Tout le monde l'imita, attendant la confidence qu'il s'apprêtait à partager. Nous avons l'air d'un groupe de conspirateurs pendant la guerre. Des conspirateurs bourrés, d'accord. Il balaya la table du regard et Isabelle lui asséna un coup de coude.

— T'as pas fini avec ton suspense à deux balles ? Accouche !

— OK, les filles. Sarah est la seule célibataire de notre groupe. Elle est, selon ses propres paroles, en manque sexuellement.

Je ponctuai sa phrase d'un "*alléluia*" imputable à la boisson alcoolisée.

— Je propose donc qu'elle nous démontre la première partie de la théorie. À savoir : est-elle capable de draguer ?

— Hey ! Bien sûr que je sais draguer, tu me prends pour qui ?

— Attends un peu ma cocotte (c'est moi la cocotte ?), je parle de vraiment draguer. Aller voir un type qui te plaît *mais* qui ne manifeste aucun intérêt pour toi. Ça, c'est un challenge.

Mérodie et Isabelle tapèrent dans leurs mains, façon high five. Merci, mais c'est un peu de moi qu'on cause, là, non ? Isabelle affronta son compagnon du regard.

— Et si on corsait le tout avec un pari ?

— Heu, les gars, c'est de moi que... tentai-je d'interférer, sans succès.

— Un pari, bien. Mais soyons téméraires : on n'annonce pas l'objet du pari avant de savoir qui a gagné ! continua Bastien sur un ton de défi mêlé d'excitation.

— Non mais attendez, je...

— C'est d'accord.

Isabelle se tourna vers moi et m'observa de la tête aux pieds.

— Tu es canon ce soir, aucun mec ne peut te résister.

Je souris bêtement en entendant son compliment. Oui, j'avais mis le paquet comme tous les samedis soirs. C'était mon mantra du moment : *"Tu es célibataire et tu es sexy"*. Même si, pour soutenir plutôt la thèse de Bastien, je n'avais effectivement jamais vraiment dragué de ma vie. Vingt-huit ans me semblaient un âge tout à fait respectable pour commencer. Par contre, j'allais devoir faire preuve d'assurance pour réussir à tromper l'intuition de Bastien et Olivier. Ils me connaissaient depuis des années et étaient persuadés que je ne savais pas draguer. Sinon, ils n'auraient jamais proposé ce pari. Je commandai un autre Monaco que j'avalai presque cul sec, pour me donner du courage. Heureusement, je n'étais jamais malade avec l'alcool. Bourrée, bavarde, désinhibée, je récoltais une migraine terrible le lendemain : mais je ne faisais pas de coma éthylique et je ne vomissais pas.

Mérodie se leva pour capter l'attention du groupe :

— On va en boîte, y'a que là que Sarah pourra trouver sa proie.

Nous l'avons tous imitée et je me répétais inlassablement que j'allais chasser. J'étais excitée comme une gamine jouant à chiche ou vérité. Dans un petit coin, ma conscience essayait de m'envoyer des signaux sur le fait que c'était l'alcool qui me rendait si sûre de moi, et que j'allais probablement avoir des regrets le lendemain. Mais je lui mis un petit coup de pied, histoire de l'envoyer valser tout au fond, dans les limbes de ma lucidité.

L'air frais et la marche m'avaient un peu dégrisée, mais j'étais encore joyeuse en arrivant devant la boîte. Le videur nous reconnut et nous fit entrer sans attendre. L'avantage de sortir toutes les semaines avec les mêmes personnes, aux mêmes endroits.

Olivier nous trouva une table dans un coin et nous commandâmes des cocktails. Comme si mon foie n'avait pas assez souffert ce soir ! Mais je n'étais plus vraiment en état de m'imposer de limite. En plus, j'avais une mission à accomplir au nom de toutes les femmes libérées. Bastien reprit son air de complotier.

— C'est quoi ton genre, Sarah ?

— Bad boy !

Je ne sais pas pourquoi j'ai répondu ça, c'était complètement faux. Je n'avais pas de genre à dire vrai. Ces derniers mois, j'avais été tellement frustrée sexuellement que mon genre, c'était à peu près tout ce qui avait un joli p'tit cul musclé et un service trois pièces.

— Donne-moi des détails que je te choisisse ta proie.

— Pourquoi c'est pas moi qui choisis ?

— Où serait le challenge si tu pouvais décider de tout ?

— Ok, trouve-moi l'homme idéal. C'est toi qui choisis. De toute façon, comme je l'ai dit, nous aussi on a des besoins et quand on est en manque comme moi... On ne fait pas la difficile. Choisis, mon grand, ça te donnera un petit avantage.

— Lui.

Il désigna une table à l'opposé de la boîte. Des jeunes de notre âge à peu près, un peu plus âgés peut-être (difficile à dire, mon radar était un peu grippé avec le cocktail que j'avais bu quasiment cul sec). Ils étaient une dizaine autour d'une table. Pourtant, je sus immédiatement lequel avait fait l'objet du choix de Bastien. Il avait les cheveux longs façon grunge, aspect dégueu... Brun, un jean noir troué, de grosses bottes avec des tas de chaînes et de clous, un t-shirt noir tout déformé. Mais surtout, Bastien m'avait dégotté le plus taciturne. Le type avait l'air de s'ennuyer ferme, limite de faire la tronche. Je jetai un regard noir à mon bourreau qui haussa les épaules l'air de dire "*T'as perdu ton pari*".

C'est ce qui me décida, ça, mais aussi le fait que je le trouvais craquant ce ténébreux ronchon à l'autre bout de la salle. Ah. L'autre bout. Oui, détail important puisque j'allais devoir m'y rendre sans trébucher ni me ridiculiser.

Mes amies m'encouragèrent et je me levai, me sentant aussi forte que Xena la guerrière. Le tour de poitrine en moins. Le fouet en moins aussi. Je me penchai vers Bastien.

— On est bien d'accord, je le drague et je gagne ?

— Si tu réussis à coucher avec lui sans lui demander son numéro ou lui donner le tien... Tu gagnes un bonus.

— Un plan cul et je gagne ?

— Sur tous les plans, justement.

Il m'adressa un clin d'œil, mais je voyais bien qu'il se moquait de moi. Il pensait que je n'allais pas

y arriver. Il allait voir un peu. Pour la peine, je bus la moitié de son cocktail et m'essuyai la bouche sur la manche de sa veste pendue à sa chaise.

Je me tournai vers mes amies, mes fidèles alliées.

— J'ai l'air de quoi ?

Mélo die et Isabelle détaillèrent encore une fois ma tenue, à la recherche d'un détail à modifier. Mini jupe en jean et chemisier noir, bottes montantes mais plates (bon point pour traverser la salle. Bourrée comme je l'étais, avec des talons, ça aurait été mission impossible). Isabelle se leva et me fit face. Elle détacha mes cheveux châ tains qui tombèrent sur mes épaules, ouvrit un bouton de mon chemisier et leva un pouce, me signifiant que j'allais casser la baraque. Enfin, c'est ce que je traduisis, pour me motiver.

La traversée fut laborieuse, à cause des clients qui dansaient. Mais je parvins de l'autre côté sans m'être vautrée une seule fois. La pièce tanguait un peu, le cocktail était bien plus corsé que je ne l'avais cru ! Je me retournai pour croiser le regard de mes amis qui ne perdaient pas une miette de ma progression. Isabelle et Mélo die me firent encore des signes d'encouragement, ce qui suffit à m'aider à mettre un pied devant l'autre.

Arrivée devant la table de mon ténébreux taciturne, je m'appuyai sur le rebord, prise d'un petit vertige. Tout le monde se tut et m'observa. Ah. C'était à moi de dire quelque chose. Je n'avais rien préparé. Matthew Bellamy me sauva la mise dans les haut-parleurs de la boîte en démarrant *Feeling Good*. Parfait, j'improvisai. J'étais la reine de la drague et j'allais gagner un pari qui me permettrait d'emprunter le coupé Volkswagen de Bastien que je rêvais de conduire ! Sentir mes cheveux dans le vent, ça allait être le pied. Quelqu'un toussa et je revins à l'instant présent. Je devais vraiment passer pour une dingue.

Je me redressai, posai les yeux sur le ténébreux et lui fis signe de me rejoindre en agitant mon index. Ses potes émirent des sifflements mais je ne le quittai pas des yeux. Ils étaient bleus, très pâles. Je n'avais pas remarqué ça de loin et j'étais subjuguée. J'allais perdre mon assurance s'il ne réagissait pas, genre, maintenant ! Il leva un sourcil interrogateur à mon encontre mais je lui répondis par un sourire, que j'espérais charmeur. Il se leva enfin et s'approcha de moi. Je lui pris la main et l'entraînai sur la piste de danse. Je n'avais pas trouvé quoi faire d'autre et, surtout, j'avais peur de raconter n'importe quoi si je me mettais à parler.

La chanson, naturellement langoureuse, m'aida à relever mon challenge. Je l'attirai contre moi pour un slow passionné. Il me dépassait d'une bonne tête et, alors que je nouai mes mains sur sa nuque, il m'obligea à lui faire face, d'un doigt sous mon menton. Je relevai le visage vers lui et plongeai dans ses yeux. Il avait l'air aussi taciturne que tout à l'heure, mais qu'est-ce qu'il était beau de près. *Merci, Bastien, je t'en dois une !*

Mon ténébreux m'observait sans ciller, j'allais me liquéfier dans ses bras d'une minute à l'autre. Je suivis le rythme de la musique pour coller mes hanches aux siennes et il adopta le mouvement sans

me quitter des yeux. Il passa une main dans mes cheveux et l'autre dans le bas de mon dos, légèrement sur mes fesses. Juste assez pour me rendre folle. J'étais en réhabilitation sexuelle et le moindre contact charnel d'un beau mâle comme lui pouvait provoquer une overdose, j'en étais sûre. Je descendis une main jusqu'à sa taille et je me déhanchai lascivement, oubliant que nous étions dans un lieu public. Je mettais ma réaction provocante sur le dos du pari, l'alcool, la musique et surtout du canon que je tenais dans mes bras. Mais certainement pas sur moi, je déclinais toute responsabilité !

Il plaça une jambe entre les miennes, frôlant dangereusement la partie de mon anatomie qui n'avait plus connu aucun autre contact que le mien depuis belle lurette. Tout ça devenait trop intense, j'avais du mal à respirer correctement. Mais j'avais démarré ce petit jeu, il fallait que j'assume. Je pressai ma main sur ses fesses pour l'obliger à se coller un peu plus à moi.

Pendant la dernière partie de la chanson, il glissa sa main de mes cheveux à mes lèvres, qu'il effleura du pouce. Je le caressai du bout de la langue, les yeux brillant d'excitation. Les siens étaient insondables. Je ne savais pas s'il aimait ça ou si c'était juste pour le spectacle. Je me rapprochai encore un peu de lui et sentis une bosse contre le haut de ma cuisse. Ah. Il aimait. Je lui faisais vraiment de l'effet, mon égo était flatté : j'en aurais pleuré de joie si je n'avais pas été obsédée par son pouce qui jouait avec ma langue. Je plongeai ma main dans ses cheveux, qui n'étaient pas sales contrairement à ce que j'avais pensé, et je lui massai le cuir chevelu.

La chanson s'acheva et l'intensité du moment retomba d'un coup. La bulle dans laquelle j'avais été durant toute cette danse éclata et je réalisai que nous étions le centre de l'attention. Tous ses amis nous fixaient et j'étais sûre que les miens en faisaient autant. Il retira son pouce de ma bouche et je reculai. Je lui jetai un dernier regard et tournai les talons pour retrouver mes amis et surtout quitter cet endroit. Je m'étais comportée comme la dernière des salopes alors que je savais très bien que je n'allais pas pousser plus loin ce petit jeu. J'entendis les acclamations de ses amis quand il se rassit à sa table.

Isabelle et Mélodie étaient tout sourire alors que Bastien et Olivier auraient tout à fait pu postuler pour le rôle du loup de Tex Avery. Elles me tendirent les mains pour que je leur fasse un high five de circonstance. Je me rassis et constatai que mon ténébreux avait observé mon retour triomphal. J'étais mal à l'aise, surtout que ses amis ne me quittaient pas des yeux. Je fis un signe à Isabelle, qui comprit et nous partîmes. Je me retins de jeter un dernier regard dans la direction du taciturne.

Le dimanche ne fut pas suffisant pour faire passer la monstrueuse gueule de bois que je me payais. Sans parler de la tension dans mon bas-ventre. J'avais dû, comme toujours depuis des mois, assouvir mes pulsions seule. Avec le temps, j'avais vraiment l'impression d'effectuer une basse besogne. Mais je l'avais bien cherché : à jouer avec le feu, on se brûle.

Je n'en revenais toujours pas de ce que j'avais fait dans cette boîte. M'exhiber de cette façon n'était pas du tout mon genre. J'aurais pu le draguer sans l'allumer comme je l'avais fait. Je me promis, comme chaque semaine lors du retour de bâton, que je ne boirais plus jamais une goutte d'alcool.

Tout en sachant que cette promesse serait rompue le samedi suivant.

Lundi matin, je marchais pour rejoindre mon lieu de travail, essayant d'éviter les passants pressés. Le ciel était voilé mais je portais mes lunettes de soleil pour contrer la migraine que j'avais récoltée suite à ma débauche de l'avant-veille. J'avais poussé le bouchon un peu loin avec tout ce que j'avais bu. Le cocktail avait incontestablement été de trop. Les bières aussi, d'ailleurs.

En arrivant à mon bureau, je gardai mes lunettes le temps d'avalier, au moins, un café. J'arrivais toujours très tôt, j'aimais être là avant tout le monde. C'est avec des habitudes comme celles-ci qu'on arrive à monter les échelons plus vite. Je n'avais pas à me plaindre, j'étais responsable régionale des achats dans une enseigne de grande distribution. J'avais atteint ce stade grâce à mon mérite, mon travail et surtout parce que la place s'était libérée et que j'étais l'assistante de l'ancienne responsable. Je connaissais donc le travail sur le bout des doigts. Depuis deux mois que j'occupais ce poste, j'avais du travail par-dessus la tête. C'était peut-être pour ça que je me lâchais autant le samedi soir...

Oriane, des ressources humaines, arriva dix minutes seulement après moi. Ce n'était pas son genre pourtant... Et surtout, que faisait-elle à mon étage ?

— Bonjour, Sarah, houlà, mauvaise nuit ?

— Salut, Oriane. Oh, non c'est rien. Une petite gueule de bois... Rien dont une bonne dose de caféine ne viendrait à bout !

Je me levai pour l'embrasser sur la joue et chancelai un peu en me rasseyant, sous son regard amusé. Elle s'installa en face de moi et j'ôtai mes lunettes de soleil, par politesse.

— J'ai quelque chose qui va égayer ta journée.

— Non ? Ils ont dit oui ?

— Yep. Il arrive ce matin !

Elle avait raison, ça égaya tellement ma journée que je me relevai pour la prendre dans mes bras ! J'avais réclamé une assistante depuis des semaines et je ne pensais vraiment pas qu'Oriane réussirait à me l'obtenir. J'allais enfin retrouver un rythme humainement supportable !

— Attends. Tu as dit *il* ?

— Oui, un homme. Ça ne te pose pas de problème ?

— Non, ça ira. Tu l'as rencontré ?

— Oui, je lui ai fait passer son entretien. Mais écoute, ne te fie pas à son look, d'accord ? Il a déjà fait ses preuves, il a bossé chez la concurrence pendant quelques années.

— Il a quel âge ?

— Trente-deux ans.

— Mince, il est plus vieux que moi, ça craint, non ?

— Mais non !

— Il s'appelle comment ?

— Alessandro.

— Italien ?

— D'origine en tout cas. Alessandro... ah mince j'ai oublié son nom de famille. Mais il va arriver.

— OK, bon tu peux dire à Julie qu'elle l'envoie ici directement ? Je vais attaquer ma journée, j'ai un boulot monstre.

— Bon courage, on se voit pour le déjeuner ?

— Bien sûr ! Merci, Oriane, tu me sauves !

— C'est mon travail !

Je n'avais jamais imaginé avoir un homme pour assistant, encore moins un homme plus âgé. J'espérais qu'il n'était pas aussi buté que Bastien et Olivier, dans le genre homme de Cro-Magnon... Moi Tarzan, toi Jane... Tout ça quoi... Je n'avais vraiment pas besoin d'avoir à asseoir mon autorité avec un employé qui serait sous mes ordres directs. Mais bon, s'il avait postulé pour cette place, c'était en sachant qu'il devrait obéir à une femme. Ah mais oui... C'était peut-être ça qui lui plaisait en fait ? Avoir une dominatrice devant qui ramper... *Oui, Maîtresse ! Pardon, Maîtresse ! Punissez-moi !* Je m'imaginai avec le fouet de Xena que je n'avais pas eu sur moi samedi soir, et je pouffai de rire. Je ne sais pas pourquoi, mes pensées m'entraînaient toujours vers des images ridicules comme ça, mais je piquai un fou rire. Je dus me pencher sur mon bureau pour me tenir le ventre tellement je riais. Je pense que c'était une réaction post-alcool mêlée à la migraine et la fatigue. Sans parler de mes hormones qui passaient leur temps à danser le jerk et m'imposaient des images sexuellement connotées de ma petite personne.

C'est ce moment que choisit mon nouvel assistant pour arriver.

— Mademoiselle Jones ?

Je relevai la tête, surprise, et tombai nez à nez avec mon ténébreux. Est-ce que j'étais en train de fantasmer toute éveillée ? Toujours est-il que tout ce que je réussis à répondre fut "*Merde*" et je dérapai sur le bord de mon bureau pour me retrouver sur les fesses, à fixer mon nouvel assistant. Il avait l'air aussi surpris, il venait de me reconnaître.

Il se reprit plus vite que moi et s'avança pour m'aider à me relever, me tendant une main que je n'osais prendre, me souvenant de l'endroit où son pouce avait été quelques dizaines d'heures avant.

Je déglutis avec peine et la saisis finalement pour me relever, et ramasser au passage les lambeaux de ma dignité. Profitant d'avoir ma main dans la sienne, il me la serra.

— Alessandro Novelli. Je suis votre nouvel assistant.

Je le fixai bouche bée, yeux écarquillés, tout en lui rendant sa poignée de main. Je réussis à me ressaisir et toussai pour reprendre mes esprits.

— Bien. Vous pouvez m'appeler Sarah Jones. Enfin... je veux dire. Sarah. Vous pouvez m'appeler Sarah. Eh bien... Heu... Je vais vous montrer votre bureau.

Il attendit sans bouger. J'en profitai pour le détailler. Aujourd'hui il portait un pantalon noir, une ceinture à large boucle, une chemise noire. Ses cheveux étaient attachés et dévoilaient ainsi plusieurs piercings à ses oreilles. Ses grosses bottes de samedi soir faisaient partie du look également. Il avait joint les mains devant lui et mon regard s'arrêta dessus. Je passai inconsciemment la pointe de la langue sur mes lèvres, quand il se racla la gorge. Merde, je venais de quasiment le déshabiller du regard. J'étais sa patronne, il fallait que je fasse plus attention !

— Oui ?

— Vous vouliez me montrer mon bureau ?

— Ah. Oui. Heu...

Quelle éloquence ! Je me serais mis des baffes. Le truc, c'est que j'étais en train de réaliser que son bureau était dans *mon* bureau. Mais comme personne ne m'avait prévenue que ma requête avait enfin été acceptée, je m'étais étalée. Je me précipitai sur son bureau en babillant.

— Désolée, je ne savais pas que vous arriviez ce matin. J'enlève mes affaires tout de suite.

J'étais en train de me comporter comme si c'était moi l'assistante, c'était moi le boss pourtant ! Je sentis sa présence dans mon dos et je me retournai pour me retrouver pile face à lui. Nous n'étions séparés que de quelques malheureux centimètres. Ma respiration se fit plus rare et s'interrompit carrément quand je plongeai dans ses yeux.

— Je vais débarrasser. C'est mon travail, Mademoiselle Jones.

Oh. Mon. Dieu. Il avait une façon de prononcer mon nom qui me donnait envie de me vautrer dans sa voix pour m'en enduire le corps. Je secouai la tête pour faire taire mon imagination.

— D'accord. Merci.

Je lui laissai la place, triturant le bas de la jupe de mon tailleur que je trouvais tout à coup trop

courte. Je reculai jusqu'à mon bureau et m'y installai, l'observant ramasser mes dossiers. Je repris mon ton professionnel et je lui expliquai comment je classais les dossiers ainsi que le fonctionnement de notre service. Il s'installa et prit quelques notes, sans jamais me regarder. Mon orgueil commençait sérieusement à en prendre un coup. Je le laissais totalement indifférent alors que j'étais prête à arracher mes vêtements pour qu'il me fasse l'amour sur son bureau fraîchement débarrassé !

Il me fixait. Quoi, qu'est-ce qu'il attendait ?

— Oui ?

— Vous étiez en train de me donner les différents délais de commandes.

— Ah. Oui. Bien. Heu. Voilà.

De pire en pire. Je me ridiculisais totalement, pourtant je connaissais mon boulot sur le bout des doigts et c'est moi qui l'avais réclamé cet assistant ! Je terminai mes explications et m'excusai pour me rendre aux commodités, attrapant mon sac au passage.

Une fois à l'abri dans les toilettes des dames, je sortis mon portable et appelai mon amie.

— Isa !

— Hum...

— Je te réveille ?

— Je ne bosse pas le lundi, donc oui, à neuf heures du matin, je dors.

— Ok, mais là, c'est une situation d'urgence !

— Quoi ?

— Il est là !

Je hurlai dans le combiné et Isabelle m'ordonna de baisser d'un ton ou elle raccrocherait. Je tentai de me calmer avant de reprendre.

— Le type de la boîte, celui que j'ai dragué !

— Tu veux dire celui avec qui tu as failli coucher sur la piste de danse ?

— Ouais... Lui... C'est mon nouvel assistant !

— Sans déconner ? Tu te fous de moi ?

Je m'assis sur le lavabo, laissant pendre mes jambes dans le vide, et soupirai.

— J'aimerais bien, mais non. Il est là, il est dans mon bureau et je suis hyper mal à l'aise. Je fais quoi ?

Isabelle, ma traîtresse de meilleure amie, ne répondit pas. Elle se marrait. Elle avait un énorme fou rire. J'attendis patiemment qu'elle se calme.

— Désolée, Sarah, mais avoue que ce genre de trucs n'arrivent qu'à toi !

— Je sais... Mais tu ne m'aides pas beaucoup, là !

— Bon, prenons les choses dans l'ordre. Il est toujours aussi canon, maintenant que tu as dégrisé ?

— T'as pas idée. Et sa voix... Pffff. Je pourrais avoir un orgasme juste à l'écouter parler.

— Ça, ma chérie, c'est parce que tu es à la diète depuis trop longtemps.

— Faut que j'y retourne, il va croire que je suis constipée ou je ne sais quoi...

— Tu m'appelles à midi, ok ? Je veux *tous* les détails. Je peux appeler Mélo ?

— Ouais, appelle tout le monde, on fait une réunion de crise ce soir !

— Bon courage !

Je raccrochai et descendis de mon perchoir. Je jetai un œil à mon reflet. Ok, je n'étais pas désagréable à regarder, j'étais son boss, il allait me respecter. Pour ça, il fallait juste que j'arrête de me ridiculiser. Et que j'arrête aussi de penser à son pouce sur ma langue. Oh non ! Je ne dois pas y penser, j'ai dit ! Respiration zen... inspirer, expirer. Voilà. J'y retourne. C'est moi le boss.

En sortant des toilettes, je croisai Oriane, tout sourire.

— Alors, il est comment ?

— Très bien. Enfin, on en reparlera dans quelques jours.

— Tu te souviens qu'on lui fait un pot d'accueil ce soir ?

— Ah oui, la tradition...

— Tu avais trouvé ça sympa quand ça avait été pour toi.

— Oui, désolée, c'est juste que j'avais un truc de prévu.

— Annule, c'est important de le mettre dans le bain. De lui montrer qu'il est le bienvenu.

— Tu as raison. Je vais annuler, bien sûr. Merci de m'avoir prévenue.

— C'est pour ce genre de choses que tu as besoin d'un assistant.

Elle m'envoya un clin d'œil complice. Chère Oriane, si tu savais le nombre de choses que j'aimerais faire avec cet assistant... Lui demander de me rappeler des rendez-vous était tout en bas de la liste, mais alors tout en bas, dans les abysses de ma liste. Et au top il y avait "*Me faire l'amour en chuchotant des cochonneries à mon oreille*". Et voilà, je recommençais !

La mort dans l'âme, je retournai à mon bureau, *notre* bureau, en trainant les pieds. Ce qui, avec des talons de huit centimètres, est assez difficile à faire, croyez-moi.

Mika, le technicien, était en train de lui installer un ordinateur. Je m'arrêtai à l'entrée pour observer le postérieur de mon ténébreux. Je n'avais pas eu le loisir de l'admirer samedi soir et je crois bien que j'avais un peu de bave au coin de la bouche.

— Sarah ! J'installe son ordi à Sandro, ça te va ?

— Salut, Mika, oui bien sûr, pas de souci.

J'évitai soigneusement de croiser le regard de mon assistant et m'installai à mon bureau. J'allais pourtant devoir lui parler toute la matinée pour l'informer de notre organisation. Une fois Mika parti, mon ténébreux s'assit à son bureau et je l'observai du coin de l'œil. Je me croyais discrète, mais ce ne devait pas être le cas. Il se leva et vint se placer devant mon bureau.

— Vous désirez quelque chose, Sarah Jones ?

Alors oui, j'aimerais lécher encore tes doigts, j'aimerais que tu me prennes sauvagement sur ton bureau et, pourquoi pas, sur le mien dans la foulée. Si tu pouvais aussi me faire un petit défilé que j'admire ton cul d'un peu plus près. Une lap dance ne serait pas de refus non plus, si tu vois ce que je veux dire.

Je chassai toutes ces pensées et me repris.

— Pourriez-vous m'apporter un café, Monsieur Novelli ?

— Sandro, appelez-moi Sandro, je préfère si ça ne vous ennuie pas.

Oh mais je t'appellerai comme tu veux, *darling*...

— D'accord... Sandro.

Il sortit pour aller à la cuisine chercher un café. J'en avais bien besoin et ça me permettrait de reprendre un peu mes esprits. Tant qu'il était dans le coin, mon cœur faisait une sorte de danse tribale dans ma poitrine et il finirait forcément par s'en apercevoir.

Contre toute attente, la journée se déroula plutôt bien. Le professionnalisme de Sandro y était sûrement pour quelque chose, étant donné que le mien laissait totalement à désirer, aujourd'hui.

Oriane vint nous chercher pour le pot d'arrivée de mon assistant. Nous la suivîmes dans la salle de réunion qui servait toujours pour ces petits événements qui ponctuaient la vie de l'entreprise.

Sandro se fondit totalement dans le décor. Il discuta avec tout le monde et moi, qui étais habituellement une butineuse sociale, je restai dans mon coin. J'avais décidé de soigner le mal par le mal et j'en étais à ma troisième coupe de cidre. Je n'arrivais pas à détacher mes yeux de Sandro qui discutait avec Lila-la-morue, la stagiaire du big boss. Elle venait de gagner son nouveau surnom parce que je n'aimais pas du tout la façon dont elle posait sa main sur le bras de Sandro.

Je fulminais en les observant quand il leva les yeux sur moi. Il me fixa pendant que Lila-la-morue lui parlait. Il ne l'écoutait pas, ou il faisait semblant. Mais il me regardait.

Sentant une réaction familière entre mes cuisses, je me tortillai, gênée, et pris congé. Je me réfugiai dans mon bureau. Je m'y assis et posai la tête dessus. Je tapai de petits coups avec mon front en récitant mon nouveau mantra (j'en ai des nouveaux tous les jours) : "Je ne dois pas fantasmer sur mon assistant". C'est mal.

— Un souci ?

En entendant sa voix, je dérapai (encore) et me cognai le front sur l'arête du bureau.

— Et merde !

Je me relevai d'un bond, éjectant ma chaise à roulettes contre le mur, une main pressée sur mon front douloureux. Il m'observait, mystérieux, ténébreux, terriblement attirant. Je m'étais encore ridiculisée, mais il avait le bon goût de ne pas rire. Il entra dans la pièce et referma la porte derrière lui. Il tourna le verrou. J'étais dans la merde. Dans une merde noire. Dans une putain de merde.

Il s'avança vers moi et me prit la main. Il se pencha et m'embrassa juste où je m'étais cognée. Mon cœur repartit dans sa danse sauvage et ma respiration devint saccadée.

— Je peux faire quelque chose pour vous ? me demanda-t-il tout en m'embrassant le front.

— Hmmmm...

— Je suis votre assistant. Je ferai ce que vous voulez.

Est-ce que je comprenais bien ce qu'il était en train de me proposer ? Oserais-je vraiment lui dire ce qui me passait par la tête, là, maintenant, tout de suite ? Ma conscience me criait que j'étais son boss et que c'était contraire à l'éthique de solliciter quoi que ce soit qui n'ait pas de rapport avec le travail. Mais je l'ignorai superbement, laissant ma libido mener la barque.

— Je voudrais... J'aimerais...

— Un peu de musique vous aiderait à savoir ce que vous voulez, peut-être ?

Ah ah. Très drôle cette référence à mon attitude de traînée de samedi soir.

— Alors, Sarah Jones... Je pourrais peut-être vous offrir... Un orgasme ?

— Quoi ? m'étranglai-je, affolée.

Il approcha sa main de ma bouche et glissa son pouce entre mes lèvres. Je gémiss de plaisir d'avoir mon fantasme de la journée enfin assouvi. Il sourit et waow... Son sourire... Il aurait pu faire sauter tous les boutons de mon chemisier juste avec son sourire. Il me laissa encore un peu lécher son pouce puis descendit jusqu'à ma jupe. Il la remonta sur ma taille sans me quitter des yeux.

— Donc, ce sera un orgasme ?

— Oui... soufflai-je en un murmure plaintif.

— Vos désirs sont des ordres.

Il glissa la main sous la dentelle de ma culotte. Inutile de préciser que j'étais déjà tout à fait accueillante. Il glissa deux doigts en moi sans aucune résistance et posa son pouce, celui que j'avais léché, sur le point le plus sensible de mon anatomie. Je respirais de plus en plus fort, complètement à la merci de son regard qui ne me lâchait pas. Il réussissait à me rendre folle juste avec une main. Je lâchai le bord du bureau où j'étais appuyée (pour ne pas dire carrément agrippée) et tirai son élastique pour libérer ses cheveux. Je le préférais comme ça, comme quand on s'était vus samedi soir. Mes gémissements étaient de moins en moins discrets, j'étais à deux doigts (trois doigts pour être honnête) d'exploser. Je voulus enfouir ma tête contre lui pour me laisser aller mais il me tira en arrière par mon chignon.

— J'aimerais vous voir jouir, Sarah Jones.

Oh purée, s'il se mettait en plus à me parler en même temps, c'est tout l'immeuble qui allait en profiter ! Il poursuivit les va-et-vient de ses doigts en moi tout en faisant des petits cercles avec son pouce sur mon clitoris.

— Jouissez pour moi, Sarah Jones.

Je résistai encore un peu, mais sa voix fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase, si je peux me permettre. Je me laissai aller et un orgasme cinq étoiles me submergea. Je renversai la tête en arrière, sous les spasmes qui me tordaient le bas du ventre. Je ne pus retenir un "*Putain de merde*" quand je fus au sommet du plaisir. Une fois le tsunami orgasmique passé, il retira sa main et porta son pouce à sa bouche, le léchant sans me quitter des yeux.

J'étais encore haletante, tremblante, je n'avais jamais eu un orgasme d'une telle ampleur. Il rajusta ma culotte, ma jupe et récupéra son élastique dans ma main. Il se rattacha les cheveux et se colla contre moi. Son érection contre ma cuisse, je n'étais pas sûre de pouvoir me contrôler longtemps.

— Êtes-vous satisfaite de mes services ?

Je le regardais sans réussir à parler, j'avais besoin d'un peu plus de temps pour me remettre de mes émotions. Je me redressai, car j'étais toujours appuyée sur mon bureau, et il me rattrapa au moment où je menaçai de tomber.

— Est-ce que mon travail vous a plu, *Sarah Jones* ?

— Oui, c'était... parfait. Merci, *Sandro*.

— Je vais retourner à la petite fête si vous n'avez plus besoin de moi.

— Bien sûr.

— Vous venez ?

— Non, je vais... je... hum... je vais rentrer, je pense.

— Je vous vois demain matin alors. Bonne soirée.

Il se retourna mais avant qu'il n'ait pu atteindre la porte je me jetai sur lui et l'obligeai à me faire face. Je me mis sur la pointe des pieds et agrippai ses cheveux pour descendre son visage à son niveau. Il avait l'air surpris. J'avais enfin un peu le dessus, étant donné que j'étais son boss, ce n'était pas plus mal.

— Juste une chose. Embrassez-moi, *Sandro*.

Il riva ses yeux aux miens et sa bouche rencontra enfin la mienne. Il ne ferma pas les yeux, moi non plus. Je l'observai pendant que sa langue se glissait entre mes lèvres et dansait avec la mienne. Quand il se recula, j'avais toujours du mal à respirer. Ce type avait réveillé mes pulsions et je ne savais pas si je pourrais m'arrêter. Je n'eus pas à le vérifier car c'est lui qui rompit le contact entre nous.

— Est-ce que je peux y aller maintenant, *Sarah Jones* ?

— Oui, mais arrêtez de m'appeler comme ça.

— Pourquoi ?

— Parce que.

— Vous n'aimez pas ?

— Si.

— Ça vous excite ?

Mon silence répondit à ma place. Il sourit et se retourna pour déverrouiller la porte avant d'ajouter :

— Dans ce cas, je m'en tiendrai à *Sarah Jones*.

Il me laissa plantée là, brûlante de désir, complètement à la merci de mes hormones. Il n'avait pas perdu son self-control une seule fois. Et moi, il suffisait qu'il dise mon nom pour que je sois à genoux le suppliant de me faire jouir ? J'étais pitoyable. Quelle image de sa patronne je venais de lui donner ? Il n'allait jamais me respecter.

D'abord, est-ce que c'était bien légal cette histoire ? En tant que son supérieur, je n'avais sûrement pas le droit d'avoir des relations intimes avec lui. Techniquement, c'était lui qui avait fait la démarche. *Oui, c'est bien Sarah, cherche à te déresponsabiliser. C'est quand même toi qui l'as allumé samedi soir, tu n'as que ce que tu mérites.* Oh oui, ça pour avoir eu ce que je méritais, je l'avais eu.

Je remis de l'ordre dans ma coiffure, ma tenue, et je quittai ce lieu de perdition. Sur le chemin, j'attrapai mon téléphone, encore fébrile d'avoir été envoyée au septième ciel avec seulement trois doigts, et appelai Isabelle.

— Changement de programme. Réunion de crise entre filles uniquement. Je vous attends au pub.

Je ne lui laissai pas le temps de répondre et pressai le pas. J'entrai en trombe dans le pub et fis un signe au barman qui connaissait mes habitudes. Il arriva dans la minute à ma table avec un Monaco. J'en engloutis la moitié devant son air ahuri.

— Dure journée ?

— T'as pas idée, Marco. Merci.

— Ok, ma belle, détends-toi.

— Ouais... Tu m'en remettras un dans la foulée, s'il te plaît.

Oui, se réfugier dans l'alcool, c'est pas bien. Mais à situation exceptionnelle, réaction exceptionnelle. Mélodie fut la première, suivie de près par Isa. J'attendis que nous soyons toutes les trois installées avec nos consommations pour lever le voile du suspense. Je leur racontai tout, absolument tout. Elles m'observaient, ahuries. C'est Isabelle qui brisa le silence qui avait suivi mes confidences.

— J'ai plusieurs choses à te dire. Déjà : putain, quoi ! Merde !

Elle but une gorgée de bière et reposa doucement son verre, contraste saisissant avec les jurons qu'elle avait presque criés et qui avaient attiré l'attention des quelques clients.

— Ensuite... Je ne vois pas où est le problème.

— Heu... T'as écouté mon histoire ? Je bosse avec lui. Pire : il bosse pour moi !

— Et alors ? Tu ne l'as forcé à rien, que je sache.

— Mais l'ambiance va être...

— Extra ! L'ambiance va être extra. Vous allez bosser et au lieu de faire une pause café, vous ferez une pause cul.

Mélo die s'esclaffa et prit la parole.

— Tu te rends compte que je t'envie ?

— Pourquoi, ça va pas avec Olivier ?

— Oh si, très bien même. Mais c'est une histoire spéciale qui t'arrive, là.

— Une histoire ? Non, c'est pas une histoire, c'est une catastrophe !

— Arrête de tout voir en noir, insista Isabelle. Le hasard a bien fait les choses, tu ne trouves pas ? Tu ne l'aurais peut-être jamais revu s'il n'avait pas été ton assistant.

— Mais c'est glauque là... Je dois me pointer demain matin et lui donner des ordres alors qu'il m'a regardée prendre mon pied sur mon bureau tout à l'heure !

Mélo die soupira. De contentement, il me semblait...

— Demain matin, je mets les choses au point avec lui. Il faut qu'on reparte sur de nouvelles bases.

— Tu es dingue ! Pourquoi te priver ? Depuis le temps que tu mourrais d'envie d'avoir un orgasme provoqué par autre chose que ton vibro...

— Oui, bon, ça va, hein... Je vais trouver quelqu'un d'autre, tant pis.

— Et puis...

Isa avait son air calculateur, ça ne me disait rien qui vaille.

— Quoi ?

— Le pari. Tu peux le gagner.

— Je l'ai déjà gagné.

— Non, tu as gagné la première partie. Depuis samedi soir, Bastien me rebat les oreilles avec le fait qu'il avait raison, que tu n'as pas été au bout parce que tu n'avais pas de sentiments pour lui et que tu prouvais donc sa théorie, bla bla bla.

— Mais je ne peux pas me servir de mon assistant !

— Pour le moment, c'est lui qui mène le jeu, ma chérie, désolée de te le faire remarquer. Tu lui manges dans la main. J'ai mouillé ma culotte juste à t'écouter raconter ce qu'il t'a fait.

— T'es impossible, toi...

— Réfléchis, intervint Mélodie, c'est tout bénéf : tu prends ton pied, tu l'as sous la main au travail, tu peux lui donner des ordres... et au final tu pourrais gagner le coupé de Bastien pour le temps que tu voudras.

Est-ce que c'était malsain de me dire qu'elles avaient peut-être raison et que je pourrais essayer de jouer à ce petit jeu ? Sandro n'avait pas l'air d'être un type sensible qui se formaliserait si je lui demandais de coucher avec moi pour un pari. Je n'étais pas obligée de le lui dire, mais ça serait plus honnête. Je ne voulais pas qu'il en attende plus. Je n'avais pas envie d'une relation suivie, pas maintenant alors que j'arrivais enfin à me remettre de ma rupture d'avec Grégory.

C'est en pensant à tout ça que je me suis endormie et j'en suis venue à la conclusion que ce n'était pas correct. J'allais mettre les choses au clair avec mon assistant, et tant pis pour le pari. En plus, je ne savais pas ce que je risquais concrètement avec l'entreprise. Et si ça lui prenait de porter plainte pour harcèlement ? Je perdrais mon boulot et ma réputation... Non, je ne pouvais pas faire ça.

Forte de ma bonne résolution, je me rendis au bureau, motivée. J'avais effectué des préparatifs sur la musique de Rocky pour me donner du courage : épilation, maquillage, choix de ma tenue (hyper professionnelle : jupe crayon plus longue, talons moins hauts).

Il était déjà là quand j'entrai : encore plus beau et attirant que la veille. Je suis restée une seconde de trop sur le palier à l'admirer et il a relevé la tête.

— Bonjour, Sarah Jones, je m'occupe de votre café tout de suite.

Il s'est levé et est passé tout près de moi pour sortir. J'ai senti sa main s'attarder sur ma hanche, du bout des doigts, et j'ai tressailli. Merde. Je devais être plus forte que ça ! À force de vouloir prouver que les femmes peuvent être guidées par leurs pulsions comme les hommes, j'étais en train de me réduire à ça !

Je m'assis et attendis son retour. Il posa ma tasse de café sur mon bureau, et ses yeux sur moi. Allez, Sarah, c'est toi le boss, tu peux le faire !

— Merci. Asseyez-vous un instant, je vous prie. J'aimerais vous parler.

Il s'assit en face de moi, un peu avachi sur le dossier, sa posture lui donnant un air nonchalant. Je remarquai alors qu'il avait lâché ses cheveux ce matin. Je déglutis et pris une gorgée de café en fermant les yeux.

— Vous comprenez bien qu'on ne peut pas se comporter comme ça au travail ? Il y a des règles, je

veux dire... des lois. Et puis je suis votre patronne. Ce qui s'est passé hier ne doit pas se reproduire, ça nuirait à notre collaboration professionnelle. Je suis désolée de mon comportement samedi soir mais vous étiez l'objet d'un pari. C'était très déplacé de ma part et je vous demande pardon. Mais maintenant, il faut qu'on oublie tout ça et qu'on se concentre sur le travail.

Il ne répondit rien, il me fixait.

— Sandro, vous m'avez entendue ?

— Pardon, vous pourriez répéter ? J'étais en train d'admirer vos lèvres pendant que vous parliez et je me demandais quel effet ça me ferait si vous les mettiez autour de ma queue.

Je m'étouffai avec mon café et en recrachai une partie sur mon bureau. Quand je relevai la tête, il me tendait une serviette en papier. Je la pris et m'essuyai la bouche. Il se rassit en face de moi.

— Donc, vous disiez ?

Je poussai un soupir exagéré.

— Laissez tomber. Commençons le travail.

— Tout ce que vous voudrez, Sarah Jones.

Je frémis et sentis une petite tension au bas de mon ventre. Je fermai les yeux le temps qu'il retourne à son bureau, imaginant ses doigts en moi et un minuscule petit gémissement franchit mes lèvres.

— Vous m'avez parlé ?

— Non, non. Je... au travail.

Et merde de merde. Comment j'allais m'en sortir, moi, maintenant ? J'étais censée être la boss ici et je me laissais diriger par mon assistant ! Enfin : mes hormones se laissaient mater par ce type...

Je réussis à me concentrer, mon devoir professionnel me rappelant à l'ordre. Je n'avais pas envie de perdre ma place parce que j'étais en chaleur !

Quand Oriane vint me chercher pour le déjeuner, je sortis en adressant un vague "*Bon appétit*" à mon assistant. C'est seulement une fois au restaurant que je réalisai que j'avais retenu mon souffle toute la matinée, métaphoriquement parlant, bien entendu. Cette pause permit à ma tension de se relâcher un peu. Mais dès que je retournai dans notre bureau, je sentis à nouveau l'effet que me faisait sa simple présence dans un périmètre non sécurisé, comme l'était notre petite pièce.

Je l'envoyai faire des photocopies, espérant par la même occasion me détendre un peu pendant son absence. Il me demanda de lui indiquer où se trouvait le local de photocopies. Je me mis à lui donner les explications. Mais son air perplexe me prouva, une fois de plus, que j'étais absolument nulle pour

expliquer un itinéraire, même dans un immeuble.

— Je vais vous montrer, comme ça vous saurez pour la prochaine fois.

Je passai devant et il m'emboîta le pas. J'essayais de ne pas trop onduler des hanches histoire de ne pas l'allumer, mais mon corps luttait pour me rendre désirable. Comme si j'avais besoin d'en rajouter une couche ! Nous sommes descendus à l'étage du dessous pour rejoindre notre destination. J'ai commencé à lui expliquer le fonctionnement de la photocopieuse et il me fixait avec intensité.

— Sandro, si vous ne regardez pas, vous ne saurez pas utiliser la photocopieuse.

— Oh, pardon, Sarah Jones. Je connais ce modèle, je sais me servir de cette machine. J'étais encore attiré par vos lèvres.

Je piquai un fard, me souvenant bien entendu de son allusion du matin même. À ce moment, j'ai ressenti le besoin de lui montrer qui était le boss. J'ai fermé et verrouillé la porte du petit local à photocopies et je l'ai poussé contre le mur. J'ai commencé à défaire sa ceinture tout en lui parlant.

— Mon cher *Sandro*, nous allons tout de suite mettre fin à ce suspense qui vous empêche de vous concentrer. Je vais donc poser mes lèvres autour de votre queue, comme vous le souhaitiez, ainsi nous pourrions travailler sans interruption. Qu'en dites-vous ?

J'adorai voir l'effet que mon initiative eut sur lui. Il bandait déjà, j'avais la main autour de son érection pour m'en rendre compte. Il me sourit et haussa un sourcil, comme pour me provoquer. J'entendis dans ce haussement "*Alors, cap ou pas cap ?*" et il ne m'en fallut pas plus. Je m'agenouillai devant lui et positionnai mes lèvres comme il l'avait évoqué. Purée, je n'allais jamais réussir à tout mettre dans ma bouche ! Oh. Mon. Dieu. Je m'imaginai déjà ce que ça donnerait s'il me baisait avec ça (je ne pouvais pas penser "faire l'amour", ça allait contre la théorie que je défendais vis-à-vis de Bastien). Je lui fis une magnifique fellation. Comment je le sais ? Il s'accrocha à mes cheveux, appuya ma tête, gémit comme jamais je n'avais entendu un homme gémir. Quand il voulut tirer ma tête en arrière au moment d'éjaculer, je l'ai pris encore plus loin dans ma bouche sans cesser de le branler. J'ai tout avalé, sans me poser de question. Je me suis essuyée la bouche du revers de ma manche et je me suis relevée. Il avait les yeux brillants et, cette fois, c'est lui qui avait du mal à s'en remettre. J'ai rangé son sexe à sa place, refermé son jean et sa ceinture, tout ça sans le quitter des yeux. Je n'arrivais pas à effacer le petit sourire de satisfaction qui était venu s'installer sur mes lèvres.

J'ai déverrouillé la porte et je suis retournée près de la photocopieuse.

— Donc, Sandro, maintenant que j'ai toute votre attention, je vais vous montrer comment faire des photocopies recto-verso.

Il cligna des yeux plusieurs fois et s'approcha de moi. Il m'enlaça par-derrière, m'attirant à lui, et se pencha pour murmurer à mon oreille :

— Merci, Sarah Jones.

Je frémis en entendant sa voix et en sentant son souffle dans mon cou. Je posai une main sur la sienne et passai l'autre en arrière, dans ses cheveux.

— Alors, vous avez la réponse à votre question ?

— Quelle question ?

— Vous vous demandiez quel effet ça faisait.

— Ah. Cette question. Eh bien, disons que personne ne m'avait jamais aussi bien sucé, Sarah Jones. J'ai ma réponse, en effet.

Merde alors, je ne savais pas comment prendre cette réponse. Est-ce que ça sous-entendait qu'il avait été sucé par toute une équipe de pompom girl et que j'étais en train d'en subir la comparaison ? Est-ce que c'était un compliment ? Je ne pus pousser ma réflexion plus loin car il m'embrassa dans le cou.

— Et vous, Sarah Jones, vous vous posez des questions ?

— Putain... Arrêtez de m'appeler comme ça, je vais avoir un orgasme auditif !

— Sarah ?

— Oui, j'ai des questions !

— Je vous écoute...

— J'aimerais savoir ce que ça me ferait si vous me baisiez sur votre bureau.

Il rit sans cesser de m'embrasser. Un bruit dans le couloir nous fit reprendre une posture normale pour une patronne et son assistant et je pus enfin lui montrer comment faire une photocopie recto-verso. Je suis retournée à mon bureau, encore sous le choc de ce que je venais de faire, et dire. La bête était réveillée et il semblerait que rien ne pourrait plus l'arrêter. Je me mettais dans une sacrée merde et j'allais devoir en payer les conséquences tôt ou tard, je le savais.

Le soir, j'appelai Isabelle et Mélodie pour une nouvelle réunion de crise, chez moi. Cette fois, on s'en tiendrait à une tasse de thé, histoire de ne pas devenir alcooliques à cause de mes élucubrations. Nous étions dans mon salon et elles attendaient que je crache le morceau.

— Ça a recommencé.

— Il t'a sauté dessus ? me demanda Mélodie avec un peu trop d'empressement...

— Non, cette fois, c'est moi.

— Toi !?!

Isabelle ne cacha pas sa surprise.

— Mais tu es si sage, Sarah ! Qu'est-ce que ce type te fait pour te mettre dans un tel état ?

— Je ne sais pas, la tension sexuelle est à son maximum quand je suis à côté de lui... Et puis... bon... J'ai fait un truc que je n'avais jamais fait avant. Même pas avec Greg.

— Raconte !

Mélodie était bien curieuse sur le sujet...

— Je lui ai fait une pipe (hoquet de surprise d'Isa qui me prenait vraiment pour une sainte), et j'ai avalé.

Pour le coup, Isabelle s'étouffa à moitié avec sa gorgée de thé alors que Mélodie me regardait avec des yeux ronds comme des soucoupes.

— Ben quoi, vous ne l'avez jamais fait ?

— Si bien sûr mais... c'est toi quoi...

— Je sais. Ce type est dangereux, je vous le dis.

— Oui, tu es en grand danger, ma chérie. Il risque de te faire prendre ton pied quotidiennement, tu n'y survivras pas.

Le sarcasme de mon amie ne m'aida pas vraiment à gérer la situation.

Le lendemain, j'avais encore pris la décision d'arrêter de déconner. Et franchement, je réussis à m'y tenir toute la semaine. J'étais trop fière de moi. Sandro n'avait pas spécialement cherché à provoquer quoi que ce soit. Face à son indifférence, je me sentis forte et assez maîtresse de mon corps pour lui résister. Comme quoi, ce n'était pas difficile d'être raisonnable. Même si tout mon être se révoltait de voir que tout l'effet que lui avait laissé ma fellation de luxe s'était estompé : il n'était pas franchement marqué à vie. Mais je tentais de me rassurer en me disant que, finalement, il avait la bonne attitude et qu'il nous rendait service à tous les deux. Mon orgueil s'en remettrait, tôt ou tard.

Lors de notre petite soirée du samedi, Isabelle et Mélodie s'attendaient à avoir des tas de détails croustillants. Mais je n'avais rien à leur mettre sous la dent. Nous restâmes un peu au pub, les filles affirmant à Bastien que j'avais gagné le pari. Lui, leur répondant que, comme Sandro travaillait pour moi, ça ne comptait pas. Il avait trop peur de devoir me laisser sa voiture, il n'avait aucune confiance en ma conduite !

Nous migrâmes vers la boîte à vingt-trois heures. J'étais fatiguée et je ne pensais pas pouvoir y rester longtemps. Mais comme l'entrée était gratuite pour les filles, je n'eus pas de scrupules à y aller, même si c'était pour n'y rester qu'une heure.

Je fis bien attention à ne pas prendre de cocktail comme la dernière fois, une bière fit l'affaire. Je piquai du nez sur mon verre quand Isabelle me donna un coup de coude dans les côtes.

— Quoi ?

— Dis donc, c'est pas ton assistant là-bas qui te dévore des yeux ?

Je me retournai et vis Sandro avec ses potes de la semaine dernière. Il me fixait intensément. S'il continuait comme ça, il allait réduire mes efforts de ces derniers jours à néant ! Je me retournai un peu pour qu'il ne voie plus mon visage. Bastien se pencha vers moi.

— Tu ne nous présentes pas ton nouvel assistant ?

— Non.

— C'est pas un peu malpoli ?

— Je m'en tape.

— Oh, j'ai touché un point sensible.

— Non, c'est lui qui a touché un point sensible, si tu veux tout savoir !

Il éclata de rire et ça détendit un peu l'atmosphère. Mais il était temps pour moi de tirer ma révérence, surtout que je sentais toujours le regard de Sandro sur ma nuque. Je me levai et fis un signe à tout le monde.

— J'y vais, je suis claquée. Je vous appelle, les filles.

— Rentre bien, mamie.

Je tirai la langue à Olivier et sortis de la boîte. Déjà qu'en temps normal c'était un endroit un peu étouffant, avec la présence de mon assistant, j'avais eu du mal à y respirer. Je laissai l'air frais envahir mes poumons et pris le chemin de chez moi.

— Sarah.

Je me figeai en entendant sa voix, il avait cette façon de prononcer mon prénom qui transpirait le sexe. C'était complètement indécent dans sa bouche. Je me retournai doucement, sentant toutes mes convictions m'abandonner.

— Bonsoir, Sandro.

— Tu pars déjà ?

Le passage au tutoiement ne me choqua pas plus que ça. Après tout ce qu'on avait partagé, ça me semblait logique qu'en dehors du travail, il me tutoie.

— Je suis fatiguée, oui, je rentre.

— Dommage.

— Pourquoi ?

Oui, pourquoi je posais la question, alors que je savais très bien que la réponse n'allait pas me mener dans un endroit sûr et raisonnable ?

— Je pensais qu'on pouvait étudier ensemble.

— Étudier ? Je ne travaille pas le week-end.

— Je parlais de la question que tu te posais.

— Quoi ?

Je mis quelques secondes à me souvenir de ma question, puis je rougis violemment. Nous étions dans la rue, des gens passaient près de nous, il était à deux ou trois mètres de moi, si bien qu'il parlait assez fort. Bien sûr, personne ne pouvait deviner de quoi nous étions en train de discuter, mais tout de même... Je repris mes esprits, assez pour lui répondre.

— Je n'ai pas accès aux bureaux le week-end.

J'aurais pu répondre que je n'étais pas intéressée, que ce n'était pas sérieux, que nous devions nous en tenir à des relations de travail. Au lieu de ça, je le dévorais des yeux. Il avait remis une tenue plus grunge, plus lui. Il avait les mains dans les poches et m'observait également avec attention. Je rajustai mon sac sur mon épaule avant de me retourner.

— Bonne nuit, Sandro.

Je n'eus pas le temps de faire un pas qu'il m'enlaça par-derrière et me tira dans une ruelle. Il me plaqua contre le mur et tout mon corps se tendit contre lui (et contre ma volonté, au passage).

— On peut se passer de bureau en attendant.

Il posa sa main à plat sur mon cou et glissa l'autre entre mes jambes, par-dessus ma jupe.

— Alors, Sarah ? Qu'est-ce que tu en penses ?

— J'en pense que si tu ne me prends pas maintenant, ici, contre ce mur, je vais me consumer sur place. J'en pense que j'ai envie de toi. J'en pense que tu me rends dingue et j'en pense que ça fait des

jours que j'attends que tu me sautes dessus.

— Enlève ta culotte.

Je ne me le fis pas dire deux fois. J'entendais la rumeur de la rue juste à côté, mais ça ne m'inquiétait pas. Comme si la pénombre de cette ruelle pouvait nous protéger. Et puis ma raison fit une apparition en guest star. Mon Dieu, et si des flics passaient par là ? Et si mes amis sortaient et nous trouvaient ici ? Et si *ses* amis sortaient et nous trouvaient ici ? Et si... ? Je n'eus pas le loisir de me poser d'autres questions car, pendant que je tergiversais (tout en enlevant ma culotte, je n'avais pas perdu le nord), il avait déboutonné son jean. Il me souleva et plaça mes jambes autour de sa taille. Il me maintenait contre le mur.

— Guide-moi en toi, Sarah Jones. Maintenant.

Je pris son sexe en main et le fis entrer en moi d'un mouvement de hanches. Il lâcha un soupir rauque quand il réajusta notre position, et s'enfonça plus profond.

— Embrasse-moi pendant que je te baise, Sarah.

Pffffff... J'avais, genre, super chaud quand il me parlait comme ça. Il prononçait des phrases obscènes avec un tel naturel qu'on aurait dit qu'il me parlait de la pluie et du beau temps. Je penchai la tête vers lui et l'embrassai pendant qu'il me donnait des coups de hanches. J'attrapai ses cheveux de toutes mes forces. Un bruit nous interrompit. Il s'immobilisa, me fixant sans relâche. Rien que son regard me provoquait du plaisir. Il sentit mes muscles vaginaux se resserrer autour de son sexe et sourit. Quand je fus sûre que la ruelle était déserte, je lui chuchotai à l'oreille "*Encore, s'il te plaît*". Il recommença ses mouvements brusques et je gémissais contre lui.

— Est-ce que tu as un début de réponse à ta question, Sarah Jones ?

Quoi ? Il voulait vraiment qu'on papote là ? J'étais à ça, juste ça, de grimper aux rideaux, et tout ce qu'il faisait, c'était tailler une bavette ? Sérieusement ? Il s'immobilisa à nouveau, me privant de mon orgasme qui était si proche.

— Est-ce que tu as un début de réponse à ta question, Sarah Jones ?

— Oui, oui ! Ne t'arrête pas, pas maintenant !

— Tu vas continuer à m'ignorer au travail ?

— Je ne t'ignore pas, je t'ai parlé je... Sandro, s'il te plaît !

— Tu t'es fermée, je n'ai pas aimé.

— Non, je ne vais plus t'ignorer.

— Promets-le-moi.

— Promis, promis. Continue ! Maintenant !

Il recommença encore plus fort et je pus enfin atteindre l'orgasme. Un orgasme si violent que je lui mordis l'épaule pour éviter d'alerter tout le voisinage. Il jouit à son tour et me mordit également. Par vengeance ?

Il me fit ensuite descendre doucement et je reposai les pieds sur le sol, tremblante, incertaine de la résistance de mes jambes après cette explosion sensuelle. Il prit mon visage dans ses mains et m'embrassa tendrement. Sa langue caressa doucement la mienne, comme s'il comprenait que j'avais besoin de douceur après la bestialité de notre partie de jambes en l'air (littéralement en l'air).

— Je dois retourner à l'intérieur. Ça va aller ?

— Bien sûr.

Il se rhabilla et je me rassemblai, autant que je le pouvais. Il se dirigea vers la sortie de la ruelle mais s'arrêta et fit demi-tour. Il me prit à nouveau le visage dans ses mains et me regarda intensément. Chaud, j'avais super chaud...

— La prochaine fois, je te prendrai sur mon bureau. Je te le promets, Sarah Jones.

Il m'embrassa encore et reprit son chemin. Je le suivais à un ou deux mètres. Et bien sûr, pile au moment où nous sortions de la ruelle, je vis Isabelle et Bastien passer en voiture devant la boîte. Ils me firent de grands signes et je savais que j'allais devoir tout leur raconter. Sandro rentra dans la boîte sans un regard pour moi. Tant mieux, j'aimais l'aspect exclusivement charnel de notre relation. Enfin, si on mettait de côté le fait qu'il travaillait sous mes ordres, bien sûr.

J'ai pensé tout le dimanche à sa promesse. Et toute la nuit aussi. Malgré le fait qu'il m'avait comblée au-delà de mes espérances, je faisais des rêves érotiques qui me mettaient dans un drôle d'état. Mais au moins, j'avais arrêté de me faire des illusions sur ma volonté de le tenir sexuellement à distance. J'en avais trop envie et puis, merde, on n'a qu'une vie ! Je n'avais pas encore trente ans, si ce n'était pas maintenant que je m'envoyais en l'air sans me poser de question, quand est-ce que je pourrais le faire ? J'avais une bonne situation professionnelle, des amis, un super appartement... Et un plan cul sous la main pour assouvir mes envies. En dehors de ça, j'étais libre, je n'avais pas à faire de promesses de fidélité, à rendre de comptes. J'allais où je voulais, quand je voulais. Je voyais qui je voulais sans me demander si la jalousie malade de mon petit copain n'allait pas en prendre ombrage. Ouais... C'était du vécu-réel avec Grégory, c'est ce qui m'avait finalement poussée à le quitter.

J'étais sexuellement libérée et j'adorais ça. C'est pour ça que je me rendis toute guillerette au travail, la promesse de Sandro tatouée au creux de mon ventre. J'arrivai très tôt, comme tous les lundis, et il n'était pas encore là. J'étudiai donc les commandes à passer cette semaine, les statistiques de consommations pour ajuster certains articles, et toutes ces tâches qui constituaient mon travail.

— Bonjour.

Je sursautai, je ne l'avais pas entendu entrer et il était appuyé contre son bureau. *Son* bureau. Ok, zen, tu souris, tu réponds et tu demandes ton café.

— Bonjour, Sandro.

— Un café ?

— S'il vous plaît, oui.

Il me rapporta mon café et je le remerciai. Il s'installa à son poste et alluma son ordinateur. Il avait repris son attitude distante. Non, il avait une attitude normale en fait, une attitude classique d'assistant envers son patron. Pourquoi m'avait-il reproché mon indifférence alors qu'il faisait la même chose ? Il me parla sans me regarder, concentré sur son écran.

— J'ai prévenu Oriane que vous n'iriez pas déjeuner avec elle.

— Pourquoi ? Je n'ai rien d'autre de prévu.

— J'aimerais vous inviter à manger, Sarah Jones. Sur mon bureau.

Je m'étouffai avec ma propre salive et replongeai aussitôt mon nez dans mes commandes pour éviter d'avoir à affronter son regard, à présent insistant. La matinée passa normalement de son côté. Il vaquait à ses occupations, il était assez performant dans son domaine. Que dis-je ? Il était performant en tant qu'assistant mais c'était un dieu pour le sexe ! J'avais encore chaud, il fallait que je songe à m'habiller plus légèrement quand je devais être en sa présence. Non, mauvaise idée... Parce que si j'étais habillée plus légèrement, il aurait eu le plaisir de voir mes tétons se mettre au garde-à-vous comme des soldats devant leur général à chaque fois qu'il me regarderait ! Mais pourquoi fallait-il que je passe mon temps à m'imaginer dans des situations scabreuses avec lui ? Comme s'il ne m'en avait pas déjà donné assez ?

À l'heure du déjeuner, je fis mine d'être absorbée dans mes dossiers alors que je reluquais la pendule toutes les cinq secondes, me demandant quand il allait m'inviter à le rejoindre. Enfin, il se leva et ferma la porte à clef.

— Sarah ?

Il était à côté de mon bureau et m'invitait à lui prendre la main. Ce que je fis sans me faire prier, complètement hypnotisée par ses yeux. Il me conduisit à son bureau qu'il avait débarrassé, assez discrètement puisque je ne m'en étais pas aperçue.

— Assise ou allongée ?

— Pardon ?

— Vous préférez que je vous baise assise ou allongée sur mon bureau ?

— Je... Je ne sais pas... Comme vous voulez.

— Assise alors.

Il me souleva pour m'installer sur son bureau et m'embrassa doucement.

— Débarrassez-vous de votre culotte, Sarah Jones.

— Faites-le vous-même, *Sandro*.

Il sourit. Après tout ici on était au travail, et au travail c'était moi le boss. Il fallait que j'arrête de faire ma petite vierge effarouchée ! "*Je suis une femme forte et sexuellement libérée*" était mon nouveau mantra. Il s'accroupit devant moi et souleva ma jupe pour attraper l'élastique de ma culotte qu'il fit glisser le long de mes jambes, tout ça sans rompre le lien entre nos yeux, comme d'habitude. Je ne sais pas ce qui m'excitait le plus : ne plus avoir de culotte, être sur son bureau, ou qu'il me regarde dans les yeux. Les trois à la fois sûrement. Il se releva et croisa les bras.

— Vous faites quoi ?

— J'attends vos ordres, Sarah Jones. Vous avez l'air de vouloir commander.

— C'est normal, je suis votre patronne, dois-je vous le rappeler ?

— Alors, que voulez-vous maintenant, patronne ?

— Je veux... Je veux...

Je perdais encore mes moyens, et mon éloquence par la même occasion. Je respirai un grand coup pour me recentrer.

— Je veux que vous me preniez sur votre bureau, maintenant.

— Vous êtes sûre ? Ce n'est pas exactement ce que vous m'aviez dit, il me semble. Je ne voudrais pas faire d'impair, vous comprenez ?

Le con, il voulait que je sois vulgaire. J'étais sûre que ça lui faisait prendre son pied. "*Je suis une femme forte et sexuellement libérée.*" Je relevai le menton et le toisai (d'en dessous, d'accord, mais je le toisai quand même).

— Sandro, *cher assistant*, je veux que vous me *baisiez* sauvagement sur votre bureau et je n'aime pas attendre quand je vous demande quelque chose.

Il éclata de rire et je fermai les yeux en sentant la moiteur envahir mon entrejambe, réaction au son de sa voix. Il me surprit en soulevant mes cuisses. Pendant le peu de temps où j'avais fermé les yeux,

il avait dégrafé son jean et il me pénétra sans autre forme de préliminaires. Oh. Merde. C'était trop bon. Je m'agrippai au bureau. Il me fixait toujours et je n'étais absolument plus mal à l'aise de gémir sous sa surveillance.

— Vous aimez ça, Sarah Jones ?

— Oui...

— Dites-le.

— Oui, j'aime ça.

— Qu'est-ce que vous aimez ?

— J'aime que vous me baisiez sur votre bureau. Oh mon Dieu... N'arrêtez pas... Plus fort !

Il obéit et l'orgasme me tomba dessus d'un coup. Je me mordis la lèvre pour ne pas crier et il se pencha pour m'embrasser. Je criai dans sa bouche et puis vint son tour. J'étais couverte de sueur, j'avais mal au cul parce que, finalement, le bureau n'était pas confortable du tout. Mais bon sang, je n'avais jamais pris mon pied de cette façon ! Chaque expérience avec lui était nouvelle et renversante.

Nous nous rhabillâmes et j'allai aux toilettes me rajuster, recoiffer, remaquiller, réveiller. Waow. Je pourrais faire ça tous les jours sans aucun souci ! Ça faisait brûler des calories en plus, j'avais dû lire ça dans Cosmo.

Oriane entra pendant que je faisais la dernière retouche à ma coiffure.

— Tu as bossé alors pendant le repas ?

Oh, oui. J'ai *baisé* et c'était d'enfer.

— Oui, Sandro prend encore ses marques... On a travaillé ensemble.

— C'est bien. On sent qu'il est motivé.

Carrément motivé...

— Oui, il l'est.

— Il a de la visite là.

— Ah bon ?

— Une nana, une bombe... Blonde, taille mannequin... des seins énormes...

Tout le contraire de moi. Qui était cette pétasse ? Je me suis excusée auprès d'Oriane et suis sortie

en me retenant de courir. En arrivant dans notre bureau, j'ai trouvé la blondasse penchée sur *son* bureau en train de lui rouler une pelle monumentale. Il avait les mains dans ses cheveux et semblait drôlement apprécier. Putain mais quelle conne j'étais ! Je me faisais sauter par mon assistant et je croyais quoi ? C'était ce que je voulais, non ? Une relation libre ? Alors pourquoi ça me faisait autant mal de voir la langue de cette pute dans la bouche de *mon* ténébreux ?

Je m'assis à mon bureau comme si de rien était et la blonde se releva d'un coup en m'entendant.

— Oh, pardon, Sandro m'a dit que vous étiez partie déjeuner. Je ne me serais jamais permis sinon...

Je jetai un regard noir à mon fourbe d'assistant. Il savait très bien que j'étais juste partie aux toilettes. Il avait donc fait exprès pour que je les surprenne. Ça l'excitait de s'exhiber devant moi avec une blondasse après m'avoir baisée sur son putain de bureau ? Il me souriait, l'enfoiré.

— Ce n'est pas grave. Mais essayez d'être plus discrets la prochaine fois.

Je me concentrai sur mon travail mais la blonde vint se planter devant moi. Elle me tendit une main.

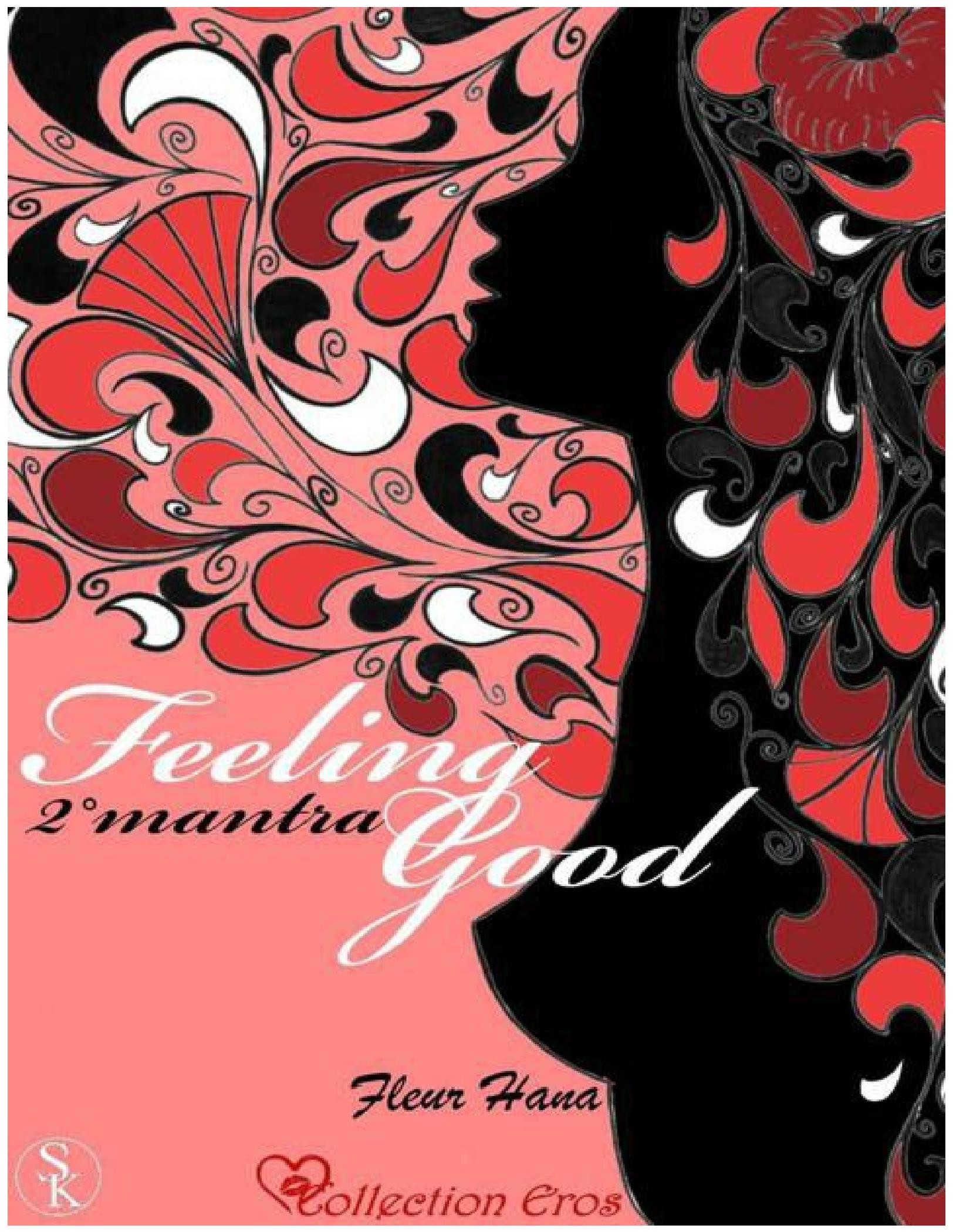
— Bonjour, je m'appelle Sindy. Je suis la petite amie de Sandro. Ravie de faire votre connaissance, il m'a beaucoup parlé de vous.

Bonjour, je suis le plan cul de ton mec, il vient de me culbuter d'ailleurs. Je suis ravie de faire ta connaissance et il n'a jamais mentionné ton existence, *Barbie*. Non, ça ne va pas, je ne pouvais pas dire ça. Je lui rendis sa poignée de main en silence et fis signe à Sandro que c'était l'heure de reprendre le travail. Ce sale con jouait sur tous les tableaux. C'était terminé. Ter-mi-né. "*Je ne suis pas un plan B pour mon assistant.*" Voilà mon nouveau mantra.

Couverture réalisée par Soon

N° éditeur : 917089-36540

dépôt légal : juin 2013



Feeling
2° mantra *Good*

Fleur Hana



 *Collection Eros*

Feeling Good 2

De Fleur Hana



Tous droits réservés, y compris droit de reproduction totale ou partielle, sous toutes formes.

©2013Les Editions Sharon Kena

www.leseditionssharonkena.com

ISBN : 978-2-36540-327-6

Deuxième mantra ~ Je ne tomberai pas amoureuse de mon assistant

Mon assistant revint dans le bureau après avoir raccompagné sa poupée gonflable. Je ne relevai pas la tête à son arrivée. Je ne lui donnerais pas le plaisir de voir qu'il avait réussi son coup en me rendant jalouse. Maintenant, c'était à moi de commander et j'allais le lui montrer de ce pas.

— Sortez-moi les stats des dix dernières semaines pour les cuisses de dinde.

Voilà, déjà, on allait supprimer le "s'il vous plaît", ça lui ferait les pieds. Il s'agirait qu'il se rappelle qui travaille sous les ordres de qui, ici ! Deux minutes plus tard, il me tendit une feuille que j'attrapai sans relever la tête.

— Maintenant, fermez la porte, Alessandro. À clef.

Il s'exécuta sans un mot et vint se placer en face de moi. Je pris soin de ne pas le regarder, je savais que je pourrais céder à l'appel des sirènes trop facilement. Je devais rester concentrée sur la feuille que j'avais sous le nez, même si je n'avais aucune idée de quoi elle traitait.

— Est-ce qu'elle vous suce aussi bien que moi, Alessandro ?

— Je vous l'ai dit, Sarah, personne ne me suce aussi bien que vous.

— Bien. Assis ou allongé ?

Il ne répondit pas. Je levai enfin les yeux, forte de mon pouvoir de patronne. Je reculai ma chaise et me levai lentement sans le quitter des yeux. Il avait l'air un peu déstabilisé par ma prise d'initiative.

— Je vais donc vous baiser allongé sur le sol de notre bureau. Sortez votre engin, Alessandro, et allongez-vous.

J'enlevai ma culotte en prenant appui sur mon bureau sans le quitter des yeux. Il m'obéit sans rien dire mais je voyais bien le début de sourire qui se dessinait au coin de ses lèvres. Sois forte, Sarah, c'est toi qui domines là !

Je m'installai à califourchon sur lui. J'étais prête à le recevoir, sans aucun doute. Après lui avoir parlé de manière salace, j'étais assez humide pour remplir les nappes phréatiques d'un pays en pleine sécheresse. Je le guidai en moi et me penchai en avant, plaçant mes mains à plat autour de sa tête. Tout en appuyant les hanches pour le faire entrer plus profond en moi, je lui fis la conversation, sans le quitter des yeux.

— Et est-ce qu'elle vous baise aussi bien que moi, votre blonde ?

Il déglutit difficilement. Parfait, j'arrivais à le déstabiliser.

— Non...

J'accélérai le mouvement, il avait du mal à répondre. Très bien, très, très bien. Par contre je devais faire un effort considérable pour ne pas me laisser aller si je ne voulais pas que mon plan tombe à l'eau en lui montrant que j'appréciais notre tête-à-tête.

— Bien.

Il plaça les mains sur mes hanches et voulut me contraindre à me mouvoir plus vite. Je me soulevai d'un coup, ne laissant de lui qu'un ou deux centimètres en moi. Je lui souris, il avait l'air frustré. Parfait, de mieux en mieux.

— Sarah... me supplia-t-il en un murmure qui me donna envie de lui lécher la bouche goulument, on se reprend ma grande !

— Au bureau, je suis votre patronne, Alessandro. Tâchez de vous en souvenir.

— Mademoiselle Jones, s'il vous plaît...

Il s'assit et passa ses mains dans mes cheveux. J'allais craquer d'une minute à l'autre, alerte rouge, on se concentre, on prouve qui est le boss ! Je repris mes mouvements de hanches plus forts et je vis qu'il était sur le point de... Et puis non, j'avais le pouvoir ! Je me retirai d'un coup mais je restai assise sur lui.

— Terminez ce que vous avez commencé, Sarah Jones.

— Vous pouvez culbuter votre blonde autant que vous voulez, Alessandro. Mais ne la laissez pas vous baiser, c'est clair ?

— Très clair.

— Bien.

Je repris ma mission, gonflée de confiance et de pouvoir. Au moment ultime, il posa la tête sur mon épaule mais je lui tirai les cheveux en arrière, lui renvoyant ses mots dans la tronche.

— Je veux vous voir jouir, Alessandro, maintenant.

Encore une fois, il m'obéit. C'était grisant de sentir mon ascendant sur lui, comme ça. Quand il fut apaisé, il m'embrassa. Je le laissai faire, j'en mourrais d'envie.

— Avez-vous pris votre pied, Sarah Jones ?

— Ça ne vous regarde pas.

Il rit et je faillis me vautrer en me levant en l'entendant. J'allai chercher un mouchoir sur mon bureau. Tout en m'essuyant, je continuai à tenir mon rôle de big boss.

— Rhabilitez-vous et ouvrez la porte, nous avons du travail.

Je jetai le mouchoir dans ma corbeille et je réussis un exploit digne des maîtres zen, j'en suis sûre : je ne le regardai plus une seule fois de la journée. Je jubilais : la provocation avec sa blondasse m'avait juste poussée à prendre les choses en main (dans tous les sens du terme, je ricanais bêtement).

Un peu plus tard, j'envoyai un SMS à mes amies :

"Réunion du FLV chez moi ce soir."

— Bon, les filles, maintenant, ça suffit de déconner !

Isabelle me lança un regard interrogateur mais Mélodie lui coupa l'herbe sous le pied.

— C'est quoi le FLV ?

Je levai les yeux au ciel, elles n'avaient rien suivi !

— Le Front de Libération du Vagin ! Vous vous concentrez un peu ?

— Qu'est-ce que tu as encore fait ? me demanda Isa, une pointe de lassitude résignée dans la voix.

— J'ai pris les commandes !

Je leur racontai mon petit épisode autoritaire de l'après-midi. Encore une fois, je réussis à surprendre mes amies, pour mon plus grand plaisir. Terminé de se laisser mener par le bout du nez, à lui de me suivre par le bout de son truc ! Il m'avait vraiment mise en colère avec son exhibition de blondasse !

Isabelle fut la première à réagir.

— Et le reste de la journée, ça s'est passé comment ?

— Normalement. On a travaillé.

— Tu arrives vraiment à bosser avec ce type dans la même pièce que toi ?

— Tout à fait ! Enfin, ça me distrait un peu, c'est sûr. Mais franchement, on s'en sort plutôt pas mal, je trouve...

— Tu t'es enfin décidée à prendre les choses du bon côté et à en profiter ! Il était temps !

Mes amies étaient fières de moi. Mais pour je ne sais quelle raison, je ne l'étais pas tellement. Bien sûr j'avais pris les commandes, c'était exaltant comme sensation. Mais franchement, à quoi je

jouais ? Quand nous nous lasserons de notre liaison, il faudra quand même continuer à se voir tous les jours pour travailler. Ça risquerait de compliquer drôlement la situation. Et, en étant tout à fait honnête, nos écarts de conduite au travail n'allaient pas pouvoir durer. En dehors du travail non plus, d'ailleurs ! Pour tout dire, ce qui me dérangeait le plus était de m'imaginer Sandro dans les bras de sa blonde. Si je n'avais pas été attentive à ne pas gâcher la nourriture, je serais allée vomir illico !

Le lendemain, je me rendis au travail, un peu moins enjouée que la veille. J'étais sans cesse tiraillée entre mes pulsions physiques, ma culpabilité d'être la maîtresse de mon assistant alors que sa blonde, finalement, ne m'avait rien fait. J'avais, bien sûr, le sentiment de faire quelque chose de mal en couchant avec lui. Mais je n'arrivais pas à me décider si c'était une réaction qui me poussait à continuer, bravant l'interdit... Ou m'incitait à m'assagir. Je trouvais nos jeux érotiques dans des lieux publics assez excitants en fait... Il ne manquait plus que quelques sex toys et tous mes fantasmes seraient réalisés !

Je m'installai à mon bureau, contente d'être la première sur les lieux. Sandro arriva dix minutes après moi, tout sourire. Il avait toujours l'air concentré ou taciturne d'habitude, qu'est-ce qui pouvait bien le rendre heureux comme ça ?

— Bonjour, Sarah Jones. Votre café.

Ah. Super. Il faisait un détour par la cuisine maintenant pour m'amener mon café. Il était un peu trop parfait à mon goût cet assistant. J'allais finir par avoir des scrupules à jouer avec lui... Non, pour les faire taire, il me suffirait de penser à la blondasse et toute ma culpabilité s'envolerait !

— Merci. Vous avez bien dormi ?

Je le regardais par-dessous, tout en buvant une gorgée de café. Il se pencha un peu sur mon bureau et murmura :

— Je n'ai pas vraiment dormi, si vous voulez savoir.

— Ah bon ? Vous avez fait quoi ?

— J'étais avec Sindy cette nuit.

Sale con, il m'avait bien eue. Pourquoi posais-je toujours des questions qui finissaient par se retourner contre moi ? Ma naïveté me perdra. Je fis mine de ne pas relever et me remis au travail. Mais intérieurement, j'imaginai la tête de Barbie sur un plateau argenté, une pomme dans la bouche et du persil dans les narines. Cette image m'aida à garder ma contenance et je pus travailler sans trop de problèmes. Je venais de décider qu'à partir de maintenant, je me contenterais de lui parler pour le travail. J'allais limiter notre relation à tout ce qui était strictement professionnel. Comme ça, j'éviterais de tendre le bâton pour me faire battre, ce ne serait pas plus mal.

Plus tard dans la matinée, alors que je m'en tenais au minimum syndical pour la conversation, il se planta à côté de moi.

— Vous devez signer ça, Mademoiselle Jones.

Je fermai les yeux et l'imitai silencieusement d'une moue moqueuse. Oui, parfois j'avais des réactions de gamine de cinq ans. Mais il me tapait vraiment sur les nerfs à toujours rester impassible. J'avais envie de le secouer comme un prunier (puis de le foutre à poil et de le chevaucher façon rodéo, hi-ha !) ! Il s'approcha de moi pour poser la feuille sur mon bureau et je sentis... Ok, ça n'allait pas du tout.

— Retirez votre érection de mon épaule.

— Veuillez m'excuser, Sarah Jones. Mais c'est votre faute.

— Pardon ?

Il se pencha et s'appuya sur le bureau, son visage pratiquement collé au mien.

— Vous m'aviez fait une promesse.

— Quel est le rapport avec votre frotti-frotta ? Et de quelle promesse parlez-vous ?

— Vous m'aviez promis de ne plus m'ignorer.

— Je ne vous ignore pas.

— Bien sûr que si. Et quand vous êtes froide et distante, ça m'excite.

Je respirai difficilement, ce petit vicieux allait réussir à me faire perdre mon assurance et la confiance que je plaçais en moi depuis la veille. Enfin, au moins, en se penchant, il avait éloigné l'objet du délit. Je décidai de continuer à lui battre froid, me disant qu'il était peut-être en train de jouer à la psychologie inversée. Mais si je savais qu'il essayait d'obtenir le contraire de ce qu'il demandait alors je pouvais le prendre à son propre piège. Sauf si, bien sûr, il s'attendait à ce que je prenne le contre-pied de ce qu'il me disait vouloir. À ce moment-là, il savait que je savais et je devrais plutôt l'allumer ? Non, là je tomberais directement dans son piège. Donc résumons, je savais qu'il savait que je savais et... En fait, j'avais perdu le fil depuis le début. Un gémissement s'échappa de mes lèvres quand je sentis ses dents mordiller mon oreille. Je toussai pour reprendre contenance, mais ne cherchai pas à le repousser. J'étais réellement devenue l'esclave de mes sens !

— Ce n'est pas... Très... Correct...

— Plus vous m'ignorez, plus vous m'excitez, Sarah Jones.

— Vous n'en avez pas eu assez avec Barbie ?

— Barbie ?

— Votre blondasse !

Il mordilla un peu plus fort et, encore une fois, j'étais à la merci de mes réactions charnelles. Mon corps trahissait mes convictions, je n'étais absolument plus crédible. Mais franchement, avec sa langue qui ne cessait de caresser mon lobe, la troisième guerre mondiale pouvait bien démarrer, c'était le cadet de mes soucis.

— Vous êtes jalouse, Sarah Jones ?

— Non, Alessandro, je m'inquiète juste de savoir si je dois faire des dépistages de MST !

Pieux mensonge, ça venait à peine de m'effleurer l'esprit : pile à l'heure pour me sortir de cette situation ! Je m'étonnais d'ailleurs d'avoir été si insouciante. Ce type me rendait complètement dingue, dans tous les sens du terme !

— Je me protège avec elle.

— Et pourquoi pas avec moi ?

— Parce que vous méritez ce qu'il y a de plus charnel, Sarah Jones. Un préservatif entre nous gâcherait tout.

— OK.

Hein ? C'était ça ma réponse ? OK ? Mais j'avais perdu la tête ? Oui, je l'avais perdue dès l'instant où je m'étais frottée à lui en boîte, répandant mes phéromones partout sur son corps... Je trouvais le courage de le repousser doucement.

— Reprenez votre poste, Alessandro.

— Si vous continuez à m'appeler comme ça, ne vous étonnez pas que je vous coince avant la fin de la journée, Sarah Jones.

Je hoquetai de surprise, il réussissait vraiment à toujours tout ramener au sexe ! Qui essayai-je de tromper ? Comme si ça me posait un problème ! Maintenant, j'allais aussi devoir faire attention à comment je l'appelais pour ne pas m'entendre dire que je l'avais bien cherché ! Je pensais l'irriter en l'appelant comme ça puisqu'il m'avait demandé d'utiliser son diminutif. Il m'avait bien eue, encore une fois.

Après le déjeuner, Lila-la-morue, habillée comme une pute au rabais, se pointa à notre bureau. C'était donc bien la journée des traînées.

— Bonjour, Sarah. Sandro...

Elle roula le "r" de son prénom et fit traîner le "o" d'une façon tout à fait aguicheuse. Je voyais très bien où elle voulait en venir cette petite truie (oui, toutes les insultes animalières allaient y passer).

— Sarah, est-ce que je peux te prendre Sandro ?

Mais oui, bien sûr, prends-le : par-devant, par-derrière, sur les côtés, dans ton lit, sur le trottoir d'où tu viens... Qu'est-ce que tu crois, grognasse, c'est mon assistant, il n'y a que moi qui puisse le prendre !

— Sarah ? J'ai juste besoin de te l'emprunter une minute pour porter...

— Mais oui, prends ce que tu veux !

Je n'avais pas réussi à cacher mon agacement. Est-ce que mon assistant allait réussir à garder sa queue dans son pantalon ? Ou est-ce qu'il faisait avec moi ce qu'il faisait en fait avec toutes les petites putes qui croisaient son chemin ? Attendez une minute... C'est comme ça qu'il devait me voir, non ? Une trainée ! C'est moi qui lui avais sauté dessus en boîte et maintenant, il pensait sûrement que j'étais une Marie-couche-toi-là ! Je m'étais mise dans cette belle merde toute seule !

Je pris ma tête dans mes mains, désespérée de voir que j'étais sûrement une Lila-la-morue aux yeux de Sandro, de ses amis, probablement à ceux de mes amis... Comment est-ce que j'avais pu tomber si bas ? Juste pour me faire sauter dans une rue plus que louche par un putain d'inconnu ? Voilà, j'étais vraiment très en rogne contre moi-même, là !

— Sarah ?

— Quoi !?!

Oriane sursauta quand je lui hurlai dessus.

— Désolée, je suis un peu tendue. Excuse-moi...

— Ça va, toi ?

— Oui, ne t'en fais pas... juste... ça va... Tu voulais quelque chose ?

— Il est où, ton assistant ?

— Avec Lila-la-morue.

— Sarah !

— Oh mince, j'ai pensé à voix haute.

Je levai les yeux au ciel, de plus en plus agacée par mon attitude.

— Au moins, on sait ce que tu penses d'elle, maintenant.

— Non mais c'est juste que... Elle fait du rentre-dedans à mon assistant, c'est tout sauf discret.

— Et alors ?

— Ben... Ils bossent dans la même boîte, ça ne se fait pas !

— Ils ne sont même pas dans le même service ! Si toi tu lui faisais du rentre-dedans, là, ça poserait un souci, puisque tu es sa patronne. Mais s'ils veulent sortir ensemble, il n'y a aucune loi qui les en empêche.

Ah ouais. Ok. Vu sous cet angle, ça se tenait. J'avais toutes les chances de voir mon ténébreux se vautrer dans les bras de toutes les gonzesses de l'immeuble.

— Tu es sûre que tu te sens bien ?

— Oui, pourquoi ?

— Je ne sais pas, ta lèvre tremble et tu as les yeux rouges.

— Non, je... ça va. Vraiment. Tu avais besoin de quoi ?

— Il fallait que je voie Sandro pour un papier qu'il doit me remettre pour boucler son contrat.

— Tu es sa supérieure ? Techniquement je veux dire, dans la boîte, tu es sa supérieure ?

— Oui. Pourquoi ?

— Ah, voilà déjà une nana sur qui il ne passera pas.

Et merde, j'avais encore réfléchi à voix haute ! Oriane s'assit en face de moi.

— Sarah, dois-je te rappeler que je suis mariée ? C'est insultant ce que tu viens de me dire.

— Désolée. Mais j'ai l'impression qu'il attire tout ce qui a un vagin !

— Il est canon, dans le genre mauvais garçon, c'est normal.

— Oui mais ça... Ça va perturber son travail !

— Il me semble qu'il fait du bon boulot, tu as à te plaindre ?

— Non ! Non, ce n'est pas ça...

— Bon alors, c'est quoi le souci ?

— Rien, laisse tomber.

— Ne me dis pas que tu en pines pour lui...

— Pfffff ! Moi ? Mais non, jamais ! Non, pas du tout ! Jamais de la vie ! Lui ? Moi ? Non mais où es-tu allée chercher tout ça ? répondis-je en gesticulant dans tous les sens.

— Peut-être dans la véhémence que tu mets à nier.

Je tombai en avant sur mon bureau, le front à plat sur mes feuilles.

— Et merde, Oriane, je suis si transparente ?

— Quand tu parles de lui, on dirait bien. Alors suis mon conseil : n'y pense même pas. Tu oublies. Lui et toi, c'est juste impossible. Et puis, il a une réputation de coureur de jupons. J'ai parlé avec ses anciens collègues, tout le service y est passé. Alors franchement, même s'il n'était pas ton assistant, je te conseillerais de prendre tes jambes à ton cou et d'oublier qu'il est un partenaire potentiel...

— Ne t'inquiète pas, dis-je sans relever la tête de peur que mon mensonge se voit dans mes yeux, je n'y pense pas.

Oriane se leva, rassurée.

— Tant mieux, il te ferait souffrir. Tu veux faire croire que tu es une femme forte mais tu es comme tout le monde, Sarah, tu as des sentiments. Et ce type, aussi sympa soit-il, doit être la pire chose qui puisse arriver à une femme amoureuse.

Elle sortit, et je méditai ses paroles, le front écrasé sur mon bureau. Est-ce qu'elle avait raison ? Est-ce que j'allais souffrir de la situation ? Je ne pouvais pas dire que ça ne m'avait pas traversé l'esprit. Mais, jusqu'à présent, nous étions deux à nous amuser sans chercher autre chose que s'envoyer en l'air. Étais-je à ce point fidèle aux mythes sur les femmes comme l'affirmait Bastien ? Allais-je me réveiller un matin en réalisant que j'étais amoureuse de Sandro ?

— Sarah ?

— Hum... Lila en a terminé avec vous ?

— Vous vous sentez bien ?

— Comme un charme, pourquoi ?

— Vous...

Ah. Oui. J'étais toujours à plat sur mon bureau. Je relevai la tête et une feuille resta collée sur mon front. Je la retirai vivement, ayant tout à fait conscience de ne plus en être à mon coup d'essai pour me ridiculiser devant lui. La tendance au ridicule, c'est quelque chose qu'on a dans le sang. Adieu la Sarah super forte et dominatrice de tout à l'heure, bonjour la pintade échevelée.

Il m'observait sans laisser paraître le moindre amusement. Soit il était très doué au poker (et il

faudrait que je pense à lui filer quelques billets pour qu'il mise pour moi), soit il était vraiment sérieux. J'avouais que son attitude solennelle, quand il aurait eu tous les droits de se foutre de moi, me faisait un peu flipper.

— Et vous, tout va bien ?

— Je crois que Lila me drague.

— Sans blague... Et alors ?

— Et alors ?

— Heu oui, je répète : et alors ? Vous ne vous faites jamais draguer ?

— Si, mais depuis que je me suis fait draguer par une bombe en boîte l'autre soir, les autres filles me semblent sans saveur.

— Ah. Ben, tant mieux pour vous.

— Sarah ?

— Oui ?

— Je parle de vous.

De moi ? La bombe c'est moi ? Wouhou ! Il y avait donc bien une justice en ce bas-monde ! Mon mini-moi dans ma tête lança un poing victorieux dans les airs. J'étais une bombe et Lila-la-morue pouvait aller ranger son postérieur aguicheur dans des gaines de grand-mère ! Attendez, j'oubliais Barbie dans l'équation... Forcément, ça remettait les choses à leur place. Mon sourire s'effaça et je remis de l'ordre dans mes feuilles.

— Vous n'aimez pas les compliments, Sarah Jones ?

— Est-ce que je dois prendre comme un compliment le fait que vous me sautiez le matin et que vous rouliez un patin à Barbie quelques minutes après ? Ou vous parliez plutôt du compliment quand vous m'avez dit avoir passé la nuit à jouer au docteur avec elle ? Oh, peut-être que le compliment était en fait quand vous parliez de la saveur de Lila, parce que vous devez toutes les goûter, j'imagine, comme dans votre ancien poste ? Non, attendez, laissez-moi trouver... Je sais ! Le compliment c'était quand vous avez fait en sorte que je rentre pile pendant que vous faisiez de la spéléo dans la gorge de Barbie ! Bingo ! J'ai gagné, c'est ça ?

J'avais pétié un plomb, clairement. Et il était en face de moi comme deux ronds de flan. Non mais, oh ! J'en avais marre de me laisser malmener comme ça. Un coup, il me faisait un compliment à se damner; un coup, il me collait sa bite sur l'épaule; un coup, il évoquait sa partie de jambes en l'air nocturne à laquelle je n'avais pas participé ! Oriane avait raison, ce type pouvait vraiment me faire du mal. Sauf que je n'étais pas amoureuse, n'est-ce pas, je ne l'étais pas ? Ça aurait été complètement

stupide de ma part d'être amoureuse de lui. Un plan cul, c'était ça l'idée. Alors pourquoi est-ce que je venais de l'engueuler comme si j'étais une petite amie jalouse ?

Ah. J'avais une idée. En me levant d'un coup, j'avais accéléré le processus et je sentis un peu de liquide couler dans ma culotte. Merde. Mes règles. C'était donc pour ça que j'étais tellement à cran ! J'attrapai mon sac et courus aux toilettes en passant devant un Sandro tout à fait estomaqué. Bon, ça ne lui ferait pas de mal d'encaisser tout ce que je venais de dire, il fallait pour l'heure que je m'occupe des anglais qui venaient de débarquer, menaçant de tâcher ma jupe !

Une fois cette obligation remplie, je revins au bureau, beaucoup plus détendue. Sandro était occupé devant son ordinateur. Il leva la tête et avait l'air franchement inquiet. Il devait me prendre pour une dingue, si ça n'avait pas déjà été le cas avant. Je me postai devant son bureau et pris une grande inspiration.

— Je suis désolée de m'être un peu emportée.

— Un peu ?

— Ok, je suis désolée d'avoir pétié les plombs. Mais, pour ma défense, j'ai des circonstances atténuantes !

— Vous avez vos règles ?

— Exactement.

Il croisa les bras et s'appuya sur le dossier de sa chaise. Le regard qu'il me lança était lascif, c'est le moins qu'on pouvait dire. C'était un film porno à lui tout seul !

— Mais comment pouvez-vous penser à ça quand je vous dis que j'ai mes règles ! C'est dégoûtant !

Il haussa les épaules.

— Je pensais à tout ce qu'on pourrait faire d'autre, en fait.

— Ah...

Il avait réussi à éveiller ma curiosité mais j'étais bien décidée à ne rien demander. Ça lui ferait trop plaisir. Je retournai à ma place et me concentraï sur mon travail. Il fit de même. Il ne nous restait pas longtemps à passer ensemble dans cette atmosphère chargée de sous-entendus avant de débaucher, c'était toujours ça de pris. Un petit sursis qui serait le bienvenu, même s'il serait de courte durée.

Au moment de partir, il me salua mais j'étais de nature trop curieuse et il gagna la partie.

— Attendez !

— Vous avez encore besoin de moi, Sarah Jones ?

— J'aimerais savoir... (tousse-tousse) Les idées... (regarde ailleurs) De ce qu'on pourrait faire d'autre... (rougit) Tout ça... Simple curiosité... Hum...

Il s'approcha et contourna mon bureau, fit pivoter ma chaise et s'accroupit pour se mettre face à moi, à mon niveau.

— Je me disais que je ne m'étais pas encore occupé de vos seins.

Je lâchai un gémissement qui ressemblait à une invitation à la luxure. Il sourit et passa doucement le bout des doigts au niveau de ma poitrine, sans jamais vraiment la toucher. Était-ce donc ça, le supplice de Tantale ? Mes mains se crispèrent sur l'ourlet de ma jupe et ses yeux s'attardèrent sur l'endroit que ses doigts venaient de quitter.

— Peut-être demain, si vous en avez envie, bien sûr.

— Si j'en ai... envie ?

Vile tentateur, suppo de Satan, sale Incube ! Il osait me demander si j'en avais envie alors qu'il venait de m'allumer comme un incendie dans le maquis en plein été ? Je jetai un coup d'œil rapide à l'horloge sur le mur. Tout le monde devait être parti à présent. Je poussai un soupir. Son regard remonta au niveau de mes yeux. J'entrepris de défaire le premier bouton de mon chemisier, consciente que la porte était grande ouverte et n'en ayant juste rien à faire. Deuxième bouton, il ne me quittait pas des yeux. Troisième bouton, il déglutit. Quatrième bouton, il regarda enfin ce que je m'apprêtais à lui offrir. Il lâcha sa sacoche d'ordinateur sur le sol et tira ma chaise plus près de lui, écartant mes jambes pour s'y caler. Je terminai d'ouvrir mon chemisier, l'observant mater mes dessous. Il approcha sa main et caressa légèrement le sillon entre mes seins. Il savait faire durer le plaisir.

Il assura sa position et fit délicatement sortir mes seins de leur écrin de dentelle (blanche : classique mais efficace). Bien sûr, les pointes en étaient déjà durcies, histoire de lui montrer que j'étais affamée et en manque. Mais au point où j'en étais, ma vertu ne risquait franchement plus rien avec lui. Il pinça doucement chacune d'elle entre le pouce et l'index et je gémissais, me renfonçant un peu dans ma chaise.

— Caressez-vous, Sarah Jones.

— Quoi ?

— Je n'ai que deux mains.

Il voulait que je me caresse mais il avait déjà mes seins en main et... ah... D'accord... Il voulait... Oh. Mais c'était quelque chose que je n'avais jamais fait, ça. Ma respiration se fit plus rapide, entrecoupée de petits gémissements, qu'il provoquait facilement maintenant qu'il titillait mon sein gauche entre sa langue et ses dents.

— Essayez, Sarah, ça vous plaira.

Je remontai ma jupe, hésitante, et passai deux doigts dans ma culotte.

— Attendez, donnez-moi votre main.

Je ressortis ma main et il suçà mon index et mon majeur, me vrillant du regard, provoquant un nouveau gémissement plaintif.

— Vous pouvez y aller maintenant.

Je remis mes doigts dans ma culotte et les pressai sur mon clitoris. Il se mit à mordiller mon téton au même moment et la combinaison de nos caresses me provoqua un petit spasme que je ne pus contrôler. Il gémit aussi, sans s'interrompre. J'avais l'habitude de me caresser, mais normalement j'étais seule pour le faire. Là nous étions dans notre bureau, la porte ouverte, risquant ainsi de nous faire surprendre... Tout ça provoqua des pulsions que j'avais du mal à contenir. Foutues règles et foutu tampon !

De ma main libre, je l'agrippai par les cheveux et il grogna un peu en intensifiant les caresses qu'il m'octroyait avec sa langue d'un côté, ses doigts de l'autre. Je n'eus pas besoin de beaucoup de temps pour atteindre le point de non-retour.

Il réajusta mon soutien-gorge et, pendant que je reprenais mes esprits, prit ma main dans les siennes, la retirant de ma culotte. Il se remit à me sucer les doigts et j'eus un nouveau petit spasme orgasmique, totalement surprenant ! Il sourit en me regardant.

— Vous avez bien travaillé, Sarah Jones.

Je descendis de ma chaise et m'installai à califourchon sur lui, le poussant pour l'obliger à s'étendre sur le sol. Je m'allongeai sur lui et l'embrassai. Il avait mon goût dans la bouche, j'étais encore complètement excitée, et ce que je sentais contre mon entrejambe me prouvait que lui aussi. Il avait bien mérité que je m'intéresse à son plaisir. Mais quand je voulus descendre plus bas, il me retint par les cheveux.

— Aïe !

— Embrasse-moi encore, Sarah.

Je me sentais tellement bien quand il me parlait normalement. Oui, j'adorais qu'il se montre brutal, cochon et vulgaire avec moi. Mais il était tellement craquant quand il me parlait comme si... comme... et bien... comme s'il était mon petit ami. J'eus un pincement au cœur en ayant cette pensée, parce que je savais pertinemment que lui et moi ne formerions jamais un couple. Mais c'était ce que j'avais voulu, non ? Je fis taire ma raison et l'embrassai, tendrement. Je ne perdis pas le fil de ce que je souhaitais faire au départ et ondulai lascivement contre son érection. Il répondit à ma provocation par un gémissement dans ma bouche, me tirant encore un peu les cheveux.

Cette fois, il me laissa descendre et je libérai son sexe pour le prendre aussitôt entre mes lèvres. Il me tenait toujours les cheveux fermement, j'allais avoir des nœuds. Comment est-ce que je pouvais penser à ça dans un moment pareil ? En plus, "nœud", franchement... Je n'en loupais pas une. Mes pensées saugrenues me firent sourire. Il rit.

— Je ne sais pas à quoi tu penses, mais j'aime te sentir sourire.

Mon sourire redoubla et je dus m'interrompre. Il m'obligea à remonter jusqu'à son visage et m'embrassa passionnément. Et bien, je devais lui faire un sacré effet parce qu'il ne m'avait jamais embrassée comme ça ! J'en aurais perdu ma petite culotte ! Il m'embrassa tellement longtemps que je dus le repousser pour reprendre mon souffle. Il m'observa intensément et ce regard, que je ne lui connaissais pas, me mit mal à l'aise. Je repartis terminer sa fellation et il me laissa faire. Je commençai par lui lécher doucement les testicules et il réagit aussitôt en laissant échapper "Putain n'arrête pas !". Je n'arrêtai donc pas et il se tordait sous ma langue. Je m'occupai en même temps de le masturber et, finalement, je le repris en bouche. Je le laissai à nouveau éjaculer dans ma gorge. Ce n'était pas agréable mais j'y survivrais et j'étais sûre que ça intensifiait son orgasme.

Il m'attira doucement à lui et me prit dans ses bras. C'était bizarre, il n'avait jamais fait ça. Normalement, nous devions être en train de nous rhabiller et de nous souhaiter une bonne soirée. Au lieu de ça, il caressait doucement mes cheveux, on aurait dit un câlin. Mais nous ne faisons pas de câlin ! C'était nouveau ! Je n'étais pas sûre que ça me plaise. Je repensais à ce que m'avait dit Oriane plus tôt. Je ne devais pas développer de sentiments pour lui, je serai la seule à souffrir si je me laissais aller à tomber amoureuse. Il m'embrassa encore, les yeux fermés. Je me redressai, gauche et empêtrée dans ma gêne. Nouveau mantra : "Je ne dois pas avoir de sentiments pour mon assistant."

— Je dois y aller.

— Ok.

— Ok. Bon... alors... à demain, Sandro, je te laisse... te rhabiller.

Je me levai précipitamment, pris mon sac, et rattachai les boutons de mon chemisier tout en sortant du bureau. On aurait dit que j'avais le diable aux trousses alors qu'en fait, en ce moment, j'avais surtout le feu au cul. Mais finalement, c'était peut-être la même chose.

Ce n'est qu'une fois à l'abri illusoire de mon appartement que je soufflai pour de bon. Je n'avais même pas appelé mes amies pour leur raconter quoi que ce soit. Je n'avais pas envie de parler de ce qui venait de se passer. C'était trop... Je flippais carrément, en fait !

Le lendemain, Julie m'appela sur mon poste à huit heures trente. Je n'avais pas vu l'heure passer, où était mon assistant ?

— Bonjour, Sarah. Sandro est malade, il vient juste d'appeler. La grippe à priori, il risque de ne

pas revenir cette semaine, ça ira ?

— La grippe ? Mais il avait l'air très en forme hier...

— Il n'avait pas l'air au top au téléphone. Il était très ennuyé parce qu'il n'est là que depuis une semaine mais je l'ai rassuré. On ne choisit pas quand on attrape ces saletés de maladies !

— Oui, c'est sûr. Merci de m'avoir prévenue !

J'étais dépitée. Je m'étais vite habituée à sa présence et travailler seule me semblait totalement déprimant. La journée passa à une lenteur incroyable, tout me paraissant morne et sans intérêt. J'avais besoin de sortir un peu. Nous étions en plein milieu de semaine mais il fallait que je me change les idées. J'appelai Isa, toujours partante pour aller boire un verre.

J'arrivai au pub vers vingt heures, Isabelle et Bastien étaient déjà là. Je m'installai et Marco m'apporta mon sacro-saint Monaco.

— Mélo et Olivier sont à la bourre...

— Elle est en ovulation.

— Quoi ?

— Tu sais bien qu'ils essaient d'avoir un enfant, donc là en ce moment c'est pile les jours où il faut faire les lapins pour mettre toutes les chances de leur côté.

Mes pensées étaient tellement loin des considérations de mes amis en couple que je me sentais, d'un coup, tout à fait futile. J'avais besoin qu'on me remonte le moral parce que mon assistant, partenaire de baise, n'était pas venu travailler. C'était pire que pitoyable. La porte du pub s'ouvrit et je m'apprêtais à lancer une remarque douteuse sur le retard de Mélodie et Olivier, quand ma mâchoire s'ouvrit en grand pour cogner la table. Ou presque. Sandro et Barbie se tenaient par la taille façon "on va s'envoyer en l'air", ou pire : "post-coïtale" et il avait l'air d'être tout, sauf malade. Excité, heureux, canon, en pleine forme quoi, mais sûrement pas malade. Il me passa devant sans me voir. Je me levai et le tirai par le bras.

— Hey !

Il se retourna, interloqué. En me voyant, il comprit qu'il était dans une situation que je qualifierais de merdique. D'ailleurs, c'est tout ce qu'il trouva à dire :

— Et merde...

— Je pensais que tu avais la grippe ?

J'avais les poings sur les hanches, et bien sûr, pour changer, toute l'attention des clients était sur moi. Heureusement, Barbie se joignit à moi. Elle s'extirpa de ses bras et l'interpella :

— Je croyais qu'elle t'avait donné ta journée ?

J'entendis Isabelle glousser dans mon dos, elle attendait de voir (comme tout le monde) comment Monsieur "orgasme-en-trois-doigts" allait s'en tirer. Il restait silencieux et me fixait, toujours bizarrement, comme la veille. Je commençais à sérieusement le trouver inquiétant...

— Alors ?

Il soupira, comme s'il avait décidé de rendre les armes.

— Je ne veux plus bosser pour toi.

On m'aurait mis un coup de poing dans le bide, ça m'aurait fait le même effet. Je restai sans voix. Barbie lui dit quelque chose mais je ne compris pas, j'étais focalisée sur ses yeux, il ne plaisantait pas.

— Ok. Tu auras l'obligeance de prévenir Oriane, je te fais grâce de ton préavis. Salut.

Je ramassai mes affaires et sortis du pub sans même un regard pour mes amis. C'était quoi son problème ? Il avait quel âge pour mentir sur son état de santé dans le but de sécher le boulot ? Qu'est-ce qui m'avait pris de croire que ce type, capable de tromper sa copine avec sa patronne, avait un peu de jugeote ? J'étais vraiment conne quand je m'y mettais. Je n'avais pas à être déçue, depuis le début c'était un problème pour moi qu'il devienne mon assistant, au moins là, c'était clair. Et merde ! Je n'allais pas me prendre la tête avec cette histoire, j'étais débarrassée de tous mes soucis à la fois : mon assistant, mon plan cul, son regard étrange... Voilà, c'était sympa, on avait dit qu'on n'échangerait pas notre numéro de téléphone, enfin, c'était le but du pari. J'avais gagné mon pari. Et cette fois, Bastien ne pourra pas dire le contraire !

Le reste de la semaine, Sandro ne revint effectivement pas travailler. Je ne savais pas s'il avait déjà donné sa démission ou pas, mais je n'eus pas de nouvelles. Comme j'avais récupéré sa charge de travail, je n'avais pas vraiment le temps de m'appesantir sur la situation. Qui ne méritait pas qu'on s'y apitoie, quoi qu'il en soit ! Oriane me proposa son aide mais je savais qu'elle avait déjà assez de boulot comme ça. Et puis je devais me réhabituer à m'en sortir seule, je n'étais pas prête à demander un nouvel assistant de si tôt !

Je ne dérogeai pas à notre sortie du samedi soir. Je mis le paquet sur ma tenue : petite robe noire à manches longues mais à décolleté vertigineux, bottines à talons quasi-aiguilles, maquillage charbonneux, cheveux lâchés à la sauvage. Voilà, c'était ça ma thérapie... Quand j'avais quitté Grégory, j'avais passé beaucoup de temps à me pomponner. Mais pourquoi je pensais à ça ? La situation n'avait rien à voir avec Sandro ! J'étais célibataire, je l'avais toujours été depuis ma rupture,

rien n'avait changé ! En plus, j'étais remontée à bloc pour exiger auprès de Bastien le gain du pari qui me revenait de droit.

Mais il resta campé sur ses positions. Selon lui, le pari était biaisé car j'avais fréquenté Sandro quelques jours et que le but était d'avoir un plan cul sans lendemain. Je fulminais, élaborant des tas de plans pour me venger. Rayer la carrosserie de sa voiture ? Non, elle était trop belle, ce serait criminel. Lui crever un pneu ? Je n'étais pas sûre d'avoir assez de force. Jeter des œufs pourris sur les vitres ? Non, ça ne servirait à rien, un tour à la station de lavage et il n'y paraîtrait plus. Décidément, j'étais en panne d'idées ce soir. Et puis j'en avais marre de prendre racine sur ma chaise, dans ce pub. Je n'avais pas mis ma robe à jupe patineuse pour qu'elle moisisse ici, non, j'avais mis ma jupe "qui tourne" pour danser !

— On va danser ? J'ai la bougeotte ce soir !

Mes amis me suivirent en boîte. Les garçons n'étaient pas motivés pour danser mais les filles, oui. Nous les avons donc laissés jouer le rôle de vestiaires et nous sommes dirigées vers la piste de danse. Je ne connaissais pas du tout la musique qui passait, mais c'était rythmé, ça me suffisait. J'avais besoin de me défouler. J'avais pris un mauvais pli en m'habituant à mes parties de jambes en l'air presque quotidiennes et j'étais à nouveau à la diète depuis plus de trois jours. Autant dire que j'avais de l'énergie à revendre suite à ce changement brutal de doses d'orgasmes. Isabelle et Mélodie ont rendu les armes après trois morceaux, mais je suis restée, j'avais encore trop de tension à évacuer.

Je m'amusais à faire tourner ma jupe comme une gamine (j'avais mis un shorty dessous, pas folle la guêpe), quand un gros lourd vint se coller à moi. Dans une boîte de nuit, il y a toujours LE gros lourd. Celui qui va penser que tu es un morceau de viande sur l'étal du boucher, juste parce que tu danses seule. En général, on les repérait facilement : il y avait un panneau clignotant "boulet de service" qui les suivait à la trace. Et bien sûr, souvent, ça tombait sur moi. Pourquoi ? Bonne question. Autour de moi il y avait des tas de nanas super bien roulées, seules, et qui n'avaient pas leur gros lourd attiré.

D'abord, il commença à danser près de moi : je me détournai pour le décourager. Mais il suivit ma rotation et se retrouva à nouveau en face de moi. Il n'était pas moche, mais le fait qu'il m'ait abordée de cette façon m'agaçait au plus haut point. Il s'enhardit, l'alcool aidant probablement, et se rapprocha. Je le repoussai en plaçant une main à plat sur son torse pour le tenir à distance. Cet abruti prit mon geste pour une invitation et m'attrapa le poignet pour m'attirer à lui. Je jetai un œil vers Bastien et Olivier, qui m'avaient déjà tirée de ce genre de mauvais pas plus d'une fois. Ils étaient en grande conversation avec les filles et personne ne faisait attention à moi. Je devais me débrouiller seule, j'étais grande, je pouvais me débarrasser d'un type un peu, complètement même, bouché. Profitant d'un moment d'absence de mon assaillant, merci l'alcool, je m'extirpai de son emprise. Mais ce fut pour me retrouver dans d'autres bras. Le gros lourd leva les mains pour signifier qu'il lâchait l'affaire, mais je devais me débarrasser de l'autre maintenant ! Je me retournai vivement et découvris que mon sauveur était Sandro. Bien sûr, où avais-je la tête ? Il venait ici, lui aussi... Il me fixait sans rien dire mais j'avais assez de griefs contre lui pour justifier un coup de genou bien placé. Ce que je ne fis pas, dans un accès de bonté qui me relevait à un niveau bien supérieur au sien (Amen).

Je retirai ses bras de ma taille et me détournai. Il me rattrapa, m'obligeant à m'arrêter et provoquant des petits fourmillements partout sur mon corps de misérable victime hormonale. Je ne me retournai pas. J'en avais eu assez de son attitude, j'étais déjà passée à autre chose (même moi je n'y croyais pas, mais c'était la méthode Coué) "Tu es célibataire et indépendante". Voilà, mon nouveau mantra me donna du courage et je me dégageai de son étreinte pour rejoindre mes amis, à grand renfort de mantras. Ah ça, par contre, mes amis avaient bien vu ce qui c'était passé avec Sandro. Quand il fallait me sortir des griffes d'un pot de colle, il n'y avait personne. Mais quand on pouvait mater un petit bout de ma vie pourrie, il y avait du monde aux premières loges ! Je m'assis, un peu énervée, et pris une grande gorgée de je-ne-sais-quoi, qui était sur la table et ne m'appartenait pas. Mais, bien sûr, personne n'osa me le signaler étant donné que j'étais assez virulente dans mes gestes.

Je posai mon verre et constatai qu'ils m'observaient.

— Quoi ?

— C'était pas ton assistant ?

— Je vais te dire qui c'était : c'était un type qui pense que je suis un distributeur de pipes, un type qui couche de tous les côtés, un type qui n'a pas assez de couilles pour affronter la situation et se pointer à son travail, un type qui doit mentir à la terre entière, un type qui pense pouvoir conquérir le monde avec sa bite et qui ne peut pas s'empêcher de la fourrer dans tout ce qui passe, un type qui croit pouvoir débarquer pendant que je m'amuse pour me foutre en l'air ma soirée. Voilà qui c'était ! Ça te va comme réponse ?

Bastien ne répondit pas, tous mes amis regardaient leur verre ou leurs mains, la tête baissée. Ils auraient dû répliquer, au moins pour me soutenir et balancer des trucs dégueulasses sur le compte de Sandro. C'est comme ça qu'on faisait entre amis. Mais ils restaient silencieux. Isa me fit un petit signe de tête et je compris enfin. C'était typique. Normalement, ça n'arrivait que dans les films ce genre de scènes, mais moi, non, moi : j'avais le cul bordé de nouilles et j'avais droit à des scènes mission-suicide comme ça, dans ma vraie vie ! Petite chanceuse ! Je me retournai et, bien sûr, Sandro était derrière moi. Il ne manifestait aucune émotion, pour changer.

— On peut discuter ?

Il me demandait la permission pour me parler maintenant, c'était nouveau ! Je haussai les épaules. J'avoue que, même si lâcher toutes ces vérités m'avait fait du bien, je n'y avais pas mis les formes et c'était vache pour lui. Enfin, je me sentais surtout merdeuse qu'il m'ait entendue. J'avais l'habitude de ne ressentir de la culpabilité que lorsque je me faisais prendre, pour tout dire (je sais, il y a une place avec mon nom dessus au purgatoire). Il me tendit la main, je ne la pris pas mais je lui fis signe de passer devant.

Je le suivis dehors, il m'amena dans la ruelle où nous avons eu une autre sorte d'entretien une semaine auparavant.

— Je te préviens, si tu penses pouvoir me sauter encore une fois dans cette rue dégueulasse, tu te

trompes !

— Je veux juste te parler.

— Quoi ?

— J'ai quitté Sindy.

— Et alors ?

— Je voulais te le dire.

— Je ne vois pas en quoi ça me concerne. Et surtout, ne t'avise pas de me dire que c'est pour moi que tu l'as quittée parce que je ne t'ai jamais rien demandé.

— Ok.

— Bien. Tu veux me dire autre chose ?

— Je ne veux plus jouer.

— Ok, parfait. Moi non plus.

— Je veux te faire l'amour.

Je m'appuyai sur le mur pour éviter de tomber sur les fesses.

— Je croyais qu'on était d'accord, qu'on ne voulait plus jouer ?

— C'est exactement de ça que je te parle.

— Tu me parles de cul ! Tu me parles de me sauter encore une fois !

— Non, tu ne m'écoutes pas.

Il s'approcha et me prit les mains. Cette fois, je ne me dégageai pas, je commençais à comprendre ce qu'il voulait dire et donc à flipper bien comme il faut. J'étais un peu en état de choc.

— J'ai quitté Sindy et je veux quitter mon poste, parce que je veux être avec toi.

Je secouai la tête, espérant qu'il allait me dire "Mais non je déconne ! Ah ah ah je t'ai bien eue ! Allons plutôt tirer un coup pour nous détendre." Mais non, il attendait une réponse.

— Je ne suis pas amoureuse de toi.

— Je ne t'aime pas non plus.

— Ah. Alors pourquoi voudrais-tu être avec moi ?

— Parce que j'ai envie d'être avec toi, j'ai envie de te faire l'amour dans un lit, j'ai envie que tu sois la seule.

— Oh, ben... Ça ressemble drôlement à de l'amour ça !

— Non, j'ai juste envie qu'on ait une relation officielle et exclusive.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne veux pas que tu sois avec un autre.

— Qu'est-ce que ça peut te faire ? Tu te tapais bien ta blonde quelques heures après m'avoir...

— Je t'ai dit que je l'ai quittée.

— Je ne vois pas le rapport !

Il s'avança encore un peu et je sentais son souffle se rapprocher dangereusement de mon cou. Il m'embrassa doucement, picorant ma peau du bout des lèvres. Il susurra à mon oreille :

— Laisse-moi te faire l'amour, juste une fois. Tu décideras ensuite.

Je n'étais vraiment pas en état de prendre une décision, là, tout de suite. Il savait très bien que j'étais à sa merci et qu'il était en train de m'exciter. Je n'essayai même pas de le repousser !

— Sarah, je veux juste que tu sois à moi, rien qu'à moi...

— Mais j'étais déjà à toi ! Je ne suis pas allée voir ailleurs une seule fois !

— Je sais, je veux m'en assurer.

— Pourquoi ?

— Parce que tu me rends fou.

— Et tu dis que tu n'es pas amoureux !

— Non, je t'assure. Je serais contrarié si tu ne voulais plus me voir, mais je m'en remettrais.

Hum... C'est-à-dire... Comment prendre ça ? Ce n'était pas une déclaration d'amour et ça tombait bien, je n'en voulais pas. Mais ce n'était pas non plus hyper flatteur. Bon, en même temps, je l'avais bien cherché.

— Qu'est-ce que tu proposes ?

— Pour commencer, j'ai envie de te voir nue.

— Non... je veux dire... pour nous...

Ma respiration était de plus en plus difficile, ses mains se promenaient sur mon corps et ses lèvres ne laissaient aucun répit à mon cou.

— Sandro ! Concentration !

— Désolé.

— Alors ?

Je le repoussai doucement, je voulais être sûre qu'il n'attendait pas une vraie relation. Il ne dit rien. Il fallait que je ressorte mon mantra de la femme forte qui prenait les choses en main ! Je lui lançai, d'un ton que je voulais sans réplique.

— Juste pour le sexe.

— Juste pour ça.

— Tu reviens travailler.

— Pourquoi ?

— Parce que je veux t'avoir sous la main, en cas de besoin.

Il sourit, nous étions sur la même longueur d'onde. Je n'en revenais pas de ce que j'étais en train de faire. En gros, je lui demandais d'être mon gigolo. J'avais vingt-huit ans ! Je n'avais pas besoin d'avoir un gigolo ! Il se rapprocha à nouveau et me susurra plus qu'il me dit :

— Viens.

— Où ?

— Chez moi.

— Pourquoi ?

— Je te l'ai dit. Je veux te faire l'amour dans un lit. Et si tu ne me suis pas maintenant, je vais devoir te prendre encore dans cette rue dégueulasse, que ça te plaise ou non.

Voilà, il arrivait encore à m'allumer avec quelques mots. Je saisis la main qu'il me tendait et il me conduisit jusqu'à sa voiture. Il emprunta la route qui sortait de la ville. J'étais complètement excitée, la faute à l'alcool, la faute à mes trois jours de diète, la faute à ce qu'il m'avait dit, la faute à... Bref, je déclinais encore toute responsabilité, comme à mon habitude ! Je posai la main sur son entrejambe, repérant très facilement son érection. Il appuya son dos sur le siège pendant que je le caressais. Je défis la boucle de sa ceinture, dégrafai son pantalon et le libérai pour l'emprisonner immédiatement dans ma bouche. Il gémit, mais je sentais qu'il devait se retenir pour se concentrer sur la route. J'avais

vaguement l'impression que ce que je faisais était dangereux, je comptais sur lui pour nous garder en vie.

— Sarah...

— Hummm... ?

— N'arrête pas...

— Hun hun...

Parler la bouche pleine c'était très impoli, mais pas évident du tout en plus ! J'entendais que nous croisions d'autres voitures et je trouvais ça excitant d'être en train de tailler une pipe à mon assistant dans sa voiture, sur la route. Pour la petite provinciale du sexe que j'étais, c'était comme se retrouver à New York un premier jour de soldes : fantastique. Après ce petit écart de conduite (ah mes traits d'esprit qui tombaient toujours à pic), je l'ai rhabillé et j'ai repris ma place. Il s'est garé une minute après, parfait timing.

— C'est ta maison ?

— Oui, viens.

Ok. Donc en plus d'être beau, un dieu du sexe, et de me vouloir moi, il était aussi très riche.

— Tu es propriétaire ?

— Tu es vénale ?

— Mais non ! C'est de la curiosité !

— J'ai hérité de cette maison, je ne suis pas plein aux as.

— Le prends pas comme ça... Tu vois on s'engueule déjà alors qu'on est encore dans la rue. Je crois pas que ce soit une bonne idée qu'on se voit en dehors du travail.

— Viens.

Nous y étions, il ne lui manquait que le gourdin et il n'avait plus qu'à me traîner par les cheveux pour m'amener dans sa caverne ! Je le savais que c'était une mauvaise idée.

— Est-ce que c'est bien clair, le fait que je ne t'appartiens pas ?

— Très.

— Alors ne te comporte pas comme si c'était le cas.

— Sarah, j'ai envie de toi, maintenant. Alors on fait comme tu veux. Soit je te prends sur le gravier

devant le palier. Soit tu entres avec moi et on s'installe sur mon lit.

Je lui souris de façon très suggestive. Franchement, un lit ? C'était dépassé ! Aucun intérêt à faire ça dans un lit ! Il me renversa sur le sol sans prévenir et je criai sous la surprise.

— Tu l'auras cherché ! Enlève ta culotte.

— T'as eu la polio en plus de la grippe ?

— Putain, Sarah, tu crois pas que tu m'as assez allumé pour ce soir ?

— Non, je ne crois pas...

Il souleva ma robe et s'arrêta, interdit. Ah oui. Mon shorty, ça faisait très culotte de grand-mère quand on le voyait comme ça.

— C'est un short ! Tire la bobinette... et tu trouveras ma culotte dessous !

Il rit, purée ce rire... Il enleva donc mon shorty et arracha ma culotte plus précipitamment.

— Hey ! Tu l'as pas déchirée, j'espère ?

— Mais non !

Des petits cailloux me rentraient dans le dos, mais je n'aurais admis mon inconfort pour rien au monde. Il s'allongea sur moi et me regarda intensément.

— Donc, tu préfères que je te baise, tu es sûre ?

— Depuis quand tu as besoin de mon accord ?

Il fit ce qu'il avait à faire et jamais de ma vie je n'avais été aussi mal installée pour avoir une relation sexuelle. Avant qu'il n'arrive au bout, je le repoussai.

— C'est bon, on rentre.

Il sourit mais se pencha pour m'embrasser avant de me laisser me relever. Sa tendance à m'embrasser à tout bout de champ commençait à me mettre mal à l'aise. C'était trop... pas assez... Bref, ça ne ressemblait pas à ce qui me plaisait chez lui. Il fallait que je lui dise. Je le repoussai doucement.

— Tu m'embrasses trop.

— Tu n'aimes pas ?

— Je ne sais pas, c'est trop intime...

— Et nous ne sommes pas intimes ?

— Si, mais...

— Te fatigue pas, j'ai compris. Allez, viens.

J'avais clairement pourri l'ambiance. En même temps, je n'avais pas l'habitude que nos baisers se passent comme ça. Pourquoi est-ce qu'il voulait changer ce qui avait très bien fonctionné jusqu'à présent ?

— Tu devrais peut-être me ramener en ville...

— C'est ce que tu veux ?

— Je ne sais pas, et toi ?

Il s'approcha de moi et me prit la main.

— Moi, Sarah Jones, j'ai envie de vous voir nue, je vous l'ai déjà dit.

Oh yes ! Il était redevenu lui-même ! Je lui souris, contente que la pénombre de la nuit cache un peu mon teint écarlate. Je le suivis chez lui. Il n'alluma aucune lumière et je ne distinguais rien autour de moi, ce n'était pas plus mal. Je n'avais pas vraiment envie d'entrer dans son intimité, matériellement parlant, s'entend. Sauf que s'il voulait vraiment me voir nue, il allait finir par allumer la lumière. Je m'arrêtai en plein milieu d'un couloir. Il m'attira à lui.

— Un souci ?

— Je ne veux pas voir où tu vis.

— Ok.

— Mais tu veux me voir nue.

— Oui.

— Donc...

— Je vais te bander les yeux.

— Quoi ?

— Tout le monde y trouve son compte comme ça.

— Heu...

— Tu as peur ?

— Non c'est pas ça. Mais, c'est bizarre, non ?

— Essaie, si tu n'es pas à l'aise on arrête.

— Tu l'as déjà fait ?

— Non.

— Ok. D'accord, on essaie.

Il nous fit entrer dans une pièce et referma la porte. Il fouilla dans un placard et revint vers moi.

— C'est quoi ?

— Un foulard.

— Ok. Vas-y.

Je me retournai pour lui permettre de placer le foulard sur mes yeux et de le nouer.

— Ce n'est pas trop serré ?

— Non, ça ira.

— J'allume.

Je perçus un peu de lumière à travers le tissu noir mais je ne voyais absolument rien. Finalement, c'était assez excitant comme façon de faire ! Du moment qu'il ne me demandait pas de m'attacher, parce que là par contre ce n'était pas du tout mon truc ! Grégory avait voulu essayer et je m'étais ennuyée comme un rat mort sans pouvoir utiliser mes mains. Mais revenons à nos moutons. Je l'entendis soupirer.

— Tu fais quoi ?

— Je te regarde.

Je me dandinai un peu, réalisant que j'étais complètement à sa merci visuelle. J'avais évité d'y penser jusqu'à présent, mais il allait me déshabiller d'un instant à l'autre et je n'étais pas super à l'aise à l'idée de me retrouver nue et vulnérable devant lui. Il s'approcha de moi.

— Enlève tes chaussures.

Je me baissai en m'appuyant sur lui et ôtai mes bottines, perdant dans l'opération dix bons centimètres de hauteur. Je me redressai, sans enlever ma main de son torse. Il prit mon menton dans une main et releva mon visage pour m'embrasser. Sa langue joua un peu avec mes lèvres et il libéra ma bouche. Il passa dans mon dos et trouva ma fermeture éclair qu'il fit entièrement descendre. D'un petit geste sec, il fit tomber ma robe au sol. Je n'avais plus ma culotte depuis un moment, d'ailleurs je

me demandais bien où elle pouvait être. J'imaginai un voisin, un petit monsieur de quatre-vingts ans, la trouver sur sa boîte aux lettres le lendemain matin et ça me fit glousser. Sandro, habitué à avoir une folle en face de lui, n'y prêta pas attention. Il dégrafa mon soutien-gorge et je n'avais plus que mes bas auto-fixant sur moi. D'instinct, j'avais placé mes mains de manière à cacher la partie la plus intime de mon corps. Mais il me les prit et écarta mes bras.

— Tu es putain de belle, viens.

Il m'entraîna avec lui et me fit asseoir sur son lit. Je l'entendis défaire sa ceinture et son pantalon et, avant que j'aie le temps de comprendre, il me pénétrait en me poussant en arrière. Allongée sur le dos, je cherchai à tâtons ses cheveux pour m'y accrocher. Il se pencha vers moi et m'embrassa doucement, suivant le rythme lent et langoureux de ses hanches. Il me faisait vraiment l'amour, je connaissais cette façon de bouger, c'était loin de ce qu'on faisait habituellement. Ses gestes étaient tendres, délicats. Rien que la présence du lit était déplacée ! Je ne pouvais pas dire que je n'aimais pas ça, mais ce n'était pas ce pour quoi j'avais signé ! Comme s'il lisait dans mes pensées, il me tira vers lui pour m'asseoir et me fit pivoter.

— Mets-toi à quatre pattes.

Ok, les choses sérieuses commençaient enfin ! Il m'aida à me positionner et me pénétra à nouveau. Cette position accentuait drôlement les sensations, il se fit aussi moins tendre, ça m'aida à vraiment apprécier.

Un moment après, nous étions allongés dans son lit en train de reprendre notre souffle. Il ramena le drap sur moi et je l'entendis se rhabiller et se lever.

— Où tu vas ?

— Tu ne veux pas que j'éteigne la lumière pour te rhabiller ?

— Non, viens.

Il s'allongea à côté de moi et je sentais son souffle sur ma bouche.

— Tu gardes le foulard ?

— Oui.

— Ok.

— Tu as aimé ?

— C'était très bien.

— Non, Sandro, ce que tu as vu, tu as aimé ?

— Tu es magnifique, oui j'ai aimé.

— Bien. La prochaine fois on fait le contraire.

— Tes désirs sont des ordres.

— Ne tombe pas amoureux de moi.

— Pourquoi ?

— Je n'ai pas envie de tomber amoureuse, je n'ai pas envie qu'on m'aime. Je veux juste que tu aies envie de me baiser.

— Je peux faire ça.

— Sûr ?

— Certain.

— Ok. Je suis fatiguée. Tu peux me ramener ?

— Bien sûr.

— Rhabille-moi.

Il me remit mes vêtements, même ma culotte qu'il avait dû ramasser tout à l'heure (dommage pour le voisin). Ses gestes étaient méthodiques, il n'avait plus la tendresse qu'ils avaient exprimée plus tôt. Quand il eut terminé, ma jambe frôla son entrejambe.

— Tu as encore faim ?

— De toi, toujours.

— Je suis fatiguée...

— Je ne te demande rien.

— Ok.

— Viens, je te ramène.

Une fois devant la porte d'entrée, j'enlevai mon bandeau. Je clignai plusieurs fois des yeux. Sandro m'observait.

— Quoi ?

— Rien.

— Si. Tu me regardes bizarrement...

— Je me disais juste que je n'avais plus besoin de t'imaginer nue. Maintenant je sais ce qui se cache sous tes vêtements.

Je souris, j'étais bêtement fière de ce petit compliment. Même si je sentais qu'il y avait autre chose. Mais je n'avais pas encore envie de jouer les rabat-joie. Je me rapprochai et déposai un rapide baiser sur ses lèvres.

Il me ramena en ville. Je lui demandai de se garer près de la boîte, pour rentrer à pied, je n'avais pas envie qu'il voie où j'habite. Ce qui était complètement stupide, il devait avoir accès à mon adresse très facilement au travail. Mais pour l'heure, j'avais eu ma dose de "on va se connaître un peu plus".

— Merci, je te vois lundi, tu reviens travailler ?

— Si tu en as envie.

— Bien sûr. Je trouve que tu es un très bon assistant, en dehors du fait que tu me permets d'avoir des pauses cul.

Il ricana. Mais quelque chose sonnait faux dans sa façon de réagir. Il essayait, mais je voyais bien que quelque chose avait changé.

— Bon... Alors... À lundi, Sandro.

— À lundi, Sarah.

— Ah... je voulais te dire. Tu peux me tutoyer au travail, je veux dire... Tous les autres le font, ça serait logique que tu le fasses.

— Ok.

Il se pencha vers moi et m'embrassa longuement, me faisant encore une fois battre mon record en apnée. Jacques Mayol n'avait qu'à bien se tenir, Grand Bleu me voilà ! Je le repoussai doucement.

— Ok, j'y vais, avant d'avoir envie de tester ça dans une voiture.

— Tu ne l'as jamais fait dans une voiture ?

— Non.

— Voilà une information intéressante...

— Ne me regarde pas comme ça. Je suis fatiguée, vraiment.

Il me lança un sourire en coin qui me fit réagir instantanément. Mais j'étais épuisée et j'avais un mal de tête en sourdine qui n'allait pas tarder à se déclarer.

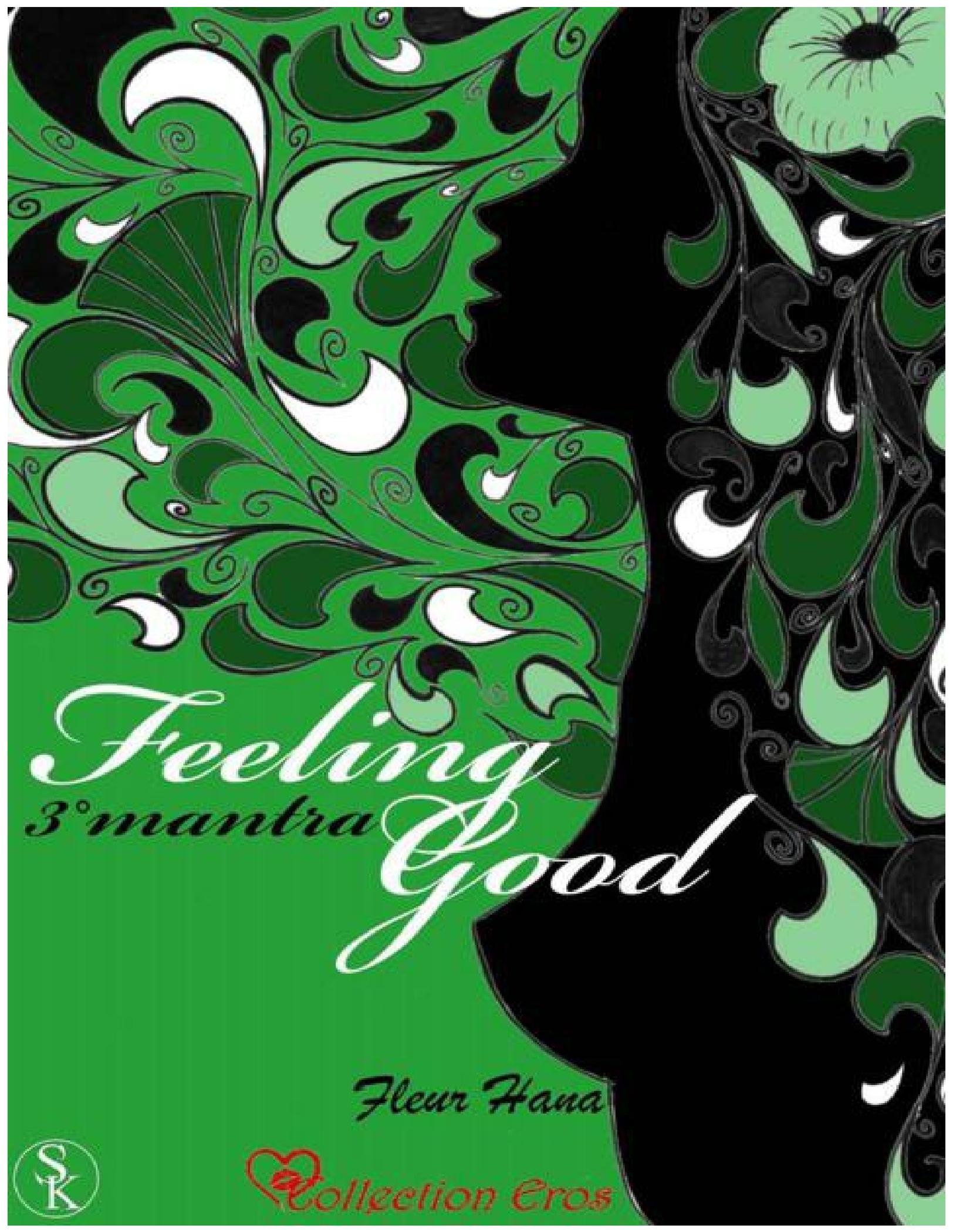
— Ne grillons pas toutes nos cartouches ce soir.

Un petit bisou sur la joue et je sortis de la voiture. Il ne démarra pas tout de suite, il m'observait. Je pris un malin plaisir à rouler du cul comme une poule de luxe, faisant virevolter ma jupe "qui tourne" sur mes cuisses. Il démarra enfin, passa près de moi lentement et me lança un regard de ceux qui vous clouent sur place. Le regard qui tue, directement. Le regard où tu vérifies que tu as bien tes fringues sur toi parce que tu te vois nue dans ses yeux. Le regard que je connaissais bien de mon ténébreux taciturne. Sauf qu'une petite voix était en train de me crier "danger". Il avait changé, je le savais. Restait à savoir si j'étais prête à fermer les yeux et me servir de lui, ou pas ?

Couverture réalisée par Soon

N° éditeur : 917089-36540

dépôt légal : juin 2013



Feeling
3° mantra
Good

Fleur Hana

 *Collection Eros*



Feeling good 3

De Fleur Hana



Tous droits réservés, y compris droit de reproduction totale ou partielle, sous toutes formes.

©2013Les Editions Sharon Kena

www.leseditionssharonkena.com

ISBN : 978-2-36540-337-5

Troisième mantra : Je ne suis pas une girouette

— Bon, c'est pourquoi la réunion de crise cette fois ? Un dimanche en plus !

Je regardais mes amies tour à tour, consciente que j'allais sûrement me faire engueuler. Et je me lançai.

— Je crois que Sandro est en train de tomber amoureux de moi.

Isabelle sourit de toutes ses dents.

— C'est super ! Félicitations, faut fêter ça !

— Non, tu ne comprends pas... Je n'ai pas envie qu'il tombe amoureux de moi.

Regard lourd de reproches de Mélodie, qui s'apprêtait à me faire la morale que j'attendais.

— C'est quoi ton problème ? Un canon, une bête de sexe, tombe amoureux de toi et tu te plains ?

— Ce n'est pas ce que je voulais ! Je voulais juste m'envoyer en l'air ! Je voulais être insouciante ! Je voulais...

— Ok, on a compris, m'interrompit Isabelle en lançant un regard appuyé à Mélodie.

— Quoi, pourquoi vous vous regardez comme ça ?

— En fait, reprit Isabelle, on attendait que tu pètes les plombs depuis Greg. Il a fait du sale boulot avec toi. On se disait que tu avais plutôt bien géré la rupture. Surtout qu'il t'y a poussée en t'en faisant prendre la responsabilité... Alors là, finalement, ça nous rassure de voir que tu réagis. C'est pas trop tôt, quoi...

— Qu'est-ce que vous racontez ? J'ai réagi quand on s'est séparé !

— Oui mais... Disons que tu as eu des mois difficiles vers la fin. Il t'a complètement bousillée, ce connard.

— C'est sûr... Mais là, je suis pas prête à m'embarquer dans une vraie relation. J'ai encore envie de m'amuser. Sauf que Sandro a l'air trop attaché à moi. Et au lieu de l'envoyer balader pour ne pas le faire souffrir, je lui ai demandé de revenir au travail.

— Il a dit quoi ?

— Il m'a demandé pourquoi je voulais qu'il revienne.

— Et... ?

— J'ai répondu que je voulais l'avoir sous la main en cas de besoin... sexuel...

Ma voix avait peu à peu diminué de volume pour n'être plus qu'un murmure. J'avais tellement honte de mon attitude que je n'arrivais même pas à en parler à mes meilleures amies.

Mérodie soupira. Isabelle ferma les yeux. Elles essayaient de trouver une façon amicale de me dire que je me comportais comme la dernière des traînées. Je les devançai pour leur faciliter la tâche :

— Je suis une salope.

— Je n'aurais pas dit ça comme ça...

— Mais c'est comme ça que tu le penses, Isa, et c'est ce que je suis devenue. Et je ne pense pas qu'on puisse imputer toute la responsabilité à mon ex. J'ai merdé.

— Demain, tu dis à Sandro que c'est terminé.

— Je ne vais jamais y arriver !

— Pourquoi ? Tu es forte, tu es sa patronne, bien sûr que tu vas y arriver !

— Je ne vais pas y arriver parce que je n'ai pas envie de le laisser filer. Parce que je suis complètement accro au sexe avec lui ! Oh, merde, les filles... Qu'est-ce que je vais devenir si je suis esclave de ma libido ?

— Dramatise pas non plus, on va dire que tu fais ta crise de la trentaine un poil à l'avance.

— Mouais...

Je me vautrai sur mon canapé, le visage enfoui dans mes mains.

— Mmmmfmmmfmmmf

— Hein ?

— Je disais, repris-je en enlevant mes mains, que je n'avais pas envie d'arrêter de coucher avec Sandro.

— Il te faut une cure de désintox, de toute façon tu n'as pas le choix ! Tu peux pas lui faire ça, c'est dégueulasse ! me sermonna Mérodie.

— Ah ouais, comme quand il tirait son coup avec sa blondasse tout en me procurant des orgasmes... oh mon Dieu... des orgasmes d'une intensité, les filles, vous n'avez pas idée !

— Arrête de parler comme ça, tu me donnes envie d'aller le retrouver tout de suite pour vérifier.

— Isabelle ! s'offusqua Mérodie.

— Oh, ça va, je dis ça comme ça... Sarah, blague à part, arrête tes conneries avec lui. Me dis pas

que tu voudrais qu'il souffre comme tu as souffert avec Greg ? Je sais que la situation est différente mais la souffrance, c'est la souffrance... Peu importe la façon dont elle est provoquée.

— Ok, Sainte Isabelle. J'ai compris.

— Tu le fais demain matin à la première heure !

— J'ai pas droit à un dernier petit coup, genre la baise du condamné, ça n'existe pas ?

— Sarah !

— Ok. Pfff, c'est pour ça que j'avais besoin de vous les filles. Vous allez veiller à ce que je tienne ma parole, alors que seule, je n'aurai pas le courage de tout arrêter.

Je ne comptais plus les fois où j'avais emprunté le trajet du bureau, forte de ma décision de m'éloigner de Sandro. Mais aujourd'hui, j'étais dans une situation sans sortie de secours. C'était ça ou je me collais l'étiquette de salope sur le front définitivement. Et je savais que je n'étais pas comme ça. En tout cas je ne voulais pas être comme ça. S'amuser un peu était un fait. S'amuser aux dépens de quelqu'un, c'était se comporter comme une enflure.

Sandro était assis derrière son bureau et je fermai la porte derrière moi pour nous donner l'intimité que cette conversation nécessitait. Il m'observait et je ne cherchai pas à cacher mon embarras. Il resta impassible et s'appuya au dossier de sa chaise, croisant les bras, attendant que je me décide à parler. Je pris une chaise de mon bureau et la plaçai en face de lui. Je n'arrivais pas à le regarder dans les yeux, j'avais tellement honte de moi.

— Sarah, crève l'abcès, je survivrai.

— Je suis désolée, j'ai vraiment l'impression que tu commences à avoir des sentiments pour moi.

— Et ?

— Et je veux juste m'amuser. Je vais te faire souffrir.

— C'est mon problème.

— Non, c'est aussi le mien. Je me fais l'effet d'une... d'une salope.

— Qu'est-ce que tu veux, Sarah Jones ?

— Je ne veux pas te faire souffrir. Et j'ai peur que ça finisse comme ça.

— Je suis assez grand pour m'occuper de moi. Mais si c'est ce que tu veux, alors d'accord.

— D'accord quoi ?

— On arrête tout. Je deviens ton assistant, sans pause cul.

— Ok.

Il retourna à l'écran de son ordinateur et je restai là, à l'observer. Il m'avait peut-être dit la vérité quand il m'avait affirmé ne pas m'aimer. Il avait l'air de prendre la chose plutôt bien. Ce n'était peut-être pas la peine d'en venir à de telles extrémités et... Ok, arrête, Sarah, ne cherche pas un moyen de récupérer ta friandise sans te faire engueuler par tes amies. Il me regarda à nouveau. Oh. Mon. Dieu. J'allais finir par glisser de ma chaise avec l'effet qu'il me faisait quand il me lançait ce regard.

— Autre chose ?

Je sursautai, j'étais complètement partie dans ma bulle. Je soupirai, résignée.

— Non.

— Sarah ?

— Oui ?

— Arrête de m'observer, j'ai beaucoup de mal à me concentrer quand je sais que tu me regardes. Si tu veux que je sois sage et que j'arrête de penser à ta langue sur ma queue, arrête de me regarder.

Ce coup-ci, je faillis tomber de ma chaise, je veux dire : littéralement. Je me rattrapai in extremis au bord du bureau. Il avait fait exprès de me parler comme ça, il se vengeait de ce que je venais de lui faire. Je ne voyais pas pourquoi, sinon, il s'amuserait à me faire souffrir ainsi ! Bien qu'il n'ait pas l'air de se marrer des masses, là. Sa mâchoire était crispée et il me fixait, complètement immobile.

— Je... Je vais à mon bureau... Je... Désolée...

Il hocha la tête et reprit son travail. Je réussis enfin à me lever et à le lâcher des yeux. Mais que l'univers entier en soit témoin : il m'en a coûté de m'arracher à la contemplation de mon ténébreux taciturne. Les choses allaient devenir sérieuses par ici, et ça ne me plaisait pas du tout.

Vers l'heure du déjeuner, Sandro vint se planter devant mon bureau.

— Je voudrais que ce soit clair.

— Quoi ?

— Je peux coucher avec qui je veux ? Je peux me faire baiser par ma blonde, maintenant ?

Je déglutis difficilement. Il me provoquait, j'étais en train de payer ma sage décision. Je n'avais pas envie de tendre l'autre joue, ça n'avait jamais été mon style.

— Ça ne te changera pas beaucoup de quand nous avons une relation... Heu... Appelle ça comme tu veux.

— Sexuelle.

Que tous les saints me viennent en aide, quand il prononçait ce mot, j'avais déjà des contractions musculaires entre les cuisses. J'étais devenue une véritable obsédée sexuelle et maintenant, je devais expier. Saleté de karma, je croyais qu'on payait dans une vie future ! Et maintenant, ma petite Sarah, vous me récitez dix "Je ne dois pas me faire sauter par mon assistant". Je repris le fil de la conversation, il fallait que je sorte les griffes ou il allait me bouffer toute crue.

— Voilà, tu as toujours couru plusieurs lièvres à la fois, il me semble. Je ne vois pas pourquoi tu aurais besoin d'un éclaircissement.

— Je voulais juste être sûr que ça ne te causait pas de souci que Sindy mette sa bouche là où tu as mis la tienne.

Petit enfoiré ! Il savait très bien que j'étais sensible à ce genre d'allusions ! Je fermai les yeux et pris une grande inspiration.

— Est-ce que tu es en train de me faire payer ?

— Te faire payer quoi, Sarah ?

— Ma décision d'arrêter de coucher avec toi.

— Je ne sais pas. Est-ce que tu as l'impression que je te fais payer quelque chose ?

— Oui.

— Dis-toi que tu es du meilleur côté de la barrière. On ne m'a pas demandé mon avis dans cette histoire. Tu as pris ta décision et tu es venue me la balancer à la tronche, en espérant quoi ? Que j'allais te remercier parce que tu m'épargnes une souffrance future dont tu n'as aucune certitude qu'elle ait lieu ?

Ben merde alors, je ne me souvenais pas l'avoir entendu autant parler d'un coup. Il devait vraiment être remonté. En plus, je sentais ma volonté me lâcher, j'allais dire n'importe quoi d'une minute à l'autre. Là, tout de suite, je sentais déjà que ma bouche s'ouvrait pour parler. Vite, un censeur, vite ! Quelqu'un pour m'empêcher de m'enfoncer ! Je ne sais pas moi, un gros bout de scotch marron comme celui qu'on utilise pour les colis, c'est solide ça ! Non ? Trop tard...

— Non, tu ne peux pas coucher avec qui tu veux parce que je veux être la seule avec qui tu t'envoies en l'air ! Non, je ne veux pas que cette pétasse blonde te taille des pipes, je suis la seule à pouvoir te sucer aussi bien ! Non, je ne veux pas qu'elle te baise, je veux être la seule à te baiser parce que je sais comment bien te baiser. Merde ! Tu me fais chier !

Je me levai et pris un pas décidé pour m'enfuir d'ici, mais il ferma la porte avant que je ne puisse l'atteindre. Il me prit dans ses bras et je me mis à pleurer comme une gamine. C'était la colère, la frustration et la contrariété qui parlaient à travers mes larmes. J'étais pathétique, mais Sandro n'était plus à ça près venant de moi. Et ça l'inciterait peut-être à prendre ses jambes à son cou.

— T'es content ? C'est ce que tu voulais entendre ?

— Oui, mais je ne suis pas content. Je voulais juste savoir si j'avais un peu compté pour toi.

— Abruti ! C'est parce que tu comptes pour moi que je veux te préserver !

— J'ai compris.

Il me caressait doucement le dos et je me calmai à son contact. Puis, je repris mes esprits. Il releva mon visage et plongea son regard dans le mien.

— J'ai compris, Sarah. On arrête tout parce que tu ne veux pas te servir de moi. Ok. Tu ne connaîtras rien de ma vie sexuelle à partir de maintenant, je te le promets. Je te respecte pour ce que tu fais. Je te déteste de me priver de ta bouche, de tes mains, de ton joli p'tit cul... Mais je te respecte.

— D'accord. Ce serait vraiment nul, là, tout de suite, de te demander de m'embrasser, juste encore une fois ?

— Oui, ce serait carrément nul. Ne me le demande pas.

Il se pencha et m'embrassa tendrement, lentement, gardant les yeux ouverts et m'observant attentivement. Je passai les mains dans ses cheveux et lui rendis son baiser, plus que passionnément. Quand nous nous écartâmes l'un de l'autre, nos respirations étaient affolées. Il essuya un peu de salive au coin de mes lèvres avec son pouce, que j'embrassai au passage, sachant que je tentais le diable. Et il pivota pour ouvrir la porte.

— Je vais déjeuner dehors, à tout à l'heure, Sarah.

Quand il fut hors de vue, je me laissai tomber sur le sol à genoux. J'étais super courageuse (c'est cela oui...), il me respectait, mais j'allais devoir supporter sa vue quotidiennement sans jamais plus pouvoir y goûter. Pourquoi fallait-il que j'aie une conscience ? Les vraies salopes avaient cet avantage : elles n'avaient aucun remords, elles assumaient leur comportement et elles arrivaient à ménager la chèvre et le chou. Alors que moi, je me retrouvais à devoir mater en douce mon assistant et à ressortir ma panoplie de sex toys destinés à un usage solitaire. Yeah.

J'envoyai un SMS à mes amies pour leur signifier que j'avais mené à bien ma mission et que je les détestais. Elles étaient fières de moi et me souhaitaient du courage. Ouaip. C'était plutôt quelques verres d'alcool fort qu'il me faudrait pour tenir le coup. Ou pas. J'aurais été capable de lui sauter dessus si j'étais sous l'emprise de l'alcool. Il me fallait un nouveau mantra pour m'aider à résister. J'optais pour "Sandro a de l'herpès sur le pénis." Aux grands maux, les grands remèdes ! Et aussi sur la langue,

les doigts, partout... Voilà : "Sandro est couvert d'herpès purulent." Avec ça, j'étais armée pour les longues heures en tête à tête avec lui. Quand je le regardais, j'avais l'impression d'être un diabétique devant la vitrine de Pierre Hermé. Avec ce mantra, je verrai un lépreux. La désintox commença.

Les jours passèrent en suivant le même schéma. J'étais tendue et lui très naturel. Je me répétais inlassablement que j'avais fait une boulette monumentale en interrompant nos ébats. Il n'avait pas l'air amoureux du tout, il se remettait parfaitement de la "séparation". Alors que j'étais sexuellement frustrée et qu'il m'agitait sans cesse son magnifique petit cul sous le nez. Je vivais une réelle torture et j'avais décidé d'en vouloir à mes amies pour m'avoir poussée à prendre la décision la plus désastreuse de ma vie. J'étais la reine de la mauvaise foi doublée de la pire indécise que la Terre ait portée. J'avais même perdu le cordon de mon vibro qui s'était déjà déchargé, c'est dire si ma chance m'avait abandonnée, et si mon karma commençait son boulot punitif.

Le vendredi matin, alors que j'en étais quasiment réduite à respirer dans un sac en papier en sa présence, il me rappela un événement que j'avais totalement éludé de ma mémoire.

— Tu te souviens que tu as une soirée d'entreprise ?

— Hein ?

— La réception pour remotiver les employés.

— Ah. Ça.

— Ça commence à dix-neuf heures. Tu as l'adresse ?

— Ouais...

— Cache ta joie.

— Je déteste ces soirées, mais au moins il y a de l'alcool.

Voilà, comme ça en plus de passer pour une traînée, je passais aussi pour une alcoolique. Pourquoi est-ce que je n'étais pas fichue de faire comme tout le monde et réfléchir avant de parler ? Sandro, toujours dix fois plus professionnel que moi, ne releva pas.

Donc, non seulement j'étais frustrée au point d'être sur les nerfs en permanence, mais en plus j'allais devoir me taper une soirée avec des péquenards au lieu d'aller me défouler en boîte. J'adorais ma vie. Je n'avais même pas le temps de passer chez moi me changer et me remaquiller. Heureusement, j'avais toujours mon kit de survie. Je pris mon sac pour vérifier qu'il était bien là, mais c'était un véritable capharnaüm là-dedans ! Comme tout sac de fille qui se respecte, me direz-vous. Je le vidai entièrement sur mon bureau sous l'œil attentif de Sandro, que je m'efforçais d'ignorer. Au milieu des vieux tickets de caisse, emballages de tampons et autres paquets de chewing-gum, je trouvai ma petite trousse de secours avec le minimum vital de maquillage. J'avais fait tellement d'efforts pour oublier

la présence de mon assistant que, me croyant seule, je brandis ma trousse en ricanant bêtement. Et je me souvins qu'il était là. Je fis comme si de rien n'était, fourrai en vrac ma vie dans mon sac, et retournai à mes occupations.

Parce que la journée n'avait pas été assez pourrie, Lila-la-morue vint nous faire une petite visite à l'heure du déjeuner.

— Salut, Sarah. Sandro, je t'attends dans le hall...

Il hocha la tête et elle sortit. Je me levai doucement, exagérément lentement même, pour tenter de garder mon calme. Je fermai la porte pour que personne ne risque de m'entendre et je soufflai un bon coup. Allez, zen, tu peux parler, tu n'es pas obligée de crier, Sarah... Tu peux le faire !

— Tu sors avec Lila ?

— J'ai rendez-vous avec elle, oui.

— Je croyais que tu devais être discret sur ta vie privée.

— Je le suis, c'est elle qui est venue. Tu aurais voulu que je lui demande de ne pas venir me voir au bureau ? Ça aurait été louche, non ?

Je m'appuyai sur la porte, fermai les yeux et soufflai encore un bon coup. Je marmonnai mon mantra pour me donner le courage de ne pas être atteinte : "Sandro a de l'herpès purulent sur tout le corps."

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Hein ? Heu... non, rien...

Dans le genre discrète, je me posais là. Et mon mantra ne me faisait aucun effet puisque je savais très bien que mon assistant avait un corps de rêve. En fait j'avais plutôt envie d'en lécher chaque centimètre carré. Et de le voir sans ses fringues. Focus, Sarah.

— Pourquoi tu sors avec elle ?

— Je ne crois pas que ça te regarde.

— Non, tu as raison. Mais j'ai quand même envie de savoir.

— Elle est sympa.

— C'est une morue.

— Pardon ?

— Ok. Tu l'as déjà embrassée ?

— Tu es sûre que tu as envie de savoir ce genre de détails ?

— Merci, ça répond à ma question. Tu peux partir plus tôt, ta morue t'attend.

— Sarah...

— Allez, pars, c'est bon, je vais bien, je suis super zen, je suis hyper contente pour vous, répondis-je en agitant mollement la main devant moi.

Je retournai à mon bureau, un sourire crispé collé sur le visage, attendant qu'il soit sorti. Quand il referma la porte, je m'adonnai à mon passe-temps favori : le désespoir. Et mon front tapa plusieurs fois sur mon bureau. Pourquoi avais-je laissé filer ce dieu du sexe ? Il n'était pas amoureux de moi, il ne pouvait pas l'être et passer à une autre nana en si peu de temps, si ? Isabelle et Mélodie allaient m'entendre, elles auraient dû me pousser à vérifier qu'il avait vraiment des sentiments ! Mais Lila-la-morue, enfin ! J'attrapai ma veste et la roulai en boule pour étouffer un cri primaire dedans. Sandro entra à ce moment.

— Tu fais quoi ?

— Hmmfmmf...

— J'ai oublié mon portefeuille...

— Hmmfmmf

Il fit ce qu'il avait à faire, me jetant des coups d'œil inquiets, pendant que je m'appliquai à sortir les fibres du tissu que je venais de bouffer. Ma vie était une suite de catastrophes. Il faudrait bien que la roue tourne un jour. C'est bien fait pour tourner une roue, non ? Ou que j'arrête de provoquer les situations pourries ? Oui ça pouvait être pas mal comme plan...

Je passai deux heures à me pomponner, consciente que je répétais le rituel post-rupture, tentant de me convaincre que ça n'avait rien à voir avec une rupture. J'allais supporter une soirée pourrie, mais au moins je serais à mon avantage. Roger, le vieil obsédé du service comptabilité, pourrait se rincer l'œil tranquillement. Si je ne gagnais pas ma place au paradis avec une attitude altruiste comme la mienne, qui la gagnerait ?

Je quittai le travail à dix-sept heures trente sous le regard "prends-moi-ici-et-maintenant" de Sandro que je m'efforçai d'ignorer. Je n'avais cessé de l'imaginer avec la langue de Lila-la-morue dans la bouche, ses mains à lui sur son cul à elle. J'étais en colère mais je n'avais pas le droit de lui en vouloir, j'avais provoqué cette situation. Enfin, ce n'était pas pour ça que la pilule passait mieux. Ce type sautait littéralement d'une nana à l'autre sans scrupule. Ce que j'aurais voulu c'était le beurre, l'argent du beurre et le cul du crémier (Oh ! Oui ! Le cul du crémier en particulier !). J'aurais voulu qu'il soit juste mon partenaire de baise, et celui de personne d'autre. Mais j'aurais voulu que ce soit clair pour

lui aussi. Et finalement je m'emmerdais toute seule avec mes principes à la con.

La soirée avait lieu dans un hôtel en ville, certains prenaient une chambre sur place mais je préférais rentrer chez moi. Je n'avais pas franchement envie de prolonger les mondanités au petit-déjeuner ! Le coup de "l'entreprise est une grande famille", très peu pour moi, merci. Je ne m'étais pas éloignée de ma famille pour m'en coller une autre dans les pattes ! Je décidai de faire un saut dans mon pub préféré avant d'y aller, histoire de me donner du courage. Après quatre Monaco, Marco me coupa les vivres.

J'arrivai à l'hôtel un peu après dix-neuf heures, bon d'accord, franchement après... J'arrivai donc vers vingt-et-une heures. Un type en costume était juché sur une estrade et racontait des trucs sur la motivation et toutes ces bêtises qui allaient vachement m'être utiles quand je passerais mes commandes de surgelés et autres P.Q. Mon arrivée fut remarquée car un silence religieux régnait dans la salle de conférence. J'eus droit à quelques sourcils froncés et regards assassins. Je me glissai, aussi discrètement que possible, tout au fond, près du buffet. Quand le type eut fini de raconter son expérience avec je ne sais plus trop quelle méthode de confiance en soi, enfin le top départ fut lancé pour le buffet. Avec toute la bière que j'avais ingurgitée avant de venir, il me fallait un peu de nourriture solide pour absorber tout ça ! Et pour faire passer les petits fours, il me fallait un p'tit truc à boire. C'est comme le coup du pain et du fromage : il nous faut toujours un petit bout de l'un ou de l'autre pour terminer.

J'étais donc en train de vider une coupe de champagne quand je l'ai vu. Le sosie de Ian Somerhalder. Ou lui-même, en personne. Non, Sarah, qu'est-ce qu'un acteur américain à se damner ficherait dans ta petite ville de province à une soirée d'entreprise ? Est-ce que c'était l'alcool qui me donnait l'impression qu'il était canon ? Je voulus m'en assurer et cherchai Oriane dans la salle. Je la trouvai en grande conversation avec Roger. Il reluqua mes jambes pendant que je me déhanchai en venant vers eux, risquant de me tordre la cheville sur mes talons de dix centimètres. Mais j'étais d'humeur généreuse, il avait bien le droit de se faire plaisir visuellement ce brave homme.

— Roger, Oriane, quelle soirée !

— Sarah, tu es arrivée il y a vingt minutes et tu te goinfres au buffet depuis...

— Oui, n'est-ce pas, c'est une très belle réception ! répondis-je guillerette, ignorant les remontrances de ma DRH. Oriane, je peux te parler une minute ?

— Roger s'excusa et nous laissa seules.

— Tu as bu avant de venir ?

— Un chouilla, mais je vais bien. Dis-moi tu vois le type au fond, près de l'estrade, costume gris clair, cravate rouge ?

— Oui.

— Il est canon ou pas ?

— Tu as tellement bu que tu n'es plus capable de voir si un mec te plaît ?

— Non, mais je me disais, on dirait Ian Somerhalder, tu trouves pas ?

— Qui est Ian Machinchose ?

— Attends... file-moi ton smartphone, j'ai pas Internet sur mon téléphone.

Je fis une petite recherche Google pour lui montrer. Son regard alla de son téléphone au type, du type au téléphone.

— Effectivement, il lui ressemble pas mal.

— Merci, Seigneur ! Merci pour ta miséricorde !

— Tu vas le draguer, dans l'état où tu es ?

— Les femmes peuvent draguer aussi bien que les hommes, Oriane.

— Je n'en doute pas mais tu as l'air un peu trop pompette pour savoir ce que tu fais.

— Ne t'inquiète pas, je tiens très bien l'alcool.

— Oui, je sais. Mais tu racontes tout et n'importe quoi quand tu as bu. Tu vas te ridiculiser.

— Mais non...

— Bon, fais comme tu le sens mais, par pitié, ne te donne pas en spectacle. N'oublie pas qu'on est là pour le boulot ce soir...

— Pas de problème.

Je me dirigeai d'un pas assuré vers le sosie de mon idole et ce qui devait arriver arriva. Je me tordis la cheville. Heureusement, il n'avait rien vu, mais je dus me rendre jusqu'à une chaise en sautant sur un pied. J'étais en train de me masser la cheville quand une poche de glace surgit sous mon nez. Je relevai la tête, suivis des yeux le bras qui tenait cette poche, pour rencontrer le visage de celui qui était accroché à ce bras. Ian. Nous l'appellerons ainsi, ce sera plus simple. Il me souriait.

— J'ai vu que vous vous étiez tordu la cheville, j'ai pensé que ça vous serait utile.

Donc, il avait vu. Autant pour l'approche discrète et glamour. Il s'assit à côté de moi.

— Vous permettez ?

Je hochai la tête, sans avoir la moindre idée de ce qu'il me demandait. Entre nous, ça m'était bien

égal, je lui permettrais à peu près tout ce qu'il voudrait avec le physique dont la nature l'avait doté. Il posa ma cheville sur sa cuisse et y appliqua la poche de glace. Oh, yeah ! Je n'avais même pas eu besoin de le draguer, il m'était tombé tout cuit dans le bec.

— Vous avez mal ?

— Un peu, répondis-je de ma voix de petite fille, malheureusement éraillée à cause des bières.

— Vous avez pris une chambre pour ce soir ?

— Non, rétorquai-je en battant des cils innocemment.

— Vous voulez monter vous allonger un peu dans la mienne ?

Si tu t'allonges avec moi, Ian, je monte où tu veux, surtout au septième ciel. Graou !

— Je ne voudrais pas gâcher votre soirée, continuai-je, cils papillonnant, mèche de cheveux enroulée sur un doigt.

Je minaudais comme une adolescente, mais c'était Ian ! Vous seriez comment devant votre idole, hein ?

— Je vais vous aider à marcher, venez.

Il me soutint jusqu'à l'ascenseur et puis... Attendez... J'étais en train de monter dans la chambre d'un inconnu ! Étais-je vraiment en état de faire ça ? N'allais-je pas le regretter demain matin ? Sauf si... Mais oui ! Sauf si ça me permettait de gagner le pari et de récupérer le coupé de Bastien ! Je la tenais ma victoire ! Je n'étais pas obligée de lui dire que c'était Ian qui m'avait draguée, et non l'inverse. Et puis ce n'était pas un inconnu, j'avais vu tous ses films et je suivais assidument toutes les séries où il apparaissait !

L'ascenseur arriva à destination et il m'aida à marcher jusqu'à la porte de sa chambre. Je m'assis sur le lit et il reprit sa position à côté de moi, ma cheville sur sa cuisse.

— Vous voulez vous allonger un peu ?

— Ça dépend, vous vous allongez aussi ?

J'avais dit ça, moi ? Mince, Oriane avait raison, il ne fallait pas que je parle ! Il me sourit et un petit soupir s'échappa malgré moi de mes lèvres entrouvertes. Il caressait ma cheville et remontait sensiblement vers ma cuisse. J'étais chaude comme la braise, j'avais été privée de sexe depuis une semaine. En soi, ce n'était pas long mais avec ce que j'avais vécu juste avant avec mon assistant, ça me semblait une éternité. Il se pencha vers moi pour m'embrasser. Et là, il fourra sa grosse langue molle et moite dans ma bouche. Mais il cherchait à faire quoi ? Il voulait harponner ma luette, ou quoi ? Mince, je ne vomissais jamais, mais là, je ne répondais plus de rien s'il ne sortait pas son gros appendice baveux de ma bouche ! Je le repoussai un peu brutalement et me levai.

— Je n'aurais pas dû venir, désolée.

Je m'enfuis à cloche-pied de la chambre, et je l'entendis jurer au moment où je fermais la porte. Il était canon, il était le sosie de Ian, pourquoi est-ce que je m'enfuyais comme ça ? Quel était mon problème ? Pourquoi avais-je trouvé ça ignoble qu'il m'embrasse ? Il était canon, bon sang ! Ian Somerhalder met sa langue dans ma bouche et je le repousse ! Il ne fallait surtout pas que j'en parle à Mélodie... J'essayais de me trouver une excuse mais rien ne venait. Je ne tournais pas rond. J'étais bourrée, j'avais la cheville en vrac, je voulais rentrer chez moi et j'étais sur le point de pleurer. Et quand je me mettais à pleurer, ce n'était pas de façon élégante comme une actrice de cinéma. Non, c'était plutôt son et lumière avec la morve, les gros sanglots et reniflements distingués.

Je sortis de l'hôtel sans repasser par la petite fête (malgré mon envie d'un petit verre) et je pris le premier taxi de la file. Je m'installai à l'arrière et poussai un énorme soupir.

— Mauvaise soirée ? me demanda le chauffeur.

— Vous être loin de la vérité.

— Vous voulez en parler ? C'est toujours plus facile de se confier à un inconnu.

— Oh, il n'y a pas grand-chose à dire. J'ai rencontré le sosie d'une star de cinéma sur laquelle je fantasme quotidiennement, et je ne l'ai pas laissé m'embrasser. Je suis dingue.

— Je ne dirais pas ça, vous êtes juste indisponible.

— Comment ça, indisponible ? m'insurgeai-je.

— Votre cœur est déjà pris, c'est tout.

— Mais non, je suis libre comme l'air !

— Vous en êtes sûre ?

— Évidemment !

— Si vous le dites...

Le reste du trajet se déroula dans le silence, je voyais juste que mon chauffeur-psychologue me jetait parfois un regard chargé de compassion dans le rétroviseur interne. Bien sûr que j'étais libre. Je n'avais même jamais été aussi libre de toute ma vie. Et puis qu'est-ce qu'il en savait lui si j'étais disponible ou pas ?

J'eus un peu de mal à monter mes deux étages sans ascenseur, je fis même une pause entre les deux. Je profitai de cette escale pour enlever mes chaussures, inutile de risquer de me tordre l'autre

cheville.

J'avançai mollement dans le couloir quand j'eus une hallucination. Sandro était adossé sur le mur, à côté de ma porte. Je pestai en passant devant lui.

— Putain, je suis tellement en manque de ce type que je me paye des fantasmes super réalistes. Va-t'en, illusion, je résisterai ! Vade retro !

Je fouillais mon sac pour trouver mes clefs quand elles surgirent sous mon nez.

— T'es doué comme fantasma toi, tu as trouvé mes clefs avant moi !

— Sarah...

— Et tu parles aussi ! Oh je sens qu'on va passer un bon moment tous les deux...

Je pris les clefs et m'approchai de mon illusion pour l'embrasser, autant en profiter un maximum. Une fois les effets de l'alcool dissipés, mon fantasma disparaîtrait avec les dernières bribes d'euphorie. Mon illusion me repoussa, me maintenant à distance.

— Hey ! Tu es mon fantasma, tu n'as pas le droit de me résister !

— Sarah, je ne suis pas une putain d'illusion.

— Merde.

Les brumes qui obstruaient la partie "réflexion" de mon cerveau commencèrent à s'éclaircir.

— Qu'est-ce que tu fous là si tu n'es pas une hallucination d'alcoolique ?

— Je t'ai appelée au moins vingt fois ce soir, tu avais oublié tes clefs au bureau. Je suis allé à la réception mais tu n'étais pas dans la salle.

— Hein ? Mais non, mon téléphone n'a pas sonné !

Pour le lui prouver, je le sortis. Vingt-deux appels en absence. Merde. J'avalai ma salive lentement et relevai les yeux vers Sandro.

— Tu m'attends depuis longtemps ?

— Quelques heures.

— Tu n'avais pas encore rendez-vous avec Lila-la-morue ?

— Pas ce soir, non.

— Où étaient mes clefs ?

Je menai mon enquête, comme si ces détails avaient une quelconque importance. Je le soupçonnais en fait de me les avoir piquées quand j'avais le dos tourné pour lui donner une excuse pour venir chez moi. Et puis j'étais bourrée, autant dire que mes raisonnements étaient loin d'être logiques et rationnels.

— Par terre, à côté de ton bureau.

Ah, oui, elles avaient dû tomber quand j'ai vidé mon sac... Merde.

Je sentis que j'allais, encore, parler et les conseils d'Oriane me revinrent en mémoire. J'allais raconter n'importe quoi et me foutre encore dans une merde sans nom. Pourtant, ces arguments ne suffirent pas à me la boucler.

— Pourquoi tu es venu ? Tu aurais pu laisser les clés à l'accueil au bureau...

Ah, tiens, je n'avais pas raconté n'importe quoi pour une fois. Je posais encore une question dont la réponse ne me plairait sûrement pas, mais j'avais limité les dégâts. Je souris franchement, fière de moi.

— Je voulais te voir.

— Pourquoi ?

— Il me faut une raison ?

— Ben...

Il s'appuya contre le mur sans me quitter des yeux. Il ne répondit rien, il restait impassible, mon ténébreux taciturne.

— Tu as couché avec Lila ?

— Qu'est-ce que ça peut te faire ?

— Je sais pas, je demande.

— D'après toi, j'ai couché avec elle ?

— Oui. Non. Je sais pas, c'est bien pour ça que je te demande, Einstein !

Ta gueule, Sarah. Tu recommences. T'étais bien partie pourtant, c'est bête de tout gâcher comme ça... Self-control, de toute façon il peut bien coucher avec elle, avec tout l'herpès qu'il se paye, elle en sera couverte demain. Voilà, lundi matin si elle a des pustules partout sur la bouche, ce sera sa punition pour avoir convoité l'assistant d'une autre ! La punition divine lui tombera dessus ! Ou alors...

— Sarah, tu m'écoutes ?

— Hein ?

— Et toi, tu as couché avec quelqu'un cette semaine ?

— Ça va pas, non ? répondis-je en prenant mon air le plus offensé possible.

— Ça paraît logique que je tire mon coup ailleurs, mais toi tu t'offusques ?

— Ben... Je ne sais pas... Tu ne sais pas contrôler ta bite ! T'es un mec, c'est comme ça.

CQFD !

— C'est vraiment comme ça que tu me vois ?

Je haussai les épaules. Je n'avais pas tellement envie de réfléchir à ses questions. Quelle question d'ailleurs ? J'avais déjà perdu le fil. Et puis je fatiguais sur ma cheville. Je m'assis contre le mur, il m'imita.

— Je me suis tordu la cheville ce soir.

— Tu as mal ?

— Ça va, Ian m'a soignée.

— Ian ?

— Ouais, un type qui était à la soirée. Le sosie de... Laisse tomber.

— Il t'a soignée ?

— Oui, il m'a conduite dans sa chambre d'hôtel.

Silence. Quoi ? Qu'est-ce que j'avais encore dit ? En fait, je ne me souvenais même pas de ce que je venais de dire, j'étais en train de m'endormir, ma tête penchait dangereusement sur le côté.

— Tu es allée dans sa chambre ?

— Hein ?

Je me redressai d'un coup, consciente qu'il me posait une question sans comprendre de quoi il retournait.

— Ian, tu es allée dans sa chambre ?

— Ben oui, il m'a roulé le patin le plus ignoble qu'on m'ait roulé dans ma vie. Je me suis enfuie.

Rire. J'ai tourné doucement la tête pour éviter que les murs ne se mettent à valser, Sandro riait. Je ris aussi, je ne savais même pas pourquoi mais c'était un des effets de l'alcool, le mimétisme. Tu ris, je ris. Tu pleures, je pleure. Mais si on me demande pourquoi...

Une fois calmés, Sandro me prit la main.

— J'ai envie de toi, Sarah Jones. Quand tu ris, la seule chose que j'ai envie de faire c'est te baiser.

Je ricanai bêtement en entendant le mot "baiser", me faisant l'effet d'être Homer Simpson en entendant le mot "donuts", j'avais probablement de la bave sur le menton.

— J'aime quand tu me dis des trucs cochons.

— Je sais, tes yeux brillent, et je suis sûr que tu es trempée.

— T'as qu'à vérifier...

Oh, la petite allumeuse ! Il se pencha vers moi et souleva ma jupe. J'écartai un peu les cuisses pour faciliter le passage, tout en continuant à ricaner. Il posa sa main sur ma culotte et je poussai un gémissement ténu.

— Tu l'es.

— C'est normal. Dès que je te vois, ça me fait cet effet.

— Alors pourquoi tu ne veux plus qu'on baise ?

— Je sais plus... Tu disais ?

— Tu penses vraiment que j'ai des sentiments pour toi ?

— Ah, oui. C'était pour ça. Ben... Tu ne serais pas sorti avec Lila-la-morue aussi vite si tu étais transi d'amour pour moi...

— Alors...

Je tournai la tête vers lui, il me regardait intensément, de ce regard auquel personne ne pourrait résister, pas même une sainte...

— Dis-moi encore des trucs cochons, Sandro...

Merde, voilà que j'imitais Lila-la-morue en appuyant le "r" et le "o". Ça devait être la méthode "J'ai un truc coincé dans le vagin, tu veux pas vérifier ?" de parler comme ça. Il s'approcha de moi, sa main toujours à plat sur ma culotte, et pencha la tête. Il murmura à mon oreille :

— Sarah Jones, j'aimerais vous faire jouir avec mes doigts et avec ma langue. J'aimerais que vous me suciez comme vous savez si bien le faire. Et puis j'aimerais vous baiser dans toutes les positions

possibles.

J'étais déjà en train de gémir de plaisir alors qu'il n'avait fait que me parler. J'étais vraiment une fille perdue, dans tous les sens du terme. Et j'en redemandais.

— Vous m'obsédez, Sarah Jones... J'ai une érection depuis une semaine qui me fait souffrir le martyr et je donnerais n'importe quoi pour que vous mettiez fin à mon supplice en la prenant dans votre bouche...

Je hoquetai en m'imaginant effectivement abrégé ses souffrances. Moi, si je peux rendre service, c'est pas un souci. J'ai toujours eu une âme de bon samaritain.

J'étais à deux doigts de l'orgasme. Il mordilla le lobe de mon oreille avant de reprendre.

— Vous avez encore vos règles, Sarah Jones ?

— Non...

— Caressez-vous, Sarah, prenez ma main et caressez-vous avec...

J'avais de plus en plus de mal à me retenir de gémir plus fort, nous étions dans le couloir de mon immeuble, il n'était pas minuit, n'importe qui pouvait arriver. Cette idée suffit à m'exciter encore plus. Si Madame Martin sortait maintenant pour promener son chien, elle en ferait une attaque. Je ris, n'arrivant jamais à censurer mes délires inappropriés. Je mis cette réaction sur le dos de l'alcool, encore une fois.

Sandro me ramena dans le moment présent en exerçant une pression sur mon entrejambe. Je pris sa main et la glissai sous l'élastique de ma culotte. Je guidai ses doigts en moi et leur fis faire des va-et-vient. Il m'embrassait dans le cou, jouant avec sa langue, me rendant complètement folle.

— Vous aimez ça, Sarah Jones ?

— Oui... soufflai-je entre deux gémissements.

— Vous voulez encore vous en passer ? Vous allez encore me demander d'arrêter ?

— Non... non !

— Ne me repoussez plus jamais, Sarah Jones.

Pour toute réponse, je gémis plus fort et ma main retomba mollement sur le côté, je n'étais plus en état de guider la sienne. Il s'en chargea très bien et l'orgasme m'arracha des spasmes et des petits cris, que les débris de ma conscience me conseillaient de faire discrets, étant donné que nous étions dans un lieu public. Il m'attira à lui et me prit dans ses bras. Et ce fut le black out.

Ça y est, c'est la guerre... Je le savais que ça devait arriver. On n'est pas mercredi, la sirène de la caserne ne s'arrête pas, c'est la guerre. Je dois me réveiller.

J'ouvris les yeux avec l'impression d'avoir de la super glu entre les cils. Merde, mon téléphone. Il s'arrêta de sonner. Qu'est-ce que je faisais dans mon lit toute habillée ? Ah oui. La soirée de l'entreprise... Je suis rentrée chez moi et je me suis couchée. Bien, j'ai été raisonnable, je n'ai pas trop bu, je... Oui, je me suis tordu la cheville, ça je m'en souvenais bien, mais on dirait que ça allait, là. Je n'avais plus mal. J'avais pourtant l'impression qu'il me manquait un bout de soirée, celui entre la descente du taxi et ce matin par exemple.

Je me levai difficilement et vérifiai l'heure. Quatorze heures. Et ben... J'avais vraiment dû manquer de sommeil. Ma langue était pâteuse et j'avais l'impression d'avoir une énorme éponge dans la bouche. Ce qui me rappela la langue de Ian et m'arracha une grimace. Il me fallait une douche et un brossage de dents dans l'urgence. Je me traînai jusqu'à la salle de bain, enlevant mes fringues sur le chemin. La douche me fit du bien. Je me brossai ensuite les dents quand un flash me frappa de plein fouet : "Caressez-vous, Sarah Jones." J'en recrachai aussitôt tout mon dentifrice sur le miroir. Tout me revint d'un coup en mémoire. Qu'est-ce que j'avais encore fait ? Panique.

Comment est-ce que je pouvais changer si souvent d'avis sur la nature des relations que je devais entretenir avec Sandro ? Franchement, j'étais pitoyable. Et lui, pourquoi il continuait à me courir après comme ça ? Il avait Lila-la-morue ! Ça aurait dû lui suffire. Oui, voilà, on n'avait qu'à dire que c'était sa faute et que... Ok, je n'avais aucune crédibilité.

Je passai la journée à traîner en pyjama devant des films à l'eau de rose, accélérant les scènes érotiques pour ne pas penser à Sandro. Ceci dit, tout me le rappelait. Oh, un vase ! Ça me rappelle la queue de mon amant. Oh, un avion dans le ciel ! Ça me rappelle à chaque fois que je m'envoie en l'air. Oh, une poufiasse blonde ! Ça me rappelle Barbie. Oh, un chat ! Ça me rappelle... Non, là ça ne me rappelait rien... Pour l'instant. Ah ! Non ! Pourquoi j'avais des idées aussi tordues ? Mes yeux me brûlent ! Stop. Le chat, ça ne me rappelait rien.

J'avais prévenu Isa et Mélodie que je ne sortirai pas ce soir. J'avais assez déconné en une soirée. La solution était sous mon nez depuis le début : si je me terrais chez moi, les tentations seraient limitées et j'arrêteraient enfin de faire n'importe quoi. Voilà. Mon nouveau mantra était : "J'adore passer du temps chez moi".

Sauf que, vers vingt heures, j'avais déjà trié mes CD par ordre alphabétique, puis par couleur, puis à nouveau par ordre alphabétique. Je m'étais fait couler un bain. Je m'étais fait un masque à l'argile. J'avais récuré la plaque de cuisson, que je n'utilisais jamais donc c'était allé assez vite. Et j'étais, à présent, assise sur mon canapé en train de regarder l'écran noir de ma télé. La vérité était que j'avais passé toute la journée à penser à Sandro. Et à tout ce qu'il aurait pu me faire si j'avais été avec lui au lieu de dépérir comme une Catherinette pathétique que j'étais. Je soupirai, dépitée.

À vingt-trois heures trente, je ne dormais toujours pas. Je me relevai et je rangeai à nouveau les CD par couleur. Mauvaise idée, je sortis mon album *Origin Of Symmetry* de Muse et mis *Feeling Good* à fond,

en mode "repeat". J'étais complètement masochiste, j'en avais conscience. Mais j'avais besoin de revivre la scène. J'improvisai un slow avec moi-même tout en chantant (très faux). J'avais atteint le summum du lamentable. Surtout qu'on sonna pile à ce moment. Merde, j'avais réveillé les voisins. Je mis pause et je me précipitai à la porte pour vérifier qui c'était par le judas. Pas question d'ouvrir au gros dégueulasse du bout du couloir en débardeur-culotte ! Sandro.

J'ouvris la porte en ayant déjà des palpitations dangereusement intenses. Il ne dit rien, entra et referma derrière lui. Il me prit la main, se dirigea vers la chaîne Hi-Fi et relança le morceau. Et nous dansâmes. Il m'embrassa longuement pendant que nos corps suivaient les impulsions de la guitare et la voix du chanteur. Il me fit lever les bras et m'enleva mon débardeur. Je lui enlevai son t-shirt et sa ceinture. Il me poussa contre le canapé et m'y allongea. Il enleva ma culotte tout en m'embrassant le long des jambes. Il remonta jusqu'au niveau de mes cuisses et déposa des baisers de plus en plus près de mon point O (mon point orgasmique), celui qu'il connaissait si bien. Sa langue remonta jusqu'à ce petit bout de chair qui provoquait tant de sensations, tel le Petit Pimousse : petit mais costaud. Je ris, malgré moi, alternant gémissements et rire. Je sentais les lèvres de Sandro s'étirer en un sourire contre la peau sensible des miennes. Ses cheveux caressaient l'intérieur de mes cuisses de manière très sensuelle, je n'étais même pas sûre qu'il en ait conscience. La moindre parcelle de son être me faisait prendre mon pied. L'orgasme arriva, tout à fait synchro avec les cris de Matthew Bellamy. J'aurais pu chanter en jouissant si j'avais connu les paroles. Et si j'avais voulu me ridiculiser encore une fois. La chanson se termina et recommença. Ah. Oui. Le mode "repeat"...

Sandro s'allongea sur moi. Il attrapa son t-shirt par terre et s'essuya les lèvres. Il m'embrassa. Je l'aidai à enlever son jean. Il s'en débarrassa en même temps que ses bottes. Je jetai un œil à mon amant, enfin nu devant moi. Je crus à un orgasme multiple juste en le regardant. Il était encore plus appétissant que je l'avais imaginé. Il avait un tatouage le long de la cuisse, mais je n'eus pas le temps de le détailler qu'il m'avait déjà pénétrée. Lentement, tendrement, cette fois je le laissai faire car j'en avais envie. Peu importait comment il voulait me prendre, sauvagement, doucement, ça ne comptait pas du moment qu'il me prenait. Il m'embrassa encore, et encore, et encore. Je souriais, j'étais heureuse de pouvoir enfin le mater à poil. Il me rendit mon sourire. Quand j'eus un nouvel orgasme, il ne me quitta pas des yeux, ce qui décupla tout ce que je ressentais. Il me suivit de près et ce fut mon tour de l'admirer pendant sa jouissance. J'avais du mal à respirer tellement je le trouvais beau, juste beau. Et il était à moi. Nous n'avions pas bien éclairci les termes de notre relation, mais pour le moment, il était à moi et, franchement, je n'avais pas tellement envie de réfléchir, là.

Il se maintint au-dessus de moi, en appui sur ses mains, à m'observer en silence. Nous restâmes ainsi un long moment, je me demandais même comment il faisait pour tenir, j'aurais déjà fatigué à sa place. Et puis je réalisai qu'il durcissait à nouveau, toujours en moi. J'éclatai de rire et l'attirai en agrippant ses cheveux pour l'embrasser, pendant qu'il reprenait ses mouvements de hanches rythmés. Cette fois, il fut plus brutal, plus sauvage. Il attrapa mes cuisses et les souleva en les écartant presque douloureusement, s'enfonçant plus loin. Je criais presque tellement c'était intense, alors qu'il n'y avait pas encore l'ombre d'un orgasme en vue.

Un câlin, voilà ce que nous étions en train de faire après nos deux rounds (et demi si on comptait mon extra pré-baise). Allongés sur le tapis du salon, il dormait contre moi et je caressais ses cheveux

machinalement. J'étais juste heureuse, comblée, sexuellement épanouie, et je n'avais pas envie de me poser d'autres questions. Je me levai doucement pour ne pas le réveiller, il fallait que j'éteigne la musique, ça faisait au moins quinze fois que la chanson passait, j'allais faire une overdose. Matt, t'es sympa mais là, je sature.

Il était à plat ventre et je pus me rincer l'œil à loisir tout en me rhabillant. Il avait un corps musclé, juste comme il faut. Mes yeux s'attardèrent en particulier sur ses fesses... J'en aurais bien croqué un bout pour mon dessert. Je faillis glisser sur ma propre bave en m'approchant de lui. Je me mis à quatre pattes, la tête penchée vers sa cuisse, pour essayer d'identifier le motif de son tatouage, à moitié caché contre le sol. C'est bien entendu dans cette position très suggestive que j'étais quand il se réveilla, son visage du côté de mon cul en bombe.

— Tu cherches quelque chose ?

— Oui, ma dignité, tu l'aurais pas vue dans le coin par hasard ?

Il m'attrapa par la taille et me remit dans le bon sens. Je m'allongeai contre lui.

— Je vais y aller.

— Déjà ?

— Il doit être une heure du matin, ça me semble raisonnable.

— Ok.

Il déposa un petit bisou ridicule sur mon front et se leva. Je me mis à plat ventre, le menton dans mes mains, coudes sur le tapis. Bref, je matais pendant qu'il s'habillait. Il souriait, tout à fait conscient de son pouvoir de séduction sur moi. Et puis j'étais complètement folle de ce type. À quel niveau ? Je n'en savais rien, je voulais juste qu'il ne soit plus hors de ma vue.

— Reste.

— Sarah Jones, c'est une invitation à la débauche ?

Je me redressai et me retrouvai à genoux, position parfaite de la soumise. Je penchai la tête sur le côté et lui souris d'une façon sans équivoque. Il s'accroupit devant moi.

— Je préfère rentrer.

— Pourquoi ? Tu es déjà fatigué ? Je te croyais plus résistant.

— Je ne souhaite pas que tu aies peur que je développe des sentiments déplacés si je passe la nuit chez toi. Je n'ai plus envie que tu me repousses, Sarah Jones. Alors je vais sagement rentrer chez moi et je te verrai lundi au bureau.

Alors là, on pouvait dire qu'il me l'avait coupée ! Il m'embrassa en me tirant un peu les cheveux.

— Merci, Sarah Jones, c'était deux de nos meilleures baisés.

Il se leva et partit. Le con. Il était vraiment parti. Il m'avait vraiment laissée en plan alors que je le suppliais, à genoux, de rester passer la nuit avec moi. Une petite voix, toujours la même petite voix agaçante, me dit que je l'avais bien cherché. Oui, je l'avais bien cherché. Mais merde ! Ça ne se faisait pas de laisser une fille comme moi en plan ! Si ? Ça se faisait ? Oui, si elle avait joué au chat et à la souris pendant deux semaines, effectivement, c'était de bonne guerre. Bon, et bien, tant mieux. On avait enfin trouvé un terrain d'entente. (Vous y croyez ? Ben, moi non plus...)

Le lundi matin arriva lentement, très lentement. J'avais tout à fait conscience que la situation était devenue ce que je souhaitais, enfin à priori. Mais j'étais une femme. Et une femme, par définition, ça ne sait jamais ce que ça veut. D'ailleurs, j'eus une confirmation de mon sale caractère en voyant Lila-la-morue dans notre bureau, en train de faire du rentre-dedans à mon assistant, qui ne semblait pas du tout la décourager. Avait-il au moins conscience que rien que le fait de regarder une femme suffisait à lui donner envie d'écartier les cuisses ? Oui, il en avait obligatoirement conscience...

— Salut, Sarah ! C'était bien la soirée de l'entreprise ?

— Bonjour, Lila. Je n'y suis pas beaucoup restée.

— Pourtant tu as fait une forte impression.

Je me figeai, la dévisageant, évitant volontairement de croiser le regard de Sandro qui ne me quittait pas. Je suis sûre qu'il attendait que je me foute en rogne à cause de la présence de Lila, mais je ne lui donnerais pas ce plaisir, pas cette fois. Ou si, peut-être. Je me recentrai sur ma conversation avec Lila.

— Tu peux développer ?

— Marc, ça ne te dit rien ?

— Non, rien du tout.

— Pourtant, lui, il parle de toi. Il a posé plein de questions à la soirée, c'est Julie qui me l'a dit.

— Ah bon ?

— Il a dit qu'il viendrait te voir ce matin, personne ne t'a prévenue ?

— Je viens d'arriver...

— Et bien il va passer là, avant de prendre son poste. Il a dit que tu t'étais tordu la cheville, ça va

mieux ?

— Quoi ? m'étouffai-je dans mon embarras croissant, comprenant qui était Marc.

Je captai enfin le regard de Sandro qui souriait, il avait aussi compris qui était le fameux Marc. Si je ne me trompais pas, il s'amusait de la situation et de me voir m'être, encore une fois, mise toute seule dans un scénario catastrophe. Je lui lançai le regard le plus noir que j'aie en stock. Mon effet tomba à plat quand il se passa doucement la langue sur les lèvres. Sale petit allumeur !

— Tu as de la chance, il est vraiment canon, il paraît qu'il ressemble à...

— Oui, je sais, Ian Somerhalder.

— Ah ! Tu vois, tu sais qui c'est !

— Je me souviens vaguement...

— Bref, tu lui as fait de l'effet en tout cas !

Je suspendis ma veste au porte-manteau et entendis du bruit dans le couloir. Au loin j'aperçus Ian, non mince, Marc, qui arrivait tout en discutant avec Oriane. Vite, une planque ! Je me glissai derrière la porte.

— Je ne suis pas là ! dis-je en passant mon index plusieurs fois sur mon cou, façon commando en opération spéciale.

Lila me regarda bizarrement, elle ne devait pas comprendre pourquoi je fuyais un canon comme Ian, merde, Marc. Elle haussa les épaules mais Sandro s'installa plus confortablement contre son dossier, croisa les bras et attendit, sans me lâcher des yeux. J'en profitai pour prendre un air très contrarié, mais ça ne l'impressionnait pas du tout. Il savait qu'avec juste trois doigts il me ferait changer d'humeur.

— Tiens, Lila, tu es là ! Bonjour, Sandro. Vous n'auriez pas vu Sarah ? Elle a de la visite.

Lila-la-morue, en plus d'être belle, était bête, collant parfaitement au cliché de la bimbo sans cervelle. Elle n'arrêtait pas de jeter des coups d'œil vers ma planque, ce qui, bien sûr, attira l'attention d'Oriane, qui me vit.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Je... Hum... Je montrais à Sandro qu'on pourrait ajouter un petit classeur ici pour nos dossiers. Je lui prouvais qu'il y avait tout à fait la place. N'est-ce pas, Sandro ?

Le traître ne répondit rien. Hum... Étais-je la seule dans la pièce à trouver mon explication vaseuse et absolument pas convaincante ? Oriane fronça les sourcils pour me signifier qu'elle n'était pas dupe.

— Marc est là.

— Qui ça ? répondis-je d'un air exagérément innocent qui ne trompa, encore une fois, personne.

— Tu sais bien, le beau gosse sosie de je ne sais plus qui !

— Ah... Lui. Ok.

— Je lui ai demandé d'attendre dans le couloir, tu peux le recevoir ?

— Bien sûr.

Lila fit un petit signe à Sandro et emboîta le pas d'Oriane qui sortait. Je lissai un pli imaginaire sur ma jupe pour éviter d'avoir à croiser à nouveau le regard moqueur de mon assistant.

— La meilleure pelle de ta vie arrive. Tu es fébrile ?

— Ta gueule.

Marc entra et je manquai tomber à la renverse : il était vraiment le sosie de Ian, il était... Si Sandro n'avait pas été dans la pièce je crois que je me serais jetée sur lui en hurlant "Ian... Prends-moi !!!! Je suis à toi, fais de moi ce que tu veux !" Et en arrachant mes vêtements, bien entendu. Mais mon amant étant juste à côté, je me contentai de tendre la main à la pire pelle de ma vie. Il s'en saisit tout en jetant un coup d'œil derrière moi et son visage devint... Hostile ? Oui, c'est ça, carrément hostile. Sa main se crispa sur la mienne.

— Sandro ?

Je me retournai et vis que mon assistant avait l'air surpris. J'avais dû louper quelque chose. Je revins vers Ian, heu Marc, je n'allais jamais m'y faire.

— Vous vous connaissez ?

Il ne quittait pas Sandro des yeux et j'avais bizarrement l'impression d'être de trop. J'exerçai une petite pression sur la main de Ian (merde, MARC !) pour attirer son attention. Il me regarda enfin.

— Excusez-moi, Sarah, c'est bien ça ?

— Oui... Alors, vous connaissez mon assistant ?

— Nous avons travaillé ensemble.

Quelque chose me disait que le travail n'était pas le seul point commun qu'il y avait entre ces deux-là. Une fille devait être mêlée à cette histoire. Et pour une fois, ce n'était pas moi qui étais dans une situation délicate. Un petit ricanement m'échappa. Hey, la censure ! On se réveille ! C'est lundi matin, on n'a pas eu le café mais c'est le moment de revenir bosser !

— En fait, on a surtout été amants.

Sandro, mais surtout ce qu'il avait dit, me rendit muette et coupa court à mon ricanement. J'avais toujours la main de Ian-Marc dans la mienne et il dévisageait Sandro. Ma voix prit des accents hystériques quand je rompis le silence qui s'était installé :

— C'est fantastique, tout le monde connaît tout le monde ! Fantastique ! Je n'ai même pas à faire les présentations ! Merveilleux ! Comme le monde est petit ! Incroyable non ?

Marc, l'amant de mon amant, reporta encore son attention sur moi.

— Vous couchez avec Sandro ?

— Hein ? Mais pas du tout, c'est mon assistant ! Bien sûr que non, quelle idée ! répondis-je presque en hurlant.

— Ne couchez plus avec lui, c'est un fléau.

— Heu...

— Est-ce que je peux vous revoir, Sarah ?

— C'est-à-dire que...

— S'il vous plaît ?

La situation était plus que gênante, je crois que si elles n'étaient pas sécurisées, j'aurais préféré me jeter par la fenêtre plutôt que rester une minute de plus ici. Marc-l'amant-de-mon-amant glissa sa carte dans ma main et sortit. Lentement, par mouvements saccadés, je me retournai vers mon-assistant-qui-a-un-amant.

— Tu peux m'expliquer ce qui vient de se passer ?

— Que veux-tu savoir, Sarah Jones ?

— C'était qui ce type ?

— Marc Hamont. On a bossé ensemble dans ma précédente boîte.

— Ok, mais c'était qui ?

— On a eu une liaison.

— D'accord.

Je m'assis à même le sol. Sandro se leva et ferma la porte.

— T'es toute pâle... Ça va ?

— Est-ce que ce que je comprends, c'est que tu es gay, en fait ?

— Non, je suis bisexuel. Ça te pose un problème ?

Je me mis à rire nerveusement, froissant involontairement la carte de visite de Ian-qui-est-en-fait-marc-l'amant-de-mon-amant. Sandro s'accroupit face à moi.

— Je suis bisexuel, pas polygame. Enfin, je l'ai été brièvement avant de quitter Sindy.

Impossible de descendre de quelques octaves, ma voix risquait de briser tous les verres alentour si je ne me calmais pas.

— Ah ah ah. Je suis rassurée, bien sûr. Aucun souci. Vive la vie. J'adore ma vie. Tu as eu pour amant le type qui m'a roulé la pire pelle de ma vie. Où est le problème, hein ? Franchement je me le demande. Bon, et si on se mettait au travail ?

Je me levai dans un état second, la situation s'était détériorée en quelques minutes, tout ça parce que j'avais voulu draguer le sosie de mon acteur préféré. Non, tout ça parce que j'avais jeté mon dévolu sur un tombeur qui, effectivement, sortait sa bite face à tout ce qui bougeait. Non, attendez... Tout ça parce que Bastien m'avait choisi ce type à draguer ! Pourquoi, Seigneur, pourquoi, a-t-il fallu que la situation soit si compliquée ? Pourquoi ne pourrais-je pas avoir un peu, pour une fois, juste une relation normale ! Je voulais un plan cul, pas la lune !

— T'as pas l'air d'aller très bien.

— Je... Excuse-moi, monsieur je marche à voile et à vapeur et j'oublie d'en informer ma partenaire sexuelle, mais j'ai une info de taille à digérer.

— Qu'est-ce qui te pose problème ?

Il m'attira contre lui et attendit ma réponse. Quel était mon problème, concrètement ? Je n'en avais aucune idée. En fait, je n'avais aucun problème... Si, j'en avais un petit...

— Est-ce que je dois m'inquiéter des Lila-la-morue et des Ian slash Marc-pire-pelle-de-ma-vie ?

— Quoi ?

— Je veux dire, tu es canon, tu le sais. Jusqu'à présent, je ne supportais pas l'idée que tu en baisses une autre. Mais, est-ce que je dois aussi inclure les beaux gosses comme Ian slash Marc dans mes inquiétudes ?

— Je te l'ai dit, je ne couche pas de tous les côtés.

— Nous ne sommes même pas un couple, qu'est-ce qui t'empêcherait d'aller voir ailleurs ?

— Je n'ai pas envie d'aller voir ailleurs. Tout ce dont j'ai besoin, tu me le donnes.

— Permits-moi d'en douter. Je pense que Marc est vachement mieux équipé que moi pour certains trucs...

— Dont tu peux te charger.

— Oui mais...

— Si j'ai envie d'aller voir ailleurs un jour, je te le dirai avant, ça te va ?

Ah. C'était censé me rassurer ça ? Merde, j'avais du mal à assimiler la nouvelle. Et j'avais encore plus de mal à imaginer Sandro et Marc au lit. Ou ailleurs. Je fis la grimace en les visualisant dans diverses postures.

— Arrête d'y penser.

— Je ne pense à rien.

— Si, tu fais comme tout le monde face à un couple d'homos. Tu nous imagines en train de baiser.

— Non !

Il appuya son regard d'un froncement de sourcils.

— Ok, un tout p'tit peu peut-être.

— Donc, ça te pose un problème.

— Je ne sais pas.

— Viens.

Il me tira par la main jusqu'à l'ascenseur. Je n'avais même pas la motivation de répliquer. Nous devions être en train de bosser, et à la place, il m'entraîna jusqu'au parking pour sécher le travail comme des adolescents. Il se dirigea vers sa voiture, tiens c'est une Renault, je n'avais pas noté ça la dernière fois. Comme si j'étais capable de faire la différence entre deux berlines, n'importe quoi, moi. Il me fit monter à l'arrière et m'allongea un peu brutalement sur la banquette.

— Tu fais quoi, King Kong ?

— J'efface l'image que tu as en tête, je la remplace par une autre.

— On peut nous voir ! tentai-je de protester en me relevant.

Il me repoussa sans ménagement. J'aurais dû m'insurger, à la place j'étais plutôt en état lionne qui se fait botter le cul par son mâle dominant.

— Ça ne t'a jamais dérangée qu'on prenne des risques.

Il remonta ma jupe et retira ma culotte. J'avais beau protester en paroles, je me tortillai pour l'aider à libérer l'accès aux portes du plaisir. La mauvaise foi incarnée. J'étais excitée, il était énervé. J'adorais ce moment, tant pis si on nous surprenait. Il défit sa ceinture et me pénétra sans plus attendre. Aucun souci, avec lui j'étais toujours prête, tel un pompier : la rampe d'urgence toujours bien huilée. Il me donna de grands coups de hanches, c'était à la fois douloureux et extrêmement bon. Je ne pus réprimer un petit cri à chacun de ses coups.

— Je t'ai demandé si ça te posait un problème, Sarah Jones.

Il ponctua sa question par un coup encore plus fort, ma tête cogna sur la portière et je gémis de plaisir. Je devenais complètement masochiste avec ce type, manquait plus que ça... Comme si nous n'avions pas déjà treize mille casseroles, hop on va rajouter une marmite. Mais plus rien ne m'étonnait. Je répondis, plus par réflexe qu'autre chose.

— Non !

— Tu es sûre ?

Nouveau coup brutal, nouvelle vague de plaisir.

— Certaine ! criai-je en soulevant les hanches pour mieux l'accueillir.

Il termina par plusieurs coups de plus en plus fort, et me plaqua la main sur la bouche pour atténuer les cris que m'arracha l'orgasme d'une violence volcanique qui me submergea. Il s'effondra sur moi en gémissant. Et ce fut le calme plat. Je respirais fort, beaucoup trop fort. C'était, de loin, la meilleure baise que j'avais vécue dans toute ma vie. Il se redressa un peu pour me regarder.

— Ça va ?

Je me mis à rire, c'était nerveux, je ne pouvais plus m'arrêter. Il me sourit. Enfin je pus parler.

— Ça va bien, ça va plus que bien. C'était...

Je fermai les yeux pour trouver le mot adéquat.

— Je sais pas, t'y étais, dis-moi, c'était comment pour toi ?

— Orgasmique.

— Voilà, c'était orgasmique. Sismique.

— On t'avait déjà aussi bien baisée, Sarah Jones ?

— Non.

— Je ferai en sorte de rester le meilleur coup de ta vie.

Un petit rire m'échappa suite à sa promesse. Et puis il m'embrassa tendrement.

— Et toi, Alessandro ?

— Oui ?

— Est-ce que je suis la meilleure baise de ta vie ?

— De loin, de très loin, Sarah Jones, vous êtes loin devant.

— Bien.

— Je vais te laisser remonter la première. Je n'ai pas envie de te mettre dans la merde si on nous voit revenir ensemble.

— On nous a peut-être vus sortir...

— C'est pas la peine de prendre le risque.

— Tu vas encore sortir avec Lila ?

— Sarah Jones, vous n'écoutez pas quand je vous parle. Je suis monogame.

Il se redressa et se rhabilla. Je ramassai ma petite culotte et la remis tant bien que mal. Une fois nos ébats passés, je trouvais soudainement l'habitable un peu étroit. Je me demandais comment nous avions réussi à prendre autant notre pied dans un si petit espace.

— Marc aussi est bi ?

— Non, lui c'est juste un homo qui ne s'assume pas et qui se sert des belles femmes comme couverture.

Je notai au passage le compliment "belles femmes" dont je faisais partie.

— Ah. Ça explique pourquoi c'était la pire pelle de ma vie.

— Sûrement.

— Tu l'as embrassé ?

— Sarah, ne pose pas des questions dont les réponses te font peur.

— Dis-moi.

— Oui, je l'ai embrassé.

— Voilà, ça nous fait un point commun.

Je déposai un petit baiser rapide sur sa joue, captant au passage son air surpris, et retournai dans l'immeuble. Non, ça ne me dérangeait vraiment pas que mon amant soit bisexuel. C'était étrange, complètement nouveau pour moi, mais je n'arrivais pas vraiment à voir où était le souci. Il aimait autant les hommes que les femmes. Bon. J'avouais moi-même avoir déjà songé à vivre une expérience avec une femme, histoire de pouvoir me dire que j'avais essayé. Comme me disait ma mère quand j'étais petite, on goûte avant de dire qu'on n'aime pas. Au moins Sandro pouvait affirmer ses goûts. Et il aimait tout. Ok. Je pouvais gérer ça. Sans souci.

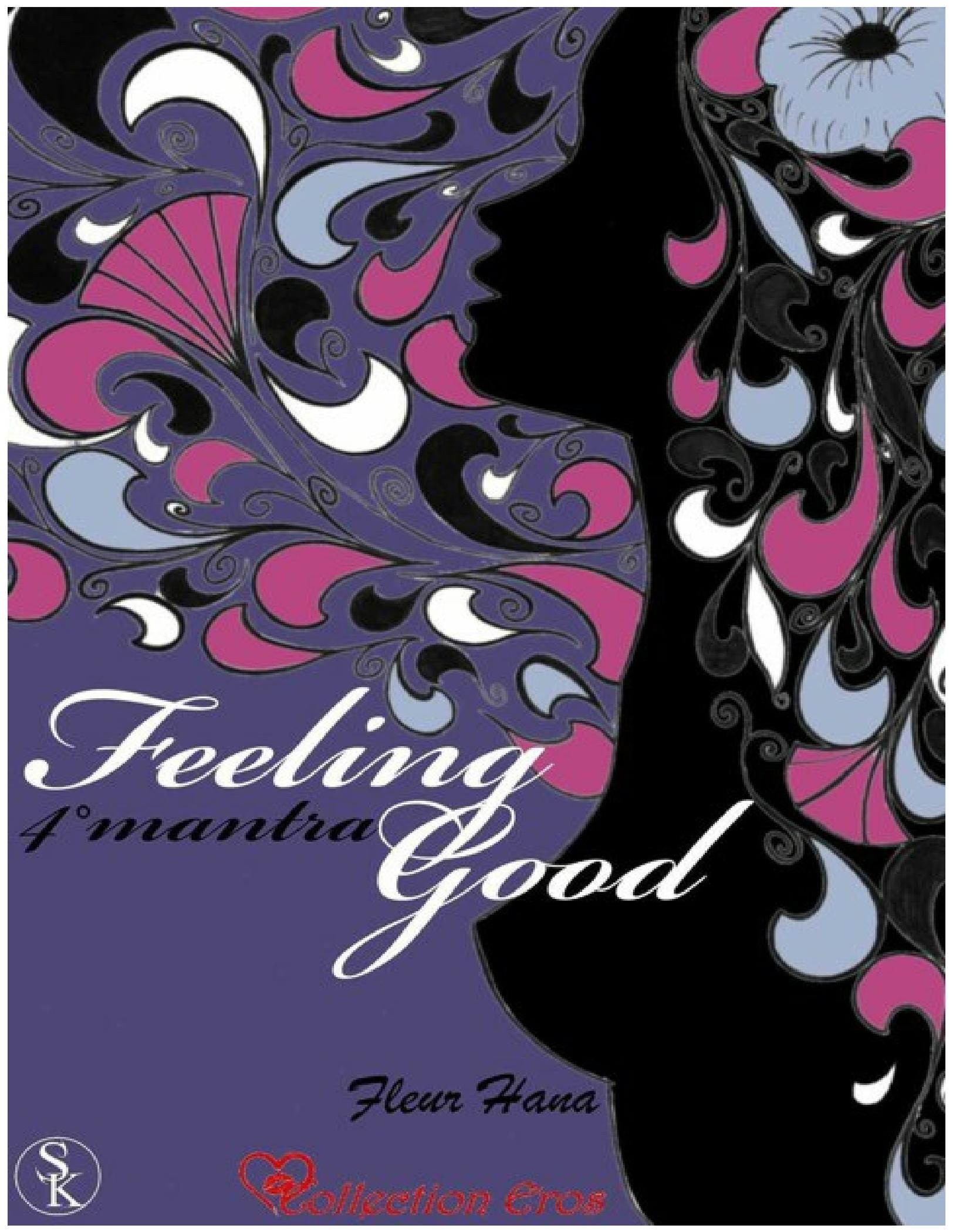
Pourtant, une question me perturbait, et ça n'avait rien à voir avec le sexe. Pourquoi Marc avait parlé de fléau au sujet de Sandro ? Est-ce que Sandro l'avait plaqué et Marc ne l'avait pas supporté ? Ou est-ce que mon amant s'était comporté comme un enfoiré avec le sien ? En rentrant dans le bureau, je trouvai la carte froissée de Marc. Je la rangeai dans mon sac. Peut-être qu'un jour j'aurais envie d'avoir la réponse à cette question et qu'elle me servirait...

Avant de me replonger dans mon travail, ou plutôt d'enfin attaquer ma journée, une autre question, d'ordre moins philosophique, pointa le bout de son nez. De toute façon, dès que je pensais à Sandro, ça m'amenait directement à sexoland. Est-ce que j'étais la meilleure pipe de Sandro, partenaires masculins y compris ? J'avais bien envie de le savoir. Si c'était le cas, je ne sais pas pourquoi, mais je serais super fière.

Couverture réalisée par Soon

N° éditeur : 917089-36540

dépôt légal : juillet 20103



Feeling
4° mantra
Good

Fleur Hana



 *Collection Eros*

Feeling Good 4

De Fleur Hana



Tous droits réservés, y compris droit de reproduction totale ou partielle, sous toutes formes.

©2013Les Editions Sharon Kena

www.leseditionssharonkena.com

ISBN : 978-2-36540-341-2

Quatrième mantra : Je ne batifole plus avec mon assistant

— Non ! Tu nous fais marcher ?

— Nope.

— Sérieusement ?

— Yep.

— Ben merde alors.

Isabelle se vautra sur mon canapé, la bouche ouverte. C'était bien la première fois qu'elle n'avait rien à ajouter. Je jubilais. Mélodie resta étrangement silencieuse à cette information, qui était pourtant de taille.

— Mélo ?

Elle prit une profonde inspiration et expira lentement.

— Je trouve ça vraiment extra. Il t'arrive des trucs de folies. Mais je dépéris moi pendant ce temps !

— Ben... Je croyais que ça allait avec Olivier ?

J'étais un peu gênée de me rendre compte que mon amie n'était pas au meilleur de sa forme. Il était vrai que, depuis deux semaines, nos conversations tournaient autour de ma petite personne.

— Ça va bien, ça va trop bien même. Je m'ennuie. Nous sommes tombés dans une monotonie abrutissante. Et toi, tu nous ramènes tes frasques à chaque fois...

Nouveau soupir de Mélodie.

— Désolée, je ne pensais pas que ça pourrait avoir cet effet sur toi. Tu préfères que j'évite de vous en parler ? Je peux le faire, hein... Je suis potineuse mais quand même...

— Tu rigoles ? Au contraire ! Je m'éclate par procuration avec ton histoire, ne change rien ! Tiens, tu veux pas le quitter encore une fois, histoire de faire un nouveau rebondissement dans l'affaire ?

Je jetai à mon "amie" un regard assassin. Bon, elle n'avait pas tort, j'avais clairement changé d'avis comme de petite culotte. Mais ce n'était pas une raison pour me le balancer comme ça. Isabelle choisit bien son moment pour retrouver sa voix.

— Ben merde alors ! T'as demandé des détails ?

— Hein ! Mais ça va pas bien ?

— Juste par curiosité quoi...

— Tu demandes à ton mec des détails de ses sauteriers avec ses ex ?

— Non, c'est sûr...

— Ben là c'est pareil, j'ai pas envie de savoir !

Inutile de leur dire que j'avais tenté d'imaginer des scènes. De toute façon je n'y pensais plus, ça me mettait autant en rogne que d'imaginer Sandro avec Barbie ou Lila-la-morue. Isabelle reprit son interrogatoire :

— Et ça ne te dérange pas que ton mec soit bi ?

— Ben non, pas franchement. J'ai juste plus de concurrence et donc plus de raisons d'être jalouse...

— C'est bizarre quand même.

— Ah, c'est sûr que ça m'a fait un choc ! Mais bon, après ça on a baisé un coup et c'est bon, je me suis détendue.

— Il t'a déjà proposé de...

— Quoi, Mélo ? Quelle est l'idée tordue qui est en train de te passer par la tête ?

— Eh bien... Je me disais... Tu sais bien quoi... Ce que font les homo...

— Non, il ne m'a rien proposé de ce genre.

— Tu le ferais ?

— Franchement, je sais pas. Je ne prémédite rien, peut-être bien ! Allez, on change de sujet ? Mélo, les essais bébé, t'en es où ?

La suite de la conversation tourna autour des périodes d'ovulation, des prises de température au réveil, et autres positions acrobatiques à garder après l'acte pour favoriser l'ascension des mini Olivier jusqu'à l'œuf de Mélodie. Je frémissais en pensant à un bébé. J'avais la chance d'avoir une horloge biologique totalement insouciant, comme moi, qui ne m'avait pas encore donné envie de pondre. Je ne jugeais pas mon amie, elle avait trouvé l'amour de sa vie, ils étaient ensemble depuis une dizaine d'années... C'était une suite logique pour eux. Mais j'étais à dix mille lieues de toutes ces préoccupations.

Vendredi matin... Ces deux mots résonnaient comme un gage de libération à mes oreilles. Pourtant, depuis que Sandro était mon assistant, je n'attendais plus le week-end avec autant d'impatience. Je

connaissais la nature bisexuelle de mon amant depuis quelques jours et j'arrivais très bien à vivre avec cette information. Nos divers ébats au bureau cette semaine étaient les témoins de mon acceptation. Ma seule inquiétude était de savoir si j'allais devoir me passer de lui samedi et dimanche. Nous n'avions pas du tout évoqué la possibilité de nous voir en dehors du travail. Bien sûr, il était venu chez moi le week-end précédent, mais il n'avait pas voulu rester. Je ne savais plus très bien à quoi m'en tenir. Et je ne pouvais m'en prendre qu'à moi-même pour cette situation. J'avais voulu une relation sans attache, je l'avais. Même si, honnêtement, je n'étais plus sûre d'en être satisfaite.

Je cessai de me prendre la tête et inspectai ma tenue dans le miroir avant de partir. Parfait. Je pris mes clefs et sortis de chez moi.

— Bonjour, Sarah Jones.

Et mince, ma culotte toute propre ! Pourquoi fallait-il qu'il provoque instantanément cet effet rien qu'en me parlant ? Sandro était appuyé sur le mur en face de mon appartement. Je le matai tranquillement quelques secondes. Pantalon noir, ceinture à grosse boucle, chemise noire, bouche aguicheuse, regard lascif... Et je poussai un gros soupir d'aise. Il faudrait que je pense à faire quelques offrandes à tous les dieux de la création, ne sachant pas trop auquel je devais l'arrivée de cette bombe sexuelle dans ma vie.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— J'avais envie de t'offrir un cadeau ce matin.

Je baissai les yeux vers ses mains : vides.

— Je l'ai laissé dans la voiture.

— Ok. Hum... Eh bien... Heu...

Oui, mes pensées étaient en train de divaguer dangereusement vers les suggestions de mes amies. Pourvu qu'il ne m'ait pas acheté un godemiché, je n'en avais vraiment pas envie. Vraiment pas. Il allait peut-être me demander d'arrêter de me raser les jambes aussi ? Oh, non, pas ça... Ça gratte quand ça repousse !

— Ça va ?

Il s'était approché de moi pendant que je m'imaginais le pire et je sursautai.

— Tout va bien ! Pfff, bien sûr ! Je vais super bien !

— T'as pas l'air.

— Mais si ! Mais si !

Je gloussai bêtement pour ponctuer ma nervosité, déjà bien présente dans le ton de ma voix.

— Ok, j'aurais pas dû venir, c'est ça ?

— Non, c'est pas ça !

— Ah. Alors y'a bien un truc qui cloche.

— Pas du tout, je suis surprise, c'est tout ! Et puis je savais pas qu'on pouvait se faire des cadeaux, dépenser de l'argent pour l'autre tout ça...

— J'ai pas dépensé un centime.

Je poussai un gros soupir de soulagement. Et me ravisai. Allait-il essayer de me refiler un sex-toy d'occasion ? Pouah ! Le gros dégueulasse ! (Toy d'occas', non, total forbidden, never !)

— Tu flippes encore.

— Non, non, pas du tout, je...

Comme il m'embrassa à ce moment, je ne pus continuer à exposer ma mauvaise foi, et me laissai faire. De toute façon, dès l'instant où il me touchait, je n'étais plus bonne à rien, à part peut-être faire augmenter le taux d'humidité de la pièce. Il me repoussa contre le mur et descendit une main jusqu'à mes fesses. Mes fesses. Pourquoi visait-il cette partie de mon anatomie ? Pourquoi pas mes seins ? Les mecs n'ont pas de seins, mais ils ont des fesses. Est-ce qu'il n'était pas en train de penser à un mec pendant qu'il me tripotait ?

— Sarah, j'ai l'impression d'embrasser une poupée gonflable. Ça te dirait pas de participer ?

— Hem... Comment tu sais, d'abord, ce que ça fait que d'embrasser une poupée gonflable ?

— C'était une image...

— Ok. Bon, on devrait y aller, non ? Tu m'amènes en voiture ?

— C'était le plan.

— Ok, c'est parti mon kiki !

Oui, c'est tout ce que je trouvais à dire. De pire en pire ma pauvre fille. "Mon kiki", sérieusement ? Ce type méritait une médaille juste pour ne pas s'être déjà enfui !

Sandro marchait devant moi, les mains dans les poches, comme toujours. Je n'avais pas été positivement réceptive à son contact, j'avais flippé bêtement, encore une fois. J'accélérai le pas pour me retrouver à son niveau. Je lui pris le bras.

— Tu fais quoi ?

Ok. Ce n'était pas une bonne idée.

— T'as les mains dans les poches, du coup je me rattrape sur ton bras.

— T'as pas peur qu'on nous voit ?

— Oook...

Je laissai retomber ma main. C'était lundi matin, je me prenais un râteau avant même d'avoir avalé un café. Sinon, à part ça, tout allait bien. Je repris ma place de femme obéissante et soumise quelques pas derrière lui. Il s'arrêta subitement et je lui rentrai dedans. Aie ! Mon nez ! Je ne dis rien, j'avais déjà bouleté avec le coup du bras et ma réaction débile. Je n'en menais pas large.

— Tu sais quoi ? Laisse tomber pour ce matin. Je te retrouve au bureau.

Ben alors, c'est pas des façons, ça !

— Tu pourrais au moins te retourner pour me parler. Tu m'as pété le nez en plus.

— Sarah Jones, vous commencez à me taper sur les nerfs.

— J'ai rien fait !

— À tout à l'heure.

— Pauv' con !

Oups. Je n'aurais peut-être pas dû lancer cette dernière remarque. Mais il n'avait qu'à pas me laisser en plan ! Je le laissai s'éloigner, impassible, persuadée pourtant qu'il avait très bien entendu mon insulte. Nouveau mantra obligatoire : "Je ne dois pas insulter le type qui me fait grimper aux rideaux." Je risquais donc de voir l'accès à son corps interdit pour la journée. Crotte ! Je faisais vraiment toujours tout de travers. À sa place, je me serais barrée depuis longtemps avec une frappingue comme ça en face... Il avait la patience d'un saint si on y regardait de plus près.

J'arrivai au bureau juste après lui, il était encore en train de s'installer. J'avais un mea culpa à faire. Il ne se retourna pas en m'entendant entrer. Premier mauvais signe. Je m'approchai doucement et me plaçai derrière lui, passant un bras autour de sa taille. Ce n'était pas une très bonne idée en soi, car là, j'avais surtout envie de glisser la main sous la ceinture de son pantalon. Bon, ça serait pour plus tard. Du moins, je l'espérais. Il allait peut-être me couper les vivres pour me faire payer mon attitude de sale gamine ?

— Hey, ça va ?

— Je vais bien, Sarah, j'ai juste du mal à te suivre et ça commence à me gonfler sérieusement.

— Désolée.

— Ouais.

Il enleva mon bras sans chercher à être tendre ou délicat. Merde, c'était la première fois que je le voyais faire la tronche comme ça. Je ne pensais même pas qu'il était capable d'être vraiment vexé. Je veux dire... Sandro, c'est un mec, pas une gonzesse qui allait me répondre : "C'est pas ce que tu as dit mais la façon dont tu l'as dit." Je soupirai et décidai de le laisser faire du boudin dans son coin. Même si ma conscience tapait du pied dans ma tête pour me signifier que c'était quand même pas mal de ma faute.

La matinée se passa de façon très professionnelle. Trop. Il ne jeta pas un seul regard vers moi. Mais j'avais un plan, un plan diabolique, hé hé hé ! Puisqu'il s'était fermé comme une huître, j'allais tenter de l'attirer dans mes filets d'une autre façon.

J'attendis que ce soit presque l'heure du déjeuner et que les locaux soient déserts pour au moins une heure. Je défis discrètement les boutons de mon chemisier jusqu'au nombril. Je me levai et passai derrière le bureau de mon assistant, qui m'ignorait toujours superbement. Je me penchai juste à côté de lui.

— Excuse-moi, je t'emprunte un stylo.

Il avait la tête juste entre mes seins. Il se recula un peu. Mince, je pensais que ça aurait suffi à faire tomber ses barrières. Bon. Tant pis. Plan B. Je pris un stylo dans son pot à crayon et m'assis sur son bureau, juste à côté de lui. Je croisai les jambes à la Basic Instinct (sauf que moi, j'avais encore ma culotte... Mais plus pour longtemps si mon plan fonctionnait). Je plaçai le stylo entre mes lèvres et le mordillai négligemment, sans quitter Sandro des yeux, sentant qu'il m'accordait enfin un peu d'attention. Il s'appuya au dossier de sa chaise et croisa les bras. J'attrapai un pan de mon chemisier et le secouai.

— Il fait chaud, ou c'est moi ?

— Ça doit être toi.

Le stylo dérapa et je me griffai la joue. Alors, dans la catégorie sex appeal, les personnes qui ne sont surtout pas nommées sont : Sarah Jones. Et c'est tout. Non mais franchement ! Bastien avait raison, je n'étais pas fichue de draguer ! Sandro souriait. Au moins il avait arrêté de faire la tête. Je me penchai un peu en avant pour lui offrir une meilleure vue sur ma poitrine, déjà étalée comme du poisson frais à la criée. Mais il ne réagit pas. Ce type avait un bouton off, ou quoi ? Si c'était lui qui avait tenté de me séduire, je serais sûrement déjà en train de jouir. Je rendis les armes.

— Ok. J'aurai essayé. Je vais sortir déjeuner.

— Vous abandonnez vite, Sarah Jones.

— Arrête, t'as même pas l'ombre d'une réaction. Je sais que je suis une piètre dragueuse mais tu

aurais pu faire semblant.

Il prit ma main et la plaça sur son entrejambe. Je souris de toutes mes dents. Il avait une réaction. Merci, je n'étais pas complètement nulle !

— Pourquoi tu fais rien alors ?

— Je sais plus quoi faire avec vous, Sarah Jones. Dès que je tente quelque chose, ça vous fait flipper.

— Je t'ai dit que j'étais désolée.

— C'était quoi ton problème ce matin ?

— Heu... Non, ça, je peux pas te le dire. Mais fais-moi confiance, c'était bête.

— Sarah...

— On pourrait passer à autre chose ?

— Non. Soit tu vides ton sac, soit...

— Quoi ? Tu vas vraiment me refuser tes faveurs sexuelles parce que je ne veux pas déballer le gros bordel qui règne dans ma tête ? On n'est pas à la maternelle...

— J'attends.

— Eh bien, tu peux attendre. Bon appétit, je vais manger !

Il ne me laissa pas me lever et m'attira sur ses genoux. Ah. Enfin !

— Si je te touche là, dit-il en passant sa main sous ma jupe, je vais pouvoir te faire cracher le morceau.

— Essaye...

— Sarah Jones, vous pensez vraiment que je vais vous faire jouir sans obtenir ce que je veux avant ?

Il avait commencé à me caresser à travers le tissu de ma culotte. Je n'étais plus tellement en mesure de discuter. Mais je voulais qu'il aille plus loin. Il était dix fois plus fort que moi à ce petit jeu, je devais bien l'admettre.

— Est-ce que tu aimerais que je te fasse jouir avec mes doigts, Sarah, ou tu préférerais ma langue ?

Je ne pus que gémir pour toute réponse. Il savait exactement comment me faire réagir. Ce type me

connaissait mieux que moi-même. Je réussis à formuler deux mots dans un soupir.

— Ta langue...

— C'était quoi ton problème ce matin ?

Il avait retiré sa main. Frustration.

— C'est dégueulasse ce que tu fais ! C'est du chantage !

— C'est exactement ça. Alors ?

Je levai les yeux au ciel et pesai le pour et le contre. D'un côté, j'allais probablement me ridiculiser si j'avouais mon flip matinal. Mais dans la foulée, j'aurais un superbe orgasme pour me faire oublier mon humiliation. De l'autre, je gardais un peu de crédibilité, ce qui, au point où j'en étais, n'était pas du luxe. Mais je devrais me satisfaire moi-même... Ah. En voilà une idée ! Si avec ça je n'arrivais pas à l'allumer, je faisais le serment de m'auto-priver de sexe pendant au moins une semaine !

Je me rassis sur son bureau et fis pivoter sa chaise pour qu'il soit face à moi. Je posai mes chaussures à talons sur ses cuisses, écartant les miennes dans la manœuvre. Il me regardait d'un air intrigué, mais sans plus. Je me penchai un peu en arrière, prenant appui sur une main. Je tendis mon autre main vers Sandro :

— Tu lèches ou je m'en occupe ?

— Tu fais quoi, là ?

Je haussai les épaules.

— Tu m'as bien chauffée, et maintenant je vais éteindre l'incendie comme une grande.

Je le vis déglutir. Il essayait de rester impassible mais je voyais bien qu'il commençait à perdre ses moyens. J'étais une allumeuse de choix quand je voulais bien m'y mettre ! On allait voir qui aurait le dernier mot, monsieur j'utilise le sexe comme une arme ! Il ne prit pas ma main, je passai donc la langue sur mes doigts en le vrillant des yeux. Il se dandina discrètement sur sa chaise, mais pas assez pour que je ne m'en aperçoive pas.

— Un peu à l'étroit dans votre pantalon, Monsieur Novelli ?

Il ne répondit pas, il devait sentir le goût de la défaite cuisante arriver alors que je sentais déjà celui de la victoire ! Je passai la main sous ma jupe puis sous ma culotte. Je commençai à me caresser sans le quitter des yeux. Qu'il me regarde m'excitait encore plus ! Quelle petite cochonne j'étais devenue depuis que je le fréquentais ! J'exagérais mes gémissements, ruse de sioux pour le faire réagir. Il se leva en pestant et se jeta sur moi :

— Putain, Sarah Jones, laissez-moi faire !

Je ne pus m'empêcher d'éclater de rire. J'avais gagné très facilement finalement ! Il avait suffi d'y mettre un peu de cœur ! Il défit sa ceinture et m'aida à enlever ma culotte. Il hésita un moment en me détaillant d'un regard appuyé. Je lâchai un soupir de plaisir. C'était toujours comme ça, je comprenais enfin la chanson qui parlait des yeux révolvers. Ils étaient là en face de moi et pouvaient, à eux seuls, provoquer la fonte de tous les icebergs. Et une catastrophe climatique dans la foulée. Ah. Oui. Non, ce n'était pas top ça. Je me concentraï à nouveau sur mon amant qui attendait je ne sais quoi pour se mettre à la tâche.

— Sandro ?

— Hum...

— Tu attends quoi pour me baiser ? Que je meurs de vieillesse sur ton bureau ?

Il me sourit.

— Je me demandais si je n'avais pas l'avantage maintenant...

— Baise-moi et je te dirai tout ce que tu veux.

Il me pénétra aussitôt. Ben voilà, c'était pas compliqué. Sauf qu'après seulement deux ou trois petits coups, il s'immobilisa.

— Et merde !

— Quoi ?

Il se retira et se rhabilla, me tendant ma culotte.

— Lila nous a vus.

— Quoi !?!

— Elle était là. Rhabille-toi, je vais lui parler.

— Certainement pas !

— Pourquoi ?

— Il faut tout nier !

— Sarah, que penses-tu pouvoir nier dans "Baise-moi" ? Parce que je suis sûr qu'elle t'a entendue.

— Non mais attends, on va pas se mettre à paniquer parce que Lila a cru voir ou entendre quelque chose !

Cette morue ne perdait rien pour attendre. Qu'est-ce qu'elle était venue foutre dans mon bureau ? Elle venait pisser autour de Sandro pour marquer son territoire, à tous les coups ! Maintenant j'étais frustrée, en colère, inquiète, et j'avais des envies de meurtres. Sandro sortit pendant que je me rendais présentable. Je n'étais même pas surprise. Quelque part, je devais m'y attendre. À force de se sauter dessus n'importe où, et en particulier au bureau, il fallait bien que ça arrive. Mais Lila... Autant dire qu'elle devait déjà être en train de répéter ce qu'elle avait vu, et entendu, au big boss. Je pourrais peut-être commencer à ramasser mes affaires, ce serait toujours ça de pris. J'avais besoin d'un nouveau mantra en urgence : "Je ne dois pas coucher avec mon assistant au bureau." Non, il fallait plus précis : "Je ne dois pas coucher avec mon assistant sur son bureau". Damned !

Sandro revint rapidement.

— Je ne l'ai pas trouvée.

— Tant pis. Faut assumer maintenant.

— Sarah, tu peux perdre ton job.

— Et alors ? J'en trouverai un autre. Je regretterai surtout mon assistant.

Il fronça les sourcils et se plaça devant moi.

— Tu perdrais ton travail pour moi ?

Je le ferais ? Est-ce que je troquerais mon travail contre un plan cul ? Est-ce que Sandro était juste ça pour moi ? Je ne sais pas si c'est la situation de crise qui m'insuffla cette lucidité soudaine, mais je réalisai, tout en observant Sandro, que non, il n'était pas qu'un plan cul. Quand était-il devenu plus que ça ? Je n'arrivais pas à mettre le doigt sur le moment précis.

— Sarah ?

— Quoi ?

— Tu perdrais ton travail pour moi ?

— Oui.

Il m'embrassa. Comme personne ne l'avait fait. Même pas lui. Merde alors, si j'avais su que je gagnerais la meilleure galoche que j'ai jamais eue, je lui aurais dit ça avant ! N'était-ce pas ironique d'avoir reçu la meilleure pelle de ma vie par l'amant de la pire ? Je ricanai (encore) bêtement et je sentis Sandro sourire. Il finit par s'écarter. Il passa doucement son pouce sur mes lèvres, ouhla... Quelqu'un a monté le chauffage ? On ne sait jamais avec ces trucs collectifs, ça se dérègle tout le temps.

— Sandro ?

— Hummm ?

— Arrête. Elle pourrait revenir.

— On s'en tape. Si ça se complique c'est moi qui démissionnerai.

— De toute façon, si je pars t'as plus de boulot.

Il rit à ma blague vaseuse. Le chauffage + le pouce + le rire... Mais non, ce n'était vraiment pas le moment de violer mon assistant. Je pris une profonde respiration et le repoussai doucement.

— On devrait se mettre à bosser. On avisera pour Lila.

— Embrasse-moi, Sarah.

Quand il me parlait comme ça, une grosse boule remontait dans ma poitrine et je n'aurais pas été étonnée de voir des petites ailes me pousser dans le dos. Je passai ma main dans ses cheveux et l'embrassai le plus passionnément possible. J'avais les sourcils froncés tellement je me concentrais pour que ce baiser soit dans son top cinq. Et bien sûr, je ne réussis pas à me la boucler.

— Alors, c'était une sacrée pelle, hein ?

— Sarah Jones, vous êtes vaniteuse.

— Mais encore ?

— Oui, c'en était une.

— Dans ton top five ?

— Tu es vraiment en train de me poser la question ?

— Allez, dis-moi !

— Tu es hors catégorie, Sarah.

— Pourquoi ?

— Je vais m'acheter un sandwich, tu veux quelque chose ?

— Pourquoi je suis hors catégorie ?

— Non ? Rien ? Même pas une salade ?

— Sandro !

— À plus tard, future ex-patronne.

Il me laissa là sans plus d'explications. J'étais sûre qu'il avait fait exprès d'attiser ma curiosité parce que je refusais de lui dévoiler mes stupides pensées de ce matin. Je décidai de l'ignorer à son retour, il finirait par craquer. Moi, je tiendrai bon pour une fois ! Mais je n'eus pas tellement l'occasion de tester ma résistance en tant que prisonnier de guerre. Julie m'appela juste après le déjeuner.

— Le patron veut te voir, Sarah. Maintenant.

— Ok... Heu... Merci... J'y vais...

Je raccrochai, mal à l'aise. Lila-la-morue-collabo n'avait pas perdu de temps. C'est maintenant que j'allais pouvoir tester ma vraie résistance. Je décidai de m'en tenir au plan initial que j'avais proposé : tout nier en bloc. Je ne batifolais pas avec mon assistant. Voilà un mantra parfait pour l'occasion, allez on le dit haut et fort et on y croit !

— Je ne batifole pas avec mon assistant.

— J'espère bien que si.

Mince, Sandro était là, je l'avais oublié, lui...

— Le boss m'attend. C'est mon nouveau mantra.

— Ton mantra ?

— Mais oui, à force de le répéter, on y croit. Essaie, tu verras, ça marche.

— Ok. J'aime baiser ma patronne.

— Pfff, c'est pas un mantra ça, c'est déjà la réalité. Bon allez j'y vais. Souhaite-moi bonne chance.

— Je viens avec toi.

— Ça va pas, non ? Autant écrire coupable sur nos fronts et me coller un gros A rouge sur la poitrine !

— C'était plutôt pour les adult...

— Je sais ! Bref, à plus tard.

Je sortis de mon bureau, regonflée de confiance, répétant mentalement mon mantra en boucle. Ma confiance diminua de moitié quand je me retrouvai devant la porte du bureau du big boss. Et elle était partie se faire un bronzage intégral à Ibiza quand je m'assis en face de lui. J'essayai de ne pas avoir l'air coupable, ni honteuse. Et du coup, je souriais trop, c'était flippant de me voir dans le reflet de ses lunettes (radin, il aurait pu s'en payer des antireflets quand même).

— Sarah, je suis désolé de vous ennuyer avec ça, mais on m'a rapporté une rumeur. Je ne prête pas

vraiment de crédit à ces bruits de couloirs. Mais je me dois de vérifier par moi-même, vous comprenez ?

— De quoi s'agit-il, Monsieur Walter ?

— Est-ce que vous entretenez une relation avec votre assistant, Monsieur Novelli ?

— Pardon ? répondis-je de mon ton le plus choqué possible, yeux écarquillés et bouche en "o" inclus.

— Je sais, c'est très indiscret. Mais vous devez comprendre qu'il est interdit pour un cadre de l'entreprise de fréquenter un élément qui lui est inférieur dans l'organigramme.

— Je sais tout ça, monsieur, et non, la réponse est non !

— Bien, je serais désolé de devoir le transférer si cette rumeur s'avérait fondée. Et je ne pourrais plus vous garder, vous comprenez ?

— Ça ne vous regarde pas, mais si vous voulez tout savoir, j'ai un petit ami, monsieur. C'est très insultant qu'on me prête une liaison !

— Ah, très bien, Sarah ! À la bonne heure !

— Et vous le connaissez, je suppose. Il s'agit de Marc Hamont.

— Bien sûr ! C'est un nouvel élément qui a intégré l'équipe qui travaille sur la nouvelle enseigne ! Très bien je vois que nous n'avons aucun problème à résoudre ici. Je vous laisse retourner à votre travail !

Sur le chemin de mon bureau, je réactivai mon cerveau. Pourquoi avais-je voulu donner des détails ? Pourquoi avais-je cité le seul type gay qui embrassait comme Bob l'éponge ? Pourquoi n'avais-je pas pu la boucler ? J'aurais pu dire "J'ai un petit ami." Et m'arrêter là ! J'aurais gagné en crédibilité pour nier ma relation avec Sandro, mais je ne me serais pas mise dans une mouise noire ! Je regagnai mon bureau en mode zombie, y laissant tomber ma tête à plat, fidèle aux bonnes habitudes.

— Il t'a virée ?

Mince, je n'étais toujours pas habituée à la présence de mon assistant.

— Pire.

— Pire que te virer ? C'est quoi ?

— Je lui ai dit que nous n'avions pas de relation, et il m'a crue.

— Ok. Et ça, c'est pire ?

— Pour être crédible j'ai dit que j'avais un petit ami.

— D'accord...

— Marc. J'ai dit que c'était Marc.

— Ah.

Je tapai trois coups sur le bureau avec mon front et Sandro m'interrompit avant le quatrième.

— C'est pas grave. C'est rien ça.

— Je suis sûre qu'il va en parler autour de lui.

— Et alors ?

— Sandro, parfois tu es brillant. Mais des fois j'ai l'impression de parler à une moule avariée.

Marc n'est pas au courant. Je vais passer pour une mythomane.

— Appelle-le.

— Attends, tu veux que je l'invite à sortir ?

— Pourquoi pas ?

— Heu... Tu ne vois vraiment pas ?

— Sarah, il est gay. Tu ne risques rien avec lui si ce n'est d'attirer la convoitise des autres femmes.

— Et de certains hommes...

— Tu recommences avec ça ?

— Ok, c'est bon, j'arrête. Mais je ne l'appelle pas.

— Fais comme tu le sens. Mais si ton patron se rend compte que tu as menti, il ne lui faudra pas longtemps pour deviner la cause de ce mensonge. Quand on n'a rien à se reprocher, on ne raconte pas de conneries.

— Ouais... Fait chier... Mais ça te dérange pas que Marc soit officiellement mon petit ami ?

— Pourquoi ?

— Ben...

— Tu m'as bien fait comprendre que nous n'étions pas un couple, je ne vois pas où est le souci.

— Ah.

Je n'arrivais pas à cacher ma déception. Je pensais qu'on avait passé ce stade et qu'on était un couple. Enfin, un couple de baise, quoi. Ça doit exister ça. Bonjour, vous êtes en couple ? Oui, mais juste pour baiser.

— Je l'appelle, pffff.

Je trouvai la carte de Marc dans mon sac après cinq minutes de fouilles archéologiques, refusant de demander à Sandro s'il avait gardé son numéro. Marc décrocha rapidement, je n'avais pas préparé de speech.

— Marc Hamont, j'écoute.

— Marc !

Voix suraiguë, tremblement, trop enthousiaste. On prend les mêmes et on recommence.

— Bonjour, Marc, c'est Sarah, la cheville tordue, repris-je une octave en dessous.

Remplacer cheville par, au choix (rayer les mentions inutiles) : fille, folle, psychopathe.

— Sarah ! Comment allez-vous ?

— Très bien. Je me demandais... Ça vous dirait de sortir un soir ?

— Avec plaisir. Quand préférez-vous qu'on se voie ?

— Ce soir ?

— Eh bien... Heu... Oui, d'accord, ce soir.

Comment passer pour une désespérée en moins de cinq minutes ? Un livre de Sarah Jones, bientôt dans les bacs.

— Super ! Je vous envoie l'adresse du restaurant par SMS et on s'y retrouve pour vingt heures ?

— Très bien. À ce soir, Sarah, j'ai hâte d'y être.

— Oui, oui, moi aussi, c'est ça.

Et je raccrochai. Merde. Merde. Merde. Qu'est-ce qu'on faisait à un rendez-vous galant avec un homo quand on n'avait ni couilles, ni bite ? Je me tournai vers Sandro avec un grand sourire. Il sentit aussitôt le coup fourré.

— Quoi ?

— Tu pourrais pas me donner deux ou trois conseils ?

— À quel sujet ?

— Ben... Je fais quoi ce soir avec ton ex ? Je veux dire... Il me fait du gringue mais il n'est clairement pas intéressé par moi, d'après ce que tu me dis.

— Te prends pas la tête, il fait très bien semblant.

— Ça, c'est toi qui le dis ! J'ai eu l'impression d'embrasser un poulpe agonisant !

— C'est bizarre, dans mon souvenir il se débrouillait plutôt bien...

Je fermai les yeux et pris une grande respiration, toujours dans l'espoir de garder mon calme.

— Finalement, j'ai pas tellement envie qu'on parle de tes ébats avec Marc...

— Ok. C'est toi qui as demandé.

— Pas vraiment, la conversation m'a échappé.

— Tu le retrouves où ?

— Tu vas nous suivre ?

— C'était juste comme ça...

— Je vais l'inviter au resto, d'ailleurs faut que je lui envoie l'adresse.

Sous son air décontracté, genre "rien ne m'atteint, je suis grunge dans mon look et dans ma tête", je voyais bien que Sandro n'était plus tellement emballé par cette histoire. Mais c'était son idée après tout. J'étais en train de taper le SMS quand Lila-la-morue fit une apparition.

— Alors comme ça, vous n'êtes pas ensemble ?

De quoi elle se mêle, la fouille-merde ?

— Sarah pensait que j'étais intéressé, elle s'est trompée. C'était juste un malentendu.

J'ouvris la bouche pour protester et, pour une fois, je réfléchis. J'avais intérêt à suivre son scénario, aussi peu flatteur soit-il pour moi. Je voyais bien qu'il prenait plaisir à me mettre dans cette situation. Lila-la-morue entra et s'appuya au bureau de Sandro, me tournant le dos et offrant ainsi à mon assistant une vue plongeante sur ses mamelles. Je me mis un doigt dans la bouche, mimant une envie de vomir, mais Sandro restait impassible. Ce type était un cyborg pour ne jamais trahir quoi que ce soit !

— T'es toujours libre pour qu'on se voit, alors ?

— Bien sûr, Lila.

— Ce soir ?

— Ok.

Elle attrapa un stylo et une feuille et griffonna quelque chose. J'étais en train d'élaborer un plan pour la liquider et la planquer dans le petit placard qui servait de réserve. Le temps de transporter son corps dans un congélateur, sinon ça allait rapidement puer la vieille morue moisie.

— À ce soir alors, Sandro.

Gna gna gna... Traînée ! Elle sortit en agitant son gros cul de blondasse et me jetant un regard victorieux. Je me retournai vers Sandro.

— C'est quoi, ce qu'elle a écrit ?

— Son adresse.

— Tu vas vraiment sortir avec elle ?

— Si je refuse, elle en tirera des conclusions et ne nous laissera plus tranquilles.

— Ça n'a pas franchement l'air de te contrarier.

— Tu es prise ce soir, de toute façon...

— Ne t'avise pas de l'embrasser ou...

— Sarah Jones, c'est que vous pourriez mordre...

— Ne te fous pas de moi. Sérieusement.

— Et si tu me faisais confiance ?

— C'est en elle que je n'ai pas confiance.

— Je sais me défendre, t'en fais pas pour ça.

— Ça me plaît pas que tu sortes avec elle. Tu vas vite lui dire que ça colle pas. T'as qu'à lui dire que t'es gay !

— Laisse-moi gérer ça à ma façon.

— Si ta façon est à l'horizontale, j'imagine bien...

— T'as pas du travail ?

— Ouais... Et toi t'en auras bientôt plus si tu poses une main ou la langue sur elle. Ou pire : en elle

— Elle peut me toucher alors ?

Je lui lançai ma gomme. Mais je visais si bien qu'il n'eut même pas à faire semblant de l'esquiver. Il se marrait, ce con. Rira bien qui rira le dernier. Mince, c'était quand même son idée de me jeter dans les bras de Marc ! Ah mais oui... Tout s'expliquait !

— Dis-donc, le tombeur, c'est pour avoir les coudées franches avec la morue que tu m'as envoyée dans les bras d'un gay ?

Il sourit pour toute réponse. Heureux sont les ignorants : j'étais à deux doigts de l'émasculer, et il souriait. Le reste de la journée fut ponctué par les regards assassins que je lui jetais et les sourires charmeurs avec lesquels il y répondait.

Je quittai le travail un peu après Sandro. J'avais toujours plus de boulot que lui, c'était sûrement pour ça que j'étais mieux payée aussi... En arrivant chez moi, il m'attendait devant la porte. Je l'ignorai superbement mais, faible femme, je laissai ouvert derrière moi. J'enlevai mes chaussures et me vautrai sur mon canapé. Il m'avait suivie, bien sûr.

— Va me chercher une bière, homme.

Il rit et alla prendre deux bières dans le frigo. Il s'installa à côté de moi et prit mes jambes sur ses genoux. Nous étions le parfait petit couple qui rentrait du travail. Si on mettait de côté le fait que j'allais sortir avec son ex-amant gay et lui avec Lila-la-morue.

— Sarah, fais-moi confiance, je ne ferai rien avec Lila.

— T'as intérêt.

— Sinon quoi ?

— C'est pas compliqué, c'est elle ou moi. Je partage pas, encore moins avec une morue.

Il se pencha et m'embrassa. Bien. Au moins j'avais été claire. S'il se foutait de moi, j'irais voir ailleurs. Si j'en avais le courage...

— Me proposeriez-vous une relation exclusive, Sarah Jones ?

— Je pensais qu'on était déjà d'accord à ce sujet.

— Ok. Alors pourquoi tu t'inquiètes ?

— D'accord, j'arrête de m'inquiéter. Vous allez où ce soir ?

— En boîte.

— Ouais... L'endroit parfait pour une relation platonique !

— Toutes les filles n'allument pas les mecs comme tu le fais, tu sais.

— Alors ça ! C'est petit ! Je t'ai déjà dit que c'était pour un pari !

— Et tu penses que c'est mieux ?

— Tu devrais t'estimer heureux que ce soit tombé sur toi !

— Je m'estime heureux, Sarah Jones. J'aimerais juste pouvoir montrer à tout le monde que je le suis.

Merde. Une déclaration, je m'y attendais pas. Voilà pourquoi on était bien plus doués à faire d'autres trucs que parler... Je ne répondis rien, tout simplement parce que je n'avais rien à répondre. Mais je l'embrassai à la place, selon mon nouveau mantra : "Les actions valent mieux que les mots."

Je regardai l'heure en poussant un énorme soupir exagéré.

— Bon, je vais me préparer, j'ai rendez-vous dans moins de deux heures.

— Tu m'as toujours pas dit où vous allez...

— On va au Fleur de Lys.

— Tu te fiches pas de lui !

— Quitte à aller au resto, autant que ce soit bon.

— Tu as l'intention de l'inviter ?

— Qu'est-ce que ça peut te faire ?

— Rien.

— Bon, laisse-moi aller me préparer.

— Tu vas mettre le paquet ?

— Je te rappelle que c'est ton idée, tu veux pas que je me colle une verrue sur le nez, quand même ?

— Mets le paquet, Sarah Jones, que je puisse en profiter avant que tu partes.

— Tu vas rester pendant que je me prépare ?

— Ça t'ennuie ?

— Non. Je vais sous la douche.

Bizarre. Avoir Sandro chez moi pendant que je faisais ma petite vie... C'était vraiment bizarre. Ça avait un petit goût de normalité qui n'était pas désagréable du tout.

J'étais déjà sous la douche quand j'ai senti sa présence dans la pièce. Je me retournai en sursautant et passai la tête derrière le rideau.

— Espèce de voyeur !

— J'ai rien vu encore. Ton rideau et les petits canards me cachent le paysage.

J'ouvris le rideau pour qu'il puisse se rincer l'œil. Littéralement puisque je dirigeai le pommeau vers lui, accidentellement bien sûr.

— Oups...

— Ne me provoque pas, tu n'as pas franchement le temps si tu veux te rendre désirable.

— Mais quel gentleman ! Dégage de ma salle de bain, satyre !

— Avec plaisir, je vais faire un somme sur ton lit.

— Te gêne pas pour moi surtout, fais comme chez toi !

Je riais tout en me savonnant. Je l'avais bien eu sur ce coup, pour une fois que j'avais un peu l'avantage, aussi puérile soit mon attitude. Quand je le rejoignis dans ma chambre pour m'habiller, une minuscule serviette autour de moi, il était vautre sur mon lit, torse nu.

— Ciel ! Un homme nu dans ma chambre !

— Tu as trempé mon t-shirt.

— Si j'avais su, je t'aurais entièrement arrosé.

Je me plantai devant mon armoire mais je n'eus pas le temps de l'ouvrir, il m'attrapa par la taille et me jeta sur le lit. Ma serviette était restée devant l'armoire, elle. Il m'embrassa tout en commençant à laisser traîner ses mains un peu partout sur moi.

— Je n'ai pas le temps, Sandro...

— Je peux aller vite...

— Ok, alors au boulot, Flash Gordon, je n'ai pas que ça à faire !

Il rit, et donc, mon corps réagit aussitôt au son de sa voix, comme à chaque fois. Il déboutonna son pantalon et me pénétra dans la foulée. Et une douche pour rien, une ! Il fut brutal et rapide. Je n'eus pas le temps de dire "orgasme" qu'il était déjà là. Effectivement, nous pouvons dire que nous avons tiré un coup vite fait entre le fromage et le dessert... Mais la rapidité n'enlève pas l'intensité et il me fallut plus de temps pour m'en remettre que l'acte en lui-même.

— Bon allez, faut que je m'habille. Tu devrais partir, Sandro, je ne vais pas avoir envie d'y aller si tu es dans le coin.

— Sois sage, Sarah, pas de bêtise ce soir.

— Je croyais qu'il était gay et que je ne risquais rien ?

— C'est pas une raison.

— Tu réfléchiras la prochaine fois avant de m'inciter à sortir avec l'un de tes ex.

— Mon ex, pas l'un de mes ex.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je n'ai eu qu'un partenaire masculin.

— Ah... Pourquoi ?

— J'y vais.

Il m'embrassa, récupéra son t-shirt et sortit. C'était tout lui ça : mystérieux là où il n'y avait aucune raison de faire du mystère. Ah, maintenant je me mettais à parler de lui comme si je le connaissais depuis toujours !

Je mis ma petite jupe plissée très écolière et un chemisier dont je ne fermai pas les boutons du haut. Je laissai mes cheveux retomber librement dans mon dos et ne fis pas trop de chichi pour le maquillage. Je n'avais aucune envie de tenter de séduire un homo. J'avais assez d'autres occasions pour me ridiculiser.

J'arrivai avec un peu d'avance au restaurant, j'avais réservé la table à mon nom. Il entra à peine cinq minutes après moi et toutes les femmes présentes dans la salle restèrent bouche bée. Oui, il ressemblait vraiment à Ian Somerhalder, sans aucun doute. J'avais oublié ce détail et j'en fus moi-même baba.

— Sarah ! Comment allez-vous ?

Il s'installa en face de moi, tout sourire.

— Ian... Heu, Marc, pardon !

— Aucun souci, on me fait souvent la remarque. Vous m'attendez depuis longtemps ?

— Je viens d'arriver, mais on pourrait se tutoyer ? Après tout, tu as déjà mis ta langue dans ma bouche si je me souviens bien, on peut dire qu'on se connaît assez pour le "tu".

Il rit, gêné. J'avais tellement l'habitude de parler sans tabou avec Sandro que j'oubliais que ce n'était pas comme ça que communiquaient les gens normaux. Nous commandâmes et discutâmes de tout et de rien. À un moment du repas, il posa sa main sur la mienne. J'en étais à mon deuxième verre de vin, je n'avais donc techniquement aucune excuse pour ce qui suivit.

— Marc, je sais que tu es gay, juste gay. Je ne sais pas trop pourquoi tu voulais sortir avec moi, mais je me doute que ce n'est pas pour ce que j'ai entre les jambes.

Il s'étouffa avec sa bouchée de risotto et mit deux minutes à reprendre son souffle.

— Désolée, je ne voulais pas te choquer... Mais je m'interroge...

— Sandro t'a parlé ?

— On peut dire ça. Et puis bon, ne le prends pas mal mais quand tu m'as embrassée... C'était...

— Oui, je sais, désolé. Pourquoi as-tu accepté de sortir avec moi en sachant ça ?

— Si tu me disais d'abord pourquoi Sandro est un fléau ?

— Ah. Ça. Je ne sais pas trop...

— Tu en as déjà trop dit. Lâche le morceau, ça te fera du bien, on dirait que tu gardes pas mal de rancune.

— Bon, ok. Alors je l'ai dépuclé et il m'a plaqué une semaine après.

Cette fois, c'est moi qui manquai m'étouffer.

— Attends, Sandro était vierge ?

— Vierge dans le sens gay du terme.

— Ah. Okay... Donc... Tu lui en veux parce que... ?

— J'ai l'impression qu'il s'est servi de moi pour tester ses attirances sexuelles. J'étais pas mal accro à lui. Et puis il m'a quitté en me disant que, finalement, il aimait trop les femmes pour rester avec un homme.

— Je vois. Tu lui en veux encore ?

— Je suis passé à autre chose, mais son attitude n'a pas été correcte. Il aurait pu se poser la question avant.

— Dis-toi que tu resteras sa première fois.

— Et sa dernière, probablement.

— Probablement.

— Vous êtes en couple ?

— Pas vraiment. C'est comme qui dirait interdit dans la boîte vu qu'il bosse sous mes ordres.

— Ah oui, c'est vrai. Il sait que tu es là ce soir ?

— C'était son idée.

— Bizarre.

— Je sais, j'ai trouvé aussi.

— Il t'a raconté quoi sur moi ?

— Que tu cherchais à avoir une couverture avec les femmes.

— Il a raison, tu as vu comment j'embrasse... Je n'arrive vraiment pas à faire semblant.

— Mais pourquoi ne pas faire ton coming out, tout simplement ?

— Ma mère ne s'en remettrait pas... Je ne peux pas lui faire ça.

— C'est ta mère, elle t'aime comme tu es, non ? L'amour maternel c'est genre... inconditionnel.

— Pas dans ma famille. Et je ne parle pas de mon père.

— Donc ton plan c'est de te cacher toute ta vie ?

— Plus ou moins, toute leur vie en tout cas.

— Tu as quelqu'un en ce moment ?

— J'avais... Il m'a largué la semaine dernière.

— Merde, désolée. Pourquoi ? Heu, pardon, c'est pas mes affaires.

— Ça ne me dérange pas d'en parler. C'est justement parce que je refuse de le voir en public.

— Je le comprends.

— Je sais, mais bon... Bref. Il refuse de me voir, de me parler. C'est un pote de Sandro, d'ailleurs. C'est comme ça que je l'ai rencontré.

— Ah tu vois, t'as pas tout perdu avec Sandro !

— Enfin bon...

— Tu sais, c'est vraiment con que tu sois gay parce qu'avec ton physique, t'aurais l'embarras du choix avec des nanas comme moi. Je suis super fan de Ian.

— On me l'a déjà dit. Merci... Je crois...

— Bon. C'est quoi ton plan pour récupérer ton mec ? Comment il s'appelle ?

— Stéphane. J'ai pas de plan.

— J'en ai un ! Mais tu dois m'aider de ton côté.

— Je t'écoute.

— T'as besoin d'une couverture gonzesse, moi j'ai besoin d'un faux petit ami.

— Pourquoi ?

— On nous a pris en flag avec Sandro et cette petite pétasse de Lila-la-morue nous a balancés. Je sais pas pourquoi, me demande pas, j'ai dit à mon boss que c'était toi mon copain.

— Ah oui. Je vois. Donc maintenant faudrait qu'on se montre un peu histoire de passer pour un couple.

— Exactement !

— Et pour Stéphane, tu proposes quoi ?

— C'est un pote de Sandro... Dis-moi, il va au Topaze le samedi soir ?

— Oui, j'allais avec eux avant, tous les samedis.

— Bien. Je m'en doutais, c'est là que j'ai rencontré Sandro. Donc, ça te dirait qu'on sorte en boîte samedi soir ?

— Dis-m'en plus.

— On va s'afficher tous les deux, et rendre jaloux ton Stéphane. S'il ne t'a quitté que parce que tu ne voulais pas faire ton coming out, il reviendra en rampant.

— Je ne suis pas sûr que ce soit une bonne idée. Tu as vu que je ne suis pas doué pour faire semblant...

— T'as toute la semaine pour te faire à l'idée. Et puis on va juste flirter, tu n'auras qu'à imaginer que j'ai tout ce qu'il faut entre les jambes, des poils sur les mollets et une pomme d'Adam.

— T'es complètement dingue, tu sais ça ?

— Il paraît... Alors, deal ?

— Deal.

— Génial. J'ai hâte de découvrir la tête de mes amies quand elles vont me voir débarquer avec Ian Somerhalder !

— Je répète, t'es dingue.

Le repas se passa très bien, nous nous trouvâmes des points communs (en dehors de Sandro bien sûr, sujet que nous avons prudemment évité), et j'ai passé un agréable moment en la compagnie de Marc. Oui, j'arrivais maintenant à l'appeler Marc. Mon mantra du moment : "Mon petit ami est gay, mais c'est le sosie de Ian Somerhalder, j'ai de la chance." Allez on y croit, c'est positif tout ça !

Je rentrai chez moi, sagement, à vingt-trois heures. Sandro m'attendait à son poste, devant ma porte.

— Salut, bel inconnu.

— Alors, ta soirée ?

— Très instructive.

Il s'approcha de moi et passa la main sous ma jupe.

— Tu te la joues écolière innocente ?

— C'est l'idée.

Il glissa sa main sous ma culotte pendant que je sortais mes clefs. J'étais déjà en train de gémir de plaisir avant même d'être à l'intérieur (oh, à l'intérieur... coquine...). Une fois dans mon appartement, il me plaqua contre la porte, ce qui la fit claquer.

— Vous m'avez manqué, Sarah Jones.

— Tu ne t'es pas amusé avec Lila-la-morue ?

— Elle n'est pas toi.

— Heureusement, j'ai un cerveau, moi !

— C'est pas vraiment ton cerveau qui m'intéresse, là...

Il illustra ses propos en me déshabillant. J'essayais de le déshabiller en même temps mais avec ses doigts à nouveau en moi, j'avais du mal à me concentrer sur ma tâche. Je ne sais pas pourquoi, j'avais envie qu'il me prenne tout de suite sur le palier. Si, je savais très bien pourquoi...

— Sandro... Maintenant...

Il m'attrapa par la taille et m'allongea sur le sol sans ménagement. Il termina de défaire sa ceinture et, quelques secondes après, il était en moi, m'arrachant un gémissement.

— Dis-moi comment était ton rencard.

— Marc est un canon, je l'ai maté en bavant toute la soirée.

Il redoubla la vigueur de ses coups de hanches et je gémis plus fort.

— Je lui ai fait une pipe sous la table au restaurant.

— Putain, Sarah, tu veux vraiment que je te baise comme un sauvage...

— Des promesses...

Il m'obligea à remonter les genoux contre ma poitrine et je criai lorsqu'il s'enfonça plus profond. La baise bestiale, y'a pas à tortiller du cul pour chier droit, c'est le must.

— Comment était ta soirée, Sarah Jones ?

— Merdique, elle était merdique ! répondis-je en gémissant.

— Et maintenant ?

— Maintenant, Sandro, baise-moi et ferme-la.

— Sarah ?

Ma voisine, Madame Martin, trouva le moment opportun pour taper à la porte. Sandro s'immobilisa mais le regard que je lui lançai le fit reprendre son rythme immédiatement.

— Sarah, ma petite, je vous ai entendue rentrer.

— Oui, Madame Martin ? criai-je pour masquer les gémissements.

— C'est au sujet de Patapouf, je le trouve un peu déprimé j'avais envie d'en parler...

— Ça aurait été avec plaiiiiiir, mais je suis un peu occupéééééé...

— Vous êtes sûre, vous n'avez pas une petite minute ? Il est si taciturne.

— Noooooooooon, madame Martin, vous tombez plutôtôtôtôt maaaaaaal...

— Vous allez bien, Sarah ? Vous allez une drôle de voix...

— Je suis en train de baiser, Madame Martin !

Ma voisine de soixante-quinze ans poussa un petit cri horrifié. Mais suite à ça, nous avons eu la paix et j'ai pu jouir tranquillement. Sandro avait l'air aussi choqué que ma voisine.

— Quoi ?

— Tu viens de dire à cette pauvre femme...

— Ouais, on s'en tape, continue.

Il éclata de rire tout en reprenant son dur labeur et je me joignis à ses rires, en ayant l'orgasme le plus farfelu de l'histoire. Sandro s'allongea sur moi, essoufflé. Note pour plus tard : éviter les horaires de sortie de Patapouf pour me montrer dans le couloir. Et vérifier que ma voisine n'y était pas restée d'une attaque cardiaque, sous le choc.

Sandro se redressa et prit appui sur un coude.

— Je n'aime pas que tu sortes avec quelqu'un d'autre.

— Possessif ?

— Complètement.

— Dommage.

— Pourquoi ?

— J'ai rendez-vous avec Marc samedi soir.

— Putain, Sarah, tu fais chier !

— Mais sois pas jaloux, je te rappelle que c'est ton ex, pas le mien ! Et il est cent pour cent gay !

— Pourquoi tu le revois ?

— La couverture ? Faux p'tit copain tout ça... C'était ton plan.

— Non, à la base c'est toi qui as parlé de lui au boss.

— Oui, possible. Mais c'est toi qui m'as...

— Ok. On a compris. Pourquoi tu le revois ?

— Je vais l'aider à récupérer son ex.

— Stéphane ?

— Lui-même.

— Et tu vas t'y prendre comment ?

— Ça ne te regarde pas. Garde juste en mémoire que Marc me voit comme... heu... Voilà, pour lui, je suis un eunuque, sans intérêt.

— Ça ne me plaît pas.

— Et la morue, tu vas la revoir ?

— Non, je me suis comporté comme un enfoiré ce soir. Elle ne veut plus me voir.

— Merci.

J'embrassai mon petit ami, le vrai, en passant les mains dans ses cheveux. J'étais prête pour remettre le couvert.

— On va dans mon lit ? Il fait un poil froid par terre...

— Sarah, tu sais pourquoi tu es hors catégorie ?

— Non...

Il se pencha un peu et me chuchota à l'oreille :

— Parce que tu avais raison...

J'arrêtai de respirer. Il m'embrassa dans le cou, j'attendis qu'il m'en dise plus. Mais il n'ajouta rien et m'aida à me relever. Les fringues en vrac, le cul gelé et les cheveux en pétard, je le suivis jusqu'à ma chambre. Il me déshabilla complètement et m'allongea doucement sur le lit.

— Sandro ?

Il enleva aussi ses fringues et me rejoignit. Une fois allongé à côté de moi il se tourna pour me faire face.

— Oui ?

— À quel sujet ?

— De quoi parlez-vous, Sarah Jones ?

— Te fiche pas de moi. Tu dis que j'avais raison...

— Je suis en train de tomber amoureux de toi.

Mon cœur fit un triple salto dans ma poitrine. Je l'observai attentivement, il était sincère. Je posai ma main sur sa joue et repoussai vers l'arrière une mèche de cheveux. J'avais envie de lui répondre mais aucun son ne voulait sortir. Tout était allé tellement vite, finalement... Alors, je décidai de lui répondre de la façon la plus évidente pour moi. Je descendis ma main pour vérifier : oui, il était déjà prêt à passer à l'action. Je me glissai sur lui et me plaçai à califourchon. Je le guidai et descendis lentement, très lentement jusqu'à l'avoir totalement en moi. Il me prit par la taille et je posai mes mains sur son torse. Je lui fis l'amour, tout simplement. Tendrement, longtemps, sans le quitter des yeux. Il jouit et je me concentrai sur lui et lui seul, je n'avais même pas eu d'orgasme, mais ça m'était bien égal. J'avais envie de lui montrer qu'il comptait beaucoup pour moi. Je ne réussirais pas à lui dire les mots qu'il avait prononcés, pas encore. Et puis tout le monde savait très bien que quand je l'ouvrais, c'était pour raconter des conneries. Le langage du corps ne me trahissait jamais, lui.

Après son orgasme, il s'assit pour me faire face et m'embrassa longuement.

— Ne me quitte pas, Sarah Jones.

— Je n'en ai pas l'intention.

— Bien.

— Et toi, Alessandro, n'en baise plus d'autres.

— Et quand je pourrais en baiser d'autres ? Tu me prends tout mon temps.

— Tant mieux. Reste. Ce soir je veux dire, reste.

Il m'embrassa encore et nous nous allongeâmes. Il se plaça derrière moi et m'enlaça. Je remontai le drap sur nous et nous passâmes notre première nuit ensemble. Il était temps ! Donc, en résumé, j'avais un petit ami officiel mais je ne devais en parler à personne. Ou alors il fallait que je change de job. Non, la situation ne pouvait pas être simple, ça ne serait pas marrant.

Sandro me réveilla une fois cette nuit-là. Normalement, je suis très ronchon si on m'empêche de dormir au milieu de la nuit. Mais il avait su comment s'y prendre pour que j'en redemande au lieu de l'envoyer balader. J'avais perdu un sacré paquet de calories depuis vingt-quatre heures !

Mon réveil nous tira du sommeil et là, par contre, mon amant put profiter de mon humeur matinale exécrationnelle. Comme chaque matin, je donnai un bon coup de poing sur le réveil pour le faire taire et je m'assoupis pour mes quinze minutes de plus réglementaires. Mais ce bourriquot se leva aussitôt et je

ne pus profiter de mon rab.

— Pourquoi tu te lèves ? Il reste quinze minutes...

— Je dois passer chez moi.

Il m'embrassa dans le cou et s'éclipsa. Avant que j'aie le temps de comprendre ce qui se passait, j'entendis la porte d'entrée. Ah ben bien, quelle attitude exemplaire ! Je puais à ce point de la gueule qu'il avait ressenti le besoin de mettre le plus de kilomètres possible entre nous ? Je plaçai une main devant ma bouche pour vérifier et faillis tourner de l'œil. Ok. Il avait des circonstances atténuantes. Une famille d'opossums avait choisi ma bouche comme litière la nuit dernière ! Je me levai et me préparai pour aller au bureau, pour la première fois le cœur léger. Je n'allais pas me mentir, j'étais sur un petit nuage après la déclaration à demi-mot de Sandro.

J'arrivai sur place avant lui, comme presque toujours. Mais pas avant Marc qui m'attendait.

— Marc ! Je t'ai fait une telle impression que tu veux déjà me revoir ?

— Bonjour, Sarah. Je me suis dit que ça serait pas mal pour ton alibi qu'on me voit de temps en temps ici.

Comme un fait exprès, Lila-la-morue passa à ce moment dans le couloir. Elle nous jeta un regard appuyé et s'attarda un peu trop sur mon petit ami. Mon faux petit ami, d'accord, mais elle n'était pas censée le savoir et ça ne se faisait pas de mater le mec d'une autre comme ça ! Sauf si on était du signe pute ascendant traînée bien sûr.

— Te retourne pas, y'a la collabo derrière toi.

— Ah. Faudrait peut-être que je t'embrasse pour la crédibilité ?

— Heu... Je sais pas trop...

— Sans la langue ?

— Ok, vite fait alors.

Il déposa un petit bisou sur mes lèvres crispées et Lila-la-morue continua son chemin, satisfaite. Un jour, j'allais lui faire bouffer la ficelle de son string qui dépassait quand elle se penchait en avant !

— Viens, éloignons-nous des vautours.

Je le fis entrer dans mon bureau et adressai un signe de mon majeur au dos de Lila. Je tirai une chaise à côté de la mienne pour Marc. Il s'installa.

— Tu veux un café ?

— Non merci, je ne reste pas longtemps.

— T'as pas l'air tranquille.

— J'hésite pour samedi soir...

— Pourquoi ? Tu veux pas le récupérer ?

— Si, bien sûr. Mais je ne suis pas sûr que ton plan soit...

— Mon plan est parfait !

— Et si Sandro nous voit flirter ?

— Je ferai en sorte qu'il ne soit pas là. Ça te va ?

— Oui, je préfère. Il est très possessif...

— Je sais, j'ai vu ça.

— C'est sérieux vous deux ?

— Je ne sais pas, on dirait... Ça le devient... Je crois.

— Le laisse pas filer, j'étais énervé et surpris quand je t'ai dit que c'était un fléau. Sous ses airs de rebelle, c'est un tendre.

Je lui souris, c'était marrant de parler avec lui. Même si je savais qu'il avait mis sa queue dans un endroit de mon amant où je ne mettrai jamais rien. Jamais. Beurk ! Non ! Jamais !

— Pourquoi tu fais la grimace ?

— Hein ? Moi ? Non, je ne fais pas la grimace !

— Si tu le dis...

Voilà, maintenant il devait penser que j'avais des TOC faciaux ! Remarque c'était pas important.

— Marc, je pourrais te mater pendant des heures. Dis-moi, franchement, tu entretiens la ressemblance ?

— Tu m'as percé à jour ! Et oui, j'entretiens mon look pour lui ressembler. Un vrai piège à mecs.

— À filles surtout !

— Je t'assure que les mecs y sont tout aussi sensibles !

Je ris franchement avec Marc.

— Je vous dérange ?

Ah. Sandro venait d'arriver et, à voir son expression, il n'était pas d'humeur "youpi salut les amis, le soleil brille !" Marc se leva d'un bond.

— Je t'appelle, Sarah.

— Bien sûr.

Je déposai une bise sur la joue de Marc, plus pour faire enrager Sandro qu'autre chose. J'étais une sale petite allumeuse que parce que j'en avais envie. Mais c'était sympa de le voir jaloux. Surtout quand il savait très bien qu'il n'avait rien à craindre. Marc sortit et Sandro s'approcha de moi.

— Ta bouche est à moi.

— Non, ma bouche est à moi. Je te la mets à disposition sporadiquement.

— Sarah...

— Bien dormi ?

— Tu as de la chance qu'on ne prenne plus de risque au travail.

— Sinon ?

— Sinon Sarah Jones, je pense que je t'attraperais par les cheveux pour t'obliger à t'agenouiller et me tailler une pipe. Histoire que tu comprennes que ta bouche est à moi.

J'étais tremblante rien que d'imaginer la scène. Il savait très bien que j'allais réagir au quart de tour, ce con ! Je l'avais bien cherché, mais merde, juste une petite bise sur la joue d'un homo et je devais expier par le pire châtiment qui soit : la frustration.

— Un café, Mademoiselle Jones ?

— Mettez-moi une bonne baise avec, cher assistant.

— Désolé, Mademoiselle, nous n'en avons plus en stock. Je vous en réserve une pour ce soir ?

— Mettez-en deux, dans ce cas.

Il posa sa main sur ma taille et vrilla son regard au mien. J'étais perdue. Dès que ce type me parlait ou me touchait, c'était terminé pour moi. Et il le savait très bien.

— Ça te plaît...

— Quoi ?

— De voir que tu me rends folle.

— Oui, ça me plaît.

— Sadique.

— Amoureux, pas sadique.

Il jeta un œil vers la porte et m'embrassa rapidement. Il avait vraiment le don de me surprendre. Amoureux. Okay... Sinon, bien dormi ? Oui, merci et toi ? Oh, ben, je suis tombé amoureux pendant la nuit. Ah super !

Je m'assis sans regarder et loupai ma chaise de peu, me retrouvant le cul par terre.

— Sarah ?

— Je vais bien ! dis-je en levant une main.

— Sûre ?

— Oui, super, nickel ! Je cherche un trombone, t'en fais pas pour moi !

Je sortis mon téléphone dès que je fus sûre qu'il n'était plus dans le coin. J'envoyai un SMS à mes amies :

"Il est amoureux !"

Première réponse d'Isa :

"Et toi ?"

Suivie de la réponse de Mélodie :

"Et toi ?"

Réponse groupée de ma part :

"Je crois que oui."

Réponse d'Isa :

"Tu crois ???? WTF ?"

Réponse de Mélo :

"Hein ?"

Réponse groupée :

"Oui, moi aussi."

Sandro revint avec mon café. Il s'assit à son poste et alluma son ordinateur.

— Sandro ?

— Hummm ?

— Moi aussi.

— Quoi ?

Je lui tournai le dos sans répondre.

— Sarah ?

— Oui, cher assistant ?

— Tu as quelque chose à me dire ?

— Non, rien de spécial. Ah, si.

Je lui refis face.

— Samedi soir je vais flirter avec Marc pour rendre Stéphane jaloux, j'aimerais que tu ne sois pas là.

— Tu te fous de moi ?

— Non, pas vraiment.

— Putain, Sarah, ça veut dire quoi flirter ?

— Ben... on va un peu se froter, se donner la main, se montrer en public quoi.

— Pas question.

— Je ne te demande pas la permission, Cro-Magnon. Je t'informe qu'il vaut mieux que tu ne sois pas là, ça ne va pas te plaire.

— Non.

— Non quoi ?

— Tu ne vas pas faire ça !

— Oh ! Calme-toi, on va t'entendre dans le couloir !

— J'en ai rien à foutre !

Et ben dis donc, quand Marc m'avait dit que Sandro était possessif, il avait juste oublié de rajouter "maladivement" ! Et je n'aimais pas ça du tout ! Je pris un ton calme et posé, mais ferme.

— Écoute-moi bien, Alessandro Novelli. Le dernier type que j'ai plaqué, je l'ai quitté parce qu'il ne me laissait pas respirer. Je te préviens que si tu me prends trop la tête, je m'en tape d'être amoureuse de toi ou pas, je te largue, tu imprimes ?

Il resta sans voix. Voilà, c'était qui le boss, hein ? Je retournai à mon ordi, lui offrant à nouveau mon dos comme interlocuteur.

— Tu peux répéter ?

— Tu as très bien entendu ! Laisse-moi faire ma vie et...

— Non, la partie où tu parles d'être amoureuse.

— Ah. Ça.

— Oui, ça.

— Et ben quoi ?

— Tourne-toi, Sarah.

Je me tournai en levant les yeux au ciel. J'étais écarlate, je n'avais pas réalisé que j'avais lâché l'information dans ma tirade anti-macho.

— Tu sais ce que je te ferais, Sarah Jones, si nous n'étions pas au bureau ?

— Non, répondis-je dans un soupir ténu.

— Si, tu le sais.

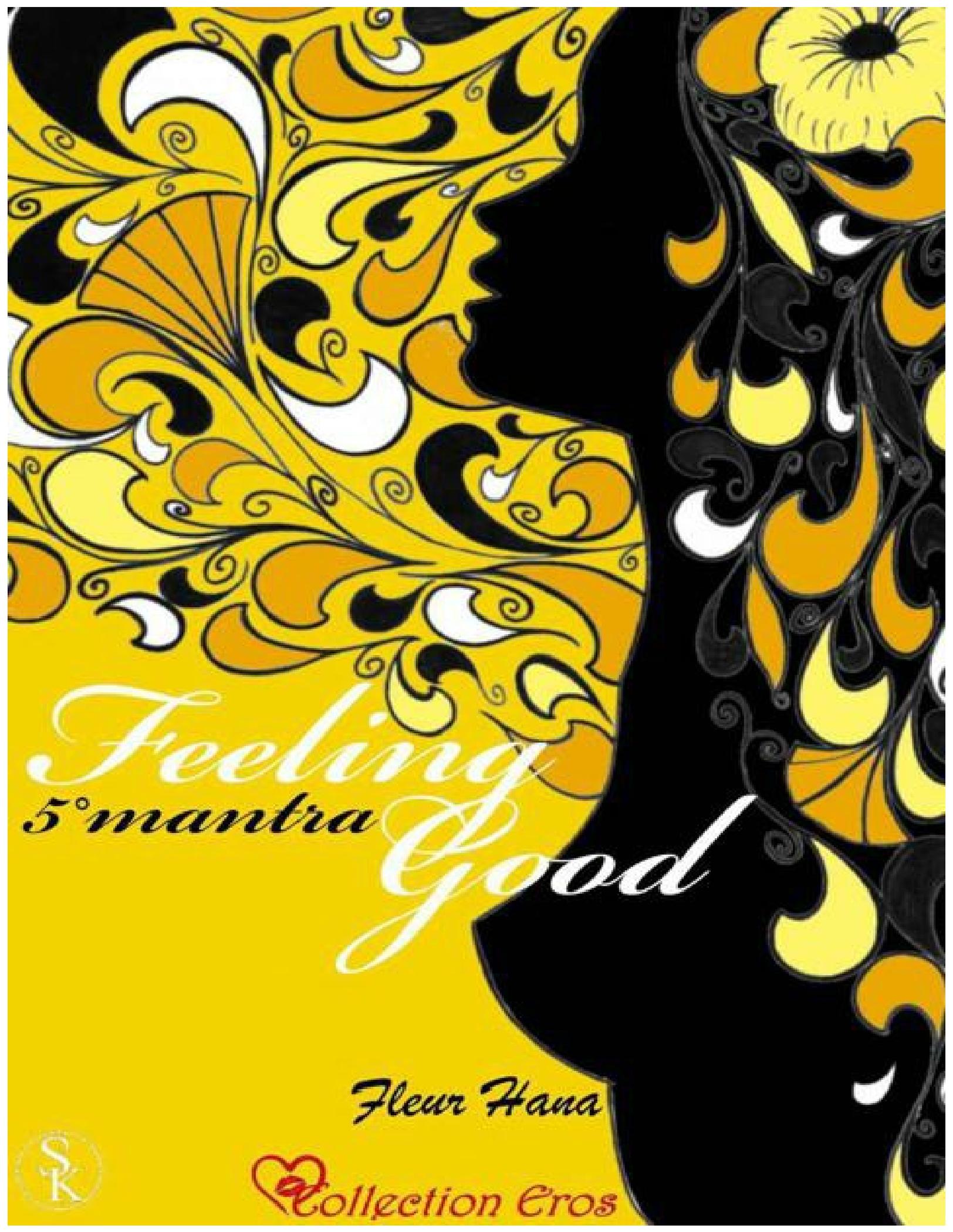
— Avec trois doigts ?

— Avec trois doigts.

Nouveau mantra : "Quand je suis au bureau, je ne dois pas penser aux doigts de mon assistant parce que ma chaise n'est pas waterproof."

Couverture réalisée par Soon

N° éditeur : 917089-36540



*Feeling
5° mantra
Good*

Fleur Hana

 *Collection Eros*



Feeling Good 5

De Fleur Hana



Tous droits réservés, y compris droit de reproduction totale ou partielle, sous toutes formes.

©2013 Les Editions Sharon Kena

www.leseditionssharonkena.com

ISBN : 978-2-36540-358-0

Cinquième mantra

— C'est bizarre comme situation, non ? Limite malsain, même !

— Franchement, Isa, tu pousses un peu, là. On se rend service mutuellement, je vois pas où est le souci.

— Elle ne voit pas où est le souci, répondit Isabelle en se tournant vers Mélodie, Bastien et Olivier.

Je leur avais demandé de me rejoindre au pub pour les prévenir de ce qui allait se passer le lendemain soir en boîte. Il ne s'agirait pas que Marc soit mal à l'aise face à la réaction de mes amies. Que ce soit parce qu'il était le sosie de Ian Somerhalder, ou parce que j'étais censée être la petite amie d'un autre.

Bastien haussa les épaules.

— Je trouve son plan plutôt pas mal.

— Ah, merci ! Pour une fois que tu es de mon côté !

— Et Sandro ? demanda Mélodie, aussi sceptique qu'Isabelle.

— Il est au courant. Je lui ai dit de ne pas venir... Il serait capable de faire foirer mon plan.

— Il aurait de bonnes raisons, non ? insista Isabelle.

— Bon, les filles, tout ce que je vous demande, c'est de ne pas baver quand vous verrez Marc, et de ne pas le mettre mal à l'aise. C'est déjà pas évident pour lui comme situation. Je peux compter sur vous ?

Tout le monde acquiesça et je pus me concentrer sur mon plan d'attaque. Mais je ne m'attardai pas. J'avais une grosse soirée le lendemain et il n'était pas question d'avoir la gueule de bois ! Je m'approchai de Bastien, battant des cils.

— Non.

— Je t'ai encore rien demandé !

— Je sais ce que tu vas demander, la réponse est non !

— Tu ne crois pas que je l'ai méritée ? plaidai-je en cherchant des yeux le soutien de mes amis.

— Elle a assuré, tu peux pas nier ça, répondit Isabelle, mon alliée.

— C'est clair ! enchaîna Olivier.

— Allez, juste pour un soir... me soutint Mélodie. On vous ramènera.

Bastien fit un tour visuel de la table et poussa un énorme soupir de contrariété ! Yeah ! Il me tendit la clef et les papiers, mais les retint au moment où j'allais les prendre.

— Écoute-moi bien, si tu joues à Starsky et Hutch avec mon bébé...

— C'est bon, fais-moi confiance, répliquai-je en lui arrachant des mains les précieux sésames. Merci !

Je lui claquai une bise sur la joue et fis un signe enthousiaste de la main à mes amis en sortant du pub. J'avais enfin le droit de conduire ce petit bijou ! J'avais envie de rendre une visite surprise à Sandro. Je lui avais dit que je dormais chez une amie pour qu'il n'ait pas la merveilleuse idée de se pointer chez moi pendant que j'irais chez lui. Tout à fait le genre de plan moisi qui aurait pu me tomber dessus !

Je m'installai derrière le volant, en pleurant presque de bonheur... Et je bataillai quelques minutes avec le GPS pour entrer l'itinéraire. Je changeai la voix pour la masculine, Bastien ne m'en voudrait pas. Je rabattis la capote, et en voiture Simone !

Je déchantai rapidement : il faisait froid, l'humidité me fouettait le visage, et quelques insectes m'attaquaient. Je m'arrêtai pour remettre la capote, la mort dans l'âme. Je m'étais fait toute une histoire de ma virée en décapotable, tout ça pour ça.

Il était encore tôt dans la soirée quand j'arrivai chez mon assistant. Sa voiture n'était pas dans l'allée. Je tapai tout de même à la porte, par acquit de conscience, prête à retourner me mettre au chaud dans la voiture pour l'attendre. Mais elle s'ouvrit pendant que je faisais demi-tour.

— Ah, tu es là !

— Oui, poupée.

— Hein ?

Je trébuchai en me retournant au son de cette voix inconnue, sexy à mort, et me retrouvai face à une gravure de mode, douce illusion nocturne. Il ne pouvait en être autrement, parce que le type qui se tenait dans l'encadrement, torse nu (Oh ! My ! Je vais m'évanouir !), était tout simplement parfait. Je restai la bouche à moitié ouverte, à mater sans vergogne l'Adonis qui me souriait. Et puis je me repris.

— Qui es-tu, apparition démoniaque ? lui lançai-je, sûre d'avoir à faire à l'un de mes délires psychotiques.

Il éclata de rire et sortit sur le palier. Non, ce n'était pas une apparition et je venais, encore, de me ridiculiser. Je tâchai d'avoir l'air crédible, autant que faire se peut après ma démonstration de un-neurone.com.

— Sandro est là ?

— Non, Sandro n'est pas là, mais moi oui, me répondit-il en ponctuant sa phrase d'un clin d'œil suggestif.

— Ok, je vais l'attendre dans la voiture.

— Il risque de rentrer tard, tu sais. Pourquoi ne viendrais-tu pas l'attendre au chaud ?

Oui, j'avais chaud d'un coup, parce que ce tombeur était canon. Mais il aurait eu "malsain" tatoué sur le front, ça ne m'aurait pas surprise.

— Non, merci. En fait, je vais rentrer. Tu pourras lui dire que Sarah est passée ?

— Je ne crois pas, non.

— Okayyyy, merci pour rien. Bon, ben, salut.

— Mon frère est repassé du côté des vrais hommes ?

Je m'arrêtai, me demandant si j'avais bien entendu. Je ne pris pas la peine de relever et continuai mon chemin. Ce type, qui me mettait carrément mal à l'aise, m'arrêta d'une main sur l'épaule. Je me retournai en le repoussant.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Je t'ai demandé si mon frère était à nouveau hétéro.

— Si Sandro est bien ton frère, pour commencer, je le plains. Ensuite, tu n'as qu'à lui poser toi-même la question. Maintenant, laisse-moi partir ou je hurle !

— Oh oui, j'aimerais t'entendre hurler.

Merde, je n'en loupais pas une, moi. Je lui lançai mon regard "Buffy" et m'engouffrai dans la voiture. Il me regarda manœuvrer pour sortir de l'allée, comme une mémé (J'avais trop peur d'abîmer le bijou de Bastien et de devoir verser tous mes salaires jusqu'à la fin de mes jours pour le dédommager !). Il croisa les bras et, pffff, c'était ridicule tous ces muscles. Ri-di-cule. Ou à tomber. Mais je choisis la première option. Ce type était trop odieux pour que je puisse apprécier son physique... Son physique de top model pour lequel je vendrais mon âme au diable sans hésiter une seconde... Non, non, non ! Arrête de fantasmer sur un connard ! Qui plus est, le frère de ton amant, celui que tu aimes, tu te souviens ? Honnêtement, je ne voyais aucune ressemblance entre eux. Si ce n'est qu'ils devaient sortir de la même agence de mannequins. Je lui fis un bras d'honneur au moment de m'engager sur la route, et je le vis dans le rétro se tâter l'entrejambe pour toute réponse. Ce type était à vomir (Ou à se damner... Non, on a dit à vomir.)

En arrivant chez moi, après avoir passé quinze minutes pour me garer dans la place de parking qui m'était réservée, j'envoyai un SMS à Sandro.

"Je suis passée te voir, j'ai rencontré ton connard de frère, je suis rentrée chez moi."

Il ne me répondit pas. Je n'attendais pas de réponse puisqu'il devait être en train de... De faire je ne sais quoi, d'ailleurs. Mais j'avais confiance, maintenant, et je ne m'inquiétais pas. D'accord, même moi je trouvais que ça sonnait faux. Disons qu'il m'avait demandé de lui faire confiance, j'essayais.

Il n'était pas encore minuit, je décidai de zapper un peu avant de me coucher, histoire d'imprimer dans mes rétines une autre image que celle du connard se soupesant le paquet. C'est ainsi que je m'assoupis sur le canapé, telle une grand-mère narcoleptique. Je sursautai quand la sonnette de mon appartement me tira violemment de mon rêve. Je ne sais pas de quoi il parlait, mais je me sentais toute chose. Je me dirigeai en bâillant vers la porte, vérifiai qui sonnait à deux heures du matin : Sandro. J'ouvris et il entra en trombe, manquant me faire tomber.

— Tu as vu Dante ?

Je ne sais pas pourquoi, j'avais l'impression d'avoir fait une énorme boulette. Alors que j'étais juste allée rendre visite à mon chéri. Mais le ton qu'il avait employé et le regard qu'il me lançait me donnaient envie de me recroqueviller dans un coin et de me faire oublier. Comme quand j'avais rayé le trente-trois tours collector des Bee Gees de mon père en voulant scratcher comme un DJ (ah les années 1990...). Sauf que là, je n'avais rien fait de mal !

— Si Dante est ton frère, heu, oui, je l'ai croisé.

— Pourquoi es-tu allée chez moi ?

— Ben...

— Tu as couché avec lui ?

— Traite-moi de salope tant qu'on y est ! Ça va bien maintenant ! Tu débarques à deux plombs pour m'insulter ! Fous le camp !

Je le poussai vers la porte pour illustrer mes propos, mais j'avais l'impression de m'attaquer à un mur. Je savais bien que ce type était un cyborg !

— Donc, tu n'as rien fait avec lui ?

— Si. En gros, je lui ai dit d'aller se faire foutre. Ça doit être un trait de famille, faut croire !

— De quoi ?

— De se comporter comme un connard !

Il s'empara de mes mains, qui tentaient toujours de le faire reculer, et m'attira contre lui.

— Lâche-moi, Sandro, je ne suis pas d'humeur !

— Désolé.

— J'en ai rien à foutre de tes excuses !

— Tu ne sais pas de quoi il est capable.

— Et ça non plus, j'en ai rien à foutre ! Putain, ça se fait pas d'agresser les gens chez eux, comme ça ! T'es con ou quoi ? Pourquoi je t'aurais envoyé un texto si j'avais quelque chose à me reprocher ?

— Quel texto ?

Il sortit son téléphone de sa poche et poussa un gros soupir.

— Je ne l'avais pas vu...

Je ne répondis rien, j'attendais de vraies excuses et il avait intérêt à être convainquant. Parce que "désolé", c'était pas exactement ce qui pourrait m'aider à lui pardonner de s'être comporté comme le dernier des trous du cul.

— Quand je suis rentré, il m'a parlé de toi et... Ça m'a rendu fou. Il a dit des trucs...

— Et c'est comme ça que tu me fais confiance ?

Il essaya de me reprendre dans ses bras mais je reculai. Il n'insista pas.

— Sarah, cet enfoiré a déjà couché avec chacune de mes copines.

Hum... Il disait ça pour sa défense ? Non, parce que ça sous-entendait clairement qu'il en avait eu un paquet, de copines. Je décidai de ne pas m'y attarder et tentai un trait d'humour douteux pour détendre l'atmosphère.

— Au moins, il n'a pas couché avec ton copain, d'après ce que j'ai entendu.

— Non, c'est sûr.

— Je vois pas en quoi tout ça me concerne.

— Il ne t'a pas draguée ?

— Si.

— Et ?

— Et je suis partie en lui faisant un bras d'honneur, si tu veux tout savoir. Maintenant que tu as la réponse que tu voulais, tu peux rentrer chez toi. Moi, je suis fatiguée de toutes ces conneries. Claque bien la porte en partant.

Je me dirigeai vers ma chambre en pensant très fort "Suis-moi, ne pars pas !" mais je ne voulais

pas le lui proposer. Il avait besoin d'une bonne leçon. Je me déshabillai et enfilai ma nuisette, celle en coton avec la petite abeille qui me souhaitait bonne nuit. J'entendis alors la porte claquer. Bon. On aurait toute la semaine suivante pour parler de cet incident diplomatique. Je me brossai les dents, il fallait que je me couche, j'avais une soirée importante le lendemain. Je n'avais pas envie de me promener avec un regard de panda insomniaque. Je sortis de la salle de bain en traînant les pieds et poussai un hurlement en me cognant dans Sandro, qui plaqua sa main sur ma bouche. Quand je cessai mes cris de putois orphelin, il me libéra.

— Mais ça va pas !? Tu veux ma mort !?

— Désolé, j'ai claqué la porte...

— Ben annonce-toi, je sais pas moi : toussote ou allume une putain de lumière !

— Je peux rester ?

— Je vais me coucher, là, je suis fatiguée...

Il m'attira dans ses bras et m'embrassa.

— Je suis vraiment, sincèrement désolé d'avoir douté de toi.

— C'est un bon début. On en reparlera demain. Viens.

Je me couchai et Sandro se glissa, derrière moi, sous les couvertures. Il était très content d'être là d'après ce que je sentais sur ma fesse. Mais il ne tenta rien, bizarrement.

— Qu'est-ce que tu fais ? lui demandai-je alors.

— Rien.

— Justement, pourquoi tu fais rien ?

— Quoi ?

— Ben... Tu veux dormir ?

— C'est toi qui as dit que tu étais fatiguée !

— Et alors ? Si c'est pas toi qui me sautes dessus, c'est moi ! Tu frottes ton machin contre mon cul et tu crois que je vais rester indifférente ?

— Je n'ai rien frotté du tout, c'est pas de ma faute ! Tu voudrais que je le laisse sur le chevet pour dormir ?

— Sandro, fais-moi l'amour au lieu de raconter des conneries.

Ah, enfin il se mettait au boulot ! C'est que je ne voulais pas m'endormir tard, moi ! Il me déshabilla en souriant à la vue de ma petite abeille. Mais le regard que je lui lançai le découragea de faire une quelconque remarque. Il se replaça derrière moi. Il écarta doucement mes cuisses et posa sa main sur mon entrejambe, déjà humide (pour changer, si avec ça je ne me payais pas une réputation d'affamée du cul...).

— Je croyais que vous étiez fatiguée, Sarah Jones.

— On peut ne pas avoir faim, mais être gourmande...

Il m'embrassa dans le cou et se rapprocha, remplaçant sa main par son sexe, qu'il n'avait donc pas laissé sur le chevet, heureusement ! Il m'enlaça et posa ses mains sur mes seins, les agrippant fermement, puis commença ses mouvements de va-et-vient. Je l'empoignai d'une main par ses fesses musclées et exerçai une pression pour qu'il accélère le rythme. C'était tout moi, ça : je voulais toujours que ça aille plus fort alors que je lui avais demandé de me faire l'amour ! Mais il n'était pas contrariant, surtout après la scène qu'il m'avait servie, et, finalement, il me baisa bien sauvagement. Il descendit sa main jusqu'à mon clitoris et, deux minutes plus tard, un orgasme monumental explosa dans mon bas-ventre. Il me suivit de peu et s'immobilisa. Il resta un moment en moi, caressant mes seins comme si nous en étions aux préliminaires.

Je me dégageai et me retournai pour lui faire face. J'avais envie de l'embrasser, longtemps, et c'est ce que je fis. Et puis, j'eus soudain besoin d'un éclaircissement. Faut pas chercher à comprendre, mon cerveau avait toujours un train de retard.

— Qu'est-ce que ton connard de frère, qui baise tes copines, fait chez toi ?

— C'est aussi chez lui.

— Ah. C'est con ça.

— Ouais.

— Il reste longtemps ?

— Aucune idée. On ne papote pas vraiment tous les deux. Je n'ai su qu'il était là que quand je suis rentré ce soir.

Je m'allongeai sur lui, l'obligeant à se mettre sur le dos. Il posa ses mains sur mes fesses. Je sentais que le couvert allait être remis dans peu de temps, mais je voulais d'abord terminer la conversation.

— Installe-toi chez moi le temps qu'il reparte.

— Sarah Jones, me proposeriez-vous vraiment de vivre avec vous ?

— Hey, juste le temps que ton frère se tire !

Il rit. J'avais été peut-être un peu trop véhémement dans ma réponse mais je ne me voyais pas du tout

m'installer avec lui !

— Je plaisantais, Sarah. Tu as peur que je m'incruste pour de bon ?

— Non. Mais je préfère préciser que c'est temporaire.

— C'est gentil, mais non.

— Pourquoi ?

— Parce que tu n'en as pas vraiment envie.

— Si ! répondis-je avec un petit mouvement lascif du bassin.

— Sarah... Tu me fais bander, là.

— Je sais.

— T'attends quoi pour me baiser ? Que je meurs de vieillesse dans ton lit ?

Je souris à sa référence à ma réplique "hilarante" de l'autre jour et le guidai en moi dans la foulée.

— Assieds-toi, Sandro.

— Pourquoi ?

— Je te sens mieux quand tu es assis.

— Mademoiselle Jones a ses préférences à ce que je vois...

— Évidemment, pas toi ?

— Qu'est-ce que tu préfères ?

Tout en m'activant sur lui, je réfléchis à sa question

— Tu veux que je te dise des trucs cochons, Sandro, c'est ça ?

— Ça ne m'a pas effleuré l'esprit...

— Je préfère quand tu me fais jouir avec ta langue, par exemple.

— Hum hum...

— Et quand tu me prends par-derrière, j'adore.

Il me saisit par les hanches et me fit bouger plus vite, plus fort.

— Quoi d'autre, Sarah Jones ?

— Je... J'aime te sucer dans un lieu public...

J'étais trop près de l'orgasme pour réussir à parler encore mais Sandro insista.

— Et...?

— Et... Oh... Sandro... Je t'enverrai une note de service...

Je jouis à nouveau pendant qu'il riait. Nous décidâmes ensuite que la gaudriole, pour ce soir, c'était terminé. Je me rallongeai sur lui et l'embrassai.

— Tu sais, j'ai vraiment envie que tu restes chez moi le temps que ton frère te foute la paix.

— Pourquoi ?

— C'est quoi cette question à la con ?

Il me fixa en attendant que je lui fournisse une réponse qui lui conviendrait.

— Ok. Je suis une grosse égoïste, et obsédée en plus. Pour que tu puisses me baiser tous les soirs, et tous les matins, et en rentrant du travail... Et que tu puisses me réveiller au milieu de la nuit avec ta langue. Entre autres.

— Tu te sers de moi, donc ?

— Complètement.

— Ok.

Il avait l'air tout tristounet mon étalon.

— Sandro, je ne suis pas prête à le dire, ça ne veut pas dire que je ne le pense pas.

— D'accord.

— Ok. On dort, demain j'ai une soirée capitale.

— Tu vas vraiment faire ça ?

— On en a déjà parlé, je ne te demande pas ton avis.

— Je sais...

— Et puis si tu me fais confiance, qu'est-ce que ça peut te faire que je me frotte un peu à un homo, hein ?

— J'aime pas ça, c'est tout.

— Je ne suis qu'à toi, ça ne te suffit pas ?

— Je croyais que tu ne m'appartenais pas.

— Je me suis trompée. Je suis juste à toi. Mais j'ai besoin que tu me laisses faire ma vie, que tu me fasses confiance. J'ai résisté à ton frère, je résisterai à n'importe qui.

Je l'ai dit ou je l'ai pensé ?

— Qu'est-ce que tu veux dire par "J'ai résisté à ton frère" ?

Je l'ai dit. Merde. Voilà pourquoi, à trois heures du matin, les gens normaux dorment et ne discutent pas !

— Eh bien... Il m'a clairement invitée à la débauche et j'ai tourné les talons.

— Sarah... Te fous pas de moi. Tu avais envie de coucher avec lui ?

— Mais non ! Recommence pas avec ça !

Je me poussai pour m'allonger à côté de lui et il s'assit. Ok, on allait en discuter maintenant. Purée, cette nuit ne finirait donc jamais !

— Sarah...

— Ok, bon, je ne suis pas aveugle : ton frère est canon. Mais on s'en tape, tu l'es encore plus !

Ce que je pensais être un compliment tomba complètement à plat. Sandro préférait focaliser sur "Ton frère est canon".

— Dante te plaît ?

— Non, c'est un connard. Et puis lâche l'affaire, là ! T'es super lourd avec ton complexe d'infériorité ! C'est avec qui que je viens de baiser, deux fois ? Ton frangin ou toi ? Tu fais chier, Sandro, tu fais chier comme une putain de gonzesse ! Bonne nuit !

Je me couchai en lui tournant le dos. Il fit de même. Bienvenue à l'hôtel des culs tournés !

Le soleil était déjà levé. Je n'avais eu droit à aucun réveil nocturne supplémentaire pour un petit coup vite fait. Sandro n'était même plus dans le lit. Toutes ses fringues avaient disparu. Bon, j'étais seule. J'allais pouvoir m'occuper de moi. Je passai par la salle de bain pour le petit pipi matinal et le brossage de dents (qui me permettrait de sentir le goût de mon petit-déjeuner). Un petit détour pour allumer la chaîne Hi-Fi qui hurla un morceau d'Iron Maiden dans les haut-parleurs. Vestige de mes

années d'adolescente, qui me donnait toujours la pêche quand j'avais du mal à me sortir la tête d'un endroit où elle n'avait absolument rien à faire !

J'entrai dans ma petite cuisine où je découvris une vision de rêve. Mon amant, fraîchement douché, sexy à souhait, avait préparé le petit-déjeuner. Je me frottai les paupières et m'appuyai sur le mur à l'entrée de la cuisine. Il leva les yeux du livre qu'il lisait (Il lisait, Sandro ?), et me lança un sourire qui me donna envie de me caresser, là, tout de suite.

— T'as croisé une prise de courant ?

Enfoiré. Il faisait référence à ma coiffure out-of-bed, bien aggravée par nos ébats de la nuit. L'effet "so-sexy" s'estompa en un éclair.

— Bonjour à toi, cher assistant, lui lançai-je froidement.

Je m'installai à table, en face de lui. Il avait fait des pancakes. Ce type était un rêve éveillé, tant qu'il n'ouvrait pas la bouche pour me balancer des horreurs.

— T'as quelque chose à te faire pardonner, Alessandro ?

— Sarah Jones, je vous conseille de ne pas me provoquer de bon matin.

— Pourquoi ? répondis-je innocemment en me servant une tasse de café.

— Parce que, comme tous les mecs, j'ai la trique le matin. D'habitude je m'occupe seul de la faire passer. Mais il se trouve que tu étais à côté de moi ce matin. Par égard pour ta candeur, je ne l'ai pas fait passer.

Je pris une gorgée de café en l'observant. Il m'allumait, clairement. Je haussai les épaules.

— La prochaine fois, ne te gêne pas pour moi.

— Tu es sérieuse ?

— Si c'est pas toi qui le fais, je ne vois pas qui d'autre. Je suis très en colère de la petite scène que tu m'as jouée cette nuit.

Je me levai et, arrivée à la porte de la cuisine, j'enlevai ma nuisette, n'offrant que mon dos à mon assistant. J'entendis sa chaise racler le sol et je partis en courant. À allumeur, allumeuse et demie. Sauf qu'il me rattrapa dans le couloir et m'attira contre lui, laissant traîner ses mains sur mon ventre et mes seins.

— Je connais un moyen de me faire pardonner, Sarah Jones.

— Hum hum ?

— Assise ou allongée ?

— Assise...

Il me souleva sans peine dans ses bras et me porta jusqu'à la chambre. Je l'embrassai pendant le court trajet. Il me posa au bord du lit et enleva ma culotte. Je l'attendis, jambes ouvertes, pour gagner du temps. Il s'agenouilla devant moi et me fit jouir avec sa langue en quelques minutes seulement.

Une fois remise de mes émotions, qui m'avaient pour le coup tout à fait réveillée, je remis ma culotte, histoire d'être un peu plus décente.

— J'ai faim maintenant, amène-moi à la cuisine, esclave, et nourris-moi !

Il rit en me portant comme un sac de pommes de terre sur son épaule.

Après le petit-déjeuner, nous nous installâmes sur le canapé (vautrés serait le terme exact). Il avait la tête sur mes cuisses et je caressai ses cheveux.

— C'est ton petit ou ton grand frère ?

— Grand.

— Il vient souvent dans le coin ?

— Ça t'intéresse ?

— Oh, je me demandais juste si j'allais profiter régulièrement du petit-déjeuner de princesse.

— Il vient... quand ça lui chante. S'il voit que ça m'emmerde, il reste plus longtemps.

— Tant mieux.

— Évite-le...

— Je n'ai pas franchement l'intention de le fréquenter. Et puis je ne vois pas où je pourrais le croiser...

— Lui, il te trouvera.

— Il a une dent contre toi ?

— La mâchoire entière.

— Tu lui as fait quoi ?

— J'ai couché avec sa copine.

— Ah ben aussi, t'as commencé le premier.

— Erreur de jeunesse. C'était une traînée, grâce à moi il s'en est rendu compte.

— Dis-toi qu'il t'a rendu service pour toutes les putes qui te servaient de copines et qui sont passées sous lui.

— Ouais...

— Hey... Je ne fais que suivre ta logique !

— T'es pas censée me soutenir inconditionnellement, tout ça ?

— Ben non, je crois pas. Pas après la crise de cette nuit.

— Tu vas pas me lâcher avec ça, je me trompe ?

— Non, tu as tout à fait raison !

— Bon, faut que j'aille chercher mes affaires. T'es sûre, tu veux de moi ici ?

— Hum... Non, en fait t'as raison, c'est débile comme idée.

— Sarah ?

— Quoi ? Pose pas des questions connes, t'auras pas de réponses idiotes !

Je me levai et fouillai dans le tiroir de la petite commode de l'entrée.

— Tiens, tes clefs. Les perds pas, j'en n'ai pas d'autres !

— Merci, chef.

— Tu reviens aujourd'hui ? Je te rappelle que j'ai rendez-vous en début de soirée avec Marc.

— Ouais... Je vais repasser poser mes affaires et je te laisserai tranquille.

— Ne viens pas au Topaze ce soir, s'il te plaît.

— Pourquoi ?

— Parce que je vais jouer le rôle de la petite amie de Marc, ça va pas te plaire. J'ai pas envie que tu saccages mon plan diabolique.

— C'est quoi ce plan ?

— Je t'ai dit, jouer mon rôle à la perfection pour que son ex en crève de jalousie.

— Donc, tous mes potes seront là, mais moi je dois rester à attendre Madame.

— Non, tu peux aller ailleurs...

— Sarah...

— Allez, juste ce soir... S'il te plaît, Sandro...

Je posai la main sur son entrejambe tout en le suppliant du regard de me laisser le champ libre pour la soirée. Il m'embrassa et enleva ma main.

— Je vais y aller maintenant, avant que mon connard de frère ne se réveille. J'ai pas envie de le croiser. Alors garde sous le coude ce que tu avais prévu de me faire pour mon retour, Sarah Jones.

Pourquoi, depuis des semaines, j'inondais toujours ma culotte dès qu'il m'appelait comme ça ? Il savait exactement comment me parler ce petit vicelard. Nouveau mantra : "Je dois arrêter de mouiller mes culottes, je n'ai pas assez de stock."

Après un après-midi passé entre parties de jambes en l'air et câlins à rallonge dans le lit, je me décidai à bouger mes fesses pour faire autre chose qu'augmenter mon capital luxure. Sandro m'observa, curieux, dans tous mes rituels. D'abord la douche, oui il me reluqua cet obsédé, et, cette fois, je ne l'arrosai pas, dans ma grande clémence. Je le laissai me mater pour compenser le fait que je ne me préparais pas pour lui.

Ensuite vint le choix de la tenue. Il essaya de mettre son veto sur la longueur de ma jupe, mais ça n'eut d'effet que de m'inciter à choisir la plus courte de ma garde-robe. Elle ne méritait d'ailleurs pas tant le nom de jupe que celui de ceinture. Je mis, comme d'habitude, un chemisier dont je ne fermai pas beaucoup de boutons... Et mes bottes montantes à talons de dix centimètres complétèrent le tout.

Satisfaite du résultat, je m'installai devant ma coiffeuse pour me maquiller.

— On dirait que tu vas faire le tapin...

— C'est un peu l'idée.

— T'as vraiment pas froid aux yeux...

— Avec cette jupe, si tu veux mon avis, c'est pas aux yeux que je vais avoir froid.

Il ne rit pas. Ma tenue lui plaisait mais il aurait préféré que je la lui réserve. Normal. Je comprenais. Mais j'avais une mission à accomplir, et pour ça, il fallait que je sois sexy à souhait. J'allais devoir allumer un homo, il me fallait bien ça pour faire grimper ma confiance en moi. Et puis, je n'allais pas me mentir, je trouvais ça marrant comme expérience.

— Du coup tu fais quoi ce soir ?

— J'ai rendez-vous avec Lila.

Je dérapai avec mon mascara et me le plantai dans l'œil.

— Non mais quel con ! Regarde ce que tu m'as fait faire ! Tu te fous de moi ?

— Oui...

Tout mon maquillage était à refaire, il avait réussi son coup.

— Tu es mieux sans, Sarah. Je te préfère entièrement nue.

— Oh, ça va, pas la peine d'essayer de flatter mon égo pour te rattraper aux branches. Dis donc, tu cumules en ce moment !

— C'est l'amour, ça rend con.

Je dérapai à nouveau.

— Ok, me dis pas des trucs comme ça pendant que je me maquille, c'est hyper dangereux.

— Pourquoi ?

— Parce que... Ben, réfléchis et demande-toi pourquoi, en silence, pendant que j'essaie de rattraper les dégâts !

J'avais surtout besoin d'analyser la situation. Ce type m'avouait qu'il m'aimait à peu près une ou deux fois par jour, et je ne lui répondais jamais. Mais je l'invitais à s'installer chez moi. J'étais un véritable paradoxe. Il attendait forcément une réaction de ma part, autre que celle de m'énucléer avec la brosse de mon mascara. Tôt ou tard, il faudrait bien que mes sentiments se manifestent autrement que physiquement.

— Sarah...

— Quoi ?

— Je vais t'embrasser, te blesse pas avec tes instruments de torture.

Il plongea dans mon cou et m'embrassa de haut en bas et de bas en haut et...

— Sandro... J'ai vraiment pas le temps là... Marc arrive dans vingt minutes...

— Je sais. C'est le but.

— Quel but ?

— Te chauffer, comme ça tu penses à moi et tu reviendras vite.

— Tu restes là ce soir ?

— Oui. Je t'attendrai.

— Ok. Pas de Lila ?

— Hum... Ça dépendra, si je m'ennuie trop à t'attendre je pourrais l'inviter ici...

Je l'attaquai avec mon bâton de rouge à lèvres et lui barbouillai la joue. Avec ça, il lui faudrait un moment pour le faire partir : du mat, longue tenue et waterproof ! Ça lui apprendrait à me provoquer avec la morue !

Marc sonna pile à l'heure. Je fis signe à Sandro pour qu'il ne vienne pas foutre la merde. Il était trop occupé à se démaquiller pour ça, tant mieux.

Mon rendez-vous était super tendu. Nous fîmes le chemin à pieds jusqu'au pub. Bastien viendrait chercher sa voiture qui ne m'intéressait plus (capricieuse que je suis).

— Marc, ça va aller, détends-toi.

— Et si Stéphane s'en fout ? S'il me voit avec toi et que ça ne lui fait ni chaud ni froid ?

— Eh bien, dans ce cas, tu sauras à quoi t'en tenir ! Ça t'aidera à tourner la page !

— C'est sûr... Mais bon, c'est pas pour ça que je le prendrais mieux.

— Écoute, on tente. Et s'il t'ignore, je resterai avec toi pour qu'on se bourre la gueule jusqu'à en oublier ce trou du cul.

— Merci, Sarah. C'est marrant que tu sois si cool après mon attaque de langue...

— Disons que je préfère ne plus trop penser à ce regrettable incident. Et puis, n'oublie pas que tu me rends vraiment service en échange.

— Et Sandro, ça va, il gère ?

— Non, mais il n'a pas le choix. Allez on y est. Là, c'est l'entraînement, ok ? Le vrai moment de vérité ce sera en boîte. Mais faut qu'on révise. Tu vas voir, mes amis sont un peu spéciaux mais très sympas.

Nous entrâmes dans le pub, et je fis signe à Marco qui avait déjà dégainé un verre à bière en me voyant arriver. Marc demanda la même chose que moi, et nous rejoignîmes mes amis.

— Bonsoir, tout le monde, je vous présente Marc. Marc, voici Olivier, Bastien, Isabelle et celle qui a la bouche ouverte, c'est Mélo. Elle est fan de toi, enfin de Ian. Donc, là, elle n'est pas loin de la crise d'apoplexie. Je l'avais prévenue pourtant, mais elle ne me croyait pas.

Olivier tapota la main de Mélodie qui sembla se réveiller. Après ce petit moment de flottement, nous nous installâmes et Marc put faire connaissance tranquillement avec tout le monde. Plusieurs

nanas dans le pub regardaient vers nous, j'étais trop fière d'être la petite amie de Ian. Enfin, d'être la fausse petite amie du sosie de Ian, mais ça, elles n'avaient pas besoin de le savoir.

Vers vingt-deux heures, après quelques bières, Marc était nettement plus détendu. J'en profitai pour lui rappeler notre plan.

— Allez, Marc, concentration. Si Stéphane est là, et il sera là, on attend la bonne chanson, on danse collés l'un à l'autre. Tu dois t'imaginer que je suis un mec, que je suis lui. Mais surtout, tu ne le regardes pas. Isa et Mélo se chargeront de le surveiller et elles nous raconteront tout, hein, les filles ?

Ravies d'être dans le coup, elles hochèrent vivement la tête. Mélo n'arrivait pas à détacher ses yeux de Marc. Olivier commençait à en prendre ombrage. Je me penchai vers lui et lui chuchotai à l'oreille, pour que personne ne nous entende :

— Oliv', il est gay...

— Ouais, je sais... Désolé.

— Elle regarde, elle touche pas...

— Mouais... Ça va pas fort en ce moment.

— Elle s'ennuie ta chérie, surprends-la.

— Elle t'en a parlé ?

— Pas la peine, ça se voit...

— Tu suggères quoi ?

— Y'a une petite ruelle tranquille à côté du Topaze...

— Comment tu sais ça, toi ?

— Parce que j'ai testé.

— Non... Tu me fais marcher ?

— Tu vois, tu es comme un vieux pépé réac ! Faut prendre des risques dans la vie...

— Tu me fais peur, où est mon amie Sarah qui était sage et rangée ?

— Elle s'ennuyait, justement...

— De quoi vous parlez les comploteurs ? demanda Isa.

Tout le monde nous regardait.

— On parlait du Topaze, on va y aller. Alors, Marc, prêt ?

— Pas vraiment, répondit-il en soupirant.

— Mais si, tu es prêt, nouveau mantra rien que pour toi : "Je suis une bombe et mon ex va s'en mordre les doigts." Répète après moi !

Nous lui fîmes réciter cette phrase une dizaine de fois et, à la fin, je pense qu'il y croyait un peu. Ce type ne s'était jamais regardé dans un miroir ou quoi ? C'était un canon, tout simplement. Dire le contraire serait insulter Ian himself, et ça, je m'y refusais !

Quand nous arrivâmes au Topaze, je repérai tout de suite le groupe de copains de Sandro. Et pour cause : Dante-le-connard était là aussi. Heureusement, mon assistant avait suivi mon conseil et n'était pas venu. Nous nous installâmes assez loin d'eux, mais de façon à ce qu'Isa et Mélo puissent les avoir dans leur ligne de mire. Oui, c'était une véritable opération commando et je m'amusais comme une petite folle. Ils ne nous avaient pas vus arriver, ça nous donnait l'avantage de la surprise. Marc jeta un rapide coup d'œil et s'installa à côté de moi.

— Alors, il est là ?

— Oui. Je le sens pas, ce plan...

— Tu pourrais avoir un peu plus confiance en moi !

— Ok. Ok.

Il n'était vraiment pas rassuré, mais moi, je jubilais. Nous commandâmes à boire. J'aurais peut-être dû garder les esprits plus clairs, mais j'allais danser langoureusement avec un type dont je savais pertinemment que je ne lui faisais aucun effet. J'avais besoin d'une bonne dose de motivation. Et Marc aussi, d'après la façon dont il vida cul sec son verre. J'aurais pu le prévenir que ces cocktails étaient traîtres. Mais finalement, il était un peu dans la posture où je m'étais trouvé le soir où j'avais dragué Sandro... Lui aussi avait besoin de courage.

Isa et Mélo nous signalèrent que Stéphane avait repéré Marc, et jetait parfois des coups d'œil vers notre table. Bien, le plan se mettait en place, mouahahaha (rire diabolique et un brin psychotique). Enfin, une chanson parfaite démarra : Radioactive du groupe Imagine Dragons. Je n'aurais pas pu rêver mieux et je remerciai silencieusement le Dieu des plans anti-ex.

Je fis un signe à Marc qui prit une nouvelle gorgée de son troisième cocktail. Je me levai et l'entraînai à ma suite en le tenant par la cravate, que je lui avais demandé de porter juste parce que j'avais toujours voulu faire ça. Rien que le fait qu'il ressemblait à Ian nous valut des œillades des clients de la boîte. Et mon petit numéro d'allumeuse venait ajouter de l'intérêt au physique de rêve de mon partenaire de danse. Nous nous plantâmes sur la piste, juste à côté de la table de Stéphane. Je lançai un regard lourd de sous-entendus à Marc pour qu'il se rappelle qu'il ne devait surtout pas zieuter son ex. Et nous commençâmes à danser.

La musique était parfaite et nous n'avions qu'à suivre le rythme. Je collai mes hanches contre lui et

il m'attrapa par la taille. Contrairement à ce que j'avais pensé, il n'eut pas beaucoup à se forcer pour rentrer dans son rôle. Il m'enlaça et se déhancha langoureusement. J'en mouillai ma culotte (encore). Heureusement, je sentis son entrejambe sur ma cuisse et ça me rappela qu'il était gay. Sinon, j'aurais vraiment cru qu'il était aussi excité que moi. Je me calmai donc un peu (juste un peu).

Je passai les mains dans ses cheveux sans le quitter des yeux, pour lui donner confiance en lui. Nous étions serrés l'un contre l'autre, autant que possible, et j'étais... Ouf... Je devais me rappeler sans cesse que Marc n'était pas Ian et qu'il était gay. Je me retournai, mes fesses contre ses hanches, et m'amusai à descendre le long de ses jambes, puis à remonter... Puis encore à descendre. Je pris ses mains et les posai sur mon ventre, les miennes par-dessus pour les guider. Je les fis remonter jusque sous mes seins, puis revenir jusqu'à la frontière interdite pour Marc. J'étais parfaite dans le rôle de la chaudasse de service. À cet instant précis, je n'avais rien à envier à Lila-la-morue et je vivais le fantasme de nombre de femmes !

Je me retournai à nouveau pour faire face à Marc et, dans l'opération, je vis que Dante nous matait. Enfin, il me matait. Et je n'aimais pas du tout ce regard. Mais je devais aller au bout, pour Marc. J'étais sûre que Stéphane était en train de nous regarder, pour la simple et bonne raison que nous attirions l'attention de tout le monde avec notre petit numéro. Je souriais à Marc pour lui signifier que je pensais que c'était dans la poche quand je sentis quelqu'un s'appuyer contre mon dos. Marc prit un air penaud et voulut se reculer, mais je le maintins contre moi et tournai la tête. Sandro.

Et merde ! Il allait tout faire foirer ! Mais au lieu de se foutre en rogne ou de me traîner par la tignasse hors de la boîte comme je m'y attendais, il se mit à danser avec nous. Il colla son érection contre mes fesses (Ah, un hétéro, c'est pas trop tôt ! Enfin, un bi... C'est déjà ça !) et plaça ses mains dangereusement près de mon bas-ventre. On se concentre, Sarah, tu es dans une boîte de nuit, ceci est un lieu public, tu ne vas pas commencer à t'imaginer ce que ton amant pourrait te faire maintenant.

Je me pris au jeu et dansai en sandwich entre mon faux petit ami slash sosie de Ian Somerhalder slash gay et mon vrai petit copain slash canon slash bi. Voilà, tout allait bien, je n'avais pas chaud, je n'étais pas en train de me faire des films avec des tas de plans à trois, et je n'avais pas du tout la queue durcie de mon amant dans le dos pour m'y inciter. Nous étions juste en train de danser innocemment, comme de bons amis... Oh. My. God. Il fallait que cette chanson se termine, et vite, sinon j'allais tenter de violer son ex-petit ami gay sous les yeux de mon amant.

Sandro s'était bien collé à moi et je passai une main en arrière pour la glisser dans ses cheveux. L'autre était toujours dans ceux de Marc, j'étais une petite chanceuse. Toutes les filles devaient m'envier, d'après les regards que je captais furtivement. Je me reculai un peu pour m'éloigner un chouilla de Marc, ayant constaté que les mains de Sandro l'effleuraient, "accidentellement" dirons-nous... C'était chaud bouillant, du genre intro de film porno... Sandro remonta ses mains et les colla pile sous mes seins, totalement en contact avec eux. Stop. Je ne pourrais plus tenir longtemps.

Enfin, la libération ! Sandro me lâcha et alla s'installer à la table de ses potes, qui sifflèrent. Encore. Pour eux, j'étais la salope de service. En même temps, je l'avais bien cherché.

Je pris Marc par la main (La main, Sarah, tu ne le prends que par la main, il est gay !) et, sous les regards haineux des filles qui voyaient en lui un Ian cent pour cent hétéro, nous regagnâmes notre

observatoire. Mélodie et Isabelle trépignaient.

— Alors ? demandai-je, essoufflée.

— Bon, commença Isa, le Stéphane il est hyper en colère. Genre, là, il vous jette des regards, j'aimerais pas être à votre place.

Je fis un clin d'œil à Marc. Mon plan avait fonctionné à la perfection !

— C'était prévu, l'arrivée de ton mec ? me demanda Bastien.

— Pas vraiment, non. Mais bon, ça a mis du piment.

— C'était super chaud, me souffla Mélodie discrètement.

Je mis un petit coup de pied à Olivier sous la table. Ce soir, j'étais une entremetteuse hors pair. Il me lança un regard interrogatif et j'articulai silencieusement "dehors". Il mit un petit moment à comprendre mais, enfin, il réagit et proposa à Mélodie d'aller prendre un peu l'air. Elle l'accompagna de bonne grâce. Youpi ! Vive moi !

Marc se pencha vers moi :

— Et maintenant ?

— Maintenant, tu me laisses faire. Je vais me fâcher et te jeter un verre dessus, tu vas aller aux toilettes et y rester un petit moment pour te nettoyer, ok ?

— Heu...

— Mon plan fonctionne jusqu'à présent, non ?

— On dirait...

— Alors fais ce que je te dis !

Je me levai, pour ne pas lui laisser le temps de réfléchir, et me mis à lui hurler dessus :

— Espèce de pauvre type ! Tu pensais vraiment t'en tirer comme ça ? Tu croyais que je ne m'en rendrais jamais compte ?

J'attrapai son verre de cocktail (le cinquième, il avait assez bu comme ça) et le lui balançai dessus. La moitié atterrit en plein sur son visage au lieu de la chemise, comme prévu initialement. Je visais toujours aussi bien. Mais bon, je ne me démontai pas et lui assenai une gifle monumentale, sous l'air ahuri de mes amis. Il ne bougea pas.

— Les toilettes, Marc, les toilettes... Maintenant !

Enfin, il se leva et, en état de choc, s'y dirigea. Je me rassis.

— Isa, Stéphane fait quoi ?

— Il te regarde méchamment.

— Bien.

Je retournai sur la piste de danse, seule. Stéphane ne me lâcha pas des yeux. Je lui fis un petit mouvement de tête vers les commodités. Je dus m'y reprendre trois fois avant qu'il capte que je m'adressais à lui. Décidément, fallait pas être trop subtile avec les mecs ! Enfin, ce beau gosse pas très futé se leva et alla rejoindre son ex. Je croisai les doigts pour Marc. J'étais épuisée par mon petit manège. Je me dirigeai vers ma table quand LE gros lourd de la soirée se colla littéralement à moi, son érection là où se trouvait celle de Sandro quelques instants avant. Je me dégageai vivement. Sandro arrivait vers moi, super en rogne. Dante, qui était mon assaillant, se frotta à nouveau à moi, de face cette fois, et je fis ce qui me semblait être le plus sage : je lui balançai un bon vieux coup de genou dans les parties. Classique mais toujours hyper efficace depuis des siècles ! Il hurla et se plia sous le choc. Sandro, stoppé dans son élan, me regarda, puis regarda son frère, puis encore moi. J'allai jusqu'à lui, le prenant par la main.

— On rentre.

Il ne dit rien mais souriait. Je crois qu'il était fier de moi. Je récupérai mon sac en passant devant notre table. Dehors, Sandro voulut m'attirer dans la ruelle mais je lui fis signe que non.

— La place est prise...

— Quoi ?

— J'ai donné le tuyau à un ami...

— Le tuyau ?

— Ben oui, faut partager les bons plans avec les copains !

Il rit et m'attira contre lui.

— Pourquoi tu es venu ? Tu aurais pu tout faire planter !

— Je suis venu dire à Stéphane que Marc essayait de le récupérer.

— Quoi !?! Mais... Je croyais que mon plan avait fonctionné !

— C'était le cas, mais je pense pas que Stef aurait saisi la subtilité de ce que tu cherchais à faire.

— Mince alors, j'étais trop contente de mon coup !

— Tu peux, tu as allumé toute la salle.

— C'était pas mon but, appelons ça un dommage collatéral.

— Avouez, Sarah Jones, vous aimez exciter votre petit monde...

— Peut-être un peu... Mais il n'y en a qu'un qui compte... C'est Marc.

— Tu me cherches ?

— Allez, fais pas la tronche, je t'ai débarrassé de ton frangin pour un moment, je pense, tu pourrais être reconnaissant !

— Je pourrais, si je n'étais pas aussi excité et que j'arrivais à penser à autre chose que te prendre maintenant sur ce trottoir.

— Ah non, le trottoir, c'est pour Lila-la-morue ! Nous, on va chez moi !

— Je croyais que les lieux publics t'excitaient ?

La boisson ? La danse sensuelle ? L'adrénaline du coup de genou ? Le sex appeal de mon amant ? Je ne sais pas ce qui me poussa à faire ça, mais j'entraînai Sandro dans la première petite rue sombre que je vis et m'agenouillai devant lui.

— Sarah...

— Tais-toi et bande.

— Ça fait une heure que c'est le cas.

— Alors il ne te reste plus qu'à la boucler.

Je le pris dans ma bouche et ce fut la fellation la plus rapide de tout le Far West, Yeeha ! Mais à ce que j'entendis, ça avait été intense. Je le rhabillai et remontai à son niveau. Il m'embrassa passionnément pendant de longues minutes, mettant à nouveau à l'épreuve ma capacité à respirer par le nez.

Cette nuit-là, Sandro me réveilla deux fois. La première, j'étais partante. La seconde, je me mis en mode "poupée gonflable", j'étais trop claquée. Il rit beaucoup durant cette deuxième tentative et finit par laisser tomber face à mon manque de réaction. Mais il m'enlaça tendrement et je pus me rendormir dans les bras de mon chéri.

Je me réveillai tard, très tard. Quinze heures trente. J'avais la tête dans un étau, la bouche pâteuse, bref, tous les symptômes d'une bonne gueule de bois. Sandro n'était plus dans le lit, c'était décidément un lève-tôt. Sur ce point, on aurait du mal à s'entendre. Je le trouvai au salon, allongé sur le canapé en

train de lire, encore. Je devais me rendre à l'évidence : mon amant n'était pas qu'un magnifique corps incitant à tous les péchés, non, il avait aussi un cerveau. J'étais passée par la salle de bain, j'étais présentable. Enfin presque, j'avais fait l'impasse sur ma coiffure, nouant simplement mes cheveux en un vague chignon.

— Bien dormi, Sarah Jones ?

— Un satyre m'a réveillée deux ou trois fois... Sinon, ça va.

Je me jetai sur lui, envoyant valser son livre sur le tapis. Il ne portait qu'un jean déchiré sur à peu près toute la surface. Il tombait de manière dangereusement sexy sur ses hanches, dévoilant le haut de ses cuisses. Sa tenue criait "Je suis un bon coup et je le sais" ! J'étais bien placée pour savoir que c'était le cas.

— Je pourrais facilement m'habituer à ta présence ici...

— Je pourrais facilement m'habituer aussi...

Je l'embrassai. Moi qui, peu de temps auparavant, avais trouvé qu'il m'embrassait trop... C'est lui qui devait penser ça, à présent. Ses baisers étaient devenus une véritable drogue.

— J'ai donné ma démission à Oriane vendredi, enchaîna-t-il sans transition.

— Quoi ?? Mais pourquoi ?

— Parce que je n'ai pas envie de me cacher.

— Mais j'aime bien t'avoir toute la journée près de moi !

— Moi aussi, mais je ne veux plus faire semblant.

— Oh... Tu simulais donc, jusqu'à présent, répondis-je d'un air malicieux. D'accord, d'un air carrément aguicheur.

Il empoigna mes fesses et me plaqua contre lui.

— Je simule bien, t'en penses quoi ?

— J'en pense que je devrais vérifier de plus près pour être sûre...

Tout était prétexte à s'envoyer en l'air avec lui. Ce pauvre canapé n'avait jamais vu autant de scènes interdites au moins de dix-huit ans que depuis que j'avais ramené Sandro à la maison.

La journée étant déjà bien entamée, nous grignotâmes des cochonneries qui font grossir jusqu'à l'heure de se mettre au lit. Comme d'habitude, mon cerveau ayant toujours plusieurs wagons de retard, j'eus encore envie d'aborder le sujet...

— Sandro, tu n'aurais pas dû démissionner...

— J'ai mon préavis, tu m'as sur le dos encore un mois.

— Sur le dos ?

— T'en as jamais assez ?

— Non, jamais.

Je l'embrassai et nous fîmes l'amour. Épuisée, je m'assoupis dans ses bras, juste après. J'eus à peine le temps d'entendre : "Sarah, je t'aime" et de répondre "Moi aussi je t'aime" avant de sombrer.

Le lendemain, nous arrivâmes ensemble au bureau. Sandro était tout sourire, c'était contagieux, mais je ne voyais pas pourquoi il rayonnait autant. Dans le milieu de la matinée, alors qu'il m'observait encore une fois en souriant, je me retournai vers lui.

— On peut savoir ce qui te rend euphorique comme ça ?

— Tu ne t'en souviens pas...

— De quoi ?

— Tu m'as parlé avant de t'endormir hier soir.

— Non, j'étais crevée, je me suis endormie direct. Et par pitié, ne me dis pas que je parle dans mon sommeil, je me ridiculise assez comme ça quand je suis éveillée !

— Non, tu ne parles pas en dormant. Mais je t'assure que tu m'as dit quelque chose.

— Et moi, je te dis que non, je le sais mieux que toi ! Tu entends des voix sûrement.

— Si tu le dis...

Mais il ne se départit pas de son sourire pour autant. Je devais bien l'admettre, je souriais aussi, même si je n'avais aucune idée de la raison pour laquelle sa bonne humeur déteignait sur moi !

En début d'après-midi, Oriane vint me voir. Elle avait une triste mine, celle annonciatrice de mauvaise nouvelle. Ça ne pouvait pas être lié à mon assistant, il avait déjà démissionné. C'était donc autre chose. Elle s'assit en face de moi, après avoir salué Sandro.

— Il a dit non.

— De quoi tu parles, Oriane ? Tu me fais peur...

— La semaine de congés...

— Mais... Il m'avait dit oui !

Nous avions prévu une semaine en Tunisie avec Isabelle et Mélodie et mon patron avait accepté, oralement. Il ne lui restait plus qu'à signer ma demande de congés. Il m'avait promis !

— L'avion est réservé, l'hôtel aussi ! Tout est déjà prévu !!! C'est dans trois semaines ! Je croyais que c'était réglé cette affaire !

— Il n'a pas dit pourquoi, mais il a dit non.

— Tu vas voir !

Je me levai, complètement survoltée, et Oriane n'essaya même pas de m'arrêter. Elle savait que quand j'étais comme ça, il valait mieux ne pas se trouver sur mon chemin. Je partis à grandes enjambées vers le bureau de mon boss, tout en fulminant et marmonnant des insultes à son encontre. Lila-la-morue n'était pas à son poste, tant mieux, elle en aurait pris pour son grade. J'entrai en trombe, sans m'annoncer.

— Vous m'aviez promis ! Vous n'avez pas le droit de me dire non maintenant !

Mon patron m'observa, l'air ahuri. Il était rouge, de grosses gouttes de sueur perlaient sur son front. Il ne répondit rien. C'est là que j'aperçus une chaussure à talon dépasser sous le bureau.

— Je le crois pas !!! Vous vous faites pomper le dard par Lila et vous osez me faire la morale sur la possible aventure que je pourrais avoir avec mon assistant !!!

J'étais arrivée en colère, mais ce n'était rien à côté de ce que j'étais en train de sentir monter en moi. J'avais laissé la porte ouverte et tout le service en profiterait si je ne me calmais pas. Je me retournai pour la fermer. Puis je m'assis en face du respectable Monsieur Walter, dont l'épouse attendait sagement à la maison.

— Essuie-toi la bouche et sors de là, Lila.

Elle s'extirpa de dessous le bureau. C'était tellement cliché qu'un fou rire irrépressible s'empara de moi. Je me tenais les côtes en me levant et je n'arrivais plus à m'arrêter de rire. Les deux coupables m'observaient sans piper mot, si je peux me permettre cette petite galéjade. Une fois calmée, je m'installai sur la chaise en face de mon patron. Je ne savais même pas s'il s'était rhabillé. Cette idée m'arracha une grimace de dégoût, je n'avais pas tellement envie de le savoir, en fait.

— Je suppose que je peux compter sur ma semaine de congés, Monsieur Walter ?

— Bien sûr, Mademoiselle Jones.

— Je suppose que, si je souhaite garder mon assistant et entretenir une liaison avec lui, je peux aussi ?

— C'est évident, Mademoiselle Jones.

Je me tournai ensuite vers Lila.

— Tu ne poseras plus jamais ne serait-ce que les yeux sur Sandro ?

— Ok.

— Bien.

Je sortis, ravie de la tournure des événements. Oui, il y avait une justice en ce bas monde. Non, je n'étais pas parfaite, mais je ne faisais de mal à personne. Et si le boss pouvait faire passer sa secrétaire sous son bureau, je pouvais faire passer mon assistant sur le mien. Je les laissai là, tout honteux de s'être fait prendre.

Arrivée à mon bureau, Oriane était toujours là. Je m'assis calmement à ma place, sous les regards inquisiteurs de mon assistant et de ma DRH.

— J'ai mes congés, et je garde mon assistant.

— Comment ça ?

— Tu peux oublier la démission de Sandro.

— Mais...

— Tout le monde sait qu'on couche ensemble, je vais te dire : il vit même chez moi en ce moment. Mais le boss est cool avec ça.

— Sarah, qu'est-ce que tu me caches ? me demanda Oriane sur le ton maternel qu'elle employait avec moi quand je faisais une connerie.

— Si je te le dis, je serais obligée de te tuer, répondis-je avec un clin d'œil.

Elle sortit en secouant la tête, probablement en train d'imaginer ce que j'avais bien pu faire de stupide pour obtenir tout ce que je voulais du patron.

— Sarah ?

— Oui, mon cher assistant ?

— Il s'est passé quoi ?

— Disons que tu n'es pas le seul à accorder tes faveurs sexuelles à ton supérieur direct.

— Lila ?

— Je n'en dirai pas plus. On a du travail.

— Tu m'as dit que tu m'aimais.

Je lâchai mon stylo et fixai un point imaginaire loin devant moi. Oui, maintenant qu'il en parlait... J'avais bien dit que je l'aimais. Ok. Tout allait bien. C'était le cas, non ? Je l'aimais ? Alors, quel était le souci ? Je me tournai vers lui.

— Et alors ? Ça t'ennuie ?

— Non, je voulais juste savoir si tu t'en souvenais...

— Je m'en souviens... Ça me rappelle vaguement quelque chose, effectivement.

— Tu assumes ?

— Non seulement j'assume, Alessandro, mais...

Je me levai, encore sous l'emprise de l'assurance que m'avait procurée la prise en flagrant délit de faute grave de mon boss et sa stagiaire. Je fis le tour du bureau de Sandro et me penchai pour que mon visage soit au niveau du sien. Il me prit par la taille.

— Je disais donc : non seulement j'assume, mais je te le redis. Oui, Sandro, je t'aime, et il vaut mieux t'y faire. Parce que j'ai tellement chaud au cul avec toi que je pourrais allumer un feu de camp scout avec. Alors oui, je t'aime, et je n'ai pas l'intention d'arrêter de t'aimer de si tôt. Ça te pose un problème ?

Il secoua la tête et me sourit. Je l'embrassai en m'agrippant à sa queue de cheval que je tirai un peu pour lui faire lever la tête vers moi.

— Maintenant, je vais prouver à mon cochon de patron que je peux bosser avec mon mec sans lui sauter dessus à tout bout de champ. Donc au travail si tu veux vraiment bosser ici. Mais garde-moi une baise pour ce soir.

— Une seule, Sarah Jones ?

— Garde-les-moi toutes, Alessandro.

— Les filles, j'ai un truc à vous dire...

Mélo die prit une gorgée de thé, ce soir nous étions dans un café. Plus sages, impossible. Il ne nous manquait plus que le twin-set Chanel pour être de parfaites petites bourgeoises. Isabelle avait insisté pour qu'on se retrouve ici. D'après elle, on buvait trop. Elle avait sûrement raison, mais de là à s'enterrer dans ce salon de thé pour retraités... Bref, Mélo die but encore deux ou trois gorgées. Isa s'impatienta plus vite que moi :

— T'es enceinte ?

— Non, pas encore. Mais avec ce qu'Olivier m'a fait samedi soir...

— Laisse-moi deviner, dis-je en prenant un air songeur. Il t'a baisée dans la ruelle à côté du Topaze ?

Elle me regarda, les yeux écarquillés, pendant qu'Isa lâchait un hoquet de surprise. Une dame, un peu plus loin, se tourna vers moi, la mine réprobatrice. Je lui répondis en faisant les cornes du diable avec mes doigts. Fallait que je me calme illico ou j'allais me faire virer... Remarque, comme ça on changerait de crèmerie ! Le pub était bien plus fun !

— Tu nous as vus ? parvint enfin à articuler Mélodie.

— Non. Mais je lui ai soufflé l'idée.

— Toi aussi tu as...

— Ouaip.

Elle se leva et me serra très fort dans ses bras.

— Merci, Sarah... Merci. J'avais tellement besoin de casser la routine...

— Aucun souci, Mélo, les amies, c'est fait pour ça.

Isabelle nous observait, silencieuse. Mélodie se rassit et me sourit de toutes ses dents. J'étais ravie d'avoir pu aider mon amie à se sentir mieux dans son couple. Après tout, la baise, c'était à peu près le seul domaine où j'étais la spécialiste dans notre petit groupe. Ça, et les commandes de dentifrices pour les supermarchés.

Isabelle se tortillait, mal à l'aise.

— T'as des boules de geisha ?

Elle me fusilla des yeux et fondit en larmes. Ben merde alors, qu'est-ce que j'avais encore dit ? Nous nous rapprochâmes d'elle et la consolâmes. Mais nous ne savions pas de quoi il retournait. Mélodie et moi échangeions des regards affolés, jamais nous n'avions vu Isa dans cet état.

— Putain d'hormones ! lâcha-t-elle, écopant d'un claquement de langue outré de ma vieille Madame de Rothschild.

— Ben t'as tes règles, c'est pas grave... tentai-je de la consoler.

— Mais non, j'ai pas mes règles ! J'ai un putain de polichinelle dans le tiroir !

Alors là, ça nous la coupa à toutes les deux. Mélodie, qui essayait depuis des mois de tomber enceinte, accusa le choc comme elle put. Quant à moi, je n'imaginai pas un bébé dans la vie d'Isa et Bastien. Pour moi, un bébé était l'équivalent d'un Gremlins, donc, en soi, je ne le visualisais dans la vie de personne. À part peut-être dans celui de la vieille qui nous jetait quantité de regards assassins... Je donnerais à bouffer au bébé après minuit et PAF ! Tant pis pour elle ! Je quittai ma

lubie farfelue pour revenir dans le présent.

— Et Bastien, il dit quoi ?

— On veut pas de bébé...

— Je vais faire ma lourde, avança Mélodie, mais vous ne preniez pas vos précautions ?

— Bien sûr que si ! Je prends la pilule... Mais peut-être... Je l'ai peut-être oubliée quelquefois.

— Putain, Isa, ça fait des années que je te dis de passer à l'implant ! lui rétorquai-je, totalement consciente que je n'aidais pas à faire avancer le schmilblick.

— Je sais. Mais le truc, c'est qu'on en veut vraiment pas ! On en a parlé des tas de fois, surtout depuis que vous essayez d'en avoir un, continua-t-elle en fixant Mélodie. Mais non, vraiment, on est heureux comme ça, on a notre équilibre, je n'ai vraiment pas envie d'un enfant dans ma vie. Et maintenant, il est là, termina-t-elle en montrant son ventre.

— Ben... C'est pas pour dire, mais tu sais que t'es pas obligée de le garder... avançai-je prudemment.

— Oui mais... On n'a rien décidé.

— T'en es à combien ? demanda Mélodie sur un ton professionnel.

— D'après le gynéco, un mois environ.

— Ok, zen, tu as encore le temps pour te décider. Faut pas traîner, mais tu as le temps.

Mon regard alla de Mélodie à Isabelle. L'une voulait tomber enceinte mais n'y arrivait pas. L'autre ne voulait pas de mini humain à quatre pattes et en avait un dans le bide. Et moi, au milieu, je me demandais simplement comment je pourrais faire pour inverser la situation. Pour une fois, aucune idée ne surgit, même abracadabrante. La seule chose qui me vint à l'esprit, aussi futile et déplacée soit-elle, fut :

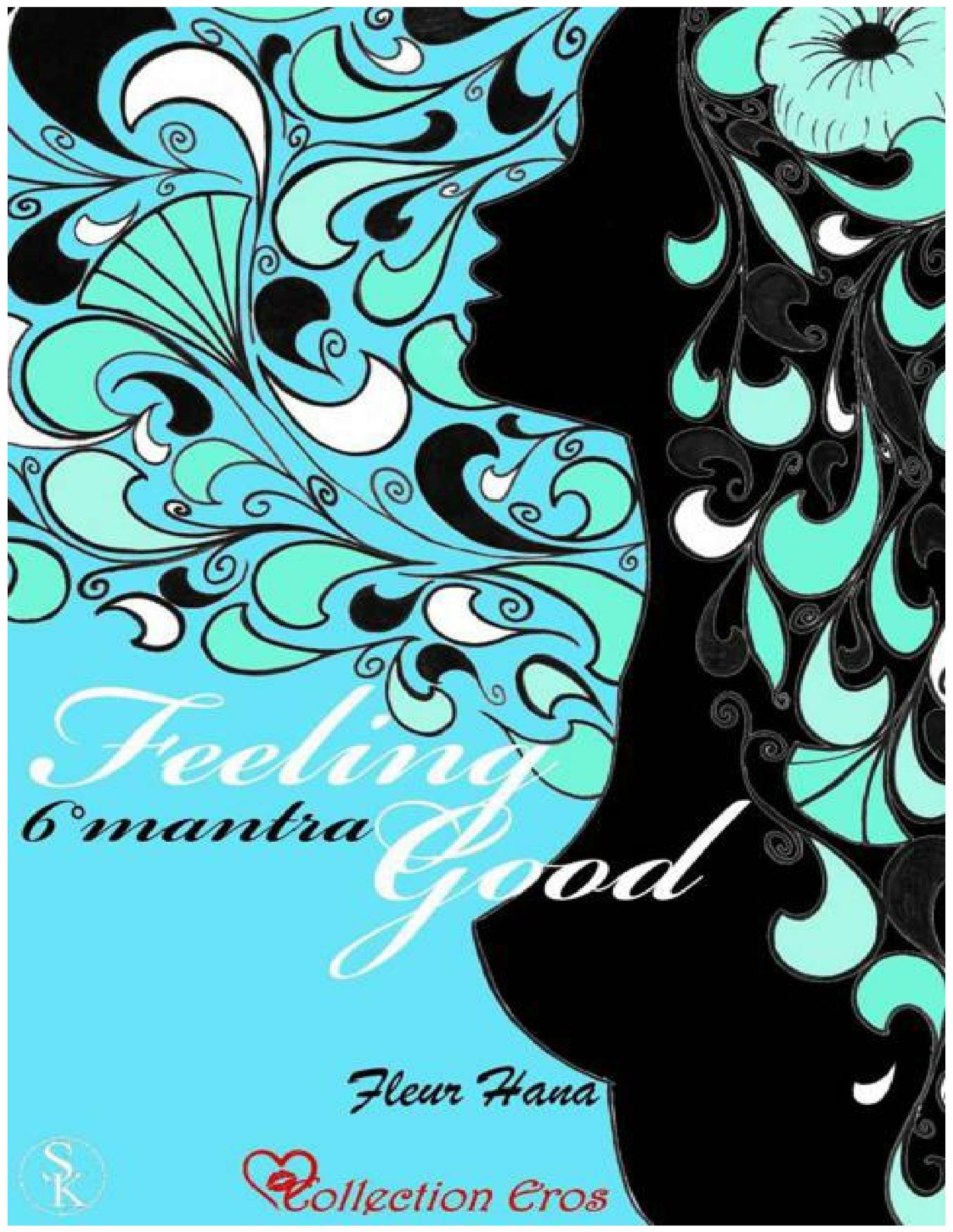
— Et la Tunisie, tu peux quand même y aller, tu crois ?

J'ignorai l'expression barbare de Mélo, qui promettait de me faire la peau tôt ou tard, et me concentraï sur mon nouveau mantra : "Je ne dois pas me faire mettre en cloque par mon amant. Ni par qui que ce soit."

Couverture réalisée par Soon

N° éditeur : 917089-36540

dépôt légal : août 2013



*Feeling
6° mantra
Good*

Fleur Hana

 *Collection Eros*



Feeling Good 6

De Fleur Hana



Tous droits réservés, y compris droit de reproduction totale ou partielle, sous toutes formes.

©2013Les Editions Sharon Kena

www.leseditionssharonkena.com

ISBN : 378-2-36540-362-7

Sixième mantra : Je ne suis pas un jouet entre les mains de mon amant

— Vous sentez ce que je sens, les filles ?

— Oh, oui ! répondit Isa, concentrée.

— Incroyable... surenchérit Mélodie.

Le petit coucou de la compagnie low-cost que nous avons choisie pour le retour était en train de décoller. Nous profitions d'un vibro-massage collectif, saupoudré d'une trouille bleue que ce tas de ferraille se démantèle sous les secousses. Je n'y tins plus et éclatai de rire face à cette situation sexuellement connotée. Avoir été privée de mon amant pendant une semaine ne m'aidait pas à gérer les sensations que provoquait l'avion dans mon bas-ventre.

J'étais donc impatiente de retrouver Sandro et espérai qu'il était encore chez moi. Mais à mon arrivée, je constatai immédiatement que personne ne m'attendait. Snif. Dépitée, je jetai mes valises dans un coin du salon et m'allongeai sur le canapé. J'étais trop fatiguée pour envisager de m'occuper de défaire mes bagages ou prendre la douche qui aurait été plus que nécessaire.

J'avais dû m'assoupir, car le bruit de la serrure me réveilla en sursaut. Et merde, j'avais bavé sur le coussin et j'avais la joue trempée ! Je m'essuyai la bouche quand Sandro entra. Je me levai et courus à sa rencontre, pour finalement lui sauter dessus. Si nous étions dans un film, ou un livre, il me porterait à bout de bras et me ferait voltiger autour de lui en riant. Mais comme nous n'étions que dans ma vie, nous nous vautrâmes comme deux merdes.

— Putain, Sarah ! Mon dos !

— Désolée...

— Tu peux te pousser ?

— Dis tout de suite que je suis grosse !

— Ben... Disons que t'as pas dû faire de régime en Tunisie...

— Enfoiré !

Je me levai et partis d'un pas décidé vers la salle de bain pour me rafraîchir après ma petite sieste. J'allais devoir me trouver un de ces mantras rabat-joie du genre « Je dois faire un régime ». Mais je savais très bien qu'ils étaient plus culpabilisants qu'autre chose... Il me rattrapa et m'attira contre lui, laissant ses mains courir sur mon corps. Je me retournai pour lui faire face.

— Vous m'avez manqué, Sarah Jones.

— Ouais, ça se voit...

Il prit ma main et la guida jusqu'à la bosse qui tendait son jean au niveau de son entrejambe.

— D'accord, ça se voit vraiment...

Je le caressai tout en le dévorant des yeux. Il m'avait manqué, lui aussi. Pourtant, je n'étais partie que cinq jours.

— Je vais prendre une douche, tu m'attends ?

— Non, je viens.

— Ok. Mais j'ai besoin de me laver, pour de vrai...

— Je peux m'en occuper...

Forte de cette promesse, je l'entraînai à ma suite dans le couloir.

Il enleva son t-shirt et je m'installai à mon aise pour mater tranquillement. Voilà. Tout ça, c'était à moi. Bien... La ceinture... Maintenant, le jean... Reste plus qu'à enlever ce... Ben alors, il attendait quoi ?

— Tu vas pas garder ton caleçon ?

— Et toi, tu vas rester habillée ?

D'accord, il voulait sa part du spectacle. Je retirai mes sandales et fis glisser les bretelles de ma robe qui tomba au sol dans un petit froufroutement. L'effet aurait été super sensuel si je ne m'étais pas pris les pieds dedans en voulant l'enjamber. Je me rattrapai à Sandro, qui se foutait de moi, bien sûr.

— Moque-toi et je te prive de douche, dis-je en le caressant.

— Sarah...

— Hum... ?

Il s'agrippa à mes cheveux et m'embrassa à pleine bouche. J'eus droit à une soupe de langues passionnée, comme disait l'autre. Je le débarrassai maladroitement de ce dernier rempart de tissu qui nous séparait. Je n'avais pas la patience d'attendre la douche pour démarrer les festivités. Je m'agenouillai et le pris dans ma bouche tout en empoignant ses fesses et en leur parlant mentalement : voilà mes petites, maman est de retour... Tout va bien maintenant... Non, mais franchement... Comment avais-je pu me passer de tout ça ?

Il s'appuya au mur et ses gémissements m'encouragèrent à accélérer le rythme.

— Ta bouche m'a manqué...

Ben tiens, je m'en rendais compte ! Il ne tarda pas à éjaculer et finalement j'aimais ça. J'aimais qu'il jouisse dans ma bouche, ça me mettait en mode « Waou ! ». Il desserra l'étreinte de ses doigts dans ma chevelure et, d'une petite pression, m'invita à me relever. Il m'embrassa encore, très tendrement, tout en dégrafant mon soutien-gorge. J'enlevai ma culotte, bonne pour un essorage à neuf-cents tours minute, et me plaquai contre lui. Il me souleva en plaçant ses mains sous mes cuisses et pivota pour que je me retrouve à sa place, dos au mur. Nous nous refaisions la scène de la ruelle. Autant dire que j'étais à mon niveau maximum d'excitation. Il me pénétra brutalement et un cri s'échappa de mes lèvres.

— Tu as pensé à moi ?

— Tu veux encore papoter, Sandro ?

— J'aime entendre ta voix quand je te baise.

— Oui, j'ai pensé à toi. Et toi ?

— À ton avis ?

— Je pense que tu as dû te branler chaque soir et chaque matin pour tenir le coup, répondis-je en riant.

— Tu es loin du compte, Sarah Jones...

Je ris encore en l'imaginant passer ses journées à vidanger ses testicules.

— J'aime quand tu ris et jouis en même temps.

— Je sais...

Mais je n'avais plus envie de rire. Il me prenait tellement vite et fort que j'étais sur la brèche, prête à exploser de plaisir. Je me retins, j'adorais ce moment où je sentais l'orgasme monter en moi et je voulais le prolonger. Mais il réussit à me faire partir au quart de tour en prononçant juste ces deux mots : « Jouis, Sarah. » Et c'est ce que je fis, suivie de près par mon amant. Il me reposa doucement au sol et m'enlaça fermement.

— Ne pars plus, c'était long et chiant sans toi.

— Je sais, le mieux c'est quand c'est long et bon.

— Vous êtes insatiable, Sarah Jones.

— Je suis surtout moite, poisseuse, sale et j'ai besoin d'une douche. Toujours intéressé pour me frotter le dos ?

— Juste le dos ?

— On va commencer par ça, on verra pour le reste...

— Ne me provoque pas ou je te baise encore, aussi sale sois-tu.

— T'as pris des pilules bleues, ou quoi ?

— Parce que tu crois que j'en ai besoin ? Je pense à toi et...

Il pressa son entrejambe contre ma cuisse et je constatai, en effet, qu'il avait une nouvelle érection.

— La douche, d'abord. La baise, après.

— À vos ordres, miss Daisy...

Il s'occupa de chaque centimètre carré de mon corps. J'eus droit à un nouvel orgasme lorsqu'il joua avec sa langue sur mon clitoris. Et puis je rendis les armes, il me fallait une pause.

— C'est toi qui aurais besoin d'une pilule magique, petite joueuse.

— Je suis fatiguée ! J'ai fait un voyage relativement long, je te rappelle ! répondis-je, pleine de mauvaise foi (il n'avait duré qu'une heure et demie).

— Tu étais en vacances, ne me dis pas que tu vas prendre une autre semaine pour t'en remettre ?

— Et pourquoi pas ?

— Parce que j'ai fait ta part de boulot et qu'il s'agirait de reprendre vos fonctions, Sarah Jones.

— J'ai bossé pour deux pendant plusieurs mois, j'ai survécu... Et c'est moi que tu traites de petite joueuse ?

Il me prit dans ses bras et me porta jusqu'à mon lit. Voilà, c'était toujours pareil avec les mecs. J'avais eu le dernier mot et il ne savait plus quoi répondre. Du coup, il me proposait encore de s'envoyer en l'air pour noyer le poisson. Cela dit, je n'étais pas contre, s'il ne voyait pas d'inconvénient à ce que je me la joue étoile de mer pendant qu'il me prouvait qu'il était un homme. Et merde, maintenant j'avais la chanson de Michel Polnareff dans la tête alors que Sandro insérait deux doigts en moi. Il fallait que je pense à autre chose. Non, rien à faire. Je gloussai bêtement, n'importe quel type s'en serait offusqué. Pas lui, il fit comme si de rien n'était et, encore une fois, mon rire et mes gémissements se mêlèrent pour me porter vers une nouvelle jouissance. Je retombai en arrière, épuisée par toutes ces vagues de plaisir. Il m'embrassa longuement et je m'assoupis dans ses bras.

— Debout, princesse...

— Hein...

J'ouvris un œil, puis les deux. Sandro était assis sur le rebord du lit et me caressait doucement la joue.

— Il est quelle heure ? parvins-je à articuler d'une voix pâteuse.

— Quinze heures. Je t'ai laissée dormir, mais je dois sortir, là.

— Ok, tu pouvais me laisser dormir...

— Non, je voulais te parler.

— Laisse-moi deux minutes pour me réveiller.

— Je t'attends à la cuisine.

Il déposa un petit bisou sur ma joue, évitant soigneusement la zone contaminée que représentait ma bouche après une nuit de sommeil. Pas fou, ce petit !

Je fis un brin de toilette, passai un vieux t-shirt XXL, une culotte et le retrouvai. Il avait encore tout prévu pour un petit-déjeuner tardif. Comment ferais-je si son frère ne squattait pas leur maison plus longtemps ? Je m'étais habituée à être servie en Tunisie, et maintenant chez moi. J'allais devenir une véritable petite fille gâtée et capricieuse. (Qui a dit que je l'étais déjà ?)

Sandro m'observait, les bras croisés. Je serais bien passée directement au dessert mais mon estomac battit ma libido à plate couture ! Je me servis du café tout en matant mon amant. S'il avait été une friandise, j'aurais pris dix kilos juste à le regarder. Mais comme il était surtout genre... pfff... Les mots me manquaient... Mais comme il était ce qu'il était, c'est ma culotte qui en fit encore les frais.

— J'ai un cadeau pour toi.

— Oh ! Celui que tu voulais m'offrir le jour où j'ai...

— Ah oui, tiens, c'était quoi le souci ce jour-là ?

C'est pas possible d'être aussi cruche et se tirer dans le pied comme ça ! Oserais-je mettre ma stupidité sur le dos de la fatigue ? Non, j'avais beaucoup trop dormi pour que ça soit crédible.

— Alors, mon cadeau ? éludai-je subtilement.

— Tu as de la chance que je sois pressé, Sarah Jones, mais on en reparlera.

— Ouais, file-moi mon cadeau !

— Quelle sale gamine ! Tiens...

Il me tendit un petit sac en kraft. Je me jetai dessus, c'était plus fort que moi : j'adorais les cadeaux

! Franchement, qui n'aime pas recevoir un cadeau ? Je sortis du sac une boîte et identifiai le contenu en un clin d'œil.

— Tu m'offres un vibro ?

— Plus ou moins...

— Comment ça « plus ou moins » ? Soit c'est un vibro, soit ce n'en est pas un !

J'ouvris l'emballage qui indiquait le contenu comme étant un œuf vibrant. C'était donc bien un vibro, tout rose fushia, super girly, j'adorais !

— Faut que tu le ramènes, il manque un truc.

— Quoi ?

— C'est écrit qu'il y a une télécommande, or je n'en vois pas.

— C'est normal. La télécommande, je la garde.

— Hein ? Mais pourquoi ?

— C'est moi qui décide de ton plaisir, Sarah Jones.

— Sans déconner, c'est quoi ce truc ?

Je retournai la boîte :

« Nous vous conseillons de l'utiliser dans les lieux publics, votre partenaire vous surprendra en activant l'œuf vibrant aux moments où vous vous y attendrez le moins ! »

Ok. C'était un peu bizarre quand même.

— Je pensais que tu pourrais le mettre ce soir.

— Le mettre ?

— Tu veux que je t'aide à comprendre comment ça marche ?

— Non, merci... Mais...

— On va au resto avec mes potes, j'aimerais que tu m'accompagnes.

Je posai la boîte sur la table et triturai mes mains. Je n'avais pas du tout envisagé de rencontrer ses amis. Surtout pas après m'être donnée en spectacle devant eux, à deux reprises. Il faudrait quelques décennies avant qu'ils me voient autrement que comme la salope de service, et encore...

— Je sais pas trop...

— Sarah, ils vont t'adorer.

— Je pense qu'ils m'adorent déjà, si tu vois ce que je veux dire... Et c'est ça qui me pose problème.

— Je leur ai déjà tout expliqué.

— N'empêche...

— Alors quoi, toi et moi ça va être juste nous deux ?

— C'est bien comme ça, non ?

— Sarah, j'ai envie de sortir avec toi... J'ai envie qu'on nous voie ensemble !

— Tu veux m'exhiber ?

— Oui, exactement. Je suis fier d'être avec toi et j'ai envie de le montrer. Marc sera là...

— Ah. Stéphane aussi, je suppose ?

— Il ne t'en veut pas, au contraire...

— Je sais pas...

Il s'agenouilla et me fit pivoter pour lui faire face.

— Sarah Jones, j'ai vraiment envie d'étreindre votre nouveau jouet. Ce soir.

Il m'embrassa langoureusement mais il avait déjà gagné, ce fourbe !

— D'accord, mais il nous faut un code !

— Un code ?

— Oui, si je suis trop mal à l'aise je te fais un signe et on s'en va.

— Ok, ça me va.

— Alors, réfléchissons... Tu sais ce que font les joueurs de base-ball, c'est pas mal. Mais je ne vais pas porter de casquette, ça le ferait pas dans un resto.

— Sarah, tu t'égares.

— Bon, alors pas le base-ball. Je pourrais...

— Tu seras assise à côté de moi, tu pourrais me le dire, tout simplement.

— Oh, t'es pas très fun comme type !

— D'accord, Mademoiselle Jones, on trouve un signe.

— Je pourrais me gratter l'oreille ?

Il grimaça, ouais, c'était nul comme signe.

— Je sais ! Je te caresse la cuisse !

— J'espère bien que tu n'attendras pas d'avoir envie de partir pour le faire...

— Pas de signe, d'accord... Pffff...

— Espérons que tu aies envie de rester jusqu'au bout.

Il se redressa un peu pour m'embrasser et se leva.

— J'y vais, je passe te chercher vers vingt heures, c'est bon ?

— Ok. Attends. Tu vas rentrer chez toi après ?

— Je sais pas... T'en dis quoi ?

— J'aimerais que tu restes encore un peu. On ne sait jamais, Dante pourrait revenir...

Il rit et m'embrassa. Chouette, j'avais réussi à le faire rester ! À moi les baisers à toute heure et les petits déjeuners de luxe ! Il partit et je profitai de tout ce qu'il avait préparé. Je poussai d'une pichenette mon ange d'épaule qui tentait de me rappeler que Sandro avait fait, la veille, une remarque sur mon poids.

Mon chevalier servant devait arriver d'ici quinze minutes et il ne me restait qu'une chose à faire : m'équiper de mon œuf vibrant. J'optai pour la version externe grâce au string fourni avec. Après tout, j'étais bien plus sensible de cette façon, autant en profiter ! Je fis quelques essais en me levant et me raseyant. Avec le bol que j'avais, le vibro serait fichu de tomber devant tout le monde. Je devais m'assurer qu'il était bien en place. Je fis quelques genuflexions, même si je savais très bien que je ne faisais jamais ce genre de mouvements dans la vraie vie. C'était l'ultime crash-test. L'œuf ne bougea pas. Parfait. J'étais excitée comme une puce à l'idée de ce jeu érotique en public. « Je suis un jouet entre les mains de mon assistant », voilà mon nouveau mantra que j'adorais déjà ! Malgré tout, mon impatience était tempérée par l'idée que j'allais rencontrer tous les copains de Sandro et Marc, témoins de mes exhibitions d'allumeuse.

Je descendis attendre mon assistant dehors et il arriva pile à l'heure.

— Vous êtes bandante ce soir, Sarah Jones.

— Merci, cher assistant. Vous n'êtes pas mal non plus.

— Tu l'as ?

— Non, je n'ai pas pu me résoudre à le mettre...

Je sentis une vibration et sursautai en émettant un petit cri de surprise.

— Vous êtes une piètre menteuse, Mademoiselle Jones.

La vibration cessa, me laissant frustrée.

— C'est tout ? protestai-je en tapant du pied.

— C'est moi qui décide. On y va.

Il se pencha et m'embrassa. Je tentai de récupérer la télécommande mais il esquiva en souriant. Il jubilait quand il menait la danse ! Et je m'éclatais à le laisser faire... Faible femme guidée par ses hormones que j'étais ! Je pensais pourtant qu'avec le régime hypercalorique auquel je les soumettais depuis des semaines, elles se calmeraient un peu. Mais non ! Ces petites étaient insatiables ! Plus je leur en donnais, plus elles en réclamaient. Je passais pour une obsédée, par leur faute... Oui, je trouvais encore le moyen de rejeter la responsabilité sur quelqu'un d'autre. (Je sais, les hormones ne sont pas vraiment des personnes...)

En arrivant, j'eus la surprise de voir qu'il y avait aussi deux filles. Je me sentirai moins seule. Sandro me prit la main et se pencha pour m'embrasser sur la joue, pile quand une vibration se déclencha. Petit enfoiré, il allait bien s'amuser à mes dépens ce soir ! Je fis mine de ne rien avoir remarqué et serrai sa main. Je n'étais pas du genre timide mais là, je sentais les regards de ses amis sur moi. J'étais la bête curieuse et je n'aimais pas ça. Pas quand je n'avais pas décidé de l'être, en tout cas. Je repérai Marc et poussai un soupir de soulagement. Nous étions les derniers et deux places étaient libres à côté de lui. Bien, j'allais encore jouer le sandwich humain ! Cette fois, ça m'aiderait à m'intégrer (et me permettrait de mater Ian... pardon, Marc, de près).

— Sarah !

Stéphane se dirigea vers moi et me serra dans ses bras. Une vibration m'empêcha de me concentrer et j'avais peur qu'il la sente.

— Merci... me murmura-t-il à l'oreille.

Je trouvai sa voix étrangement sensuelle, ou était-ce l'effet que provoquait le sex-toy qui s'agitait dans mon string ? Je lançai un regard appuyé à Sandro qui restait impassible. Il avait dû s'entraîner

des années devant son miroir pour garder toujours un air neutre, quelles que soient les circonstances ! Je couchais avec un cyborg, c'était une certitude à présent !

Stéphane me lâcha enfin. Pour une entrée en matière discrète, c'était loupé. Je lui servis un pauvre sourire, retenant un gémissement de plaisir qui n'avait rien à voir avec l'homosexuel qui m'entraînait par la main vers la table.

— Je pense que tout le monde connaît Sarah...

Merci, Sandro, merci. Dans le genre « Voici mon allumeuse de petite amie que tout le monde a vue à l'œuvre »... La vibration cessa, je pus m'asseoir sans avoir l'air d'avoir avalé un parapluie par le mauvais trou. (Cela dit, y a-t-il un bon trou pour avaler un parapluie ?) Ce petit jeu était très stressant, excitant et surtout, déplacé. J'adorais mon cadeau !

Marc m'embrassa chaleureusement. Toute cette attention me mettait vraiment mal à l'aise et je n'avais même pas de code pour le signifier à Sandro ! Je savais qu'on aurait besoin d'un signal ! Vibration. Oh. Merde. Ce truc était dix fois plus efficace que mon ancien vibro. Je tressaillis dans les bras de Marc qui se recula.

— Tout va bien, Sarah ?

— Oui, un petit frisson, il fait frais...

— Tu as froid ? C'est surchauffé ici !

— Heu... Oui... Chaud. Il fait chaud... Je...

— Allez, on commande !

Sauvée par le gong ! Sandro me présenta tout le monde. J'étais bien trop absorbée par le désir qui montait en moi depuis cet innocent petit œuf rose pour y prêter attention. Je laissai mon assistant choisir pour moi, n'ayant aucune envie de nourriture terrestre. J'étais surtout attirée par autre chose... Mais pour l'heure, je devais faire l'effort de participer aux conversations.

Quand l'entrée arriva, l'œuf se mit au repos. J'en profitai pour me pencher et chuchoter à l'oreille de mon tortionnaire :

— Tu pourrais y aller mollo...

— Hein ?

— Fais pas l'innocent, tu me laisses pas respirer !

— Je n'ai appuyé que deux fois !

— Fais attention, t'as dû l'activer par accident. Je te garantis que ça n'arrête pas ! Laisse-moi au

moins manger. Je risque de m'étouffer...

— Tiens, je la reprends au dessert.

Il me tendit la télécommande que je rangeai discrètement dans mon sac. Bien, j'allais au moins pouvoir me nourrir et prendre des forces pour la bonne baise qui aurait immanquablement lieu à notre retour.

Je picorai dans mon assiette pendant que tout le monde discutait autour de moi. Sandro et Marc essayèrent de m'intégrer aux conversations. Mais j'étais extrêmement mal à l'aise sous les regards que me lançait l'une des filles, dont j'avais oublié le prénom. Était-elle une ex de Sandro ? Ça ne m'aurait même pas étonnée... Je me penchai vers Marc pour lui demander qui était cette fille (sublime, au passage, mais ça, je ne l'avouerais que si elle ne représentait aucun danger pour moi).

— Marc, c'est qui la rousse ? Une ex de Sandro ?

— Non, tu rigoles... Elle n'est pas vraiment intéressée par Sandro.

— Ah.

— Elle est lesbienne.

— Ouf ! Tu me rassures !

— Pourquoi tu me demandes ça ?

— Je trouve qu'elle me regarde bizarrement... Je...

Je ne pus terminer ma phrase, l'œuf s'étant à nouveau déclenché. Je me retournai vers Sandro.

— On avait dit jusqu'au dessert !

— J'ai rien fait !

— Tu l'as reprise !

— Non !

Je fouillai dans mon sac, la télécommande s'y trouvait toujours. Et elle était éteinte. Ce truc déconnait à plein tube ! Je retirai les piles mais les vibrations ne cessèrent pas. Merde. C'était quoi ce délire ?

— Sandro, l'œuf est censé vibrer sans télécommande ?

— Impossible.

— Ben... Ça vibre...

— Tu déconnes ?

Je vrillai mes yeux dans les siens.

— Tu déconnes pas. Ok. Ben... Je sais pas, va l'enlever...

— J'ai pas vraiment envie de l'enlever... Si tu vois ce que je veux dire...

— Y'a pas de souci, alors ?

— Non... Je crois...

Sauf que j'étais vraiment tout près de l'orgasme. Je ne pouvais décentement pas prendre mon pied à table, en public ! La vibration cessa enfin.

— C'est bon, ça s'est arrêté.

— Ok. Désolé, c'était pas une super idée...

— Tu plaisantes ? Je vais juste devoir te violer dans la voiture, c'est tout...

— Dans ce cas...

Il glissa sa main sur ma cuisse et ce seul contact me fit frémir. Je tentai de cacher ma réaction en toussant mais je ne fis qu'attirer l'attention sur moi. De mieux en mieux... Marc, toujours très prévenant, posa une main sur mon épaule. Grand Dieu ! N'avait-il pas conscience de son sex-appeal ? Ne réalisait-il pas le danger immédiat que représentait ce simple contact ? J'allais devoir le violer lui aussi !

— Tout va bien, Sarah ?

Il lança un regard assez agressif à Sandro par-dessus ma tête. Alors là, si en plus j'avais deux mâles qui se battaient pour moi, vibro ou pas, j'allais exploser. Mais non, Marc est gay et son mec était à côté de lui... J'étais trop excitée pour réussir à penser correctement.

— J'ai avalé de travers, ça va, merci.

Mon chevalier servant slash gay slash incendiaire de petites culottes me servit un verre d'eau. Je pris une gorgée avant de la recracher, surprise par une nouvelle vibration. J'avais enlevé les piles ! Ce bordel n'était plus censé s'allumer ! Marc me tapa dans le dos, encore inconscient du fait que j'étais à fleur de peau, prête à m'enflammer à la moindre étincelle. Il fallait que je me sorte de là ! Je me levai précipitamment sous l'air ahuri de Marc et celui, hilare, de Sandro (il ne perdait rien pour attendre) et me dirigeai vers les toilettes.

— Attends, je viens aussi !

La belle rousse m'emboîta le pas. Eh merde ! Je n'allais pas pouvoir prendre mon pied tranquillement et j'entendis Sandro ricaner. Quel con !

— Tu vas bien, Sarah ? Tu as l'air...

— Ça va, merci. Excuse-moi, j'ai oublié ton prénom...

— Maria.

Elle s'engouffra dans une cabine et moi, dans une autre. Oh putain, ce truc avait augmenté en intensité ! Je me souvins avoir lu sur la boîte qu'il y avait dix vitesses... On devait au moins être à onze ! Je m'appuyai face au mur, les mains crispées, sentant l'orgasme monter, de plus en plus intense.

— Tout va bien, Sarah ?

— Hum...

— Je t'attends ?

— Hun hun, pas la peine, je...

— On dirait que ça ne va pas... Tu as besoin d'aide ?

— Non, merci... C'est...

Ohlala... Je tentai de retenir les gémissements qui voulaient franchir mes lèvres, mais c'était trop difficile. J'avais toujours été incapable de prendre mon pied en silence. Et là, non seulement j'étais dans les toilettes d'un restaurant, mais en plus j'avais du public !

— Sarah, le prends pas mal mais on dirait que... que tu es en train de...

— C'est le cas, j'ai un putain de vibro télécommandé qui s'allume tout seul et je vais jouir dans... Maintenant !

Je me laissai enfin aller, tentant de réduire mes gémissements au maximum. Mais j'avais encore parlé sans réfléchir et le silence s'était fait de l'autre côté de la porte. Elle devait donc entendre le moindre petit soupir que j'émettais. L'orgasme se prolongea un peu trop et j'enlevai finalement ce string à la con, l'œuf avec. Nom de Zeus, c'était pas une petite jouissance de débutante ça... Avoir un témoin m'avait même encore plus excitée ! J'avais une case en moins ! Oui, sans aucun doute, celles de la décence et la pudeur !

Bon, maintenant, il fallait que je me débarrasse de ce truc incontrôlable. Je ne pouvais pas passer la soirée à m'échapper ! Et puis j'allais avoir des irritations à force !

— Maria ?

— Je suis là.

— Tu pourrais aller me chercher mon sac, s'il te plaît ?

— Bouge pas...

Heureusement, la solidarité féminine fonctionnait, même quand on ne se connaissait pas. Même quand on venait de se donner en spectacle. Même quand on grimpait aux rideaux avec seulement une maigre porte entre nous... « La sororité, nous sommes toutes sœurs ! » Ma mère n'avait peut-être pas eu tort de brûler ses soutifs...

— Tiens.

Maria me tira de mes pensées révolutionnaires en faisant glisser mon sac sous la porte.

— Merci ! Tu me sauves !

— Ils se posent des questions à table...

— Merde. Ils vont croire que j'ai des soucis digestifs...

— C'est pas tellement ce qui les occupe, en fait...

Je fourrai le string et l'œuf vibrant dans mon sac tout en papotant avec ma nouvelle meilleure amie.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Tu sais que je suis lesbienne ?

— Heu... Oui, Marc me l'a dit... Et alors ?

— Eh bien, disons que nous deux, si longtemps aux toilettes... C'est des mecs, tu connais les fantasmes des mecs.

— Mais ils savent très bien que je suis hétéro ! Sandro le sait !

— Et c'est pas le dernier à cancaner, ton mec !

— Quel con ! Il va m'entendre !

— Dis, juste par curiosité... Jones, c'est pas anglais ?

— Si, mon arrière-grand-père était anglais. Je sais, je n'ai rien d'une anglaise...

— Non, c'était juste comme ça. J'aime bien ton nom, très classieux.

— Merci.

Elle était vraiment en train de me parler de ma généalogie après m’avoir entendue jouir ? Je sortis enfin des toilettes et elle me toisa de la tête aux pieds.

— C’est bon ?

— Ouais, merci encore... Pfff quelle galère ! Je sais pas pourquoi ce truc s’est mis à vibrer.

— Moi, je sais.

Je la regardai, curieuse, et attendis qu’elle m’en dise plus.

— J’en ai un aussi.

— Quoi ? Tu veux dire... là ? répondis-je en pointant l’endroit où devait se trouver son œuf.

— Oui.

— Et qui a la télécommande ?

— Moi.

Je restai bouche bée, en mode « What !?! » face à sa révélation.

— C’est toi qui m’as...

— Je savais pas, désolée... J’ai compris quand tu m’as parlé du vibro, pas avant...

— Mais alors, tu...

— Oui, le mien était aussi en marche.

— Merde, c’est bizarre, non ?

— Sarah Jones, je suis ravie d’avoir pu te procurer un orgasme.

Elle tourna les talons et me laissa sous le choc de la nouvelle. Merde ! Pourquoi elle m’appelait comme ça ? Sandro... Il avait dû manigancer tout ça, à tous les coups ! Ce petit traître ne perdait rien pour attendre ! Pourquoi fallait-il que cette nana se pointe à la même soirée que moi, avec le même sex-toy ? Quelles étaient les probabilités pour que ça me tombe dessus, hein ? Saleté de bonne étoile qui passait son temps en RTT quand j’avais besoin d’elle ! Je ne chanterai plus jamais « Brille, brille petite étoile » ! Et crotte, maintenant j’étais encore excitée à cause de ce que m’avait dit Maria ! Mais que quelqu’un trouve le bouton et m’éteigne ! J’étais pire que le petit lapin rose des piles increvables !

Je m’installai à table, comme si de rien n’était, comme si tous les regards n’étaient pas dirigés vers moi. Il régnait un drôle de silence.

— Quoi ? J'ai loupé quelque chose ?

Sandro s'étouffa à moitié en riant. Je me retournai vers lui, un peu agacée parce que tout ça, c'était de sa faute, si on cherchait bien...

— Tu as quelque chose à dire ?

— Non, rien... répondit-il en continuant à se marrer.

Je lui assénai un coup de coude, ce qui, au lieu de le calmer, le fit éclater franchement de rire. Je me tournai vers Marc, cherchant un appui allié. Il haussa les épaules.

— Quelqu'un m'explique ?

Marc se dévoua, décidément je l'adorais ce petit Ian...

— C'est juste qu'on se disait... Ben... Tu vois quoi...

— Ok, Maria m'a dit. Et ça vous fait rire d'imaginer qu'elle et moi on...

— Ça fait rire Sandro... Pas nous.

— On ne faisait rien !

— Vous y êtes restées un moment... parvint à articuler Sandro entre deux éclats de rire.

Sarah, c'est le moment de te taire. Là, tout de suite, écoute la voix de la sagesse et ferme-la. Je t'assure que tu me remercieras, moi ta conscience, si tu te contentes de la boucler. Non ? Trop tard, j'aurais essayé. Tu es un cas irrécupérable, tu le sais ?

— Je vais te dire pourquoi j'y suis restée un moment, monsieur « j'ai-une-télécommande-universelle » ! J'ai eu un putain d'orgasme déclenché par la télécommande de ta copine Maria ! Alors, désolée si j'ai pris un peu de temps pour me remettre, mais c'est quand même ta faute !

Sandro, inconscient, suicidaire et totalement détestable, repartit de plus belle dans son fou rire. Merde, j'avais vraiment dit tout ça ? Il m'avait pourtant semblé entendre une petite voix dans ma tête me conseillant de me taire. Pourquoi n'écoutais-je jamais les petites voix ? Je fixai mes ongles attentivement, concentrée comme si je tentais de résoudre un algorithme à évolution différentielle (ne me demandez pas de quoi il s'agit, je n'en ai aucune idée). Marc posa une main sur mon bras.

— Tout le monde a entendu ? lui demandai-je tout en connaissant la réponse.

— Je crois que tout le restaurant a entendu, en fait.

— Merde.

— Tu veux t'en aller ?

— Non, ça va. Je suis une femme forte, j’assume ma sexualité !

— Moi, j’ai trouvé ça cool, intervint Maria.

— Ah, merci ! Et vive la solidarité féminine !

— Tu m’étonnes qu’elle a trouvé ça cool, enchaîna un type dont j’avais zappé le prénom.

Hilarité des mâles autour de la table. Seule la deuxième fille gardait le silence en dardant ses yeux assassins sur moi. Merde, qu’est-ce que j’avais fait de mal ? J’avais juste profité d’un sex-toy, tranquillement, en solitaire... Marc se pencha pour me parler à l’oreille.

— Tous les hétéros sont un peu en train de fantasmer sur toi, tu le réalises ?

— Mais pourquoi ? C’est complètement con !

— C’est con, un hétéro.

— Bien d’accord ! Les bi, ça vaut pas mieux, si tu veux mon avis.

Marc hocha la tête. Enfin, le sujet de conversation dévia sur autre chose. C’était toujours porté sur le cul mais, au moins, le mien n’en était plus la cible. Je me désintéressai de ce qui se racontait autour de la table pour me focaliser sur mon dessert qui venait d’arriver. J’étais affamée après ma petite virée au septième ciel !

— Et toi, Sarah, tu en penses quoi du mariage ?

Et voilà ! Je recrachai la moitié de ma bouchée de glace et sauce chocolat en plein dans mon assiette. Qui était le con qui avait gâché mon dessert ? Stéphane. Toi, mon coco, tu me fais déjà regretter de t’avoir rabiboché avec ton mec ! Je serais bien tentée de te répondre que sa langue a fait un petit tour dans ma bouche...

Je m’essuyai, ne cherchant même plus à faire l’élégante ou à jouer dans la discrétion. J’étais foutue auprès de ces types, je n’avais plus rien à perdre.

— C’est de la connerie, répondis-je, acerbe.

— Tu peux développer ?

Connard. C’était quoi son problème ? Sandro se tourna vers moi, il attendait patiemment que je réponde. Encore une fois, tous les regards étaient braqués sur ma petite personne. Ras le bol d’être un objet de curiosité !

— Bon, résumons. Tu y trouves un intérêt sur les impôts, certes. Mais à côté de ça tu deviens une vache à lait pour tous les prestataires qui font leur beurre sur le dos des futurs mariés. Quand on considère qu’environ la moitié des mariages finit en divorce, est-ce que ça vaut vraiment la peine de

se ruiner pour une misérable journée où tout le monde va se murger la tronche ? Non, je ne crois pas. Le mariage, c'est une institution créée par des mecs, pour des mecs. La preuve : l'épouse est censée prendre le nom de son mari. Et puis quoi, encore ? Elle devient Madame épouse Ducon, elle n'existe même plus par elle-même. Et la suite, c'est quoi ? Ben, c'est pas compliqué : elle se transforme en poule pondeuse. Tu te maries, les gens attendent que tu mettes bas, c'est la suite logique. Sinon, ils s'imaginent des tas de trucs. Alors là, t'es même plus épouse Ducon, t'es juste la mère de ses mioches ! T'as plus de nom, t'as plus d'identité, et des putains de banquiers demandent l'autorisation du mari pour apposer ton nom de jeune fille sur le chéquier ! Et ça, c'est du vécu réel ! Pas par moi, attention, jamais je ne tomberai dans le piège du mariage !

— Je l'aime bien ton nom, ne change jamais, intervint Maria.

— Merci, je l'aime bien aussi et rassure-toi je n'ai pas l'intention d'en changer.

Pour perpétuer la tradition, j'avais trop parlé et tout le monde me regardait. Je me tournai vers Stéphane.

— Ça répond à ta question ?

— J'en attendais pas autant...

— La prochaine fois, me demande pas de développer si tu veux pas que je développe !

— Non, mais, c'était très intéressant. Sandro, t'as pas trouvé ça instructif ?

— Si, très, répondit mon traître d'amant.

— Okay ! Merci à tous pour ce repas. Sandro, je sais qu'on n'a pas de signal alors je vais pas faire dans la dentelle : je pense que j'ai assez profité de cette super soirée, je vais rentrer. Non, ne me raccompagne pas, tu t'es bien foutu de moi, je pense que tu vas rentrer dormir chez toi ce soir. (Rires moqueurs de ses potes.) Tu payes pour moi, bien sûr, et je te vois lundi matin au bureau, tu sais, là où je suis ta boss. Marc, ajoutai-je en me tournant vers lui, c'était un plaisir de te revoir.

Je l'embrassai sur la joue, ignorant volontairement Sandro, et me levai pour faire ma sortie théâtrale, quand je l'aperçus et m'immobilisai. Il était deux tables plus loin et il n'avait dû manquer aucune de mes interventions. Il me regardait avec un petit sourire en coin. Quelles étaient les statistiques maximales de couilles qui pouvaient me tomber dessus la même soirée ? Allez, dites un chiffre, au hasard ? Bon, résumons : j'avais dîné avec des types qui ne voyaient en moi qu'une allumeuse. Pour ça, je ne leur en voulais pas, je l'avais bien mérité. Mais, maintenant, ils me prenaient aussi pour une féministe militante et obsédée. Ce que je devais bien être, mais habituellement, je faisais en sorte que ça reste dans ma sphère privée. Ajoutons à ça que tout le restaurant avait profité de mes élucubrations. Et que mon ex-petit ami était en train de me reluquer avec un regard que je lui connaissais bien. Celui qui disait « attention, ma cochonne, je vais enlever ta culotte par le pouvoir de la pensée ». Ce qui était tout à fait inapproprié puisque je n'avais plus de petite culotte. La question était : allais-je pouvoir rentrer chez moi, me coucher, et rebooter pour effacer de ma mémoire cette désastreuse soirée ?

Greg se leva et vint à ma rencontre sous les yeux de la tablée de Sandro. Donc la réponse était non. Non, la soirée n'était pas terminée. J'avais ainsi à nouveau l'opportunité potentielle de me ridiculiser un peu plus. Le ridicule ne tuait pas, mais il me foutait bien dans la merde.

— Sarah.

— Greg.

— J'ai essayé de t'appeler ces derniers mois.

— Je sais.

— Tu m'en veux toujours ?

— Non. En fait, je suis passée à autre chose. Depuis longtemps.

— Tu ne me présentes pas ?

— À qui ?

— Le mec qui est derrière toi.

Je me retournai. Sandro s'était levé et je sursautai en constatant qu'il n'était qu'à quelques millimètres de moi. Ce type était en fait un cyborg ninja en mode furtif ! Il ne se marrait plus du tout, par contre. Il se plaça à côté de moi et glissa un bras autour de ma taille. Ah. On entrait dans le moment de la soirée où la testostérone allait saturer l'atmosphère. Sandro tendit la main à Greg, qui la serra.

— Sandro.

— Greg.

Ok. J'avais soudain très envie de m'éclipser et de les laisser jouer à celui qui pisse le plus loin. Mais tous les copains de Sandro observaient la scène avec attention et je m'étais assez fait remarquer comme ça. Si je détalais en courant comme je venais d'imaginer le faire, ça ne jouerait pas en ma faveur.

— Bon, tout le monde s'est présenté, c'est cool. J'allais partir, donc... je vais vous laisser...

— C'est ton mec ? me demanda Greg, une pointe d'agressivité dans la voix.

— Je ne crois pas que ça te regarde.

— C'est ton ex ? m'interrogea Sandro.

— Ok. Voilà ce qu'on va faire les gars. Je vais faire un petit condensé parce que j'ai vraiment envie de rentrer chez moi. Seule. Donc, Greg voici Sandro, mon mec comme tu dis, mais aussi mon

assistant. Sandro, voici Greg, mon ex, que j'ai quitté il y a quelques mois. Je pense qu'on est bon ? Je peux y aller ?

— Je te raccompagne.

— Non merci, Sandro, j'ai vraiment envie de rentrer seule.

— Sarah... J'aime pas te laisser partir seule, il est tard.

— Et je suis une grande fille. Tu as sûrement plein de trucs à raconter sur moi à tes potes, en plus. Ce serait con de louper une occasion de te foutre encore de moi.

— Le prends pas comme ça, c'est toi qui as...

— Me cherche pas, d'accord !

Greg nous observait avec une lueur malicieuse dans les yeux. Ça lui plaisait que je me dispute, même légèrement, avec son remplaçant. Je pris une grande inspiration, il fallait que je me débarrasse de mon ex. Je n'allais pas réduire à néant plus de six mois de silence radio à filtrer ses appels et ses emails, juste parce que mon assistant était un sale gosse.

— Ok, raccompagne-moi.

Sandro fixa Greg. Greg fixa Sandro. Une grosse boule de ronces traversa le restaurant pile à ce moment. Non, je déconne. Je fis mentalement un gros plan des yeux de l'un, de l'autre, Sergio Leone aurait été fier de moi. Je tirai Sandro par la main, mettant fin à ce duel des temps modernes. Au moment où nous sortions du restaurant, je captai rapidement l'expression de Maria qui m'observait avec intensité. Oh, enfin de l'air ! Quel repas sanglant ! Il me fallait un nouveau mantra pour survivre : « Je ne trouve pas les femmes sexuellement attirantes, et surtout pas Maria. »

— Merci pour cette soirée qui restera dans mon top dix des plus pourries de ma vie.

— C'était marrant.

— À mes dépens, oui, donc moyennement au final.

— Sarah, c'est quand même toi qui as raconté tout ce qui nous a poussés à nous marrer. Je n'y suis pour rien si tu me fais rire.

— Vous vous êtes bien foutus de moi !

— Non, on s'est marré grâce à toi, c'est pas pareil. Ils t'adorent.

— Parce que je suis une bonne attraction.

— Non, tu te trompes. Ils t'adorent parce que tu comptes pour moi.

— Me fais pas le coup de la déclaration, ok, je suis trop en rogne pour apprécier.

— Et si je t’offrais ton cadeau ?

— Quoi ? Encore un truc qui va se mettre à fonctionner n’importe comment ?

— Sarah, je sors le drapeau blanc, là...

— C’est quoi ton cadeau ? De quoi tu parles ?

— De celui que je voulais t’offrir l’autre matin...

— Ah. Lui. Ok. Tu me l’offres, et après je te dis si ça mérite une trêve.

— Tiens.

Il me tendit les clés de la voiture.

— Tu me laisses conduire ta voiture ? C’est ça ton cadeau ? Tu vas pas aller loin sur l’échelle du pardon... C’est pourri comme cadeau, limite insultant !

— Ça fait partie du cadeau.

— Ok... Ce suspense est insoutenable, répondis-je d’un ton chargé de sarcasme.

Je m’installai au volant, passai deux plombes à régler les rétros, le siège, etc. Si bien que Sandro commençait à s’impatier.

— Me dis pas que tu conduis comme une grand-mère...

— Faire attention, c’est pas être une grand-mère ! On va chez moi ou pas ?

— Tu veux venir chez moi ?

— Ça changerait...

— Alors ok, ça me va, Dante n’est plus là... Tu te souviens de la route ?

— Bien sûr. Je crois... Bon, ben, tu me guides si besoin.

— Je sais pas si je pourrai...

— Pourquoi ?

— Démarre, Sarah Jones, que je t’offre ton cadeau.

Hop, une jupe mouillée. Ben oui, j’avais plus de culotte donc, forcément... Heureusement, les sièges de voiture étaient en tissus et pas en cuir, ça m’éviterait de glisser !

Sandro posa sa main sur ma cuisse et la remonta jusqu'en haut.

— Mademoiselle Jones, pas de culotte ?

— Le string qui va avec ton vibro, je peux pas le porter sans, c'est trop grand.

— Tant mieux, ça me facilite la tâche.

— Qu'est-ce que tu fais ? Je conduis, c'est hyper dangereux...

Il commença à me caresser. J'étais encore sensible de mon orgasme explosif provoqué par... Maria... Eh ouais... Fallait que je me fasse à cette idée.

— Sandro...

Il s'approcha de moi et commença à m'embrasser dans le cou. Je fermai les yeux de plaisir... Et les rouvris aussitôt, me rappelant de justesse que j'étais en train de conduire !

— Je vais me garer...

— Non, Sarah Jones, tu roules...

— Oh... Merde... Je...

J'étais déjà en train de prendre mon pied, je n'arrivais plus à parler et il fallait que je conduise ? Ce type allait nous tuer ! Remarque... Mourir en plein orgasme, c'était une belle mort... Non, mais... Là... J'avais l'impression d'être très vivante, en fait... Mes gémissements se firent plus intenses et Sandro sortit son arme secrète d'une efficacité redoutable : les trois doigts. Et merde... C'était juste, là, juste... Oh... Il ajouta à l'équation sa langue dans mon cou et... Ce fut trop, j'explosai, laissant l'orgasme me submerger tout en faisant un effort immense pour ne pas foutre la voiture dans le ravin. Il cessa ses caresses uniquement quand je le repoussai, ne pouvant en supporter plus.

— Putain ! J'aurais pu nous tuer !

— Mourir avec toi, ça me va.

— T'es con, on n'est pas Roméo et Juliette ! On a une longue vie devant nous ! Pleine de baisés et d'orgasmes !

— Ensemble ?

— Quoi ?

— La longue vie...

Ah. Il voulait vraiment qu'on parle de ça, genre... maintenant ? J'étais encore là-haut sur mon petit nuage orgasmique et il parlait vie future à deux ?

— Je veux pas te mettre la pression, Sarah. Mais après tout ce que tu as dit sur le mariage ce soir...

— T'avais pas l'intention de me demander en mariage ? répondis-je, un brin affolée.

— Non. Mais c'est bon à savoir que tu m'aurais refoulé.

— Donc, c'était quoi ta question ?

— Laisse tomber...

— Sandro...

— Non, c'est bon, je te prends la tête, je le sens.

— Mais non, allez, fais pas ta pute !

— Quoi ?

— Non, rien... C'est juste une petite expression comme ça, pour détendre l'ambiance, tout ça... Heu... Attends, on est où, là ? Je nous ai perdus ?

— Prends la prochaine à gauche.

— Ok.

Le reste du trajet se passa dans un silence inquiétant. Normalement, c'était un truc de fille de parler projets d'avenir, tout ça... Pourtant, avec Sandro, ça revenait souvent sur le tapis. Il était en insécurité permanente. Mais je ne voulais pas lui faire des promesses juste pour le rassurer. Qu'est-ce que j'en savais, si j'allais passer une longue vie pleine de baisers avec lui ? L'idée ne me déplaisait clairement pas, mais bon... J'avais bien cru que Greg était « the one »... Je ne serais pas restée quatre ans avec lui si je n'en avais pas été persuadée. Je faisais attention, maintenant !

Je reconnus le chemin et me garai enfin devant chez lui. Je coupai le contact et le retins au moment où il sortait.

— Et si tu profitais de ce qu'on a aujourd'hui ? Pourquoi tu me poses des questions sur demain ? Je veux dire... Là, tout de suite, je suis avec toi et je n'ai pas l'intention de m'en aller, ça ne te suffit pas ?

— Si, bien sûr.

— Alors, t'arrête de faire la bouille ? Je te rappelle que j'ai plus de raisons que toi de bouder !

Il poussa un profond soupir et se tourna vers moi. Il emprisonna mes mains et plongea ses yeux dans les miens. Genre... Houla... Réalisait-il que là, il pouvait me demander à peu près n'importe quoi, je dirais oui ? Même de l'épouser. Non, sinon il en aurait profité.

— Sarah, je crois que tu ne comprends pas...

— Quoi ? soufflai-je dans un murmure, toujours absorbée par son regard en mode « Et Sarah eut le feu au cul ».

— Je t'ai tellement dans la peau que j'ai besoin de savoir. C'est la première fois que ça me fait ça, je suis pas chiant comme mec, je t'assure. J'ai juste une trouille monstrueuse que tu te lasses et que tu me quittes.

— Sandro, tu t'es foutu de moi toute la soirée et je suis avec toi, chez toi, alors que je voulais rentrer seule à la base. Tu en déduis quoi ? lui répondis-je, inutile de lui dire que c'était aussi pour me débarrasser de Greg.

— Je sais pas, à toi de me le dire...

— Tu peux en déduire que je n'ai pas envie de passer une minute loin de toi, tu peux aussi en déduire que je t'aime tellement que je ne suis même pas capable de te faire la gueule pour de bon. Et puis, de toute façon, quand tu me regardes comme ça, sérieusement, tu me demanderais de faire le poirier en récitant la table de sept, je le ferais. Il te faut quoi comme preuve supplémentaire ?

Il m'attira contre lui et m'embrassa passionnément, le levier de vitesse planté dans ma cuisse. Mais je ne dis rien, je n'allais pas gâcher ce moment juste parce que... juste parce que j'avais putain de mal à cause de ce bidule !!! J'allais avoir un énorme bleu ! Je passai par-dessus et me mis à califourchon sur Sandro. Rien que le frottement de son érection sur mon entrejambe réussit à me faire perdre les pédales. Je défis difficilement sa ceinture.

— Sandro, faut vraiment que t'arrêtes de mettre une ceinture quand on se voit. On perd un temps fou !

Il rit et je réussis enfin à me dépêtrer et à déboutonner son pantalon. Je me soulevai un peu, le genou appuyé sur ce putain de levier de vitesse ! Qui avait eu l'idée merveilleuse de placer cet engin ici ? Qu'il se dénonce et se fasse lapider en place publique par tous les couples qui ont vécu l'enfer du levier de vitesse ! Je le guidai en moi et lui fis, pour une fois, tendrement l'amour. Il m'embrassa sans relâche tout en me faisant garder le rythme, les mains sur ma taille.

— Sarah...

— Oui ? répondis-je en gémissant, il fallait toujours qu'il discute pendant la baise...

— Je t'aime.

Oh. My. Sandro venait juste de découvrir le multiplicateur orgasmique ! Je jouis dans la foulée et il me fit encore accélérer la cadence jusqu'à ce que ce fut son tour. Je posai ensuite le front contre le sien et m'immergeai dans ses yeux.

— Je t'aime aussi.

Il m'embrassa. Ayant le levier de vitesse imprimé dans le genou, je décidai de m'extirper de la voiture. Il me conduisit jusqu'à sa chambre. Nous nous couchâmes rapidement et je n'avais toujours pas eu l'occasion de voir l'intérieur de sa maison.

Je tâtonnai à côté de moi... Personne. Mon amant était décidément trop lève-tôt pour moi ! Mes parents avaient toujours pensé que j'avais des gènes de loir ou de paresseux. J'ouvris les yeux difficilement et aperçus un papier sur l'oreiller où était censé se trouver la tête de mon assistant.

« Je dois sortir, fais comme chez toi. Je t'aime. S. »

Mon premier petit mot d'amour ! Il écrivait avec des pattes de mouche et j'étais persuadée que s'il passait l'examen de calligraphie que doivent valider les étudiants en médecine, il l'aurait haut la main ! (Bien sûr qu'il existe cet examen, comment expliquer que tous les médecins écrivent aussi mal, sinon ?) Malgré ça, c'était mon tout premier billet doux de Sandro. Je le pliai et attrapai mon sac pour l'y glisser.

J'avais juste un petit souci : je n'avais toujours pas de culotte. Je me levai, à poil (mais j'étais seule, donc, pas de pudeur déplacée), et ouvris l'armoire de mon hôte. Je dénichai un pantalon de pyjama avec un lien coulissant que je serrai au maximum. Parfait. Un t-shirt de Kiss attira mon attention et vint compléter ma tenue de fortune. Je sortis de la chambre et parcourus le couloir en ouvrant toutes les portes pour trouver la salle de bain. Je piquai la brosse à dents de mon amant (vu l'endroit où il avait déjà mis sa langue, il ne m'en voudrait pas) et me rafraîchis. Je continuai mon chemin jusqu'au salon. Ok. Je voyais maintenant ce qu'il voulait dire quand il parlait d'héritage. On aurait dit qu'une grand-mère vivait là, mais une de l'époque de Laura Ingalls. Il ne manquait qu'une dizaine de chats pour compléter le tableau. Il y avait ici un nombre incalculable de napperons, je n'en avais jamais vu autant de ma vie ! Le seul élément que je pensais être imputable à Sandro était une chaîne hi-fi. Elle était énorme et trônait sur la table où la grand-mère avait dû faire ses repas de famille. Je l'allumai et tombai direct sur *Back in Black* d'AC/DC. Je ne pus résister.

Je me mis en mode « air guitar » et *autoplay* yaourt. Je montai le son et sautai sur le canapé tout en continuant mon show. J'adorais ce morceau et j'étais en train de me bousiller la nuque à faire du « head banging » en rythme ! J'étais à genoux par terre pour jouer mon solo quand je le vis. Il était appuyé contre le mur et se marrait en m'observant. Ok. Sérieusement ? Est-ce que je n'avais pas, genre, fait exploser mon quota de ridicule depuis quelques semaines ? Fallait-il vraiment en rajouter une couche ? Avec Dante, qui plus est ?

Je me relevai, affichant un air neutre, et me dirigeai aussi tranquillement que possible jusqu'à la chaîne. Je l'éteignis et pris quelques secondes pour faire face à la gravure de mode qui se foutait de moi. La petite Sarah attend son amour-propre à l'accueil, je répète : la petite Sarah attend son amour-propre. Enfin je lui fis face, forte de mon nouveau mantra de circonstances : « J'assume mon penchant pour l'exhibitionnisme, aussi involontaire soit-il. »

— Bonjour, Dante.

— Sarah. C'est un plaisir d'avoir partagé ce moment avec toi.

— Je t'en prie. Je pensais que j'étais seule, répondis-je en pensant « gna gna gna ».

— Je suis juste venu chercher quelques affaires.

— Fais comme chez toi.

Je pris le chemin de la chambre de Sandro pour m'y enfermer, le temps que son canon de connard de frère serait dans les parages. Mais il me barra le chemin. Cette histoire allait encore se terminer en castration.

— Tu voulais peut-être le deuxième round ?

— De quoi tu parles ?

— Le coup de genou, ça t'a pas suffi ? Tu en redemandes ?

— C'est qu'elle mordrait, la petite chatte !

— S'il le faut, oui, mais chasse ces idées de débauche de ton esprit tordu. Si je te mords, c'est pour t'arracher une oreille, par exemple...

— Mike Tyson croisé avec Brian Johnson...

— Tu veux quelque chose ? Ou je peux passer ?

— Hum... Tu viens vraiment de me demander ce que je veux ?

— Je vais te faciliter la tâche. Je ne coucherai pas avec toi. Je vais même être plus précise : si l'avenir de l'espèce humaine dépendait de nous, je préférerais embrasser le cul d'un lépreux que juste t'effleurer. C'est clair ?

— Je pense qu'il a compris.

Sandro. Pile quand j'avais besoin de lui ! Il passa devant son frère en l'ignorant royalement, me prit la main et m'entraîna dans la chambre. Je ne pus m'empêcher de me retourner pour tirer la langue à Dante, qui en resta muet. Eh oui, ça avait toujours cet effet-là. Les gens s'attendent toujours à ce qu'on s'énerve, fasse des gestes grossiers, mais essayez de leur tirer la langue : c'est imparable !

— Désolé, je ne pensais pas qu'il viendrait aujourd'hui.

Je me jetai dans les bras de mon sauveur et l'embrassai comme si je ne l'avais pas vu depuis des semaines.

— T'étais où ? lui demandai-je une fois sa bouche libérée.

— Je devais aller voir un pote. Je t'ai pris du p'tit dej.

Il posa un sachet de boulangerie sur le lit.

— Je vais te chercher un café, bouge pas.

Il revint avec deux tasses et nous improvisâmes un pique-nique sur le lit. Je dévorai mes deux pains au chocolat sous son air amusé. Et je me souvins de son allusion sur mon poids.

— Tu trouves que j'ai grossi ?

— Quoi ?

— Tu m'as dit ça l'autre soir et là, tu me regardes comme si j'étais une curiosité... Je mange trop ?

— Mais non, mange ce que tu veux !

— Mauvaise réponse. Tu dois me dire « Tu n'as pas du tout grossi, ma chérie ».

— Ok. Tu n'as pas du tout grossi, ma chérie.

— Ouais. Tu pourrais y mettre un poil plus de conviction ?

— Mange et tais-toi.

Je ris, qu'est-ce que nous étions chiantes, nous, les nanas, dès qu'il s'agissait de notre poids ! Nous terminâmes le petit-déjeuner et je m'approchai ensuite peu subtilement de Sandro.

— À quoi jouez-vous, Sarah Jones ?

— Tu connais très bien les règles de ce jeu...

— Mon frère est sûrement encore là...

— Et alors ? S'il nous entend prendre notre pied, il nous foutra la paix, non ?

— Tu es impossible !

— Cher assistant, vous devez obéir à tous mes ordres !

Je me jetai sur lui et l'obligeai à s'allonger, renversant au passage le reste de son café. Oups ! Mais il n'y prêta même pas attention. Il était focalisé sur mes fesses qu'il malaxait doucement à travers le pantalon.

— Tu sais que tu es vraiment sexy dans mes fringues ?

— Je peux les garder, alors ?

— Je préfère quand tu ne portes rien..., me susurra-t-il, faisant exploser mon record de taux de réactivité vaginale.

Il illustra ses propos en enlevant d'abord mon t-shirt puis le pantalon. La porte n'était pas fermée à clef mais c'était le cadet de mes soucis. Si Dante ouvrait, il me verrait en train de m'envoyer en l'air avec son frère. Ça le calmerait peut-être un peu. Ou pas. Je m'en foutais comme de mon premier tampon. Ce que je n'avais pas prévu, c'est que nous étions au bord du lit, beaucoup trop au bord. Et en gigotant comme je le fis, je nous amenai plus loin que le bord. C'est-à-dire par terre. Sandro tomba en plein sur moi et je partis dans un fou rire que je ne pus contrôler, accentué par celui qui s'était emparé de mon amant. J'eus vaguement conscience d'entendre la porte d'entrée claquer et un moteur démarrer... Mais Sandro se reprit plus vite que moi et me pénétra alors que je ne l'avais même pas vu dégainer son arme ! Il me battait sans aucun souci si on jouait à chifoumi !

— Tu m'en veux pas ?

Isabelle regardait Mélodie avec un air coupable qu'elle n'aurait pas dû avoir. Je décidai de la boucler, pour une fois. Si, c'est vrai, vous allez voir.

— Ce n'est pas parce que je veux avoir un bébé que je considère que ce doit être le cas pour tout le monde ! répondit l'intéressée en lui prenant la main.

Voilà, c'est à peu près ce que j'aurais répondu. En remplaçant le mot « bébé » par « alien » et en intégrant deux ou trois « merde ». Mais en substance, c'était ça.

— Donc, c'est bon ?

— Isa, franchement, Mélo te dit qu'elle est cool avec ça. Tu vas pas te flageller pour expier une faute que tu n'as pas commise ! Tu voulais pas de morveux, t'en auras pas, et maintenant, tu feras gaffe ! Parce que l'avortement, c'est pas un putain de moyen de contraception !

Mince, j'ai menti plus haut... Donc, en résumé, quand j'arrivais à me taire pendant trente secondes, c'était pour vite me rattraper ! Heureusement, mes amies avaient l'habitude et ne relevèrent pas. Mélodie se tourna vers moi.

— Alors, c'était comment le resto hier soir ?

— Affreux. Je veux dire... Si on m'avait donné le choix entre manger des limaces à Koh Lanta et être là-bas, j'aurais choisi les limaces.

— À ce point ? s'étonna Isa.

— Je vous raconte, mais vous me promettez que vous ne direz rien à personne, même pas à vos

chéris !

Bien sûr, elles promirent. Mais nous savions toutes les trois qu'une fois le secret dévoilé, elles ne résisteraient pas à leur en parler. Je leur détaillai donc ma désastreuse soirée par le menu, entrecoupée de rires de mes soi-disant amies. Une fois calmée, Isa, qui ne perdait jamais le nord, me posa la question qui lui brûlait les lèvres :

— Et ce toy, c'est vraiment bien ?

— Ça dépend de là où tu es la plus sensible. Mais pour moi... Ouais, c'était juste énorme. Je pense que le côté imprévu et exhibitionniste y est pour beaucoup.

— Il m'en faut un !

— Moi aussi !

— Ok, les filles, demain soir on peut se faire une virée au love-shop ?

Oui, de nos jours, on n'appelait plus ça un sex-shop. Ça avait trop une connotation « lieu sordide pour satyres avec des taches douteuses sur le sol ». Maintenant, c'était bien éclairé, girly à souhait et situé ailleurs qu'au fond d'une zone industrielle mal famée. Le rendez-vous fut pris. J'avais bien envie d'en profiter pour faire un cadeau à mon chéri !

— Tiens.

Sandro prit la télécommande que je venais de poser sur son bureau, en m'interrogeant du regard.

— Pourquoi tu me la rends ?

— À ton avis ? Je peux avoir mon café, cher assistant ? Ensuite nous ferons le point sur ce que j'ai loupé pendant ma semaine de vacances.

Je m'installai à mon poste et sentis les vibrations démarrer quand il quitta la pièce. Oriane arriva à ce moment. Ok. Mauvais timing, mais avec ce jouet, c'était le risque.

— Salut, Sarah. Alors, c'était bien ces vacances ?

— Super ! répondis-je, un poil trop enjouée.

— T'as retrouvé ton assistant ?

— Je sens une pointe de reproche dans ta voix... Tu as quelque chose à me dire ? enchaînai-je en me tortillant.

— Je trouve la situation un peu déplacée.

— Au bureau, on bosse... mentis-je sans vergogne en sentant le sex-toy augmenter d'une vitesse...

— J'espère que tu ne regretteras pas ce que vous faites.

— Il a assuré cette semaine ?

— Oui.

— J'assume depuis son arrivée ?

— Oui.

— Alors, c'est quoi le souci ?

— Pour le moment, il n'y en a pas. Fais en sorte que ça continue.

— Ne t'en fais pas.

— Je te laisse bosser.

Elle croisa Sandro qui déposa mon mug devant moi et retourna s'asseoir. Il augmenta au passage l'intensité des vibrations... puis les coupa complètement.

— Hey ! tentai-je de protester.

— Je t'ai préparé un compte-rendu de la semaine passée.

Le reste de la journée se passa entre plaisir, travail, frustrations et plaisir. Ah, je l'ai déjà dit ? C'est que ce petit œuf en a dans le ventre, mine de rien. Et j'avais beau me concentrer sur mon travail, tout me ramenait à la télécommande que Sandro activait de temps en temps.

Je le quittai le soir en la lui laissant et je rejoignis mes amies devant le love-shop. Nous passâmes un long moment au rayon des vibros et autres petits sex-toys tout mignons, fuyant le rayon SM qui me mettait hyper mal à l'aise. Mélo et Isa optèrent toutes les deux pour mon petit œuf télécommandé. J'aurais peut-être dû demander une commission ? Quant à moi, mon choix se porta sur un cockring tout simple, ne sachant pas si ça lui plairait, pas question de me ruiner sans tester ! D'ailleurs, je n'avais moi-même jamais essayé ce genre d'accessoire. J'avais suivi le conseil de la vendeuse. Même si je trouvais que Sandro et moi n'avions pas vraiment besoin de jouets pour rendre nos ébats plus attractifs. Nous nous en sortions très bien avec ce que la nature nous avait donné. Mais ça ajouterait un peu de piment. Et d'après ce que je voyais chez mes copines qui étaient en couple depuis un moment, le piment, c'était essentiel !

Je rentrai chez moi, contente de mon petit cadeau à offrir à mon amant. Je cherchai mes clés quand mon téléphone sonna au fin fond de mon sac. Je mis un moment à le trouver pour m'apercevoir que je ne connaissais pas ce numéro. Je répondis, poussée par la curiosité (qui s'avèrera être un très vilain défaut).

— Allô ?

— Bonjour, Sarah, c'est Maria.

— Ah. Salut.

— Je te dérange ?

— Non, c'est juste que... Comment t'as eu mon numéro ?

— J'ai demandé à Marc. Ne lui en veux pas, je l'ai harcelé.

— Ok, pas de souci... répondis-je hésitante en entrant chez moi.

— J'aimerais te faire une proposition.

Je m'assis sur l'accoudoir du canapé, intriguée par le ton mystérieux qu'employait Maria. Oui, ma curiosité ne m'apportait jamais rien de bon, et là... Je sentais que quelque chose se tramait.

— Je t'écoute, enchaînai-je au lieu de lui dire que je n'étais pas intéressée.

— Je vais pas te mentir, j'ai craqué sur toi.

Je glissai de l'accoudoir et m'empêtrai avec mes jambes, mon sac... Bref, j'étais littéralement sur le cul.

— Heu... Écoute, c'est gentil mais... Enfin tu sais... On ne joue pas dans la même équipe, tout ça...

— Tu as déjà été avec une femme ?

— Non, pas que je sache, tentai-je dans un trait d'humour plus que douteux.

— Comment peux-tu savoir que ça ne te plaît pas, alors ?

— Eh ben... Heu...

— Voilà ce que je te propose : un plan à trois. Sandro, toi et moi.

— Le prends pas mal, mais je ne saute pas de joie à l'idée que Sandro se tape une autre nana que moi. Et encore moins sous mon nez.

— Ton mec ne m'intéresse pas, je suis cent pour cent homo.

— Oui, mais lui, il est cent pour cent bi. Et rien que d'y penser ça me fout en rogne. Il pourrait te mater, te toucher, non, vraiment... Non.

— Donc, ce qui te retient surtout c'est que tu as peur que Sandro en profite ?

— Carrément !

— Mais tu ne dis pas que tu n'en as pas envie...

Je m'étais fait avoir comme une bleue ! Elle avait réussi à me faire avouer que je n'étais pas contre ! Pourquoi n'avais-je pas, comme les stars, un attaché de presse qui parlait à ma place ? Ça m'aurait tellement facilité la vie !

— Maria, je t'aime bien, enfin le peu que je te connais... Mais...

— Parle à Sandro de mon idée. Je suis sûre qu'on peut être tous les trois sans qu'il me touche.

Je me tortillai sur le carrelage, dont je ne m'étais pas relevée (au cas où elle ait autre chose à m'annoncer). L'idée ne me déplaisait pas du tout... Bon, ça ne m'engageait à rien de lui dire que j'allais en parler à Sandro.

— Ok, je vais lui en toucher un mot. Mais je ne te promets rien, que ce soit bien clair !

— C'est tout ce que je te demande. Rappelle-moi à ce numéro quand tu seras décidée.

— D'accord.

— À bientôt, Sarah Jones.

Merdeuh !!! Ma culotte ! Et Sandro qui trouva le moment opportun pour arriver.

— Tu fais quoi par terre ?

— Je viens d'avoir un coup de fil de Maria.

— Qu'est-ce qu'elle voulait ? me demanda-t-il en m'aidant à me relever.

— Nous proposer un plan à trois.

Il me relâcha sous le coup de la surprise et je me retrouvai à nouveau sur le sol. Je me mis donc seule debout et attendis sa réaction. Il ne dit rien mais m'observait avec attention.

— Alors, tu en dis quoi ? lui demandai-je en le secouant un peu.

— Et toi ?

— Moi, j'en dis que j'ai vraiment pas envie que tu la mates ou que tu la pelotes...

— Je comprends, mais en même temps, c'est une lesbienne.

— Oui, mais t'es un mec. Elle est sublime. Me dis pas qu'elle te laisse de marbre.

— Tu es beaucoup plus belle qu'elle.

— Vil flatteur, réponds à la question que je t'ai posée !

— Tu demandes à ton mec si un plan à trois le brancherait ?

— C'est ça.

— Demande à un aveugle s'il veut voir, me lança-t-il en se dirigeant vers la cuisine.

Je lui emboîtai le pas en trotinant, je n'en avais pas terminé. Il nous sortit deux bières et s'installa à table. Je m'assis en face de lui. Il attendait que je poursuive.

— Admettons, je dis bien : admettons. Si j'étais pour cette mini partouze, il faudrait instaurer des règles.

— Je t'écoute.

— Tu ne la touches pas, même par accident. Tu te démerdes pour que vous soyez chacun dans un fuseau horaire différent de mon corps.

— Ok.

— Tu ne la mates pas, tu me regardes moi, juste moi.

— Ok. Donc dans l'histoire, c'est toi qui en profites.

— Me dis pas que ça t'excite pas, même avec les deux conditions !

— Sarah Jones, je bande tellement depuis que tu m'as parlé de ça que je commence à avoir mal.

— Bon, on va commencer par s'occuper de ça !

Je me levai et il m'imita pour m'attraper par la taille et m'allonger sur le sol, entre la gazinière et la poubelle. Top glamour. Il enleva ma culotte et me prit à la sauvage. Il m'aurait dit « Femme, écarte les cuisses » que ça ne m'aurait pas étonnée. Pour tout dire, ça m'aurait sûrement encore plus excitée ! Et je l'aurais aussitôt fait. Il me fit jouir rapidement, comme à chaque fois que c'était bestial, et s'écroula sur moi. Ok, et après il critiquait mon poids ? J'allais mourir étouffée, empalée sur la bite de mon amant. Ça ferait un carton dans les faits divers... ou dans la rubrique « Vie de merde »...

— Sandro... murmurai-je le souffle court, tu m'écrases...

— Désolé.

Il roula sur le côté et poussa un énorme soupir.

— Je vais voir avec Maria si elle accepte les conditions...

— T'es sérieuse ?

— Quoi ?

— Tu veux vraiment le faire ?

— Ça pourrait être sympa... Tu le ferais, alors ?

— Tu m'étonnes... Je me ferais lyncher par tous mes potes si je disais non.

— T'as pas intérêt de leur en parler ! criai-je en me redressant.

— Mais non, c'était une image... Putain, t'es tendue le soir !

— Attends, après tout ce dont ils ont déjà été témoins, j'aimerais limiter les dégâts !

— C'est bon, t'en fais pas, je ne raconte jamais ce qu'on fait.

— Ah.

— Quoi ?

— Ben, je raconte certains trucs, moi.

C'est lui qui se redressa, un sourire en coin.

— Vous vous vantez auprès de vos copines, Sarah Jones ?

— Quoi ? Tu veux savoir si je me pême en racontant les exploits du Dieu du sexe qui me sert d'amant ?

— Dieu du sexe ?

— Comme si tu savais pas l'effet que tu me fais !

— C'est toujours cool de l'entendre de ta bouche.

— Ouais, y'a autre chose que t'aimes de ma bouche, non ?

— Sarah, si tu m'allumes, faut éteindre le feu après.

— J'en ai bien l'intention... si tu peux suivre le rythme, bien sûr.

— Tu te fous de moi ?

Je glissai la main vers son entrejambe. Comme toujours, mon assistant était déjà prêt à remettre le couvert. Je descendis et entamai une fellation post-baise dont j'avais le secret (tout était dans la petite pression exercée juste sous les testicules, j'avais déposé le brevet).

— Sarah ?

— Hum ?

— Tu sais que tu es un putain de rêve éveillé pour n'importe quel mec ?

Je me relevai un peu, dégageant mes lèvres de sa queue pour pouvoir articuler.

— Pas n'importe quel mec, Sandro. Juste toi.

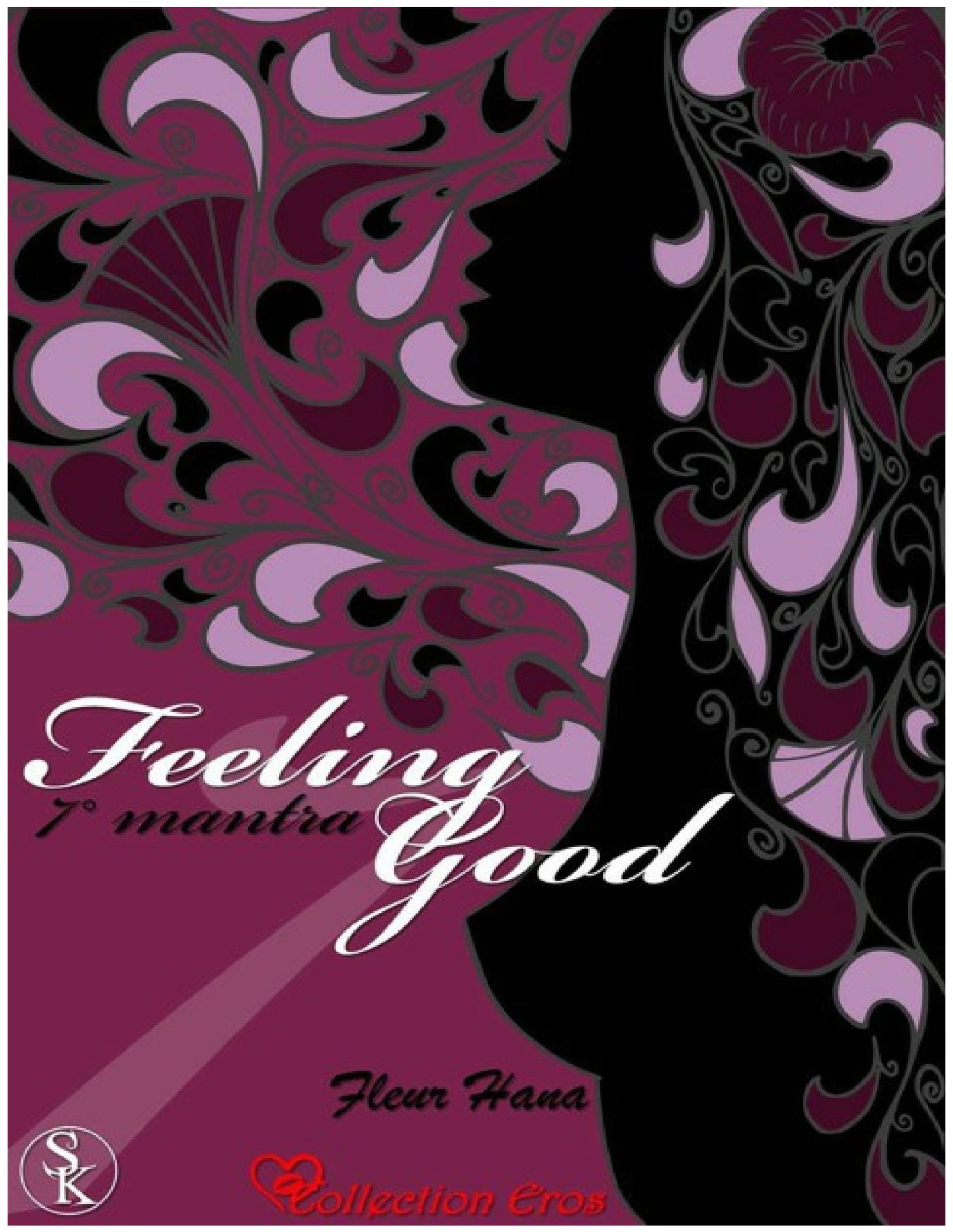
— Juste moi.

Je repris mon travail, ne cessant de penser au coup de fil que j'allais passer à Maria. Mon nouveau mantra était : « Je débride ma sexualité, je fais des expériences, et j'aime ça ! »

Couverture réalisée par Soon

N° éditeur : 917089-36540

dépôt légal : août 2013



Feeling
7° mantra
Good

Fleur Hana



 *Collection Eros*

Feeling Good 7

De Fleur Hana



Tous droits réservés, y compris droit de reproduction totale ou partielle, sous toutes formes.

©2013Les Editions Sharon Kena

www.leseditionssharonkena.com

ISBN : 978-2-36540-364-1

Septième mantra : je suis cinéphile et au régime

— Alors ?

Deux jours s'étaient écoulés depuis que Maria m'avait fait sa proposition indécente. Deux jours depuis que Sandro m'avait dit être partant. Deux jours que je tergiversais. Je n'avais pas eu d'autre choix que de convoquer une réunion urgente du FLV. À présent, mes deux amies me fixaient sans rien dire. Mon compte était bon : si ça n'était pas déjà le cas, comme j'en étais persuadée, j'étais officiellement une obsédée irrécupérable.

Isa rompit le silence :

— C'est super personnel, on peut pas répondre pour toi. Soit t'en as envie, soit t'en as pas envie.

— J'en sais rien... Je pensais que oui mais...

— Ça coûte quoi d'essayer ? risqua Mélodie avec sa retenue légendaire.

— Ben... Quand même... T'imagines, en pleine action je leur demande de se rhabiller parce que finalement ça me botte pas ?

— Et alors ? continua Isabelle. Tu vas quand même pas te forcer à faire une partouze ?

— Techniquement, c'est pas une partouze ! C'est juste un plan à trois ! m'offusquai-je.

— Ouais, ben, pour moi, si vous êtes plus de deux, c'est une partouze.

— Je suis du côté de Sarah pour le coup... me soutint Mélo.

— Ah, tu vois. C'est toi qui as l'esprit mal tourné ! triomphai-je.

— Mais bien sûr ! C'est moi qui débride ma sexualité avec mon assistant depuis plusieurs semaines, peut-être ? C'est moi qui pervertis mes copines avec des œufs télécommandés ?

— Oh ça va, hein, amène-moi au bûcher qu'on en finisse ! Comme si tu l'aimais pas ton p'tit œuf !

— Moi, j'aime le mien... glissa Mélodie, toujours aussi discrète.

— Ok, j'avoue, il est bien, cet œuf, capitula Isabelle. Mais ça va loin ton histoire de plan à trois... Tu changes de cour de récré, là...

— J'ai rien décidé encore.

— J' imagine que Sandro t'en a reparlé ?

Je réfléchis un instant avant de répondre à Mélodie. Elle soulevait là un point qui m'avait échappé : non, Sandro n'en avait plus parlé. Pas une fois, même. C'était louche, ça...

— Ben, en fait... non. Il n'a plus rien dit.

— Bizarre, marmonna Isabelle. C'est un mec, il devrait te harceler avec ça, maintenant que l'idée est lancée.

— C'est pas son genre, il est pas chiant comme type. Plutôt super cool même.

— C'est bien ce que je dis, c'est bizarre, insista Isa.

— Bon, on change de sujet, vous m'aidez pas du tout !

— Si ça peut t'aider, moi, je le ferais, chuchota presque Mélodie.

— Et Olivier, il en dirait quoi ?

— Sarah, tu sors d'où ? s'étonna Isa. Tous les mecs sont partants pour ce genre de plans !

— Donc, en gros, ça dépend de moi.

— T'as le pouvoir, t'es une femme au pouvoir sexuel décisionnaire phénoménal !

— Oh ben, tiens ! c'est mon nouveau mantra pour la peine !

Le reste de la semaine se déroula aussi normalement que possible, trop même. Sandro avait toujours quelque chose à faire le soir, je commençais à croire qu'il m'évitait. Presque cinq jours sans pratiquer le péché de luxure, un record pour nous (si on excluait mes vacances en Tunisie). Au bureau, mon assistant avait une attitude exemplaire. Et en dehors du travail... je ne le voyais plus. Nous étions vendredi soir et je n'avais pas l'intention de le laisser filer comme ça. Je pivotai ma chaise vers lui et l'observai. Toujours aussi craquant, mon ténébreux. Il avait pris l'habitude de laisser ses cheveux libres parce qu'il savait que ça me plaisait. Mais il passait son temps à les ramener en arrière d'une main agacée. Aussi nunuche que ça puisse sembler, j'adorais observer le moindre de ses gestes. J'étais donc perdue dans ma contemplation quand il m'interpela, probablement pour la troisième ou quatrième fois.

— Sarah !

— Quoi ?

— Tu veux quelque chose ?

— Non, pourquoi ?

— Tu sais que ça frôle le harcèlement quand tu me mates comme ça ?

— Tu vas porter plainte ?

Il s'appuya sur le dossier de sa chaise et croisa les bras sur sa poitrine, silencieux. Nous étions en pleine joute visuelle, et, foi de moi, je la gagnerais ! Ou pas. J'étais encore à la merci d'un réchauffement microclimatique centré sur ma petite personne et plus précisément dans mon hémisphère sud. Ce type savait le pouvoir que son regard avait sur moi, il jubilait. Et j'adorais ça, petite perverse sans vergogne que j'étais !

Je décidai de me la jouer provocation en dégrafant quelques boutons de mon chemisier, sans le quitter des yeux. Mais c'était bien entendu sans compter sur Mika, qui entra en trombe dans le bureau à ce moment.

— Salut, Sarah ! Sandro !

— Bonjour, Mika, lui répondis-je, un brin agacée, sous l'œil plus qu'amusé de mon enfoiré d'assistant.

— Sarah... Je me demandais... commença Mika, hésitant.

— Oui ?

— Tu as vu Le Hobbit ?

— Le quoi ?

— Le film, Le Hobbit, Tolkien... tout ça...

Je secouai la tête, je n'avais aucune idée de ce dont il était en train de me parler.

— Sarah vit dans une grotte au milieu d'une colline, intervint Sandro.

Je lui lançai un regard noir, qui ne lui fit ni chaud ni froid. Mika reporta son attention sur moi.

— J'ai des places, ça te dirait ? Ce soir ?

Merde. Le technicien de la boîte était vraiment en train de m'inviter au ciné, là ? Je me tournai vers Sandro, l'air étonné. Je pensais pourtant que Lila avait déjà balancé l'info sur notre relation avant que je ne la surprenne avec le boss. Visiblement pas. Que faire ?

— Tu réponds au monsieur ? se moqua Sandro.

Il allait payer très cher cette attitude ! Je me concentrai à nouveau sur Mika, un sourire crispé aux lèvres.

— Je sais pas trop, le cinéma c'est pas tout à fait mon truc.

Il eut l'air tellement déçu que mon âme de Brigitte Bardot refoulée fit surface sans prévenir. Et que mon cerveau oublia encore de contrôler mon centre de la parole.

— Mais, pourquoi pas ! À quelle heure ?

Il redevint tout sourire et je l’imaginai en petit toutou, la langue pendue et remuant la queue. Sa queue de chien, bien sûr, ce que vous pouvez avoir l’esprit mal tourné !

— C’est la séance de vingt heures trente.

— Quel cinéma ?

— Le Sémaphore.

— Ok, on s’y retrouve quinze minutes avant ?

— Super ! À tout à l’heure !

Il sortit et je refis face à Sandro, réalisant avec effroi que mon chemisier était resté ouvert. Ceci expliquait pourquoi le regard de Mika avait été aussi agité qu’un papillon de nuit sur une ampoule cent watts ! Je le reboutonnai à la hâte sous l’air malicieux de mon assistant.

— Alors comme ça, tu sors avec Mika ?

— Tu voulais que je dise quoi ? Il était tout triste.

— Donc, tu vas aller au ciné avec lui, lui donner de faux espoirs, et le planter ?

— Merde. J’avais pas pensé à ça...

— Vous êtes une calamité, Sarah Jones...

— T’aurais pu m’aider !

— Je suis ton assistant, pas ton mari.

Je lui tirai la langue et l’ignorai pour me concentrer sur mon plan B. J’étais vraiment nulle quand je m’y mettais. Et si... Bien sûr ! Ah ! On allait voir qui avait de bonnes idées, cher assistant !

— Je vais être malade et tu iras à ma place !

— Pas question.

— Allez... Je ferai ce que tu voudras en échange !

Je venais vraiment de dire ça ?

— Tout ce que je voudrai ? me répondit-il vicieusement.

Je voyais déjà le pire arriver. Je me refis la scène du flip au sujet du godemiché potentiel. Et puis je pensai à Maria. Et j’étais probablement loin de toutes les idées tordues qui pouvaient passer en cet

instant précis dans son esprit sadique de mec ! Je déglutis difficilement.

— Laisse tomber, je vais y aller et lui expliquer que j'ai un copain. D'ailleurs, Marc est toujours officiellement mon copain.

— Comme tu voudras, répondit-il nonchalamment en haussant les épaules.

— Tu m'évites ? lui lançai-je sans transition.

— Pardon ?

— Tu n'es pas venu chez moi de la semaine. Je te demande donc si tu m'évites ?

— J'avais des choses à faire.

— Quoi comme choses ? Tu ne me dis jamais ce que tu fais.

— Tu me fliques ?

— Mais pas du tout ! Je m'intéresse à ta vie, c'est différent.

— On dirait ma mère quand tu dis des trucs comme ça.

Merde. Pourquoi est-ce que je sentais des larmes monter ? Il était odieux quand il voulait ! Je ne devais pas lui montrer qu'il m'avait atteinte. Je suis une femme forte ! C'est mon mantra de base, celui qui me suit depuis des mois. Mais, bon sang ! Je me contentais de lui poser une innocente question ! Crack. Merde, mon crayon n'avait pas résisté à la tension qui m'envahissait. Il fallait que je m'isole un moment ou j'allais encore trop parler et raconter tout ce qui pourrait être retenu contre moi ultérieurement (mon dossier était assez épais comme ça).

— Je m'absente un moment, si on me cherche.

Je me levai et sortis presque en courant. Non, je n'allais même pas avoir mes règles pour justifier ma réaction. Non, je ne me comportais pas comme sa mère. J'avais quand même le droit de demander à mon petit ami ce qu'il faisait les soirs où il n'était pas avec moi, non ? Quel con ! J'aurais dû m'en douter, il était trop parfait. Un bon baiseur, un mec pas chiant, qui dit être amoureux de moi, un canon sur qui toutes les filles bavent (moi y compris). Y'avait forcément une faille : c'était un connard.

Je rabattis le couvercle des toilettes et m'y installai. Pourquoi j'avais envie de pleurer quand Sandro me comparait à sa mère ? Les larmes commencèrent à couler sans me demander mon avis. Je tâchai de rester silencieuse au cas où quelqu'un entrerait, mais quand je pleurais, c'était pour de vrai. Scarlett O'Hara avait une classe folle quand elle chialait. Moi, j'étais plus proche d'une sale mioche morveuse et bruyante. La nature était cruelle parfois (souvent, avec moi).

Voyons voir, soyons logiques. Si je comprends pourquoi je pleure, je vais m'arrêter. Sandro m'a envoyée balader, je pleure. Bon, ok, c'est pas compliqué. Je suis vexée parce que je l'aime. Tout simplement. Fait chier, je me suis pas encore habituée à ça... Allez, on respire un grand coup... et... Non ! Recommence pas, Sarah ! C'est reparti pour les chutes du Niagara... Et en plus,

maintenant, j'avais la chanson « L'amour à la plage » (baoum, tcha, tcha, tcha) en tête et franchement, dans le genre ringard, je crois pas qu'on fasse pire !

— Sarah ?

Et merde ! Qu'est-ce qu'il fout là ? C'est les toilettes des femmes, il est au courant le monsieur ?

— Sarah, je sais que tu es là, je t'entends renifler. Ouvre-moi.

— Va te faire foutre !

— Je plaisantais pour ma mère !

— Ben moi, je plaisante pas quand je te dis d'aller te faire foutre !

— Ouvre-moi, sale gosse !

— T'as rien à faire ici, c'est réservé aux femmes ! C'est pas parce que t'es bi que tu as le droit de venir dans ces chiottes !

— Je suis plus bi, et tu le sais très bien, ouvre cette putain de porte !

— Sinon quoi ? Tu vas la défoncer ? Tu te prends pour Van Damme ?

— Plus personne ne fait référence à lui depuis quinze ans, mamie.

— Tire-toi !

— Sarah, je suis désolé, je te dis ! Ouvre-moi.

— Non !

— Ok, je t'attends dans le bureau.

Je l'entendis sortir et je reniflai encore avant de me moucher, tout aussi bruyamment. Je tapai du pied tout en psalmodiant « Connard ! » Au bout d'une quinzaine de fois, je commençais à être calmée et je sortis de mon refuge... pour tomber nez à nez avec Sandro. Oups.

— T'es calmée ?

— Je croyais que tu étais sorti !

Il m'attira contre lui et me serra dans ses bras.

— Si tu me disais ce qui te travaille, vraiment ? C'est pas juste cette histoire de ciné et ce que je fais le soir, si ?

— Mmmmmmf.

— Quoi ? demanda-t-il en desserrant son étreinte.

— J'étouffe contre toi !

— Alors ?

— Alors quoi ? T'es pas sympa avec moi !

Oui, j'étais en mode CP-CE1. Et autant dire que les gamins, à cet âge, c'est vache. Vous les avez vus dans la cour ? Les pires années de ma vie... Il n'allait pas s'en tirer sans un coup de pied dans le tibia, au minimum !

— Je plaisantais ! Putain, Sarah, deviens pas une gonzesse chiante ! Je t'aime parce que t'es pas une plaie, change pas !

— Tu m'aimes ? Ah ouais ? Alors pourquoi tu te comportes un jour comme un amoureux transi et le lendemain comme un enfoiré de première ? Je t'ai pas vu de la semaine !

— J'ai une vie en dehors de toi ! Je te fais pas chier quand tu vois tes copines du Front de libération de la chatte en chaleur !

— Du vagin !

— Pareil !

— Non, c'est pas pareil ! Et tu sais pourquoi on s'appelle comme ça ? Parce qu'on est LIBRES ! Tu saisis ? J'ai pas envie qu'un mec me fasse chier !

— Heu... Je dirais que là, en fait, c'est toi qui me fais chier.

Je le repoussai sans ménagement. Et je compris en une seconde pourquoi j'étais à cran. Pourquoi n'y avais-je pas pensé plus tôt ? Ça nous aurait épargné cette scène ridicule ! Je l'attrapai par la ceinture et le tirai contre moi, dans les toilettes. Je fermai la porte et commençai à le déshabiller.

— On n'a pas baisé depuis cinq putains de jours, voilà pourquoi j'en peux plus ! Tu me plantes tous les soirs depuis une semaine, je vais exploser si tu ne me prends pas maintenant, sur les chiottes ! Non, attends, mieux : c'est moi qui vais te prendre ! Assieds-toi !

J'avais débité tout ça en enlevant ma culotte sous l'œil amusé de mon assistant. Il déboutonna son jean. Je m'installai à califourchon et le guidai en moi brutalement. Il plaça ses mains sur ma taille et m'aida à garder un rythme soutenu.

— Je suis désolé, Sarah, j'avais vraiment des trucs pas cool à faire, je voulais pas t'emmerder avec ça... me confia-t-il avant de dégrafer mon chemisier et d'embrasser ma poitrine.

— Tu m'as manqué, c'est tout, je voulais pas te flicker... glissai-je entre deux gémissements.

— Je sais, on va faire en sorte que ça n’arrive plus, continua-t-il avant de glisser l’un des bonnets de mon soutien-gorge sous mon sein avec ses dents.

— Je veux que tu viennes vivre chez moi, lâchai-je sans préméditation.

— J’attendais que tu me le demandes, répondit-il entre deux coups de langue sur mon téton.

— Ce soir ?

— Ce soir.

Sentant l’orgasme monter plus rapidement que d’habitude, période de disette oblige, je plaquai les mains sur le mur pour prendre appui. Et je tirai accidentellement la chasse. Ce qui me fit éclater de rire pile au moment où la jouissance explosa dans le bas de mon ventre. Sandro rit en même temps et s’empara ensuite de mes lèvres. Il gémit, sa langue frémissant contre la mienne.

Je repris doucement mon souffle, la tête posée sur son épaule.

— Va à ma place au cinéma, s’il te plaît.

— Tu fais chier, la prochaine fois réfléchis avant d’accepter un rencard !

— S’il te plaît, je ferai vraiment ce que tu veux.

— Ok. J’irai. Mais tu m’en devras une belle ! Va falloir que j’explique à ce pauvre Mika que tu ne veux pas de lui.

— Pourquoi tu lui dis pas la vérité ? risquai-je en me relevant et me rhabillant.

— T’es gonflée, c’est à toi de lui dire ! s’indigna-t-il en rangeant son fidèle compagnon.

— Ok, je lui dirai, mais tu vas quand même au ciné ?

Il me poussa contre le mur, prit mon visage dans ses mains et plongea son regard dans mes yeux suppliants de chat potté **[1]**.

— T’as de la chance que je t’aime, Sarah Jones. Parce que me faire un ciné en couple avec Mika, c’était pas vraiment mon plan de la soirée.

— Et c’était quoi ton plan ? Me laisser toute seule et aller faire un truc mystérieux ?

— Non, c’était de me rattraper de la semaine et te baiser au moins cinq fois avant minuit.

— Tu dis ça pour me punir, chuchotai-je tremblotante.

— Peut-être bien, tu le sauras jamais puisque je vais aller voir un film en amoureux avec Mika. Il est pas mal d’ailleurs ce type, tu ne trouves pas ?

Il jouait à frôler de ses mains les parties de mon corps qu'il savait les plus réactives (oh, je ne fais pas dans l'originalité : mes seins, l'intérieur de mes cuisses, mon auguste postérieur).

— Tu as dit que tu n'étais plus bi.

— Je l'ai dit, mais je ne suis pas contre une petite expérience.

Je fis la moue, la boudeuse. Mais il me sourit et se mit à parcourir mon visage à grand renfort de lèvres et langue. J'étais déjà en train de payer le service qu'il s'appropriait à me rendre. Je ne pus retenir un gémissement et je le sentis sourire de plus belle contre ma joue. Il glissa sa main sous ma jupe et ses doigts s'aventurèrent sous l'élastique de ma culotte. Et puis il se recula d'un coup.

— Excusez-moi, Sarah Jones, je dois me préparer pour mon rendez-vous de ce soir.

Il sortit et me laissa toute flageolante, façon gelée à la menthe anglaise. Je le suivis mais il n'était déjà plus dans les toilettes. Je m'approchai des lavabos et fis couler de l'eau dont je m'aspergeai le visage abondamment. Décidément, c'était un mythe à la con de dire que de l'eau froide calmait les ardeurs ! Ça donnait froid, mais à l'intérieur j'étais toujours en ébullition !

Je retournai à notre bureau d'un pas que je voulais assuré. J'eus la surprise d'y trouver Mika en grande discussion avec Sandro. Je me reculai vivement pour espionner leur conversation. Mon talon en profita pour se coincer entre deux plaques de moquette et je basculai en arrière en lâchant un cri digne d'une truie cherchant ses petits. Mes deux cibles arrivèrent aussitôt et je me relevai d'un bond, prenant un air naturel. Mais je savais que, étant une piètre menteuse, je devais avoir une expression de coupable. Sandro esquissa un sourire, il commençait à bien me connaître. Mika me sourit timidement et s'en alla, les épaules basses.

Je suivis mon assistant qui reprenait sa place.

— Il voulait quoi ?

— Me donner les places pour le ciné.

— Pourquoi ?

— Il vient d'apprendre qu'on était ensemble.

— Par qui ?

— Moi.

— Pourquoi t'as fait ça ?

— C'était plus simple.

— Ok. Il était triste ?

— Tu l’as vu, non ? Il était déçu. Mais il ne t’en veut pas, il trouve que c’était sympa de ta part d’accepter de sortir avec lui. Et de la mienne de ne pas m’y opposer.

— Ok. Cool.

— Tu me dois quand même une faveur.

Je m’installai à ma place et tâchai de l’ignorer. Il n’était pas allé au cinéma avec Mika, alors pas question que je lui fasse une faveur.

— Sarah ?

— Quoi ?

— Tu me dois une faveur.

— Non.

— Viens au cinéma avec moi.

— C’est ça, ta faveur ?

— Oui.

— Qu’est-ce que tu mijotes ? lui lançai-je en le toisant suspicieusement.

— J’ai envie de faire un truc de couple normal avec toi. Viens avec moi ce soir.

— Attention, tu me sors pas un œuf vibrant ou je ne sais quoi en plein dans le cinéma !

— Ça te dérangerait vraiment ?

Je haussai les épaules. Non, ça ne me dérangerait pas. Mais j’avais bien envie moi aussi d’une soirée « normale » avec mon chéri.

— Ok pour le ciné. Mais tu dois m’offrir un resto après !

— Pourquoi ?

— Parce que c’est ce que font les couples normaux.

— Et après ? Je pourrai vous baiser cinq fois avant minuit, Sarah Jones ? Ou ce n’est pas ce que font les couples normaux ?

— On s’en tape de ce qu’ils font ! T’as intérêt de faire ce que tu m’as promis, sinon…

Il haussa un sourcil et attendit ma menace. De quoi pouvais-je le menacer sans me punir au passage ? Pas de sexe, c’est évident. Merde. Double merde. Je n’en avais aucune idée. Je ne savais pas du

tout comment faire pression sur mon amant. Ou alors...

— Sinon on oublie cette histoire de plan à trois !

— Je pensais que tu avais déjà oublié...

— J'y réfléchis !

— Sarah, tu sais que c'était pas mon idée ? Je m'en tape si tu n'en as pas envie.

— Tu t'en tapes ?

— Ouais... Complètement, même. Du moment que je peux avoir un plan à deux avec toi, le reste...

— D'accord. C'est bon à savoir.

Il se leva et je crus un instant qu'il allait venir me voir, me faire un câlin, tout ça quoi. Donc je souriais bêtement quand il me dit :

— Je vais passer chez moi, on se retrouve comme prévu pour le ciné ?

— Ok, répondis-je toute déçue.

— Un souci ?

— J'aurais pas dit non à un p'tit câlin...

Il me fit signe de venir en agitant son index. Je me levai docilement. Si, regardez bien : j'ai un collier de chien et la laisse qui va avec. Là, je lui lèche la main pour le remercier de m'avoir prêté attention. Et là, je lui fais la fête et j'attends ma récompense. Voilà, le p'tit bisou, c'est pour me féliciter de ne pas avoir fait pipi avant la sortie au parc à crottes ! Mon maître me fit une tape sur la tête et sortit. Ok, il est temps de retrouver un peu de dignité, ça fait un bail que je l'ai pas vue, d'ailleurs, cette traîtresse...

J'arrivai avec un peu d'avance sur l'heure du rendez-vous. C'était la première fois qu'on se donnait vraiment rencard comme ça. Autant dire que je n'avais pas l'intention d'être en retard, j'allais profiter de chaque minute ! Sauf que mon assistant, lui, arriva pile à l'heure d'entrer dans la salle. Je ne fis pas de commentaire. Surtout parce que je me pavanais au bras d'un Adonis et que je sentais bien les regards envieux des autres filles. Elles me détestaient et c'était précisément ce que j'adorais. Je poussai la jubilation au point de mettre une main sur le postérieur de mon amant. Voilà, si avec ça je n'avais pas réussi à marquer mon territoire, il ne me restait plus qu'à pisser sur ses bottes.

Dans la salle de cinéma, il m'entraîna vers la rangée du fond, contre le mur.

— Je vais rien voir d'ici ! Avec le bol que j'ai, un grand type va se mettre devant moi ! tentai-je de protester.

— Et si tu arrêtais un peu de râler et de gâcher notre premier rendez-vous ?

— Ok...

Je me tus, difficilement, mais je me tus. Je m'installai à la place contre le mur et Sandro se vautra dans le fauteuil à ma droite. Il allongea les jambes et me prit la main. La salle se remplit doucement, mais personne ne vint s'asseoir à côté de lui. Les lumières s'éteignirent enfin pour laisser place aux bandes-annonces. Aussitôt, Sandro se pencha vers moi et commença à m'embrasser dans le cou. Un petit gloussement m'échappa et je me repris pour ne pas attirer l'attention. Sa bouche remonta jusqu'à mon oreille où il me chuchota :

— Prête pour la première fois ?

— Quelle première fois ? lui demandai-je complètement allumée par la chaleur de son haleine dans mon cou.

Ouaip, il ne m'en fallait pas beaucoup !

— J'ai dit que j'allais te baiser cinq fois avant minuit et j'aimerais commencer. Prête ?

— Ici ? criai-je presque, provoquant un regard curieux dans la rangée devant nous.

— Ici, et maintenant.

Il n'attendit pas ma réaction et passa la main sous ma jupe. Quelle bonne idée de toujours porter des jupes ! Oui, j'avoue, je m'habillais comme ça quotidiennement depuis que je connaissais Sandro dans l'unique but d'être accessible. J'étais comme une épicerie de nuit : ouverte vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept. Ou comme une scout : toujours prête ! Bref, c'était portes ouvertes en permanence pour les beaux yeux de mon amant et le salut de mon cul. Pendant que je dérivais vers des pensées saugrenues, il n'avait pas perdu de temps et son arme secrète était en train de me pousser doucement, mais sûrement, vers un orgasme explosif... que j'allais devoir contenir. Et tout le monde sait à présent que je suis nulle pour ça !

— Sandro... murmurai-je difficilement.

— Hum... ?

— Je vais pas pouvoir... tu sais... tu devrais arrêter...

Il posa doucement son autre main sur mes lèvres et plaça son index entre mes dents.

— Maintenant, Sarah, je sais que tu en as envie. Laisse-toi aller...

Je le mordis sans le quitter des yeux et me tortillai sur mon siège tout en laissant l'orgasme

m'envahir. Il m'observait dans le clair-obscur que provoquaient les images sur le grand écran. Images dont je n'avais pas la moindre idée de ce dont elles traitaient, est-ce que le film avait commencé ? C'était le cadet de mes soucis. J'étais en train de prendre mon pied (en public, encore) et il n'y avait plus que ça qui comptait. Pile quand Sandro retira son doigt, orné de l'empreinte de mes dents, un couple de retardataires vint s'installer à côté de lui. C'était moins une ! Il retira sa main de ma culotte comme si de rien n'était. Il avait fait ça toute sa vie ou quoi ? Je me posais sérieusement la question... Tout semblait si naturel avec lui !

Il se pencha à nouveau à mon oreille, qu'il taquina du bout de la langue.

— Ce n'était que les préliminaires, bien sûr.

Je n'avais plus qu'une idée en tête, impossible à mettre en pratique. Il fallait que j'illustre la chanson d'Alanis Morissette et que je taille une pipe à mon amant dans cette salle de cinéma. Mais ces deux lourdauds à côté de lui m'empêchaient de mettre mon plan à exécution ! Grrrrrrrrrr... Heureusement, il y avait une justice, divine ou autre, car ils changèrent de place pour se rapprocher de l'écran. Yes ! Merci, Saint Testiculaires, je vais pouvoir m'adonner à mon passe-temps favori !

Une fois les deux intrus partis, je n'hésitai plus une seconde et m'affairai à dégrafer le jean de mon assistant. Dieu soit loué : il avait enfin compris le message et n'avait pas mis de ceinture ! Que ce fut simple de dégager mon meilleur ami et de me pencher pour le prendre dans ma bouche. Sandro poussa un gémissement ténu, preuve que je n'avais pas perdu la main ces derniers jours d'abstinence forcée. Je n'avais pas vraiment accès à toutes les pièces du service, mais ça ferait l'affaire. Il passa une main dans mes cheveux pour les agripper et m'intimer le rythme qui lui convenait. C'est-à-dire très rapide. Il serra les accoudoirs de son fauteuil au moment d'éjaculer et j'avalai cul sec la jouissance de mon homme, en souriant. Si avec ça je n'obtenais pas de pourboire !

Je repris ma place mais il m'attira et m'embrassa à pleine bouche. Je me libérai, j'avais beau me retenir, certaines habitudes ont la peau dure.

— Alors ?

— Alors, Sarah Jones, vous êtes toujours la meilleure suceuse du monde.

— Ouais, je sais. Mais je voulais savoir : on t'avait déjà sucé dans un cinéma ?

— Tu as vraiment un égo surdimensionné, tu le sais ?

— Réponds !

— Non, on ne m'avait jamais sucé au cinéma.

— Ahah ! jubilai-je, attirant encore un peu l'attention sur nous.

— Tu penses que tu fais un concours ?

— Ben tiens ! On se souvient toujours d'une première fois ! Toute ta vie, tu te souviendras de cette

bombe sexuelle qui t'a sucé comme une déesse dans un ciné !

— Ok, tu me fais peur des fois...

— Me dis pas que t'y penses pas !

— À quoi ?

— À toutes les premières fois que tu m'as données et qui resteront dans ma mémoire !

— Sarah Jones, j'espère qu'elles ne resteront pas juste dans ta mémoire mais que j'aurai l'occasion de te les faire revivre encore, et encore, et encore...

Il continua à murmurer « encore » à mon oreille tout en passant sa main sous mon t-shirt. Il dégagea mon sein gauche de mon soutien-gorge et en pinça l'extrémité, me faisant légèrement sursauter.

— Sandro, j'ai envie de rentrer...

— Le film commence à peine.

— J'en ai rien à foutre de... des...

— Des hobbits ?

— Voilà ! C'est toi que je veux, maintenant.

— Mademoiselle Jones, la gourmandise est un vilain défaut...

— Et tu dis ça tout en me pelotant ? T'es vachement crédible !

— Je peux attendre la fin du film, moi.

— Gnagnagna... Monsieur parfait !

— Ok, on rentre, parce que tu vas recommencer à faire la gamine capricieuse et on se fera virer de toute façon.

— Même pas vrai !

Voilà, comme ça, je venais de lui donner du grain à moudre... Non, mais ! Je ne suis pas une gamine capricieuse ! Je suis juste une femme qui sait ce qu'elle veut et quand elle le veut ! Mon nouveau mantra : « Je ne suis pas une sale mioche gâtée pourrie ». Je ne le suis pas, hein ? Un peu ? D'accord, un tout petit peu. Juste de quoi me donner du caractère ! Je... Ah, Sandro se leva et m'entraîna vers la sortie. J'avais gagné ! Na na nèreu !

— Et de deux... Tu tiendras jamais jusqu'à cinq ! lâchai-je en m'affalant sur le sol.

— Ne me provoque pas, Sarah... Je reprends tout de suite si tu insistes, mais je ne suis pas sûr que toi, tu tiennes le coup !

— Il est vingt-deux heures trente, ce qui veut dire...

Alors, voyons voir, il nous faut encore consommer trois fois avant minuit... Ça donne donc... Oh. Oui. D'accord. Hum... Ça donne tout ça.

— Je te dérange, Sarah ?

— Un peu, je faisais des calculs savants.

— Tu calculais quoi ?

— Je sais plus...

Il se retira d'un coup et me retourna comme une crêpe. Il avait raison, je n'allais jamais tenir ce fuck-marathon ! Il me mit une claque sur la fesse pour me signifier qu'il attendait que je me mette en position, et je m'exécutai. Il me pénétra à nouveau pendant que je prenais appui sur mes avant-bras.

— Tu disais ?

— Rien, je ne disais rien... répondis-je en un murmure mêlé à un gémissement.

— Tu sais que tu es vraiment, vraiment bandante dans cette position ?

— Hu hu...

Je n'étais déjà plus là, j'étais partie tout là-haut, attendant que l'explosion se propage dans mon corps, ce qui ne tarda pas. Je criai et les coups de hanches de Sandro redoublèrent en intensité, ne me laissant pas reprendre mon souffle. Patapouf se mit à aboyer et je me retrouvai à faire un duo avec le chien de ma voisine. Je piquai un fou rire quand mon amant me libéra enfin, s'allongeant à côté de moi. Je me tenais le ventre tellement je riais. Le chien s'était tu en même temps que moi et ça redoubla ma crise. J'en pleurais tellement c'était le genre de situation qui n'arrivait qu'à moi. Sandro riait aussi mais il était bien plus discret et élégant que moi. De toute façon il était parfait. Je ne cherchais plus à lui faire croire que c'était mon cas depuis longtemps ! Une fois calmée, je me blottis dans ses bras.

— Et de trois... me murmura-t-il comme une promesse.

— Laisse-moi au moins reprendre mon souffle, espèce de tortionnaire !

— Je savais que tu rendrais les armes.

— Hey ! protestai-je en me relevant, enfonçant mon coude dans son estomac (accidentellement, ça va de soi). J'ai juste demandé quelques instants pour récupérer ! Je n'ai pas déclaré forfait !

— Non, mais, je vois bien que tu n'en peux plus. Je t'ai surestimée, Sarah Jones, c'est pas grave, me lança-t-il, sarcastique.

— Espèce de frimeur ! Tu crois que tu as le monopole de l'endurance sexuelle ?

— Entre toi et moi ? Sans aucun doute.

— J'hallucine ! Tu pètes vraiment plus haut que ton cul, toi !

Il s'appuya sur son coude, le menton dans la paume de la main, et m'observa, satisfait.

— Je connais une autre façon de vous baiser, Sarah Jones, si votre vagin demande une trêve.

Une alarme rouge s'alluma au-dessus de ma tête. No way !!! Il éclata de rire.

— Je ne crois pas qu'on pense à la même chose vu ta tête !

— Tu penses à quoi ? demandai-je, suspicieuse.

— Laisse-moi te montrer, je suis sûr que tu vas aimer.

— Mouais... Je me méfie avec toi !

— J'ai déjà fait quelque chose qui t'a déplu ?

— Je ne crois pas, mais...

— Mais quoi ? T'as plus envie ? On va se coucher si tu veux...

— Mais arrête avec ça ! Tu m'énerves à jouer les vainqueurs !

— Alors ?

— Alors, ok, montre-moi cette nouvelle façon de me baiser, Rocco.

— Putain, t'as vraiment des références de grand-mère, tu sais ça ?

— Je te garantis que ma grand-mère n'a aucune idée de qui est Rocco Siffredi !

— Et toi, tu le sais ?

— Je ne suis pas née de la dernière pluie, mon petit !

— Allonge-toi sur le dos, m'ordonna-t-il sans relever ma dernière remarque.

Je lui obéis, j'étais la honte du mouvement de libération de la femme ! Avec des nanas comme moi, elles pouvaient mettre la clef sous la porte. Sandro se plaça au-dessus de moi, les genoux autour de ma tête. Oh. Mon. Dieu. Il bandait déjà et c'était genre... ben sous mon nez...

— Ouvre la bouche, Sarah. C'est comme ça que je vais te baiser.

Un barrage céda un peu plus bas et je pense que je battis mon record de sécrétions vaginales quand il me dit ça. J'ouvris donc la bouche et voulus me relever pour tenter d'introduire cette... ce... son... putain, la taille de l'engin vu d'ici ! Bref, on a compris le but de ma manœuvre. Mais il me repoussa sur le sol.

— Tu ne bouges pas, c'est moi qui te baise. Toi, tu subis.

Il attendit que je me remette en position et descendit jusqu'à ce que ma bouche entoure complètement sa queue. Oh, pute borgne ! Veuillez excuser cette réminiscence de mon enfance provençale, mais c'est la première chose qui me vint à l'esprit quand il commença effectivement à me baiser. Je m'agrippai à ses fesses pour l'encourager à aller plus loin. Il avait beau faire le mâle dominant, je voyais bien qu'il se retenait de peur que je lui gerbe dessus. Ça aurait fait brouillon sur les poils, tout ça... J'appuyai au maximum de mes capacités, il devait frôler ma glotte avec le bout de son gland, mais j'étais excitée comme jamais je ne l'avais été. Quand il éjacula, en criant (Merde alors ! Il criait maintenant !) tout partit direct au fond de ma gorge. Pratique, efficace, bandant (si j'en avais eu une) et j'en redemandais. Il s'allongea sur le dos à côté de moi.

— Merci, Sarah. C'était putain de bon...

— Tu m'étonnes ! Tu l'avais déjà fait ?

— T'as toujours de ces questions !

— Ben quoi, je suis curieuse !

— Oui, je l'avais déjà fait. Mais rassure-toi, c'était tellement moins bien qu'on ne peut même pas comparer.

— Cool !

Bizarrement, tant que je savais que j'étais son meilleur coup, je n'étais absolument pas jalouse de ses ex, masculin ou féminins.

— Ça compte ?

— Oui, ça compte.

— Tant mieux, je suis fatiguée !

— On arrête.

— J'ai pas dit que...

— C'est un jeu, Sarah, pas un concours. On est fatigués, on arrête.

— Ah ! C'est toi qui declares forfait !

— Si tu veux...

Il roula sur le côté et m'enlaça.

— Tu veux vraiment que je m'installe chez toi ?

— Oui, vraiment.

— Pourquoi ?

— T'as toujours des questions débiles, toi aussi... Pour avoir un mec qui puisse me réparer la chaudière, voilà !

— Sarah...

— Quoi ?

— Je t'aime.

Mon cœur manqua un battement, comme à chaque fois qu'il me lâchait l'information de but en blanc. Je ne me laisserais jamais de l'entendre me faire sa déclaration. Il pouvait être tellement cru et brutal un instant, et romantique celui d'après ! Pardon, je me perds dans mes pensées. C'était à moi de parler.

— Tu m'aimes comment ?

— Comme ça... dit-il en écartant le pouce et l'index de cinq misérables petits centimètres.

— Et ben moi je t'aime comme ça, lui lançai-je en ne laissant qu'un centimètre entre les deux.

— T'es pas censée me dire que tu m'aimes encore plus ?

— J'ai un égo surdimensionné, tu sais bien... Je veux que tu m'aimes plus.

— Je t'aime plus.

— Arrête, je plaisantais !

— Je sais, mais je t'aime plus quand même.

— C'est toi qui fais le bébé, là !

— Tu m'aimes comment, alors ?

— Je t'aime au point de te demander de venir vivre avec moi. Je t'aime au point de n'en avoir rien à foutre de perdre mon boulot. Je t'aime au point de...

Je ne pus terminer ma tirade (pourtant, j'en avais encore des exemples) car il glissa sa langue dans ma bouche et m'embrassa tendrement. Tout en se positionnant sur moi et me pénétrant dans la foulée. Finalement, il y eut bien une cinquième fois.

Je la vis arriver car je m'étais assise de manière à ce que la porte soit dans ma ligne de mire. Elle était vraiment, mais vraiment... belle. Tout simplement. Tous les mecs présents dans le pub, Marco compris, se mirent à baver. S'ils avaient su... Elle me décocha un sourire émail diamant en m'apercevant. Je me levai à son arrivée et elle m'embrassa sur la joue. Juste une bise. Je sentais déjà une certaine intimité entre nous. C'est pour ça que j'avais demandé un rendez-vous dans un lieu public (mais bien sûr, comme si c'était le genre de détail qui pouvait m'empêcher de m'envoyer en l'air...). Elle s'assit en face de moi. Marco, qui prenait habituellement les commandes au bar, arriva à notre table. Elle commanda un Martini blanc sans même le regarder. Elle me dévorait des yeux. Je me tortillais sur ma chaise.

— C'est mignon... me dit-elle en souriant.

— Quoi ?

— Tu es gênée...

— C'est-à-dire que...

— Ne te justifie pas, je comprends. Tu ignores juste que ça m'excite encore plus de te voir gigoter comme ça.

Je m'immobilisai subitement à ses paroles. Pourquoi, oui, pourquoi fallait-il qu'elle me mette dans cet état ? Je sentais bien que c'était purement physique. Mais on ne pouvait pas dire que mon amant ne me comblait pas ! Je n'aurais pas dû avoir l'air affamée comme ça !

— Tu te demandes pourquoi ?

— Tu lis dans mes pensées !

— C'est normal, c'est courant comme réaction. Tu as envie de tester une nouveauté, c'est tout. Ne t'interroge pas sur ton orientation sexuelle. Je pense que tu es une hétéro pure et dure.

— Je pense aussi.

— On va juste s'amuser un peu.

— Ben justement, je voulais qu'on en parle, histoire que tout soit clair.

— Je t'écoute.

J'attendis que Marco soit assez loin après avoir déposé le verre de Maria devant elle. Il s'était un

peu attardé mais elle avait simplement dit « merci » sans me quitter des yeux. Rien que sa façon de me regarder me donnait envie de me caresser. Incroyable. Cette nana devait faire des ravages dans ses relations ! Une sorcière ! Et pas une moche avec des verrues, hein... Non, une pure merveille capable de vous ensorceler avec son regard vert émeraude. Je secouai un peu la tête pour reprendre le fil de mes pensées.

— C’était au sujet des conditions, tu sais...

— Sandro.

— Oui, Sandro.

— Il regarde, il te regarde, et il ne me touche pas.

— Voilà.

— Je peux être franche ?

— Oui.

— Je coucherais avec toi, même si Sandro n’était pas là. Si tu en avais envie, je coucherais avec toi, maintenant. On prendrait une chambre et je te montrerais tout ce qu’une femme sait faire à une autre femme.

Nicolas Hulot, rassure-toi, je vais endiguer les problèmes de consommation d’eau ! Laisse-moi quelques heures avec cette nana et je remplis toutes les citernes que tu veux !

Je me recentrai sur le moment présent.

— Je peux pas faire ça.

— Tu ne peux pas ou tu ne veux pas ?

— Ce serait comme si je trompais Sandro.

— Ce serait ça, oui.

— C’est pas mon genre.

— Ok. Je comprends. Va pour le plan à trois si c’est la seule façon de te mettre dans mon lit.

— On fait comment ?

— Tu veux vraiment des détails maintenant ?

— Non, je veux dire... on se donne rendez-vous quelque part ? On...

— Oh. Ça. Désolée, j’étais focalisée sur tes lèvres.

Tiens, j'avais déjà entendu ça quelque part. J'étais assaillie de tous les côtés par des pensées sexuelles, sensuelles, lascives... Un tout petit, minuscule, gémissement glissa entre mes fameuses lèvres. Pas assez cependant pour que Maria ne l'entende pas. Bien sûr. Mais après la scène de l'œuf, je n'avais plus grand-chose à lui cacher à ce niveau.

— Donc, repris-je en toussant pour relancer la discussion, tu veux venir chez nous ?

— Vous vivez ensemble ?

— Oui, depuis quelques jours.

— Intéressant... Il est amoureux ?

— C'est à lui qu'il faudrait le demander.

— Et toi ?

— Je ne crois pas que ça te regarde.

— Tu as raison. Moins j'en sais, mieux c'est. Chez vous, ça me va. Ce soir ?

J'avalai une gorgée de bière de travers et Maria dut me taper dans le dos pour que je puisse respirer normalement.

— Déjà ? lâchai-je d'une voix rauque.

— Un autre soir, si tu préfères ?

— Non, ce soir, ça me va.

Elle me tendit un papier et un stylo.

— Note-moi l'heure, l'adresse, et je serai là ce soir.

Elle se leva, s'approcha et se pencha vers moi pour déposer une bise au coin de mes lèvres. Sans comprendre ce que je faisais, je tournai la tête pour l'embrasser sur la bouche. Elle fut surprise, aucun doute, au moins autant que moi, mais me rendit mon baiser. Je pense... Non, je suis sûre, qu'à cet instant, tous les mecs présents ont eu la gaule en même temps. Ça doit pouvoir rentrer dans le Guinness des records, un truc comme ça, non ? Parce qu'il y en avait un paquet de mecs, là...

Maria sortit après avoir déposé sur la table de quoi régler nos consommations. Très classieuse cette femme... Elle avait un déhanché à provoquer des torticolis. Elle faisait exprès, elle savait que je l'observais quitter le pub ! Il me restait environ trois heures avant qu'elle n'arrive chez moi. J'allais vraiment faire ça ? Je n'en revenais pas. Après le désert fantomatique qu'avait été ma vie sexuelle, j'enchaînais les nouvelles expériences. Et j'en redemandais.

Ah. Maintenant, il fallait que je prévienne Sandro. Je sortis mon téléphone.

— Tu es à la maison ?

— Oui.

— J'arrive.

— Tu as vu Maria ?

— Elle sera là dans trois heures, ça te va ?

— Tu veux faire ça ce soir ?

— Ben... Tu as changé d'avis ? On arrête tout, hein, si t'es pas sûr !

— On dirait que c'est toi qui flippes, Sarah...

— Moi ? Mais non ! répondis-je un peu trop haut dans les aigus. Bon, j'arrive, fais-moi couler un bain, esclave.

En arrivant, je le trouvai dans mon bain !

— J'avais dis « fais-moi » couler un bain, pas « fais-toi » couler un bain !

— T'as aussi ajouté « esclave ». Tu m'aurais dit « s'il te plaît » t'aurais eu ton bain.

Je m'approchai de la baignoire pour l'embrasser. Malgré tout, il était juste trop beau, là, tout ruisselant, avec à peine un peu de mousse pour cacher son intimité. Grossière erreur de ma part d'avoir réduit la distance de sécurité. J'aurais dû m'en douter. Il m'attrapa par la taille et m'attira contre lui en souriant. Pas le sourire angélique qui dégrafe les soutifs à distance, non... celui du gars qui prépare un mauvais coup. Celui qui plonge sa copine dans le bain alors qu'elle a encore ses fringues sur elle !

— Ben voilà, tu l'as ton bain, tout va bien !

— T'es con !

Je ne protestai que pour la forme. J'étais tout contre lui et ça suffisait à mon bonheur. Il commença à me déshabiller mais je n'avais pas une baignoire de compétition, j'étais trop à l'étroit. Je dus sortir pour terminer le boulot. Dégoulinante, je retirai difficilement les vêtements qui me collaient à la peau, sous le regard lascif sans équivoque de Sandro.

— Un strip-tease, Sarah Jones ? Vous pourriez y mettre un peu plus de sensualité...

Je lui balançai mon chemisier à la figure, ça devrait aller pour la sensualité.

— Tu pourrais prendre comme mantra « Je ne dois pas provoquer mon boss ».

— Je préfère « Ma boss fait un strip-tease pour moi ».

— Je t'ai déjà dit que c'est pas des mantras, ça ! répondis-je en me glissant dans l'eau.

Il s'assit pour me faire un peu de place mais je m'allongeai sur lui et l'embrassai goulûment. Oui, on peut dire ça, étant donné l'ardeur que je mis à fourrer ma langue dans sa bouche.

— T'es nerveuse pour ce soir ?

— Non. Si. Je sais pas.

— Tu sais que tu n'es pas obligée de le faire.

— Je sais. Tu en as envie ?

— Avec toi, Sarah Jones, j'ai même envie d'aller me faire arracher une dent.

— N'importe quoi... répondis-je en riant.

Il me repoussa pour se lever et sortit du bain, me laissant seule et abandonnée. Je me consolai en matant sans scrupule le cul parfait de mon assistant. Il se sécha et sortit de la salle de bain en roulant exagérément des hanches, me provoquant un fou rire.

Un moment après, je le rejoignis dans la chambre. Crotte, il avait déjà eu le temps de s'habiller ! Il mettait ses chaussures quand son téléphone sonna. J'espionnai sa conversation, l'air de rien. C'est-à-dire en le fixant et en écoutant attentivement ce qu'il disait.

— Ok. J'arrive tout de suite, dit-il avant de raccrocher.

Il se leva et m'attira contre lui.

— Une urgence, je dois y aller.

— Mais Maria arrive dans moins d'une heure !

— Commencez sans moi.

— Quoi ? Mais non ! C'était pas ça le plan !

— Je ne sais pas pour combien de temps j'en ai, je suis désolé.

— T'es souvent désolé en ce moment !

— Sarah...

— C'est quoi ton urgence ? Ou tu vas dire que je t'espionne encore à te poser des questions ?

— C'est Dante, il fait une fête à la maison et ça tourne mal. C'était mon voisin, faut que j'y aille avant qu'il n'appelle les flics.

— Merde, il fait chier ton frangin !

— Je reviens dès que je peux, ok ?

— Est-ce que j'ai le choix ?

— Non, mais je me rattraperai, promis...

Je le laissai m'embrasser et il partit. Merde alors ! Ce Dante commençait vraiment à me taper sur les nerfs ! Je n'étais pas censée être seule à l'arrivée de Maria ! Qu'est-ce que j'allais dire ou faire ou... Panique ! C'est la panique ! Bon, zen... Sarah, souviens-toi, tu es une femme libre, forte, indépendante. Tu n'as pas besoin de ton mec pour ce que tu t'apprêtes à faire. Voilà, mon nouveau mantra pourrait être : « Je n'ai pas besoin d'un mec pour m'en sortir. » Mes hormones tentèrent de protester en imaginant devoir se passer de tout ce qui est livré avec un mec, mais je les ignorai. Je pouvais le faire. Et j'allais commencer par me pomponner pour me donner confiance un maximum !

Je mis la musique à fond et m'occupai de moi : vérification pilaire, goutte de parfum bien placée, brushing et maquillage. Je choisis une tenue simple et pratique : petite robe à bretelles. Je restai pieds nus et m'installai sur le canapé, anxieuse, regardant les minutes s'égrener sur l'horloge du salon. Quand on sonna à la porte, je me levai trop rapidement, fis une chute de tension et me cognai le petit orteil contre le pied de la table basse ! Dans le genre catastrophes en série, je pense que je pouvais passer pro. J'atteignis la porte en sautant sur mon pied valide et ouvris avec un sourire crispé, devant l'air étonné de Maria. Sublime. Elle portait une robe bien trop courte pour être décente... et des talons qui m'impressionnaient, moi qui étais pourtant habituée à dix ou douze centimètres. Elle avait misé sur le lâcher de cheveux, elle n'en était pas à son coup d'essai ! Je me poussai pour la laisser entrer.

— Sandro n'est pas là ? me demanda-t-elle après avoir parcouru le salon du regard.

— Il arrivera un peu plus tard, un souci avec Dante.

— Ah... Dante, encore et toujours Dante...

— Tu veux t'asseoir ? articulai-je difficilement sans pouvoir la quitter des yeux.

Elle me prit la main et me conduisit au canapé. Sur un pied, toujours. Heureusement que je lui plaisais déjà parce que, si j'avais dû la séduire, ça aurait été laborieux. Elle s'installa à trois ou quatre pauvres centimètres de moi. J'étais tendue comme un string taille trente-six sur le cul de mon patron.

— Tu veux boire quelque chose ? marmonnai-je.

— Non, je te remercie.

Elle ne me quittait pas des yeux, j'avais l'impression qu'elle me déshabillait avec un rayon X à la Superman. Je me tortillai encore, mal à l'aise sous son inquisition visuelle.

— On attend Sandro ?

— Non, il a dit de commencer sans lui...

Je venais vraiment de répondre ça ? Dans le genre cash, c'était peu équivoque. Elle me sourit.

— Je préfère, me confia-t-elle en se penchant vers moi.

Elle posa une main sur ma cuisse et remonta lentement sous ma robe...

— Sarah...

— Hum ?

Je sentis ses lèvres sur les miennes, me tirant doucement du sommeil. Je souris en l'embrassant.

— Qu'est-ce que tu fais sur le canapé ?

— Je t'attendais... Il est quelle heure ?

— Plus de deux heures, je suis désolé... Les flics sont venus, ça s'est éternisé...

Complètement réveillée, je l'attirai contre moi pour l'embrasser encore. Il me serra dans ses bras.

— Ça va ?

— Maintenant que tu es là, oui.

— Maria est venue ?

— Oui.

— Alors ?

— Alors, quoi ? Espèce de pervers ! Fallait être là !

— Ok.

Il se referma d'un coup. Je souris de plus belle.

— Elle n'est pas restée longtemps, je lui ai demandé de partir.

— Pourquoi ?

— Parce que, Sandro, je ne supporte pas que quelqu'un d'autre que toi me touche.

Il m'embrassa violemment, me mordant la lèvre au passage, mais je m'en foutais royalement. Il m'avait trop manqué. Maria avait été très compréhensive, déçue, mais compréhensive. Elle était partie en me faisant promettre de la contacter si je changeais d'avis.

Quand Sandro me laissa enfin respirer, j'étais haletante. Il me fixait en silence.

— Je croyais que tu étais pour... lui murmurai-je.

— Je ferais n'importe quoi pour toi, Sarah.

— Tu aurais dû me dire que ça te dérangeait.

— Si ça te fait plaisir, ça ne me dérange pas.

— Tu ne dois pas t'effacer pour moi...

— J'en ai envie.

J'avais encore du mal à respirer. Pas parce qu'il était allongé sur moi ou parce qu'il m'avait embrassée à m'en étouffer. Non. Parce que je prenais conscience de l'ampleur de ses sentiments, et des miens au passage. J'étais terrifiée. Je n'avais jamais été autant attachée à quelqu'un qui l'était avec la même intensité. Ça me rendait dépendante de lui, je serais une épave s'il me quittait. Je pourrais trop facilement souffrir s'il décidait de ne plus m'aimer.

— Pourquoi tu pleures ? me demanda-t-il inquiet.

— Je ne pleure pas !

— Si...

Il essuya une larme et la porta à ses lèvres.

— Viens...

Il me souleva sans peine dans ses bras et m'amena dans la chambre. Je me cognai à nouveau le petit orteil, cette fois sur le cadre de porte, et poussai un petit cri de douleur.

— Désolé...

— Ça va. C'est juste la deuxième fois que je me fais mal au même endroit.

Il me posa sur le lit et s'allongea sur moi pour m'embrasser. Aucun de mes fous rires, aucune de mes gaffes ne pourrait gâcher ce moment. Ou peut-être que oui en fait...

— T'es à jeun ?

— Heu... non... Quand Maria est partie, j'ai mangé.

— Je ne parle pas de ça.

— Je comprends pas.

— Sarah Jones, je vous demande si vous avez été baisée aujourd'hui.

— Bien sûr que non ! Tu me prends pour une traînée ?

— Hum...

— C'était une question rhétorique !

— Viens là, ma petite traînée, qu'on remédie à ton abstinence...

Il se contenta de m'enlever ma culotte et de faire sa petite affaire dans la foulée. À la sauvage, comme ça, en plein milieu de la nuit. Voilà, c'était pour ça que je le voulais à portée de main, chez moi.

— Sarah... Réveille-toi, ta mère est là...

— Hum... Dis-lui que je suis pas là, j'ai pas eu ma baise matinale, je peux pas voir le dragon... répondis-je, persuadée d'être dans un rêve.

— Quand je dis qu'elle est là, c'est là, dans la chambre.

Je me redressai d'un bond et vis ma mère, tirée à quatre épingles, comme d'habitude, qui me toisait d'un air réprobateur.

— Le dragon va se faire un café. Je t'attends dans la cuisine, Sarah-Mary.

Je me frottai les yeux, espérant me réveiller. Mais non, je l'étais déjà.

— Sarah-Mary ?

— Quoi ?

— Rien, je ne savais pas que tu avais un prénom composé...

— Ne m'appelle pas comme ça ! Cette vieille peau est la seule à insister avec ce prénom à la con !

— Je vais te laisser avec ta mère...

— Non !

Je m'accrochai pitoyablement à lui dans un ultime geste désespéré.

— Si, Sarah-Mary Jones, je n'ai pas envie de prendre une balle perdue dans la bataille !

— Tu as dit que tu ferais n'importe quoi pour moi !!! geignis-je sans le lâcher.

— Sarah, t'as passé l'âge de te comporter comme ça !

Il se leva et se dégagea. Je le suivis et me jetai sur le sol pour saisir sa cheville avant qu'il n'ait le temps de sortir.

— Ne pars pas ! Tu sais pas de quoi elle est capable ! Reste ! Je te lâcherai pas !

Ma mère choisit ce moment pour se manifester à nouveau, sa tasse de café fumant me narguant dans ses mains.

— Je vois que tu n'as pas changé. Veux-tu bien libérer ce jeune homme qui a sûrement mieux à faire que supporter tes caprices ?

Comme à chaque fois que ma mère me demandait de faire quelque chose, je m'exécutai, instinctivement. Les souvenirs des coups de ceinturon reçus plus jeune m'avaient bien conditionnée. Contre toute attente, Sandro se baissa et m'aida à me relever. Je poussai ma fierté d'un coup de pied sous le lit. Et tâchai de reprendre un peu de contenance dans ma robe froissée de la veille. Ma mère me scruta de haut en bas. Mon assistant passa un bras autour de ma taille.

— En fait, je m'apprêtais à prendre le petit-déjeuner avec Sarah.

Il m'entraîna à la cuisine sous mon air ahuri et se pencha pour me chuchoter à l'oreille :

— Ne me fais pas regretter de rester...

— Merci, lui soufflai-je en le serrant un peu plus contre moi.

Sandro, bouclier humain pour petite fille en détresse.

Ma mère nous rejoignit dans la cuisine. Elle ne s'assit pas à table avec nous mais resta droite comme un i. C'était tout elle : pas un cheveu qui dépassait de son chignon, pas un faux pli sur son tailleur Versace prout-prout, pas une ride... Quand ma mère pète, des perles de culture lui sortent du cul.

— Ton père voulait savoir si tu t'en sortais.

— Pourquoi il n'est pas venu lui-même ?

— Il est très occupé.

— Je m'en sors très bien.

Sandro gardait les yeux sur son café comme s'il essayait d'y lire l'avenir. Solidaire, mais prudent.

— Tu pourrais nous présenter ? insista-t-elle, pincée.

J'avais toujours l'impression qu'elle se baladait avec un godemiché mal inséré. Même si c'était carrément impossible, elle aurait un malaise si je n'avais que prononcé ce mot devant elle. Mais ça ne m'empêcha pas de me mettre à rire en imaginant la scène, recrachant un peu de mon café sur mon menton. Sandro peinait à rester impassible.

— Sarah-Mary, pourrais-tu me présenter ?

— Sandro, voici ma mère Helena Jones. Maman, voici Sandro, le type qui me baise.

Cette fois, c'est Sandro qui s'étouffa avec son café. J'avais toujours pris un malin plaisir à mettre ma mère mal à l'aise mais j'avais zappé que mon pauvre assistant pourrait se formaliser de cette présentation. Ma génitrice, habituée à mon attitude, posa sa tasse sur la table et s'éclaircit la gorge.

— Bien. Je vous laisse. Tu sais où me joindre si tu as besoin d'argent.

— Merci, maman, mais je m'en sors très bien sans ton aide.

— Je passe le bonjour à ton père ?

— Non, il peut venir ou appeler s'il veut me dire bonjour.

— Très bien.

Tout était toujours « très bien » pour Madame Jones. Elle sortit et j'attendis d'entendre la porte d'entrée pour pousser un énorme soupir de soulagement.

— C'est ça que je suis ? Le type qui te baise ?

— Hein ?

— C'est comme ça que tu me présentes ?

Merde, il était vexé...

— J'ai dit ça pour l'emmerder !

— C'est moi que ça emmerde. Tu me demandes de vivre avec toi et c'est comme ça que tu me présentes ?

Je fermai les yeux, réalisant que j'avais bien bouleté. Il se leva et je le suivis en version « Je suis une larve, une misérable larve ».

— Sandro, tu sais bien que tu es plus que ça ! C'était pour me débarrasser d'elle !

Il ne répondit rien et je tentai une opération séduction en me collant derrière lui pour le prendre dans mes bras. Il n'eut aucune réaction. Ma mère réussissait toujours à me faire chier ! (Non, je n'aurais pas admis pas que j'étais la seule fautive !)

— Je suis désolée, tu sais bien que tu n'es pas juste le type qui me baise...

— Ok, je suis quoi ?

— T'es aussi celui que je baise... tentai-je, fidèle à mon humour douteux.

— Sarah...

Je l'obligeai à me faire face. Enfin, il me laissa le faire pivoter, parce que je n'étais qu'une faible femme incapable de bouger un cyborg comme lui.

— Tu fais chier, lâcha-t-il, agacé.

— C'est toi qui fais chier à douter de moi en permanence !

— Tu pourrais être un peu plus chaleureuse de temps en temps !

— Et toi, tu pourrais être moins relou !

— Je suis relou ?

— Mais merde à la fin ! J'ai demandé à Maria de partir, je t'ai demandé de vivre avec moi, je t'ai dit que je t'aimais... tu veux quoi de plus ?

— Maintenant, j'aimerais que tu me fasses l'amour.

— Je peux le faire.

— Vas-y.

— Je vais le faire.

— J'attends.

— Et après tu arrêtes de faire la tronche ?

— Ça dépendra de ta performance, Sarah-Mary Jones.

— Ne m'appelle pas comme ça !

Je le poussai jusqu'au canapé et m'assis à califourchon sur lui. Je n'avais toujours pas de culotte (voilà, mon nouveau mantra était : je me balade cul nu, c'est plus pratique), et en deux temps trois mouvements, il était en moi. Je décidai de lui faire un petit cadeau pour rassurer ce petit oisillon tombé du nid et démarrai la conversation, comme il aimait le faire pendant la baise.

— Sandro ?

— Hum ?

— Je t'aime. Vraiment.

Il passa ses mains sous ma robe et remonta jusqu'à mes seins. Je l'embrassai tout en lui faisant l'amour comme il me l'avait demandé.

— Ne me quitte jamais, lui murmurai-je à l'oreille.

— Jamais.

Il se leva en me portant pour rester en moi, sans cesser de m'embrasser. Il me posa sur la table de la cuisine. Note pour plus tard : penser à désinfecter avant d'y manger à nouveau. Je remontai les jambes pour enserrer sa taille et il se remit à me faire l'amour. J'entendis « crac » sous mes fesses, mais, étant tout près de l'orgasme, je n'y prêtai pas attention. J'aurais dû. La table céda d'un coup et tout s'écroula : les tasses, le café, la table, nous. Sandro tomba sur moi et j'éclatai de rire, à moitié asphyxiée sous lui.

— Merde, ça va ?

Je ne pus lui répondre, je n'arrivais plus à m'arrêter de rire. Il rit aussi et essaya de me relever mais j'étais pliée en deux, les cheveux pleins de café, mon cul toujours en précaire équilibre sur le plateau de la table, qui ne s'était miraculeusement pas cassé.

— T'avais raison ! réussis-je à articuler entre deux hoquets.

— Quoi ?

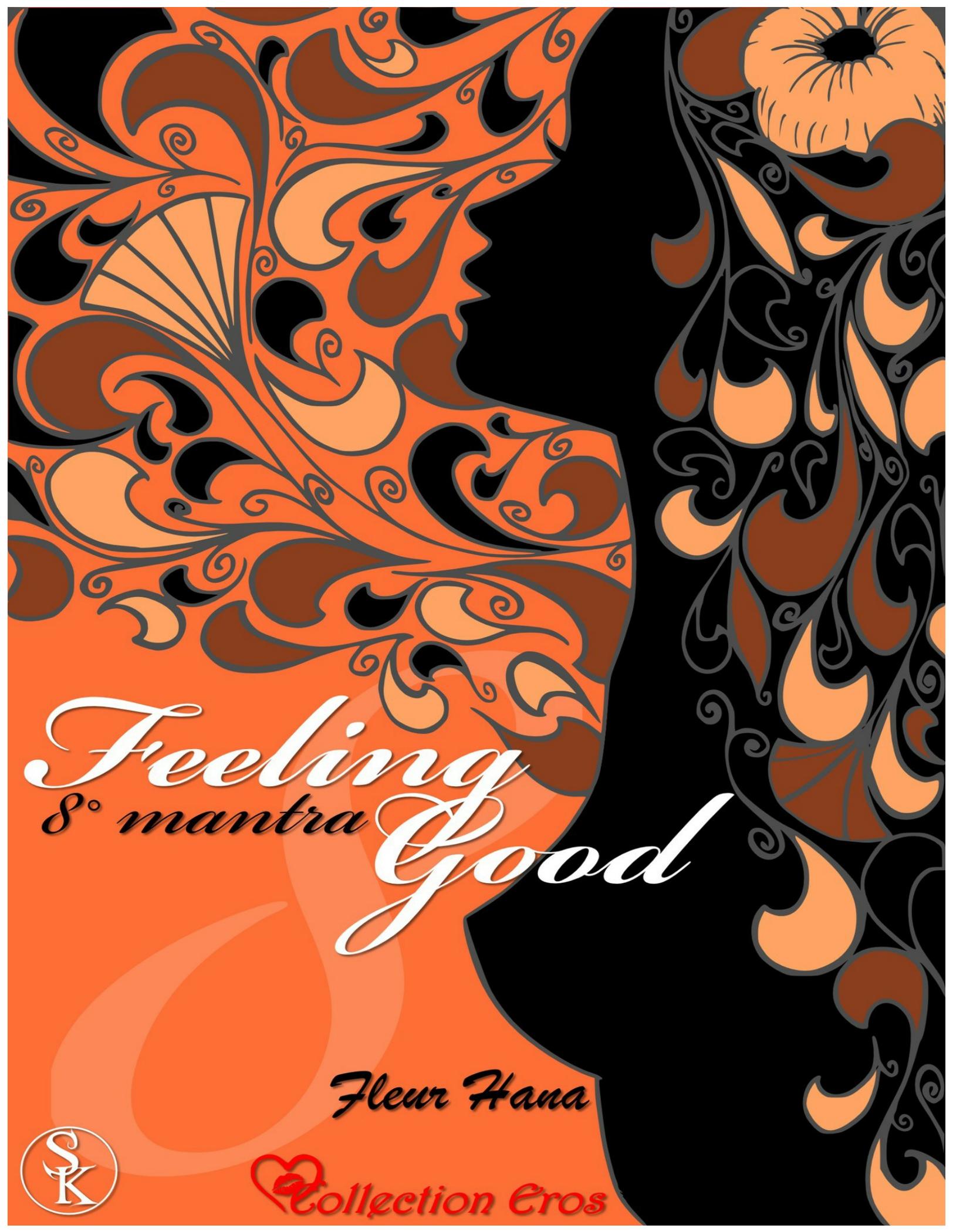
— Faut que je fasse un régime ! criai-je hilare, sachant que ce mantra ne tiendrait pas une journée.

[1] Personnage du film Shrek.

Couverture réalisée par Soon

N° éditeur : 917089-36540

dépôt légal : septembre 2013



Feeling
8° mantra
Good

Fleur Hana



 *Collection Eros*

Feeling Good 8

De Fleur Hana



Tous droits réservés, y compris droit de reproduction totale ou partielle, sous toutes formes.

©2013 Les Editions Sharon Kena
www.leseditionssharonkena.com
ISBN : 978-2-36540-412-9

Huitième mantra : je ne dois pas crier au feu

1 an et demi plus tard

— Alors, les filles ? Vous en pensez quoi ?

Je me tenais bien droite sur la petite estrade au milieu de la salle d'essayage, simulant un bouquet entre mes mains et souriant de toutes mes dents. Mélodie soupira en levant les yeux au ciel et Isa se mit à pouffer de rire.

— Tu ressembles à une grosse meringue, réussit-elle à lâcher entre deux gloussements.

— Je sens que tu es jalouse, dis-je en faisant un tour sur moi-même, manquant tomber à cause de la crinoline qui devait faire, au bas mot, deux mètres de diamètre.

La vendeuse me vint en aide, sûrement plus inquiète pour sa robe que pour moi. Je repris ma posture initiale et tirai la langue à ma sois-disant amie.

Mélodie interrompit notre petite querelle.

— Si ça ne vous ennuie pas, les filles, celle qui se marie, c'est moi. Alors, Sarah, bouge de là.

Je haussai les épaules et la vendeuse m'aida à retirer la robe, visiblement soulagée de me voir sortir de son gigantesque gâteau de chantilly qui devait faire le bonheur de toutes les futures mariées ayant gardé un tant soit peu leur esprit de petite fille. Je remis mes vêtements de civile et rejoignis Isabelle sur le canapé pendant que Mélodie enfilait un nouveau modèle.

— Et puis, reprit cette dernière, je croyais que tu ne voulais pas te marier ?

— Ça ne m'empêche pas d'aimer les belles robes de princesse ! me récriai-je.

— Tu en auras une en tant que demoiselle d'honneur !

— Pitié, pas de vert ou de violet, ou pire : du fuchsia ! gémit Isabelle.

— Je vous ai déjà dit que les couleurs étaient ivoire et rouge, ça vous arrive de m'écouter ? s'indigna Mélodie.

— Ma chérie, lui répondit Isa, tu ne parles que de ce mariage depuis plus d'un an, alors oui, parfois, on ne t'écoute que d'une oreille...

La vendeuse nous sauva des représailles de la future mariée en la faisant se tourner afin de placer quelques épingles en vue des retouches.

Mon téléphone vibra à ce moment, c'était un SMS de Sandro :

« Tu rentres quand ? Tu me manques. »

— C'est qui ? me demanda Isa en essayant de lire par-dessus mon épaule.

— Dis, tu permets que j'aie un peu de vie privée ? m'offusquai-je en cachant l'écran.

— Arrête ton cinéma, on sait très bien que tu vas tout nous raconter, ça ira plus vite si tu me laisses lire !

Je fis un signe de tête vers la vendeuse et Isa soupira, elle me chuchota à l'oreille :

— Elle en a vu d'autres je pense, toi en meringue époque « Autant en emporte le vent » pour commencer...

— Vous vous dites quoi en secret ? demanda Mélodie qui nous faisait à nouveau face.

— Sarah refuse de me dire ce que lui raconte Sandro dans son SMS.

— Hey ! J'ai jamais dit que c'était Sandro !

- Mélodie est là, je suis là... Qui d'autre t'envoie des SMS ? ironisa Isabelle.
- Ok, tu fais passer ma vie pour un désert social, ce qui n'est absolument pas le cas !
- Bon, d'accord, c'est pas Sandro, c'est qui, alors ? demanda Mélodie, la plus curieuse de nous toutes.
- Oui, c'était Sandro, capitulai-je. Mais ça aurait pu être Marc, par exemple ! ajoutai-je précipitamment pour prouver que, non, je n'étais pas S.A.F.[1]
- Alors, il voulait quoi ? Ça fait... une heure que t'es partie ? Et il te harcèle déjà ? s'étonna Isa.
- Ça fait deux heures qu'on est là, pour commencer. Ensuite, il ne me harcèle pas : il me dit juste que je lui manque !
- Fais attention, il va pas tarder à te passer la bague au doigt, toi aussi...

Isabelle faisait référence au fait qu'avec Bastien, ils s'étaient fiancés quelques semaines auparavant et que leur mariage suivrait de peu celui de Mélodie et Olivier.

- Non, merci ! déclarai-je. Quand je vois les fortunes que vous mettez dans une seule journée, franchement, je m'en passe !
- Heureusement pour nous ! s'écria Isabelle. T'imagines pas comme ce serait dur de te voir toute une journée en robe meringue sans se marrer !

Je lui lançai mon regard noir et reportai mon attention sur Mélodie.

- Alors ? demanda-t-elle, anxieuse.
- Waow ! m'écriai-je en me levant. Mais elle est parfaite !

Mélodie avait choisi un bustier sans bretelles, rouge sang, qui mettait sa poitrine plus qu'en valeur. Pour tout dire, Olivier aurait sûrement envie de fourrer sa tête entre ses seins dès qu'il la verrait ! Et tous les mecs présents aussi ! Isabelle siffla d'admiration pendant que je détaillais la jupe ivoire agrémentée de fanfreluches de tulle qui se superposaient sans pour autant alourdir l'ensemble. Quelques plumes rouges étaient disséminées sur tout le tour pour rappeler le corsage. La vendeuse fixa alors le peigne dans le chignon de Mélodie. C'était plus un bijou qu'un simple voile : décoré de plumes identiques à celles de la robe, il partait d'un diadème finement travaillé et tombait dans le dos de mon amie. Et voilà, Mélodie était juste parfaite. J'en aurais presque eu envie de me marier juste pour être aussi belle. Presque.

Je profitai que toute l'attention fût portée sur la princesse de la journée pour répondre à Sandro.

« Je ne sais pas. Tu me manques aussi. »

Ce à quoi il répondit aussitôt, confirmant mon idée qu'il devait se morfondre en ce samedi après-midi.

« J'ai un cadeau pour toi... »

Le fourbe ! Il savait très bien que j'étais incapable de résister à un appât comme ça ! Je tapai rapidement ma réponse :

« C'est quoi ? »

Mais la sienne fut celle à laquelle je m'attendais :

« Rentre et tu verras. »

Quel petit enfoiré !

- Si ma séance d'essayage t'ennuie, dis-le tout de suite...

Je relevai la tête, mes amies et la vendeuse me lançaient des regards lourds de reproches. Je rangeai mon téléphone et pris l'air le plus innocent que je pouvais (à savoir que je ressemblais à Gros Minet ayant la queue de Titi dépassant de sa gueule).

À mon grand soulagement, la séance ne s'éternisa pas. Mélodie devait simplement vérifier les dernières retouches avant le jour J, dans un mois. J'étais égoïste mais, depuis plus d'un an, tout tournait autour de ce mariage. J'étais heureuse pour eux, très. Mais je commençais à saturer. Avec Isa qui s'y était mise, j'étais passée pro dans l'art de choisir les dragées, établir un plan de table ou encore

coller les timbres pour les faire-part ! Or, si je refusais de me marier, c'était aussi pour éviter toutes ces corvées, pas pour les vivre en double, pour mes amies. Mais étant demoiselle d'honneur et témoin des deux mariées, j'avais assuré mon rôle à la perfection. Sauf que, pour l'heure, j'avais juste envie de rentrer chez moi, m'envoyer en l'air avec mon ex-assistant et qu'il m'offre mon cadeau ! Ou plutôt, dans l'autre ordre...

En arrivant, je fonçai tout droit dans la pièce où Sandro passait à présent toutes ses journées et, à mon grand désespoir, une partie de ses nuits.

— Il est où mon cadeau ? lançai-je en ouvrant la porte.

— Sarah Jones, vous êtes trop pressée, me répondit-il calmement sans se retourner.

Je m'approchai alors de lui et le pris dans mes bras, posant le menton sur son épaule, essayant de lire ce qu'il écrivait. Il ferma la fenêtre trop rapidement le bougre, il avait quelques mois d'entraînement !

— Ne lis pas dans mon dos, m'ordonna-t-il, bougon.

— Mais...

— Sarah, quand ce sera prêt à être lu, tu seras la première à le savoir !

Il se retourna et me prit à son tour dans ses bras, la tête au niveau de ma poitrine. Je tentai un coup bas, on ne sait jamais, sur un malentendu, ça pourrait fonctionner. Je gigotai donc pour frotter mes seins sur son visage tout en le suppliant.

— Allez, juste le début...

— Sarah, tu veux m'étouffer, là ?

Il ne lâcherait rien du tout, ce rat. Je me reculai, vaincue.

— Alors, ce cadeau ?

— J'ai menti, je voulais juste que tu rentres, m'avoua-t-il en se levant et en prenant mon visage dans ses mains.

Il jouait au traître, il savait très bien que je ne résistais pas à son regard « fuck me right here, right now[2] ». Je soupirai d'aise en sentant ses mains descendre le long de mon cou jusqu'au bas de mes reins pour prendre carrément mes fesses et me coller contre lui.

— Tu bandes depuis combien de temps ? demandai-je en défaisant son jean.

— Depuis que vous êtes partie, Mademoiselle Jones. Et j'ai eu beaucoup de mal à me concentrer.

— Oh, donc, si tu as le complexe de la page blanche, c'est ma faute ? demandai-je sur un ton faussement outré.

— Tout à fait...

Je m'agenouillai devant lui et le poussai pour qu'il prenne appui sur le bord de son bureau. Après avoir pris son érection en main, je lui fis la fellation qu'il ne méritait pas pour m'avoir menti et pour m'empêcher de lire son roman. Mais, la vérité était que j'étais une petite cochonne et que j'avais pensé à ce moment toute la journée passée loin de lui. Il m'empêcha d'aller au bout de mes projets et m'obligea à remonter à son niveau en m'attrapant par les cheveux.

— Je n'aime pas quand tu te mets en pantalon, grogna-t-il en me débarrassant de tout le tissu qui faisait obstacle à ses projets.

— Ne sois pas si glouton et apprécie le mets qui se présente à toi !

— Fous-toi à poil que je puisse te baiser, Sarah.

— Trop de poésie tue la poésie... soupirai-je en obtempérant.

Il ne me laissa pas le temps de déboutonner complètement mon chemisier et me plaça dos à lui, les mains appuyées sur l'assise de sa chaise, le cul en l'air. D'un petit mouvement de genou expert, il écarta mes jambes et me pénétra dans la foulée. Je gémissais déjà, la position suffisant à m'exciter au maximum. Il agrippa un sein de sa main gauche et glissa la droite sur ma hanche jusqu'à atteindre mon clitoris qu'il titilla tout en intensifiant les va-et-vient de son sexe en moi. J'étais encore tout près de jouir mais il me connaissait tellement bien à présent qu'il savait quand ralentir et quand reprendre pour faire durer le plaisir au maximum.

— Putain, Sarah, ce cul...

Oui, Sandro adorait toujours papoter pendant l'acte...

— Qu'est-ce qu'il a mon cul ? demandai-je, suspicieuse.

— C'est le cul le plus bandant de la terre.

— Juste de la terre ?

— Ok, de la création.

— Je préfère, répondis-je en ponctuant ma phrase d'un petit cri.

— Ne jouis pas encore, Sarah Jones, j'en ai pas terminé avec toi, me menaça-t-il avant de se retirer et de m'obliger à lui faire face.

Il m'embrassa et nous fit pivoter pour s'asseoir sur la chaise où je m'appuyais quelques secondes avant. Il m'installa à cheval sur lui et je le fis à nouveau entrer en moi. Il en profita pour prendre la pointe d'un de mes seins entre ses dents et la mordiller tout en pinçant l'autre. Je n'en avais plus pour longtemps, surtout que maintenant, c'est moi qui imposais la cadence.

— Sandro, mes copines disent que tu me harcèles quand on n'est pas ensemble... lâchai-je entre deux gémissements.

— Elles ont raison, me répondit-il après avoir lâché mon mamelon sensibilisé. Ça te pose un problème ?

Il planta ses yeux dans les miens et mon ventre se serra, libérant l'orgasme qu'il était capable de précipiter juste en me regardant comme il était en train de le faire. Il sourit en m'observant jouir et me saisit par les hanches pour me faire aller plus vite et me rejoindre dans l'extase.

Je me laissai aller contre lui et posai la tête sur son épaule.

— Non, ça ne me dérange pas, finis-je par répondre. J'aime quand je te manque.

— Je sais, c'est ton truc de me torturer.

— Pas du tout, m'indignai-je en lui faisant à nouveau face. Ça me rassure, c'est tout.

— Et de quoi tu as peur ?

— Que tu te lasses, Sandro...

— Tu te fous de moi, c'est ça ? On vient d'acheter un appartement ensemble et tu es la seule à ramener de l'argent, je pourrais pas te quitter, ça voudrait dire que je me retrouverais à la rue...

— Connard, lâchai-je, consciente qu'il se fichait de moi.

— Sarah, hey !

— Quoi ? bougonnai-je en le laissant ramener mon visage face au sien.

— Je t'aime.

— Ok.

— Tu fais chier à jamais me faire confiance.

- Ok.
- Arrête de dire « Ok ».
- O...
- Ta gueule, Sarah, t'as le droit de l'ouvrir juste pour me dire que tu m'aimes, sinon, tu la boucles.
- Je t'aime.
- Bien. J'ai faim, viens...

Sandro ne réalisait pas le nombre de pétasses qui se retournaient sur lui dans la rue, même quand j'étais accrochée à son bras comme si j'avais peur qu'il s'envole. Même quand il ne voyait que moi. Un jour, j'en étais sûre, une autre Barbie comme Sindy ou Lila-la-morue finirait par attirer son attention et ç'en serait fini de la petite Sarah Jones. Ce que nous vivions depuis plus d'un an et demi était trop beau pour durer.

Nous nous rhabillâmes et nous rendîmes dans notre cuisine pas encore rénovée pour dîner. Sandro avait tout préparé. Depuis qu'il travaillait de la maison, notre maison, il avait tout du parfait petit Tony Micelli[3]. Ça aussi, j'étais sûre que ça prendrait fin et j'aurais bien du mal à m'en passer le jour où ça s'arrêterait. Il me traitait comme une princesse, mais les contes de fées, ça n'existe pas dans la vraie vie.

Je m'installai et il nous servit la pizza maison qu'il avait dû préparer pendant mon absence. Ça avait certains avantages de vivre avec un italien. En dehors des baisés à toute heure, bien sûr.

- C'est quoi ton souci, Sarah ?
- Rien, pourquoi ?
- Tu me prends la tête avec tes histoires d'insécurité, pourquoi ?
- Parce que, tu es ce que tu es, et je suis ce que je suis et...
- Putain, ça y est, tu parles comme une gonzesse...
- Je suis une gonzesse ! criai-je en tapant du poing sur la table.

Mais j'avais mal visé et c'est ma pizza que je pulvérisai, me mettant à pleurer en réalisant que j'étais pleine de tomate et que j'avais gâché ma part. Sandro se retenait de rire, il avait appris à se laisser aller ces derniers mois et son côté cyborg avait commencé à se fissurer.

- C'est pas grave, c'est juste de la bouffe, tiens...

Il se leva et s'occupa de moi comme d'un bébé. Il nettoya ma main, me servit une autre part et s'agenouilla à côté de moi.

- Sarah, parle-moi, me demanda-t-il tendrement en me caressant les cheveux.
- Tu me manques... dis-je en reniflant.
- Quoi ?
- Au travail, tu me manques...
- C'est ça ton souci ? s'étonna-t-il en souriant.
- Oui, et je vois pas ce que ça a de drôle !

Il retourna à sa place et soupira.

- Ok, on en a déjà parlé mais on peut remettre ça si tu y tiens, lâcha-t-il, une pointe d'exaspération dans la voix.
- Non, c'est bon, y'a rien à dire. Ça me manque de plus t'avoir sous les yeux. Et puis, la nouvelle assistante, c'est une cruche...

- Je ne reviendrai pas, tu le sais ?
- Bien sûr que je le sais ! Tu écris ton livre, tu prends une année sabbatique, tu...
- Je sais pas quoi te dire...
- Maintenant, le seul endroit où on le fait, c'est ici, lâchai-je enfin, baissant les yeux sur mon assiette.
- C'est ça le vrai problème ?
- Oui... murmurai-je, honteuse.

Oui, j'avoue : je commençais sérieusement à regretter toutes nos petites escapades du début. La passion était toujours là, on s'envoyait en l'air plus que de raison, on se connaissait de mieux en mieux ce qui augmentait nettement la qualité du sexe qui était déjà bien élevée... Mais, il manquait ce petit côté interdit qui mettait du piment dans notre relation.

- Je viens de te prendre par-derrière dans mon bureau... Je veux dire... C'est pas comme si on se contentait du lit...
- Je sais... Laisse tomber, ça me passera.
- Ok.

Pas contrariant Sandro, jamais. Mais il avait raison, on n'en était pas au stade du sex-bed only... N'empêche, les p'tits coups tirés vite fait avant de nous faire surprendre, ça me manquait.

- Je me ferai tout petit, je bouge pas de mon bureau ! tenta de me convaincre Sandro.
- Non, je refuse que tu t'incrustes. Et puis, t'es pas invité à l'enterrement de vie de garçon d'Olivier ce soir pendant que les filles seront là ?
- Ouais...
- Cache ton enthousiasme !
- Mais...
- Bon, ça suffit, c'est moi la capricieuse, pas toi ! Alors tu arrêtes ton cinéma et tu bouges de là ! lui lançai-je en terminant d'installer la décoration.

Juchée sur une chaise pour accrocher une guirlande en hauteur, je sentis ses mains se glisser sous ma jupe.

- Sandro, j'ai pas le temps... tentai-je de protester (comme si on y croyait...).

Il ne prit même pas la peine de répondre et me fit pivoter pour que je sois face à lui. Il me lança son regard « accroche-toi à ton string » et souleva ma jupe. Il décala ma culotte avec ses doigts et plongea sous ma jupe. Il n'eut le temps que de mettre deux petits coups de langue avant qu'on sonne à la porte.

- Merde ! lâcha-t-il en me libérant. Je croyais qu'elles ne débarquaient pas avant vingt heures !

Je ne relevai pas et allai ouvrir. Isa entra en trombe et salua Sandro.

- Sans déconner, c'est pas compliqué d'être à l'heure ! On les paye pour faire des petits fours, alors pourquoi ils ne sont pas encore prêts, hein ?
- Peut-être parce que t'as deux heures d'avance ? lâcha Sandro en la fusillant.

— J’interromps quelque chose ? demanda Isabelle en soutenant le regard de mon ex-assistant.

— Ok. Sandro, tu devrais pas te fighter avec une future mariée co-organisatrice d’une soirée d’enterrement de vie de jeune fille de sa meilleure amie, tentai-je.

Je le pris par la main pour l’entraîner jusqu’à la porte, faisant les gros yeux à Isa au passage. Ces deux-là s’adoraient, mais depuis toutes ces histoires de préparatifs de mariage, Sandro s’était rangé de mon côté et était devenu réfractaire à cette tradition. Du coup, les étincelles n’étaient pas rares quand mes amies étaient sur les nerfs comme c’était visiblement le cas d’Isabelle ce soir.

— Je t’appelle quand elles sont toutes parties, ok ? glissai-je à l’oreille de mon amant frustré.

— Font chier ces gonzesses... bougonna-t-il.

— Essaie de t’amuser, je sais pas moi : petite !

— Ouais, bon, j’attends ton coup de fil...

Il m’embrassa passionnément, pour ne pas dire goulûment, tout en laissant ses mains s’égarer sur mon postérieur. Je les remis à leur place, un peu plus haut mais ne le repoussai pas. Il n’aimait pas qu’on soit séparés, je n’allais pas m’en plaindre. Mais moi qui pensais être une petite fille capricieuse et difficile à vivre, j’avais trouvé mon alter ego !

— Bon, le traiteur m’a dit de repasser dans une heure, lâcha Isabelle en se vautrant sur le canapé, une fois Sandro parti.

— Ok, mais t’es en avance, c’est normal qu’il ne soit pas prêt ! Tu lui es pas tombée dessus j’espère ? demandai-je suspicieusement.

— Un peu... murmura-t-elle, honteuse.

— Mais t’abuses ! Et s’il décide de cracher sur nos hors-d’œuvre !

— Merde, j’avais pas pensé à ça !

— Appelle et excuse-toi, dis que tu n’avais pas vu l’heure, démerde-toi pour qu’il ne sale pas les mignardises !

À contrecœur, Isabelle passa le coup de fil de la repentance et je poursuivis les préparatifs.

La fête était assez sage, Mélo n’avait pas voulu d’excursion dans les rues déguisée en je-ne-sais-quoi d’embarrassant. Nous avons respecté son choix et organisé une soirée avec des jeux marrants (Twister en faisait partie, bien entendu). Alice, une collègue de travail de Mélodie, se leva comme un Zébulon[4] quand on sonna à la porte vers vingt-trois heures. Elle tapa dans les mains en gloussant. Qu’est-ce que c’était encore que cette histoire ? J’allai ouvrir, méfiante, et j’avais raison. Monsieur Dante en personne se tenait sur le pas de la porte, en tenue de pompier.

— T’es pompier depuis quand ? lui lançai-je sans m’encombrer de formules de politesse.

— Tiens, Sarah, ça faisait longtemps... me susurra-t-il en s’appuyant sur le chambranle.

Je le poussai dans le couloir et fermai la porte derrière moi. Pas question qu’il vienne gâcher la soirée de mon amie !

— Je me souviens pas qu’on ait eu le feu et je vois pas de chat coincé dans un arbre, alors fous le camp ! lui crachai-je en appuyant un index rageur sur le torse.

Index qu’il s’empressa de saisir pour tenter de l’embrasser mais il récolta une gifle monumentale à la place.

— Ma chère future belle-sœur, je suis là pour le boulot, dit-il en se massant la joue.

— Y’a pas le feu, répétei-je un peu plus fort, parce qu’on sait ce qui rend sourd, hein, et Dante était célibataire depuis assez longtemps, d’après la rumeur, pour être obligé de s’adonner aux plaisirs solitaires.

— Je pense que ta copine Alice doit pourtant avoir le feu au cul, parce qu’elle nous a embauchés, moi et mes potes.

— Alors déjà, on dit « mes potes et moi ». Et puis c’est quoi cette histoire, quels potes ?

Au même moment, je vis deux Dieux des casernes entrer dans le couloir. Dante se pencha et me murmura à l’oreille :

— Je crois que tu baves, fais attention, mon frangin pourrait avoir des échos...

Je lui érabouillai le pied grâce à mon super talon, lui arrachant un petit gémissement de douleur, tout en souriant aux deux nouveaux pompiers.

— Bonsoir, messieurs, dis-je en retirant mon pied, je suis désolée que vous vous soyez dérangés pour rien mais nous n'avons pas besoin de vous.

— Sarah... tenta d'intervenir Dante à qui je clouai le bec en remettant mon talon à sa place.

— Peut-être dans le voisinage ? Mais, vous voyez, nous sommes en pleine petite fête et je n'aimerais pas que vous veniez troubler le...

— Sarah ! me cria Dante.

— Hey, tu permets, Monsieur Connard ? J'essaie de parler !

— T'es vraiment longue à la détente comme nana ! On n'est pas des pompiers !

— Mais si vous n'êtes pas des pompiers que... commençai-je en réalisant soudainement ma méprise.

Je devins rouge écarlate et me mis à bafouiller.

— Mais... je...

— Ta copine Alice, elle avait peur que la soirée soit mortelle, elle a fait appel à nos services. On est des gogo dancers.

— Gogo dan... murmurai-je. Vous allez vous foutre à poil et vous froter à la future mariée ? réalisai-je en écarquillant les yeux.

— C'est le plan, parla enfin l'un des deux top models. Mais on se frotte toujours un peu aux autres filles, c'est plus fair-play... murmura-t-il en se penchant vers moi.

Alerte rouge ! Je reculai vivement mais me retrouvai contre Dante. Je battis donc en retraite vers la porte.

— Bougez pas, je reviens ! leur ordonnai-je en rentrant.

Je refermai et m'appuyai sur la porte. Seule Alice avait remarqué mon absence et me regardait, perplexe. Je lui fis signe d'approcher et, je devais vraiment avoir mon air de patronne contrariée car elle avança à petits pas en baissant la tête.

— C'est quoi cette histoire de pompiers ? lui demandai-je à voix basse.

— Ils sont en pompiers ? s'écria-t-elle, ravie.

— Y'a les pompiers ? demanda Isabelle en s'approchant.

Ok, pour la discrétion, on repassera ! Je levai les yeux au ciel en comprenant qu'il me serait impossible de cacher plus longtemps les trois mâles qui se trouvaient derrière la porte.

— Mélo, je t'assure qu'on n'y est pour rien, ni Isa ni moi, dis-je en ouvrant.

Numéro trois alluma le poste qu'il tenait à la main et « Pour Some Sugar On Me » de Def Leppard démarra, ainsi que les festivités. Alice se mit à crier de manière hystérique, suivie de près par les autres... Dante se tourna vers moi et leva un sourcil interrogateur. Je lui indiquai Mélo du menton et m'appuyai contre la porte pour secouer la tête, désespérée de la tournure que prenaient les événements. Elle qui avait bien spécifié qu'elle ne voulait pas de strip-teaseur, elle en avait trois...

Dante s'approcha d'elle et se déhancha lascivement et... mais merde ! Elle gloussait ! Elle n'essayait même pas de se dégager ! J'hallucinais ! Isabelle s'y mettait aussi ! Ben merde ! Je radotais mais merde quoi !

Numéro deux prit la place de Dante qui s'approcha de moi. Je lui lançai un regard sans équivoque sur ce qui lui arriverait s'il s'approchait de moi, mais il devait être masochiste car ça ne l'arrêta pas. Il dansa près de moi, mais assez loin de mon genou ou mon talon... Je restai obstinément les bras croisés mais Numéro trois prit à cœur de me décoincer et rejoignit Dante. Les filles étaient survoltées et voulaient m'encourager à me laisser aller. Mais non ! C'était Dante ! Numéro trois s'approcha très près de moi, je n'eus pas le cœur de le repousser comme je l'aurais fait avec le frère de mon amant, il ne faisait que son travail après tout. Je gardai tout de

même les bras résolument croisés mais il se colla un peu plus près et je ne pouvais pas reculer, ayant la porte dans mon dos. Au moment du refrain, les trois compères retirèrent d'un coup leur chemise qui tenait en fait par un astucieux système de velcro. Mince alors ! Ces tablettes, comment c'est possible ? C'est pas des vraies... Numéro trois me prit les mains et m'attira contre lui, je me dégageai et fis mine d'être occupée au buffet. Non sans jeter à Alice un regard qui en disait long sur ce qui l'attendrait plus tard.

Mélo et Isabelle avaient trop bu pour garder leurs inhibitions en place et il me fallut extraire des bras de Dante la future mariée qui bavait littéralement sur son torse (que je zieutai au passage, pour la science, et juste pour la science). La température monta d'un cran. Surtout qu'un nouveau refrain retentit et que, cette fois, c'est les pantalons qui volèrent dans la pièce sous les hurlements primitifs des femelles en chaleur qui se frottaient sans vergogne à ces mâles... Ah... Ces mâles... Concentration ! Je suis l'hôtesse, c'est à moi de faire attention à ce que mes invitées ne s'oublient pas avec ces invitations à la débauche qui sévissaient dans mon salon ! Je tirai Mélo et Isa dans la cuisine et en fermai la porte que je bloquai avec une chaise. Deux précautions valent mieux qu'une et j'avais vraiment l'impression qu'elles étaient entrées dans une sorte de transe.

— Ça va pas, les filles ? Vous vous êtes vues ? les grondai-je comme deux gamines.

Elles baissèrent toutes les deux les yeux au sol. Mélo haussa les épaules.

— C'est pour ça que je voulais pas de strip-teaseur, je savais que je ne résisterais pas...

— C'est ça ton excuse ? fulminai-je. Dante, le frère de Sandro, est à moitié à poil dans mon salon en train de répandre ses hormones de mâle en rut sur tout ce qui a un vagin et tout ce que tu trouves à dire c'est que c'est pas ta faute si tu as fait partie du lot de vagins en question ?

— Me crie pas dessus ! geignit-elle. Je l'ai pas invité !

— Et toi, Isa, il va en penser quoi le futur marié ? lui lançai-je.

— Ok, commença-t-elle, il faut que rien ne sorte de cet appartement !

— On va pas séquestrer tout le monde ! m'impatientai-je en tapant du pied.

— Je parle des infos, pas des invitées ! précisa-t-elle.

— Ah... Oui, ok, mais avec Dante...

— Il en pince pour toi, ça fait plus d'un an qu'il essaie de te mettre dans son lit... Tu peux t'en occuper ! me supplia-t-elle.

— Beurk ! Il est hors de question que je couche avec lui pour acheter son silence ! protestai-je en sentant la nausée monter.

— Mais non, je ne te dis pas de te prostituer ! Simplement, tu pourrais lui parler, non ?

— Vous avez conscience que ce type est un connard de première dont le but ultime est de briser les couples, le mien en priorité, et vous voulez que je lui retire son os ?

Mélo pouffa.

— Quoi ? lui lançai-je, furieuse de voir qu'elle était toujours euphorique et sous l'emprise de l'alcool.

— Non c'est juste qu'en anglais, quand un mec bande, on appelle ça « bone » et tu viens de dire os et...

Elle nous regarda tour à tour et, voyant que ni Isabelle ni moi ne réagissions, elle haussa encore les épaules et rabaissa les yeux au sol.

— Bon, repris-je après cette interruption, ok, je vais tenter, mais préparez-vous à annoncer à vos chéris que vous avez fauté ce soir ! les menaçai-je d'un index accusateur.

Je pris une grande inspiration et la porte s'ouvrit derrière moi. Étonnée, je me retournai et réalisai que j'avais mis la chaise à l'intérieur alors que la porte s'ouvrait vers l'extérieur. Je levai les yeux au ciel pendant qu'Alice allait remplir un bac de glaçons. Bien sûr qu'il leur fallait des glaçons à toutes ces petites chattes en chaleur ! Les gros matous étaient dans la place et elles ne répondaient plus de rien ! Dans mon salon et... Quoi ? Mais qu'est-ce que c'est que ce foutoir ?

— Dante ! hurlai-je, attirant tous les regards. Sors ta langue de Stella ! Stella, mais merde, t'as pas un mec qui t'attend à la maison ?

L'accusée réalisa qu'elle avait été en train de rouler un gros patin baveux à un illustre inconnu et se recula d'un coup.

Je me dirigeai vers le poste et coupai la musique, déclenchant quelques protestations qui cessèrent quand je parcourus la pièce du regard.

— Alice ! criai-je.

— Oui... me répondit une petite voix dans mon dos.

— Tu prends tes pompiers et tu te tires avant de briser tous les couples de ton entourage, ok ?

— Mais...

— Franchement, dis-je en me retournant vers elle et dardant sur elle les flammes qui devaient brûler dans mes yeux, tu veux t'envoyer en l'air avec trois pompiers, vas-y ! Mais pas chez moi, et pas à la fête d'enterrement de vie de jeune fille de ma meilleure amie !

— Mais, je ne veux pas...

— M'en tape, tu les raccompagnes !

Comment en étais-je arrivée au point de virer ces trois dieux vivants de mon salon, trois dieux à moitié nus qui plus est... Mamma mia, il m'avait fallu une poigne d'enfer pour ne pas succomber à la tentation et j'avais réussi. Je me mis à ricaner bêtement. Isa s'approcha et posa une main sur mon épaule tremblante.

— Ça va, Sarah ?

Je ne répondis pas mais ricanai de plus belle, un peu pompette moi aussi. Je préfère préciser, pour ma défense, que la scène qui suivit fut le résultat d'une combinaison de stress des préparatifs de la soirée plus le taux d'alcool présent dans mon sang, plus le fait que j'étais moi (d'accord, ce dernier argument n'est pas valable, messieurs les jurés).

Je montai sur la table basse, piétinant quelques mini-pizzas, et levai les deux bras en l'air, à la manière d'un conquérant victorieux :

— La tentation était là, sous mes yeux ! Et j'ai résisté ! criai-je. Je suis la seule à avoir résisté à ces corps parfaits qui s'agitaient sous mon nez et me suppliaient de les lécher centimètre carré par centimètre carré ! Mais non ! Et vous savez pourquoi, les filles ? Vous savez pourquoi je suis la plus forte et qu'aucun de ces gigolos n'a pu m'approcher et faire céder le barrage de ma volonté ? Parce que je suis bien baisée ! Ouaip, mesdemoiselles et futures mesdames ! Tout à fait ! Je suis putain de bien baisée : matin, midi et soir ! Je ne suis pas aveugle, je vois bien ces tablettes de chocolat qui ne demandent qu'à être croquées ! Mais non ! Parce que même si j'avoue avoir un peu humidifié ma culotte, je sais que quand Sandro rentrera ce soir il me baisera dans toutes les positions que je lui demanderai alors, non ! Point de luxure ni de tromperie !

Un silence religieux régnait autour de moi. Je toussai pour reprendre contenance et me vautrai lamentablement en descendant de mon perchoir, atterrissant dans les bras de Dante qui s'empessa de poser les mains sur mon cul. Étant donné la position précaire et bancale dans laquelle je me trouvais, je mis un petit moment à me dégager et, dans la foulée, je me frottai bien involontairement contre Monsieur Connard, dont l'érection perçait maintenant très visiblement dans son petit moule-bite en skaï.

— Sarah, arrête de m'allumer, murmura-t-il à mon oreille.

— Lâche-moi, vieille raclure de bidet !

— Deux minutes, arrête de bouger, laisse-moi me concentrer et je te libère.

— Pourquoi « deux minutes » ? sifflai-je entre mes dents sans cesser de gesticuler et en remontant ses mains dans mon dos.

— Parce que je voudrais bien débander et ne pas me donner en spectacle.

— C'est bien le moment de pas vouloir te faire remarquer.

— Je te relâche juste pour que tu ne sois plus collée à moi mais attends juste deux minutes.

— Et pourquoi je ferais ça pour toi ? demandai-je en réalisant que la petite fête avait recommencé et que les pompiers n'avaient pas du tout été impressionnés par mon discours.

— Parce que tu voudrais bien que je ne répète pas à Sandro les détails croustillants de la soirée.

Merde, il marquait un point. Je m'immobilisai.

— Préviens-moi quand ton machin sera au repos, marmonnai-je en regardant ailleurs.

— Tu pourrais me faire passer ça plus rapidement, tu sais, susurra-t-il à mon oreille.

— Recule-toi, Dante.

— Ok, moi je disais ça pour que tu sois plus vite débarrassée de moi, hein...

— Mais bien sûr, c'est ton altruisme légendaire qui te pousse à tenter de palper mon cul, là, tout de suite ?

— C'est bon, j'arrête, ricana-t-il.

— Bon, c'est fait, tu es présentable ? demandai-je en baissant les yeux et en constatant de visu que non, il n'était pas présentable.

— Dis-moi des trucs qui pourraient m'aider à débander, parce que si près de toi c'est pas évident...

— Pense à ta mère et ton père en train de baiser.

— Mais c'est dégueulasse ! s'insurgea-t-il.

Je baissai à nouveau les yeux.

— Et ben voilà, c'est radical. Lâche-moi et va-t'en avec tes potes. Mes copines ne sont pas dans leur état normal. Et bien que ton passe-temps favori soit de briser les couples...

— Non, juste celui de mon frère.

— Oui, ben, tu repasseras, hein. Parce que tu vois, ça ne fonctionne pas. Faut que tu tournes la page, Dante.

Il se rhabilla et je m'assis sur le canapé pour rajuster mes vêtements.

— Il ne t'a pas tout dit, je me trompe ?

— Quoi ?

— Il ne t'a pas expliqué pourquoi je lui en veux.

— Si, je sais qu'il a couché avec ta copine, lançai-je, fière de montrer que Sandro et moi ne nous cachions rien.

— Ah, tu sais donc qu'il a couché avec ma fiancée le matin du mariage. Bien, au moins tu sais avec qui tu vis.

Il rassembla ses affaires et fit signe à numéro deux et numéro trois de le suivre, me laissant la bouche ouverte comme un poisson hors de l'eau. Merde, alors. Sa fiancée ? Merde. Merde. Merde... Tu m'étonnes qu'il lui en voulait autant ! Mais non, attends ma petite Sarah, il te raconte des conneries là, c'est obligé !

Je n'eus pas le loisir de cogiter plus loin sur le sujet car Stella s'était accrochée au bras de numéro deux et ne voulait plus le laisser partir. Nous dûmes nous y mettre à trois pour le libérer et enfin nous pûmes reprendre la soirée de façon tout à fait honnête !

— C'est quoi ce putain de bordel ?

Je tombai du lit en tentant de me relever. J'avais une magistrale gueule de bois, les murs tanguaient dangereusement autour de moi, et

Sandro se tenait devant le lit. Je dus relever la tête à m'en déboîter les cervicales pour le voir. Oups, j'avais dû faire une grosse boulette à voir son air contrarié.

— Salut... tentai-je, ne sachant pas trop ce que j'avais fait de mal.

— Salut ? C'est tout ce que tu as à me dire ? me répondit-il calmement, trop calmement...

Je me relevai tant bien que mal mais il n'esquissa aucun geste pour m'aider. Je m'assis au bord du lit et il prit place à côté de moi. Je posai la main sur sa cuisse mais il la repoussa.

— T'as rien à me dire ? insista-t-il.

— Heu... à quel sujet ? Tu pourrais m'aiguiller histoire que je ne t'avoue pas la mauvaise connerie et que je ne me mette pas dix fois plus dans la merde ?

— Hier soir... vous avez fait quoi avec tes copines ?

— Un enterrement de v...

— Te fous pas de moi... Tu peux m'expliquer pourquoi y'a une photo de toi, dans les bras de mon frère, ses mains sur ton cul, qui circule sur Facebook ?

— Je...

— Tu peux m'expliquer pourquoi y'a une autre photo de toi, dans les bras d'un pompier torse-nu qui circule aussi sur Internet ?

— C'est...

— Tu peux m'expliquer pourquoi...

— Attends, si tu veux que je m'explique, ferme-la déjà ! le coupai-je, tentant de rassembler mes esprits. C'est pas ce que tu crois, tentai-je.

Mauvais choix de mots, c'était typiquement l'expression des coupables dans les films où le mari se faisait surprendre au lit avec sa maîtresse et qu'il tentait de faire croire à son épouse que cette femme était en fait une infirmière et qu'elle devait le réchauffer en corps à corps parce qu'il était en hypothermie. Toutefois, je réussis tant bien que mal à exposer les faits à Sandro dont la mâchoire se serrait par à-coups de manière très peu engageante. J'aurais bien aimé prendre un billet pour Tombouctou, là, tout de suite.

— Qui a mis ces photos ? demandai-je soudain, réalisant que je n'avais pas du tout vu quelqu'un faire des photos.

— Alice, elle t'a marquée c'est pour ça que j'ai pu les voir.

— Quoi ? m'écriai-je en me levant et me dirigeant vers le bureau. Montre-moi ! lui ordonnai-je en pointant l'ordinateur auquel je n'avais pas le droit de toucher (il savait que je ne résisterais pas et lirais son roman, aussi il avait précisé que dans aucun cas je n'avais le droit ne serait-ce que de regarder l'ordinateur).

Il se pencha et afficha la série de photos. En effet, vu comme ça, on pouvait croire que j'étais dans les bras de ces bombes sexuelles de mon plein gré, comme toutes les autres filles, d'ailleurs. Putain, il fallait supprimer ces photos et rapidement ! Je regardai l'heure sur l'écran, merde. Il était déjà quinze heures, beaucoup trop de personnes avaient déjà dû les voir, surtout si je me fiais aux commentaires... En faisant défiler les photos je vis qu'une vidéo avait été postée. Je cliquai. Je n'aurais pas dû.

« La tentation était là, sous mes yeux ! Et j'ai résisté ! Je suis la seule à avoir résisté à ces corps parfaits qui s'agitaient sous mon nez et me suppliaient de les lécher centimètre carré par centimètre carré ! »

J'arrêtai la vidéo d'un geste vif mais Sandro m'arracha la souris des mains et la relança, m'intimant le silence d'un regard assassin. Il visionna toute la vidéo sans un mot pendant que je partais à reculons dans le but de m'enfermer dans la salle de bain. J'atteignis mon but assez rapidement pour me mettre à l'abri et m'enfermai à double tour.

— Ouvre cette putain de porte, Sarah, m'ordonna Sandro, toujours trop calme.

— Non !

- Arrête de faire l'enfant et ouvre.
- Tu vas te fâcher !
- Je peux aller chercher un tournevis et...
- Ha ! Toi ! Avec un tournevis ! Il va falloir que je t'emmène aux urgences dans la foulée ! raillai-je, en référence à son peu de talent de bricoleur (pour ne pas dire à sa malédiction).
- Sarah-Mary Jones, ouvrez cette porte.
- Si tu crois m'avoir avec ta voix pré-baise, tu te trompes ! répliquai-je.

Je n'entendis plus rien. S'il était vraiment parti chercher un tournevis, j'avais un petit moment devant moi car il ne savait même pas où je rangeais les outils.

Un quart d'heure plus tard, j'entendis un petit bruit de moteur et une douce odeur vint chatouiller mes narines... Du café ! J'étais au saut du lit, il savait qu'il me fallait du café et il en avait fait pour m'obliger à sortir ! Je résistai deux minutes avant de capituler. J'entrouvris la porte et il y glissa un mug de café fumant et un pied. J'étais prise au piège. Il ouvrit en grand et je découvris le ventilateur avec lequel il avait poussé l'odeur de mon breuvage sacré vers moi !

- Fourbe ! lâchai-je avant de prendre une gorgée.

Il me reprit la tasse, la posa sur le lavabo et se jeta sur moi. Il m'embrassa et me malaxa les fesses en me poussant vers la baignoire.

- Ce cul est à moi, c'est compris ? Tu ne laisses personne le toucher et encore moins mon connard de frère !
- Compris, murmurai-je.
- Alors comme ça, Mademoiselle Jones, vous vous estimez bien baisée ?
- Heu...
- Je suis désolé de vous faire mentir, surtout maintenant que c'est en vidéo, mais quand j'en aurai terminé avec vous dans quelques minutes, là vous pourrez dire que vous êtes bien baisée. Avant, c'était les préliminaires...

Je gémissais en sentant ses doigts s'insinuer dans ma culotte pendant qu'il mordillait mon téton déjà bien dur après ses promesses.

- T'es pas fâché ? risquai-je alors qu'il sortait son arme secrète en trois doigts.
- Contre toi, non.
- Bien...
- Mais je vais devoir péter les doigts de mon frère pour t'avoir touchée.
- Contente-toi de t'occuper de tes doigts... soufflai-je avant de crier quand il me pénétra (sans prévenir, comme toujours).
- Alors, Sarah Jones, on a du mal à résister à quelques abdos huileux...
- Non...
- Bien. Tu es à moi, tu le sais ?
- Je sais... je te jure que je n'ai...
- J'ai vu, je suis fier de toi, Sarah.
- C'est une baise de récompense ? ris-je pendant qu'il me plaquait au mur, les jambes autour de sa taille.
- C'est bien ça, me répondit-il en souriant et en accélérant les coups de hanches.

— J'inviterai des gogo-dancers plus souvent si c'est tout l'effet que ça te fait, le provoquai-je pour qu'il me baise un peu plus sauvagement.

Ce qu'il ne manqua pas de faire, en souriant, sachant que je prenais bien mieux mon pied quand il était un peu brutal. Il serra mes fesses au point de me faire mal, pile quand je sentis l'extase exploser dans tout mon corps. Pour me venger des marques que je récolterais inmanquablement, je le mordis dans le cou tout en jouissant. Il vint dans la foulée puis me conduisit dans la chambre.

Essoufflée et ruisselante de transpiration, je me lovai contre lui.

— Je te jure que je n'étais pas au courant... C'est Alice...

— Je sais, mais ça me rend fou de voir un autre te toucher.

— Je ne les ai pas laissés faire, Sandro, je suis à toi.

— Bien.

Il m'embrassa et l'incident fut clos. Enfin... pas pour tout le monde. Mais ce n'était pas mon problème. J'avais fait ce que j'avais pu pour limiter les dégâts. Mon couple était sauvé, le reste m'importait peu.

— Sarah, je voudrais être présentable au moins pour la cérémonie... râla Sandro alors que je tentais de l'allumer.

— Mais c'est pas de ma faute si tu es super sexy en costume !

Je n'avais jamais eu l'occasion de le voir autrement qu'avec son éternel jean noir et ses bottes, et il me demandait de faire comme si je n'étais pas en train de dégouliner face à son joli petit cul moulé dans ce costume que nous lui avions fait faire sur mesure pour l'occasion. Italien, le costume, bien sûr... Et la garniture aussi... miam...

— Sarah, tu as ton regard de perverse...

— Mais...

— On part dans trente minutes, ok ? Donc si t'es pas encore maquillée, tant pis... me menaçait-il en nouant sa cravate.

Je le regardai faire, impressionnée, je n'aurais jamais cru qu'il avait déjà eu l'occasion de porter une cravate et encore moins de savoir la mettre !

— Sarah... me ramena-t-il sur terre en un soupir.

Il prit mon visage dans ses mains et baissa les yeux sur moi. Sainte Humidité, mère des pécheresses, viens-moi en aide ! Je déglutis mais il se contenta de m'embrasser, sans la langue, un chaste baiser d'amateur.

— Va te préparer, ta meilleure amie se marie dans... deux heures, dit-il après avoir regardé sa montre.

Je sortis de la chambre en trainant les pieds et me rendis à la salle de bain pour maquiller mon deuxième œil car, oui, je devais être flippante comme ça... Un regard dans le miroir me confirma cette hypothèse et je compris pourquoi Sandro avait facilement résisté à mes avances peu subtiles.

Il me rejoignit rapidement, un élastique en main.

— Tu me fais une tresse ? me demanda-t-il.

Ses cheveux lui arrivaient à présent sous les omoplates et il avait décidé que, pour un mariage, la moindre des choses était de les attacher. Je lui fis donc une tresse et, une fois l'élastique noué, plongeai sur sa nuque pour le picorer de petits bisous.

— Sarah, tu es prête ?

— Oui... murmurai-je sans cesser de l'embrasser.

— Ok, il nous reste dix minutes.

— Youpi ! exultai-je alors qu'il levait les yeux au ciel.

Nous arrivâmes devant la mairie parmi les premiers et j'affichai un air réjoui, typique de la nana qui vient de se payer un orgasme sur le sol de sa salle de bain. Mélodie avait souhaité se préparer seule afin que personne ne la voie avant son arrivée à la mairie. Nous saluâmes donc les quelques personnes présentes et, en tant que témoin et demoiselle d'honneur, j'accueillis les nouveaux arrivants au fur et à mesure, distribuant les sacs contenant le kit du parfait invité et expliquant à tout le monde qu'un petit sachet de confettis s'y trouvait ainsi que le plan pour rejoindre la salle de réception.

Enfin, la mariée arriva sous les acclamations. Une petite larme roula sur ma joue et Sandro la recueillit entre ses lèvres. Difficile de ne pas laisser l'émotion me submerger en voyant ma meilleure amie, enceinte d'un petit mois qui plus est, en tenue de mariée.

Ce fut une cérémonie très sympa et pas chiant de tout comme ça peut l'être parfois. Mais juste après, le maire voulut inviter les mariés à boire une coupe de champagne dans son bureau. Le père de Mélodie étant un ami de l'élu municipal, elle ne pouvait pas vraiment y couper. Nous sortîmes tous les attendre devant la mairie, chaque invité préparant consciencieusement son sachet de confettis. Mais juste avant de sortir, Sandro m'entraîna dans un couloir désert.

— Quoi ? lui demandai-je en regardant partout autour de moi.

— Il paraît que la baise en extérieur te manque...

— Sandro ! m'offusquai-je.

— Ils en ont au moins pour un quart d'heure avec le champagne, je te promets de te faire jouir en cinq minutes...

— Merde ! On y va ! lâchai-je.

Il ouvrit la première porte : c'était une salle de réunion. Elle était vide, bien sûr. Un samedi après-midi, aucun employé ne risquait de débarquer. Il me plaqua aussitôt contre la porte et glissa ses mains sous ma robe.

— Tu sais que tu es vraiment indécente dans cette tenue... murmura-t-il en glissant directement trois doigts en moi.

Je ne répondis pas, trop occupée à gémir et à écarter les cuisses pour lui laisser le plus de marge de manœuvre possible. Il retira ses doigts et s'agenouilla, disparaissant sous ma jupe longue. Il retira ma culotte et la fourra dans la poche de sa veste, posant aussitôt sa langue sur mon clitoris qui était presque douloureux dans l'attente de l'orgasme.

— Hum... Sandro...

— Hu ? répondit-il, sans la langue, difficile d'être intelligible...

— Je t'aime...

Pour toute réponse, il suçota mon bout de chair extrêmement sensible et remit trois doigts en moi, utilisant son autre main pour remonter sous la robe et empoigner sans douceur mon sein gauche.

— Oh... merde... je vais... merde... Sandro...

La porte s'ouvrit dans mon dos et je reculai vivement pour la refermer. Merde ! Sandro voulut arrêter mais j'étais si près de l'orgasme...

— Si tu tiens à la vie, continue ! le menaçai-je.

— Mais qu'est-ce qu'elle a cette porte ? entendis-je de l'autre côté.

Nouvelle ouverture, nouvelle fermeture. Je cherchai à tâtons de quoi verrouiller mais non, pas de clef, rien. Merde. L'orgasme monta doucement, trop doucement. C'était pire qu'une envie d'éternuer qu'on n'arrive pas à assouvir et qui vous chatouille le nez. On sait que c'est là, on sait qu'on va éternuer (ou jouir) sous peu, mais ça ne vient pas.

— Sandro, applique-toi, bordel ! C'est trop long à venir !

Il pouffa et posa un doigt juste à côté de mon entrée interdite. Ce fut radical et je jouis en semi-silence (tout le monde sait que je suis incapable d'être totalement silencieuse).

— Mais, qu'est-ce que... s'indigna la voix dans le couloir après un gémissement un peu plus fort et un coup de cul qui lui avait encore refermé la porte dessus.

Enfin la vague de plaisir s'apaisa et Sandro se releva. Il s'essuya sur sa manche et me prit la main. Les yeux brillants, les fesses à l'air, je le suivis quand il ouvrit la porte.

— Magnifique salle de réunion, lança-t-il à la petite dame qui nous regarda sortir avec les yeux gros comme des soucoupes.

Je fus prise d'un de mes fameux fous rires et Sandro m'attira contre lui pour m'embrasser dans un coin avant de sortir.

— Prenez une chambre ! nous lança Mélodie alors qu'elle revenait de son apéro improvisé.

Je lui tirai la langue et nous rejoignîmes le reste des invités, qui nous dévisagèrent tous, pour accueillir les jeunes mariés comme il se doit.

Sandro m'enlaça par-derrière et m'embrassa dans le cou.

— Promets-moi quelque chose, lui demandai-je en applaudissant le couple star.

— Tout ce que tu veux, Sarah Jones...

— Ne me propose jamais de me marier... mais propose-moi toujours des plans cul comme ça...

Il rit, promit, et je soupirai de bonheur. La petite dame passa près de nous et nous lança un regard méprisant par-dessus ses lunettes en demi-lune (qui mettait encore ce genre de lunettes de nos jours à part Dumbledore ?). Je lui lançai un magnifique sourire.

— Tu vois, je ne veux jamais avoir l'air aussi mal baisée qu'elle...

— Je te promets de toujours bien te baiser...

— Moi aussi... Tiens, en parlant de mariages, tu as vraiment couché avec la fiancée de Dante le matin des noces ?

— Ton nouveau mantra Sarah : « Je ne dois pas chercher à connaître le passé de mon mec ». C'est pas beau et c'est effectivement du passé.

— T'es con, c'est pas un mantra ça !

[1] Sans Amis Fixes

[2] Baise-moi ici et maintenant.

[3] Homme à tout faire de la série télévisée Madame est servie.

[4] Personnage sur ressort du Manège enchanté.

Couverture réalisée par Soon

N° éditeur : 917089-36540

dépôt légal : octobre 2013